

Place aux géants : roman (6e
édition) / H. G. Wells ; traduit
par Henry-D. Davray et B.
Kozakiewicz

Wells, Herbert George (1866-1946). Auteur du texte. Place aux géants : roman (6e édition) / H. G. Wells ; traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 1904.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

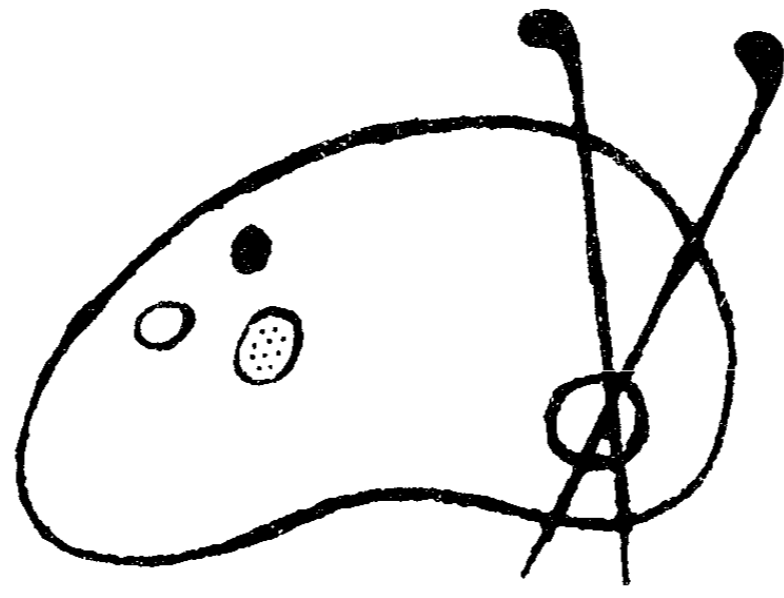
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

H.-G. WELLS

Place aux Géants

— ROMAN —

TRADUIT PAR

HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMIV

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture,
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages,
Bibliophilie, Sciences occultes, Critique,
Littératures étrangères.

REVUE DE LA QUINZAINE

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthélemy.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions coloniales : Carl Siger.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie : Pierre Dauze.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A. Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.

Publications d'art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les Xmi.
Chronique de Bruxelles : G. Eckhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Figueiredo Pimentel.
Lettres néo-grecques : Giorgios Lambeletis.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : A. Cohen.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres hongroises : Zrínyi János.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

France		Étranger	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France: 65 fr.

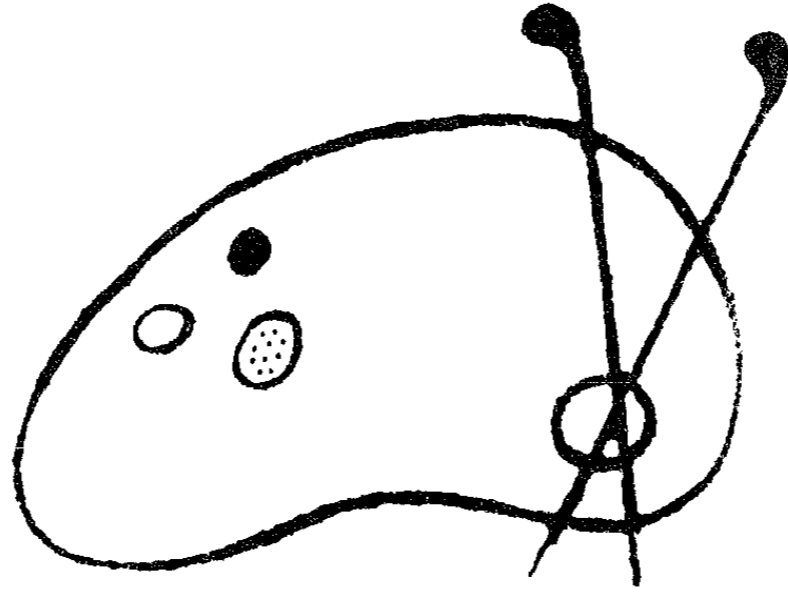
Étranger: 80 fr.

La prime consiste : 1^o en une réduction du prix de l'abonnement ; 2^o en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, parus ou à paraître, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris) :

France: 2 fr. 25

Étranger: 2 fr. 50

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.



Fin d'une série de documents
en couleur



PLACE AUX GÉANTS

8Y2
81
21764

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS (<i>The Time Machine</i>), traduit par Henri-D. Davray.....	1 vol.
LA GUERRE DES MONDES, traduit par Henry-D. Davray.....	1 vol.
LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, traduit par Henry-D. Davray.....	1 vol.
L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, traduit par Henri-D. Davray.....	1 vol.
UNE HISTOIRE DES TEMPS A VENIR <i>et Récits de l'âge de Pierre</i> , traduit par Henry-D. Davray.....	1 vol.
LES PIRATES DE LA MER, traduit par Henry-D. Davray.....	1 vol.
LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR, traduit par Henry-D. Davray.....	1 vol.
LA MERVEILLEUSE VISITE, traduit par Louis Barron.	1 vol.
L'AMOUR ET M. LEWISHAM, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz.....	1 vol.
ANTICIPATIONS, <i>ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines</i> , traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz.....	1 vol.

Sous presse

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz.....	1 vol.
--	--------

H.-G. WELLS

Place aux Géants

— ROMAN —

TRADUIT PAR

HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

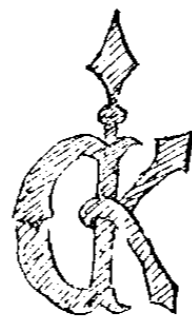
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 7.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de reproduction et de traduction, réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.



LIVRE PREMIER

LES PRÉMIÈRES DE L'ALIMENT

CHAPITRE PREMIER

LA DÉCOUVERTE

I

Vers le milieu du XIX^e siècle, une classe d'individus commença à se multiplier dans l'étrange monde où nous vivons. Ces individus, qui maintenant ont pour la plupart un âge respectable, étaient, à fort juste titre, bien que cela ne leur plût guère, dénommés *Scientistes*. Et ce vocable leur déplaisait à tel point qu'il était banni aussi soigneusement qu'une injure des colonnes de *La Nature*, organe qui fut dès le début leur journal exclusif et spécial. Mais le grand public et la presse n'observaient pas la même réserve, et *Scientistes* sont restés nos individus. En outre, dès qu'ils parviennent à une célébrité quelconque, « distingués, éminents, fameux » sont les moindres épithètes qu'on leur octroie.

A coup sûr, M. Bensington et le professeur Redwood méritaient l'un et l'autre ces qualificatifs

longtemps avant qu'ils eussent fait la merveilleuse découverte dont nous allons ici narrer l'histoire. M. Bensington était membre de la Société Royale et ancien président de la Société de Chimie. M. Redwood professait la physiologie à l'Université de Londres et, à maintes reprises, il avait été violemment pris à partie par les antivivisectionnistes. Depuis leur première jeunesse, nos deux personnages avaient mené une vie toute de distinction académique.

Ils n'avaient, bien entendu, aucun chic apparent, ce qui est le propre de tous les véritables scientifiques. Le moindre acteur possède à lui seul plus d'élégance et de distinction que la Société Royale tout entière. M. Bensington était de petite taille et légèrement voûté, avec un crâne étonnamment chauve ; il portait des lunettes d'or et des bottines de drap fendues en maints endroits à cause de ses cors innombrables. Le professeur Redwood était d'aspect fort ordinaire. Jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur fameuse découverte, on ne saurait trouver, dans leurs existences si éminemment et studieusement obscures, aucun incident qui pût intéresser le lecteur.

M. Bensington gagna ses éperons (si l'on peut s'exprimer ainsi à propos d'un monsieur chaussé de bottines de drap lacéré) par ses splendides recherches sur les alcaloïdes toxiques. Le profes-

seur Redwood arriva à son éminente position...je ne me rappelle plus trop comment : tout ce que je sais, c'est qu'il était très éminent, et ces qualités-là viennent toutes seules sans doute. Je crois, cependant, que son éminence lui échut à la suite d'un volumineux travail sur « les temps de réaction en chimie » avec de nombreuses planches sphymographiques (je ne garantis rien) et une admirable terminologie nouvelle.

Le grand public ne voyait que rarement ou pas du tout ces deux illustres personnages. Parfois, en des endroits tels que l'Institut Royal et la Société des Arts, on pouvait, dans une certaine mesure, apercevoir M. Bensington, ou tout au moins sa calvitie rose et le haut de son col et de sa redingote ; il croyait débiter distinctement une conférence ou lire intelligiblement une communication dont ses auditeurs les plus proches n'entendaient que des fragments. Je me rappelle aussi, par une après-midi du passé révolu, avoir entrevu le professeur Redwood. C'était à la section C ou D ou telle autre lettre de l'Association Britannique, qui tenait ses séances dans un établissement public. Par simple curiosité, j'avais suivi deux dames à l'air sérieux et chargées de paquets ; ayant franchi derrière elles une porte sur laquelle on lisait : « Billards » et « Ce soir Poule », j'entrai dans une obscurité scandaleuse où l'on ne distinguait autre chose qu'un cercle

lumineux de lanterne magique sur lequel se profilaient les dessins schématiques de Redwood.

Je regardais passer l'une après l'autre les projections, et j'écoutais une voix (j'ai oublié ce qu'elle disait) que je croyais être celle du professeur Redwood; cédant à ma curiosité, je restai là, retenu par le sifflement du foyer de la lanterne et par un autre bruit indéfinissable; soudain, la flamme des becs de gaz jaillit toute grande et, à ma complète stupéfaction, je me rendis compte que ce bruit inexplicable était produit par le mâchonnement de brioches, de sandwiches et autres comestibles que les Associés Britanniques étaient venus consommer là sous le couvert de l'obscurité de la lanterne magique.

Je me souviens que Redwood continua à parler tout le temps que la salle fut éclairée, et il tapotait l'endroit où son diagramme aurait dû être visible sur l'écran, sans se douter qu'on n'y voyait rien: et ce fut ainsi jusqu'à ce qu'on nous rendit de nouveau l'obscurité. Il me fit l'effet, cette fois-là, d'un homme d'aspect très ordinaire, légèrement nerveux, préoccupé par autre chose et faisant sa conférence comme une corvée à laquelle il était inévitablement condamné.

Une fois aussi, jadis, j'entendis Bensington à une réunion où divers personnages devaient exposer aux habitants du quartier de Bloomsbury certaines

méthodes d'éducation. Comme la plupart des chimistes et des botanistes éminents, M. Bensington avait des idées fort arrêtées concernant l'enseignement. Toutefois, je suis persuadé qu'en une demi-heure n'importe quelle classe primaire lui aurait fait perdre la tête. Si ma mémoire ne me trompe, il proposait un perfectionnement à la méthode heuristique du professeur Armstrong, par laquelle, grâce à des appareils coûtant de six à huit mille francs, en renonçant absolument à toutes autres études, et en absorbant complètement le temps et l'activité d'un répétiteur exceptionnellement doué, un enfant d'intelligence moyenne finissait par savoir à peu près par cœur, en dix ou douze ans, presque autant de chimie qu'il était possible d'en apprendre dans ces manuels à bon marché dont on se moquait tant autrefois.

Vous voyez donc bien qu'en dehors de leur science nos deux hommes étaient tout à fait ordinaires, et de l'ordinaire qui masque un manque absolu de sens pratique. Il vous sera facile de constater que c'est là le cas de tous les scientifiques du monde. Ce qu'il y a de grand en eux est un ennui pour leurs collègues scientifiques et un mystère pour le commun des mortels ; ce qui n'est pas grand en eux se manifeste à tous.

Sur ce dernier point, impossible d'avoir le moindre doute : aucune espèce d'hommes n'a de

petitesses aussi évidentes. Pour ce qui concerne leurs relations avec l'humanité, ils vivent dans un monde étroitement limité, leurs recherches impliquent une attention infinie et une réclusion presque monastique, et ce qui leur reste d'activité en dehors de cela n'est pas grand'chose. Quand on voit comment accueille ses collègues un petit découvreur de grandes découvertes — bizarre, timide, difforme, ayant une haute opinion de soi, et ridiculement orné du grand cordon de quelque ordre d'honneur ou de mérite, ou quand on lit les doléances de *La Nature* se plaignant du discrédit dans lequel est tenue la science lors des distributions honorifiques à chaque anniversaire du souverain, ou bien encore, quand on écoute un infatigable lichenologue dissertant sur l'œuvre d'un autre lichenologue non moins infatigable, on est obligé de constater l'éternelle petitesse de l'homme.

Avec tout cela, le monument de Science que ces petits scientifiques élevèrent et élèvent encore est extraordinairement merveilleux, prodigieux, plein de promesses mystérieuses et informes pour l'immense avenir de l'homme. Ils ne semblent pas se rendre compte de ce qu'ils font. Jadis, certainement, quand M. Bensington choisit sa vocation, quand il consacra sa vie aux alcaloïdes et à leurs composés et analogues, un coin du voile dut être soulevé pour lui, — plus qu'un coin. Sans une sem-

blable révélation, quel est le jeune homme qui, sachant le genre de gloire et la position qui attendent le scientifique, donnerait sa vie à une œuvre pareille? Il faut qu'il ait vu la gloire, il faut qu'il en ait eu la vision, mais de si près qu'il en ait été aveuglé. Miséricordieusement, cette splendeur les éblouit, nos scientifiques, pour que, jusqu'à la fin de leur vie, ils lèvent sans fatigue les flambeaux de la science qui éclaireront notre route.

L'air préoccupé de Redwood s'expliquerait peut-être par ce fait que — on ne saurait plus en douter maintenant — il était différent de ses collègues, différent en ce sens qu'un peu de la vision s'attachait encore dans ses yeux.

II

Cette substance, que M. Bensington et le professeur Redwood composèrent ensemble, je l'appelle l'Aliment des Dieux, et, si l'on considère maintenant tout ce qu'elle a produit déjà et ce qu'elle produira encore, on ne trouvera certainement pas l'appellation exagérée. Je continuerai donc, d'un bout à l'autre de mon histoire, à lui donner ce nom. Mais M. Bensington, s'il eût été de sang-froid, ne l'aurait pas plus baptisée ainsi

qu'il ne lui serait venu la fantaisie de quitter son appartement de Sloane Street vêtu d'un manteau écarlate et le front ceint de lauriers. La phrase lui échappa dans un premier cri d'étonnement. Il conféra à sa substance cet honneur dans un élan d'enthousiasme et le lui conserva pendant une heure ou deux. Après quoi, il décida qu'il se conduisait d'un façon absurde.

Au moment où l'idée de la substance lui était venue, il avait entrevu pour ainsi dire une perspective de résultats énormes — résultats littéralement énormes. Mais, après un coup d'œil ahuri, comme un scientifique consciencieux doit le faire, il ferma les yeux sur cette éblouissante perspective, et dès lors son Aliment des Dieux eut un air redondant qui frisait l'indécence. Il fut surpris d'avoir employé une pareille expression. Cependant quelque chose de ce moment de clairvoyance lui resta et reparut de temps à autre.

— Réellement, vous savez, — disait-il à Redwood avec un rire nerveux et en se frottant les mains, — il y a là plus qu'un intérêt théorique.... Par exemple — confia-t-il, s'approchant de l'oreille du professeur et parlant à voix basse, — par exemple, si on sait s'y prendre... ça pourrait peut-être... *se vendre*.

Il se remit à marcher de long en large.

— Se vendre, — répéta-t-il, — précisément....

comme un aliment... ou tout au moins comme un ingrédient alimentaire... En supposant, naturellement, que cela ait un goût agréable... Nous ne pourrions le savoir que lorsque nous en aurons préparé...

Il fit demi-tour sur le devant du foyer, s'arrêta et se mit à étudier soigneusement les fentes de ses chaussures de drap.

— Un nom? — fit-il, levant la tête pour répondre à la question de son collègue. — Pour ma part, je suis partisan de la bonne vieille illusion classique... Elle fait... elle fait respecter la Science... lui donne un air de dignité vénérable. J'ai pensé... Vous trouverez peut-être mon idée saugrenue... mais un peu de fantaisie est assurément permise à l'occasion... Hum... Hérakléophorbia, hein? La substance nutritive d'un Hercule possible? Vous savez que ça pourrait... Mais évidemment, si vous croyez que non...

Redwood, les yeux fixant le feu, continua de réfléchir et ne souleva aucune objection.

— Vous pensez que ça irait?

Redwood hocha la tête gravement.

— On pourrait l'appeler Titanophorbia... la nourriture des Titans... Vous préférez le premier...? Vous êtes bien sûr que ce ne sera pas... un peu trop...

— Non.

— Ah ! je suis heureux.

La substance s'appela donc Hérakléophorbia pendant tout le cours de leurs investigations; et, dans leur rapport aussi — le rapport qui ne fut jamais publié, à cause des développements inattendus qui bouleversèrent tous leurs arrangements — c'est sous ce nom qu'elle est invariablement désignée. Ils en préparèrent trois spécimens avant de trouver celui qu'ils avaient prévu dans leurs spéculations, et chacun de ces essais est classé sous le nom de Hérakléophorbia I, Hérakléophorbia II, Hérakléophorbia III. C'est l'Hérakléophorbia IV que, adoptant l'appellation originale de Bensington, j'appelle ici l'Aliment des Dieux.

III

L'idée appartient à M. Bensington. Mais, comme elle lui avait été suggérée par une communication du professeur Redwood à la Société de Philosophie, il consulta honnêtement son confrère avant de pousser plus loin ses développements. D'ailleurs, au point de vue des recherches subséquentes, le problème était physiologique autant que chimique.

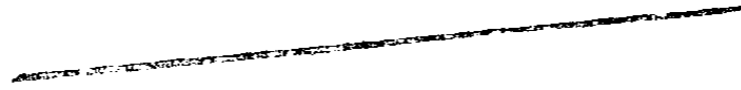
Le professeur Redwood était un de ces hommes de science qui s'adonnent particulièrement aux

tracés et aux courbes. Si vous êtes du nombre des lecteurs que j'aime, le genre de document dont je veux parler vous est familier. C'est une brochure sans queue ni tête, et à la fin de laquelle viennent cinq ou six longues feuilles de diagrammes qui se déplient pour laisser voir des tracés en zigzag, des jets de lignes brisées comme un éclair interminable, d'inexplicables traits sinueux appelés « courbes atténuées » disposés dans des espaces quadrillés et gradués, suivant des abscisses et des ordonnées, et toutes sortes de graphiques de ce genre. Vous examinez longuement ces feuilles, et vous finissez par vous persuader que non seulement vous n'y comprenez rien, mais que l'auteur lui-même n'y comprend rien non plus. Pourtant, en réalité, il y a beaucoup de ces hommes de science qui comprennent très bien la signification de leurs graphiques, et le seul obstacle qui se dresse entre eux et nous est une défectuosité d'expression.

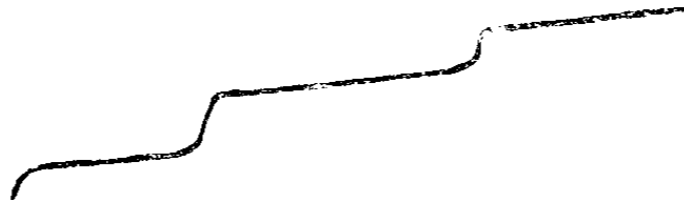
J'incline à croire que Redwood pensait en figures et en courbes. Après qu'il eut achevé son monumental ouvrage sur « Les temps de Réaction en Chimie » (le lecteur profane est exhorté à persévérer encore un peu, et tout lui deviendra aussi clair que le jour), Redwood se mit à tracer des « courbes atténuées » et des sphygmographeries diverses sur la Croissance; et c'est justement le résultat d'une de ses recherches sur la croissance dans la

nature qui avait fait éclore l'idée de M. Bensington.

Redwood, depuis quelque temps, mesurait tout ce qui croissait autour de lui : des petits chats, des petits chiens, des tournesols, des champignons, des haricots, et, jusqu'à ce que sa femme y eût mis fin, son propre bambin de fils. A la suite de quoi il démontra que la croissance se produisait non pas d'une façon régulière, ou, comme il l'indiquait, ainsi :



Mais avec des à-coup et des interruptions de ce genre :



Et qu'apparemment rien ne croissait à une allure constante et régulière. Autant qu'il pouvait l'affirmer, rien dans la nature ne se développait avec une régularité continue, et, aussitôt qu'une matière vivante commençait à croître réellement, elle rencontrait une résistance qui persistait, augmentait, si bien que la croissance devait s'arrêter pendant un certain temps avant de pouvoir avancer de nouveau. Dans la langue occulte et hautement technique du scientifique convaincu, Redwood laissait

entendre que le processus de croissance exigeait probablement la présence dans le sang d'une quantité considérable de quelque substance nécessaire qui ne se formait que très lentement ; et, quand cette substance avait été épuisée par la croissance, comme elle ne se remplaçait que très lentement, l'organisme était obligé d'observer un arrêt. Il comparait cette substance inconnue à l'huile qui facilite le fonctionnement d'une machine. Un animal qui grandit, expliquait-il, ressemble assez à une machine qui peut fonctionner pendant un certain temps, puis a besoin d'être huilée pour repartir de nouveau. — Or M. Bensington, à la lecture du compte-rendu, se posa cette question : Ne pourrait-on pas, du dehors, huiler la machine? — Puis Redwood concluait, avec ce délicieux manque d'esprit de suite qui caractérise ceux de sa classe, que toutes ses constatations éclaireraient très probablement d'un jour nouveau le mystère de certaines glandes sans conduit. Comme si cette conclusion avait un rapport avec sa théorie.

Dans une subséquente communication Redwood alla plus loin. Il donna une profusion de diagrammes ressemblant exactement à des trajectoires de fusée, et le curieux de la chose, si tant est que ce fût curieux, était que le sang des petits chiens et des petits chats, la sève des tournesols, le suc des champignons, tout contenait, pendant la phase de

croissance, une proportion de certains éléments différente de la phase où la croissance était relativement stationnaire.

Quand, après avoir tourné les graphiques en tous sens, M. Bensington commença à se rendre compte de ce qu'était cette différence, un véritable ébahissement le saisit. Il soupçonna la vérité : cette différence était probablement due à la présence d'une substance qu'il avait justement essayé d'isoler ces derniers temps, au cours de ses recherches sur les alcaloïdes doués de propriétés particulièrement stimulantes pour la système nerveux. Il posa le fascicule sur le pupitre articulé qui était fixé de façon fort gênante au bras de son fauteuil ; il retira ses lunettes, les humecta de son haleine et se mit à les essuyer soigneusement.

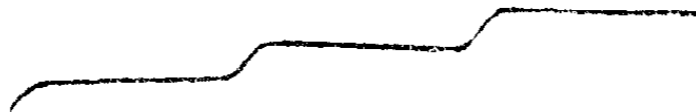
— Hé !... parbleu !...

Puis, replaçant ses lunettes sur son nez, il se tourna vers le pupitre. Mais du coude il heurta le support, et le pupitre, avec un coquet grincement, déposa sur le plancher la brochure dont tous les diagrammes se déplièrent et s'embrouillèrent.

— Hé !... parbleu ! — répéta M. Bensington se comprimant l'estomac sur le bras du fauteuil, avec un patient mépris des habitudes de cet objet de commodité. Puis, constatant que le fascicule était hors de sa portée, il se mit à quatre pattes pour l'atteindre. Et c'est dans cette position que lui vint

l'idée d'appeler Aliment des Dieux la substance qu'il imaginait.

Car, vous comprenez, s'il ne se trompait pas et si Redwood avait raison également, en injectant ou en administrant comme aliment cette substance nouvelle, on supprimerait la phase de repos et la croissance, au lieu de se faire de cette façon :



se ferait, si vous me suivez bien, ainsi :



IV

La nuit qui suivit sa conversation avec Redwood M. Bensington put à peine fermer l'œil. Une fois, il parut tomber dans une sorte d'assoupissement, mais cela ne dura qu'un instant et, pendant cet instant, il rêva qu'il avait creusé un grand trou dans

la terre et qu'il y versait des tonnes et des tonnes d'Aliment des Dieux : la terre grossissait, grossissait, toutes les frontières éclataient, et la Société de géographie au complet, comme une corporation de tailleurs, s'empressait, fort affairée de rallonger l'équateur...

C'était un rêve évidemment absurbe, mais, beaucoup mieux que ce que dit ou fit M. Bensington quand il fut éveillé et sur ses gardes, ce rêve montre l'état de surexcitation mentale dans lequel se trouvait le savant et la réelle valeur qu'il attachait à son idée. Autrement je n'en aurais pas parlé, car j'estime qu'il n'y a aucun intérêt à se raconter ses rêves.

Par une singulière coïncidence, Redwood eut lui aussi un rêve cette nuit-là, et son rêve était ceci :

|

une ligne perpendiculaire de feu sur un déroulement de l'abîme, et lui, Redwood, debout sur une planète, devant une sorte de plateforme noire, faisait une conférence sur le nouveau mode de croissance qui était maintenant accessible au plus que Royal Institut des Forces Primordiales, forces

qui, jusqu'alors, même dans la croissance des races, des empires, des mondes et des systèmes planétaires, s'étaient développées ainsi :

Et même parfois ainsi :

Et il expliquait avec lucidité et conviction que ces méthodes lentes et même rétrogrades allaient être rapidement supprimées par sa découverte.

Rêve ridicule, sans doute, mais qui n'en est pas moins une indication.

Toutefois, je ne prétends pas un seul instant que ces rêves, en dehors de ce que j'ai théoriquement déclaré, puissent être considérés en aucune façon comme significatifs ou prophétiques.

CHAPITRE II

LA FERME AUX ESSAIS

I

Dès qu'il fut en mesure de préparer sa substance, M. Bensington proposa de l'expérimenter sur des têtards. On commence toujours par essayer ces sortes d'ingrédients sur des têtards, c'est pour cette fin que ces animaux sont créés. Il fut convenu que ce serait lui qui dirigerait les expériences et non Redwod, parce que le laboratoire de ce dernier était occupé par l'appareil balistique et les animaux nécessaires aux recherches sur les variations diverses de la Fréquence du Coup de Tête chez le Veau, recherches qui donnaient des graphiques d'un genre anormal et déroutant ; or, la présence de bocaux pleins de têtards était fort peu désirable pendant que ces travaux particuliers étaient en cours.

Mais quand M. Bensington insinua à sa cousine Jane le projet qu'il avait en tête, elle opposa un

prompt veto à l'introduction dans leur appartement d'un nombre quelconque de têtards ou de toutes autres créatures expérimentales. Elle ne faisait aucune objection à ce qu'il se réservât une des pièces de l'appartement pour s'y livrer à des combinaisons chimiques n'offrant aucun danger d'explosion; selon elle d'ailleurs, ces expériences n'aboutissaient à rien; elle lui permettait aussi un fourneau à gaz, un évier, un placard hermétiquement clos où la poussière échappait à l'ouragan hebdomadaire de nettoyage auquel elle ne renonçait jamais. Comme elle avait connu des gens adonnés à la boisson, elle considérait l'envie qu'avait son cousin de se rendre important dans des sociétés savantes comme un excellent dérivatif à une forme plus grossière de dépravation. Mais elle ne pouvait et ne voulait tolérer aucune espèce d'animaux qui « frétilent » quand ils sont vivants et qui « empestent » quand ils sont morts. Elle ajouta que ces bêtes étaient certainement fort malsaines, et Bensington avait une santé notoirement délicate... inutile de dire le contraire. Quand Bensington essaya de faire ressortir l'énorme importance de cette possible découverte, elle répondit que tout cela était bel et bien, mais que, si elle consentait à ce qu'il rendît leur intérieur malpropre et nauséabond (et c'est à cela qu'il aboutirait), elle était bien sûre qu'il serait le premier à s'en plaindre.

Alors M. Bensington se mit à arpenter la pièce, insouciant de ses cors, et il parla à sa cousine avec fermeté et même avec emportement... sans le moindre effet. Il déclara que rien ne devait faire obstacle au Progrès de la Science, ce à quoi elle répliqua que le Progrès de la Science était une chose et l'élevage de têtards en chambre en était une autre. Il affirma qu'en Allemagne c'était un fait indubitable qu'un homme ayant une idée comme la sienne avait immédiatement à sa disposition vingt-cinq mille pieds cubes de laboratoire tout agencé, et cousine Jane attesta hautement qu'elle était et avait toujours été fière de n'être pas Allemande. Il certifia que sa découverte le rendrait fameux à tout jamais, et cousine Jane répondit qu'il était beaucoup plus vraisemblable qu'il se rendrait malade en enfermant des têtards dans un appartement comme le leur. Il prétendit qu'il était maître chez lui : elle riposta que, plutôt que d'avoir à soigner une armée de têtards, elle préférerait aller se placer comme lingère dans une institution. Il la supplia d'être raisonnable, et elle lui demanda, à *lui*, d'être raisonnable et de renoncer à cette marotte d'élevage de têtards. Il lui fit observer qu'elle pourrait respecter au moins ses idées, mais elle maintint que, s'il s'agissait de s'empester, elle ne le pouvait pas. Enfin, il céda complètement, non sans laisser échapper un gros mot — en dépit des

remarques classiques d'Huxley sur le sujet. Ce ne fut pas un très gros mot, mais de dimensions suffisantes néanmoins.

Jane s'estima grossièrement offensée et il lui fallut des excuses : dans ces excuses s'abîma à tout jamais l'espoir d'expérimenter l'Aliment des Dieux sur des têtards dans le laboratoire.

Il fallut donc que Bensington examinât quelque autre moyen de poursuivre les expériences nécessaires à la démonstration de sa découverte, aussitôt qu'il aurait isolé et préparé sa substance nutritive. Pendant plusieurs jours, il médita sur la possibilité de confier ses têtards à quelque personne du dehors, digne de confiance, et c'est alors que le hasard d'une phrase aperçue dans le journal orienta ses pensées vers une ferme expérimentale... et vers les poulets.

Quand cette pensée lui fut venue, il ne s'imagina d'abord qu'une immense basse-cour. Soudain il eut la vision de poulets grandissant follement. Un tableau se déroula devant ses yeux, plein de cages et de courettes encloses, des cages de plus en plus démesurées et des courettes de dimensions toujours plus grandes. Les poulets sont si faciles à obtenir et à nourrir, si aisés à observer, tellement plus secs à manier et à mesurer que, pour le but qu'il se proposait, les têtards lui parurent bientôt, en comparaison, des bêtes absolument sauvages et indomp-

tables. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi, dès le début, il n'avait pas pensé à des poulets plutôt qu'à des têtards. Entre autres avantages, il se serait évité tous ces ennuis avec sa cousine Jane. Et quand il exposa son plan à Redwood, Redwood l'approuva entièrement.

Le professeur déclara que, pour la physiologie expérimentale, se borner sans aucune raison à travailler sur des animaux minuscules était une gigantesque erreur. C'est exactement comme lorsque, en chimie, on fait des expériences avec des quantités insuffisantes; les erreurs d'observation et de manipulation prennent des proportions énormes. Il devient d'une importance extrême que les hommes de science se résolvent enfin à réclamer leur droit d'avoir des matériaux volumineux. C'est pourquoi il avait entrepris sa série d'expériences sur les veaux, en dépit des inconvénients que leurs oublis dans les corridors pouvaient avoir pour les professeurs et les étudiants d'autres matières. Mais les graphiques qu'il obtenait étaient exceptionnellement intéressants, et, lors de leur publication, ils justifieraient amplement son choix. Pour sa part, et si les budgets accordés aux sciences n'étaient si mesquins en Angleterre, il ne voudrait pas travailler sur des sujets moindres qu'une baleine. Mais proposer, à l'heure actuelle, en Angleterre, d'ériger un Aquarium public de propor-

tions suffisantes pour rendre possibles ces recherches, c'était là, pensait-il, un rêve utopique. Ah! si c'était en Allemagne!...

Comme les veaux de Redwood exigeaient sa surveillance quotidienne, le choix et l'installation de la ferme aux essais incombait presque exclusivement à Bensington. Il avait été convenu aussi que Bensington se chargeait de tous les frais de l'entreprise, au moins jusqu'à ce qu'une subvention pût être obtenue. En conséquence, il fit alterner les expériences qu'il poursuivait dans le laboratoire de son appartement avec les recherches d'une ferme au long des lignes de chemin de fer qui se dirigent vers la campagne au sud de Londres ; ses lunettes de myope, sa respectable calvitie et ses chaussures de drap lacéré emplirent de décevants espoirs les possesseurs d'innombrables propriétés incommodes et désavantageuses. Il fit insérer dans divers quotidiens et dans *La Nature* une annonce demandant un couple (marié) ponctuel, actif et habitué à la volaille, pour exploiter une ferme expérimentale de trois arpents.

C'est à Hicklebyrow, près d'Urshot, dans le comté de Kent, qu'il trouva le domaine qu'il lui fallait. L'endroit était bizarre et isolé, dans un pli de terrain entouré par de vieux bois de sapins qui la nuit devenaient tout noirs et terrifiants. L'épaulement d'une haute colline crayeuse interceptait le

soleil couchant. La maison d'habitation était dénudée, plusieurs fenêtres en avaient été brisées et, dans l'appentis aux voitures, on ne voyait plus clair dès midi : un puits délabré et un hangar à demi effondré rapetissaient l'édifice. La ferme se trouvait à une demi-lieue de la dernière maison du village, et sa solitude était fort douteusement rachetée par une famille ambiguë d'échos.

Ce site apparut à Bensington comme éminemment adapté aux conditions exigées par des recherches scientifiques. Il parcourut les lieux que d'un vaste geste il peuplait déjà de cabanes à poulets; il jugea qu'on pourrait commodément, et avec un minimum de transformations, installer dans la cuisine une série de couveuses artificielles et de poules nourrices. Il signa le contrat sur-le-champ, et, en retournant à Londres, il s'arrêta à Dunton Green pour s'assurer les services de l'excellent couple qui avait répondu à ses annonces. Le soir même, il réussissait à isoler une quantité d'Hérakléophorbia I suffisante pour justifier ces divers engagements.

Le couple, qui, sous la direction de M. Bensington, était destiné à être le premier dispensateur sur terre de l'Aliment des Dieux, était non seulement d'un âge visiblement avancé, mais aussi extrêmement sale. M. Bensington ne remarqua pas ce dernier point, car rien ne détruit autant la faculté d'observation générale qu'une vie de science

expérimentale. Le couple s'appelait Skinner, M. et M^{me} Skinner, et l'entrevue que M. Bensington eut avec eux se passa dans une petite pièce aux fenêtres hermétiquement closes, avec une glace tachée sur un manteau de cheminée où s'étiolaient quelques calcéolaires aégrotants.

M^{me} Skinner était une très petite vieille femme, nu tête, avec des cheveux blancs et sales peignés très en arrière et laissant à découvert un visage qui jadis avait surtout consisté en un nez, et qui maintenant, après la perte des dents, le rabougrissement du menton et le plissement de tout le reste, était devenu exclusivement un nez. Elle portait une robe de couleur ardoise, si tant est que l'étoffe eût encore une couleur, et en un endroit cette robe était rapiécée avec de la flanelle rouge. Elle fit entrer M. Bensington avec réserve, en l'observant par-dessus son appendice nasal, et entama la conversation, pendant que M. Skinner, prétendait-elle, procédait à quelques soins de toilette. Elle avait une dent branlante qui s'immiscait indiscrètement dans sa prononciation, et elle tenait nerveusement croisées ses deux longues mains ridées. Elle raconta à M. Bensington qu'elle avait élevé des volailles pendant de nombreuses années et qu'elle n'ignorait rien des couveuses artificielles. En fait, ils avaient jadis exploité eux-mêmes une ferme à basse cour, et finalement ils n'avaient pas

réussi, à cause de la pénurie d'élèves payants.

— Ce sont ces élèves qui rapportent, — assura M^{me} Skinner.

M. Skinner parut : il zézayait et, dans sa large face, un œil louchait, semblant regarder par-dessus la tête de M. Bensington. Il était chaussé de sandales lacérées, ce qui éveilla la sympathie du visiteur. Ses vêtements n'étaient qu'insuffisamment munis de boutons ; d'une main il tenait serrées sa vareuse et sa chemise, et de l'index de l'autre il traçait des figures sur la toile cirée noir et or de la table ; pendant ce temps son œil inoccupé contemplant avec une expression de mélancolique détachement l'épée de Damoclès suspendue pour ainsi dire au-dessus du chef de M. Bensington.

— Ce n'est pas pour en tirer du profit que vous voulez exploiter cette ferme ? Oh ! non, n'est-ce pas, Monsieur ? Ça ne fait rien, Monsieur... Une expérience, précisément...

Il se déclara prêt à partir immédiatement pour la ferme ; en dehors de quelques petits ouvrages de tailleur, il n'avait aucune occupation à Dunton Green.

— Ça n'est pas l'endroit chic que je pensais, et je gagne si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler, — dit-il — de sorte que si ça vous arrange qu'on vienne...

Dans les huit jours, M. et M^{me} Skinner étaient installés à la ferme, et un ouvrier charpentier-

menuisier d'Hickleybrow, qui construisait les cabanes et les cages, faisait diversion à sa besogne en discutant systématiquement avec Skinner la personne de M. Bensington.

— Je ne l'ai pas encore vu beaucoup, — disait Skinner, — mais quand même il me fait l'effet d'un vieil imbécile.

— J'ai bien l'idée aussi qu'il est à moitié toqué, — répondait le charpentier.

— Il se croit très fort sur la volaille... oh! là, là. On croirait qu'excepté lui personne n'y connaît rien.

— Il a l'air d'une vieille poule avec ses lunettes, — assurait charitablement le charpentier.

M. Skinner se rapprocha de son interlocuteur et lui parla sur un ton confidentiel; son œil morne contemplait le village lointain et l'autre était malicieux et narquois.

— Il faut les mesurer tous les jours... mesurer chaque poule chaque jour, qu'il dit.. Pour voir si elles grossissent comme il faut... Eh bien!.. Hein?... Oui... chaque poule, chaque jour..

Et M. Skinner mit sa main devant sa bouche pour rire d'une façon distinguée qui devint contagieuse; son hilarité secouait violemment ses épaules, mais son œil torve refusait de participer à sa joie. Puis, doutant que le charpentier eût compris, il répéta en un murmure convaincu :

— Mesurer!!

— Il est pire que notre vieux singe de patron, pour sûr, — affirma le charpentier d'Hickleybrow.

II

La partie expérimentale, dans des recherches de ce genre, est la chose la plus ennuyeuse du monde (à moins que ce ne soient les comptes-rendus qui en sont donnés dans les Transactions Philosophiques) et le temps parut long à M. Bensington avant que son rêve aux possibilités énormes eût été remplacé par une miette de réalisation. Il avait commencé en octobre l'exploitation de la ferme aux essais et l'on fut en mai avant que les premiers indices de succès devinssent indéniables. Il essaya les Héracléophorbias I, II, III tour à tour, mais sans succès, et les rats, outre les Skinner, lui donnèrent beaucoup d'ennuis. La seule façon d'obtenir que Skinner fit ce qu'on lui commandait était de le menacer de le mettre à la porte. Alors, de sa main étendue, il frottait son menton velu — il était toujours miraculeusement velu sans être jamais barbu — et d'un œil regardant M. Bensington en face, de l'autre plus haut que le chapeau du savant, il bredouillait :

— Ah!.. Oh!.. Oui, Monsieur... si vous parlez sérieusement...

Mais enfin le succès s'annonça et l'annonce en fut faite par une lettre de la longue et frêle écriture de M. Skinner.

« La nouvelle couvée est éclosé, » écrivait M. Skinner, « et ils ont quelque chose qui n'est pas engageant. Ils poussent vigoureusement et c'est différent de la couvée similaire avant vos dernières instructions. Les derniers, avant que la chatte les ait mangés, étaient de solides poulets, mais ceux-ci poussent comme du chiendent. J'ai jamais vu ça. Ils piquent si dur, tapant au-dessus de la tige des bottes, que je ne peux pas donner de mesures exactes comme vous le désirez. Ils sont de vrais géants et mangent comme tels. Il nous faudra du blé bientôt, car vous n'avez jamais vu des poulets qui mangent pareillement. Ils sont plus gros que des Bantams. De ce train-là, ce sera des volailles à exposer, vigoureux comme ils sont... Les Plymouth Rocks sont rien à côté d'eux. Hier soir, j'ai eu peur, je croyais que la chatte était après eux et quand j'ai regardé à la fenêtre j'aurais juré que je l'avais vue passer sous le grillage.

« Quand j'arrivai, les poulets étaient tous éveillés et ils picoraient comme des affamés par terre, mais je n'ai plus vu la chatte. Alors, je leur jetai une poignée de blé et je les enfermai soigneusement.

Je serai heureux de savoir s'il faut continuer la nourriture selon les instructions ; celle que vous avez mélangée est presque toute finie et je ne veux pas me risquer à en mélanger d'autre moi-même à cause de l'accident avec le pudding. Avec nos meilleurs souhaits et en espérant que vous nous continuerez votre confiance, nous vous saluons respectueusement.

ALFRED NEWTON SKINNER. »

L'accident mentionné à la fin de la lettre était une allusion à un pudding auquel s'était trouvé mêlé un peu d'Hérakléophorbia II, avec un résultat pénible et presque fatal pour les Skinner.

Mais M. Bensington, lisant entre les lignes, comprit à cette vigueur de croissance que le but qu'il poursuivait depuis si longtemps était atteint. Le lendemain matin, il descendait à la station d'Urs-hot, et dans son sac à main il portait scellée en trois boîtes de fer blanc une provision d'Aliment des Dieux suffisante pour gaver tous les poulets du comté de Kent.

Cette matinée de la fin de mai était tout ensoleillée. Les cors de M. Bensington allaient si bien qu'il décida de se rendre à pied à sa ferme, en traversant le village d'Hickleybrow. La distance était de plus d'une lieue par le parc et le village et en suivant le sentier qui passe au long des chasses réservées. Les arbres se pailletaient de frondaisons

vert tendre ; les haies frissonnaient de gramens et de stellaires, et le sous-bois était tout parsemé de coucous et d'anémones. Partout les oiseaux, grives, merles, rouges-gorges, pinsons et cent autres, menaient grand tapage ; dans un coin abrité du parc, des fougères se déroulaient et des daims bondissaient et fuyaient.

Ce spectacle remit en mémoire à M. Bensington les premières joies de sa jeunesse, et devant lui le triomphe de sa découverte se dessina gaîment et clairement, il lui sembla qu'il allait vivre le plus beau jour de sa vie... Puis quand, dans la cage ensoleillée, abritée par le talus sablonneux que couronnait le bois de sapins, il aperçut les poussins nourris par le mélange qu'il leur avait préparé, quand il les vit gigantesques et dégingandés, plus gros déjà qu'une poule épouse et mère, et n'ayant encore que leur doux duvet jaune à peine marqué de brun aux ailes, il comprit qu'en effet le plus beau jour de sa vie était arrivé.

Cédant aux instances de M. Skinner, il entra dans la cage, mais, lorsqu'il eut reçu, par les fentes de ses chaussures de drap, deux ou trois solides coups de bec, il sortit bien vite et se contenta d'observer les monstres du dehors. La figure presque collée contre le grillage, il suivait leur mouvement d'un regard anxieux, comme s'il n'avait jamais encore vu de poulets.

— Ce qu'ils seront quand ils auront atteint leur taille, c'est impossible à imaginer, — dit M. Skinner.

— Gros comme des chevaux — fit laconiquement M. Bensington.

— Ma foi... s'en faudra de peu.

— Une seule aile suffirait pour un dîner de plusieurs personnes. On les débiterait par morceaux comme de la viande de boucherie, — continua M. Bensington.

— Oui, mais ils ne vont pas continuer à grandir de ce train-là, — déclara M. Skinner.

— Ah ? — fit M. Bensington.

— Non, — affirma M. Skinner. — Je connais l'espèce, ils commencent comme ça, et puis ils s'arrêtent tout d'un coup...

Il se tut. M. Bensington réfléchissait.

— C'est les soins qu'on leur donne, — reprit modestement M. Skinner.

M. Bensington dirigea brusquement ses lunettes sur son interlocuteur.

— Nous les élevions presque aussi gros que cela à l'autre ferme où nous étions, — dit M. Skinner, son œil valide pieusement levé au ciel et se donnant un air innocent. — Oui, moi et ma femme.

M. Bensington procéda comme d'habitude à son inspection générale des lieux, mais il retourna vite à la cage. Le résultat, vraiment, était bien au-

dessus de ce qu'il espérait. Les voies de la science sont si tortueuses et si lentes ! Après les claires prouesses et avant qu'arrive la réalisation pratique, il faut presque toujours des années d'expédients et de combinaisons : et là... là... sous ses yeux, l'Aliment des Dieux avait donné un résultat après moins d'un an d'essais ! Cela semblait trop beau... trop beau... Cet espoir différé, qui est le pain quotidien de l'imagination scientifique, ne le décevait plus. Maintes fois, il revint à la cage pour contempler ces stupéfiants poulets.

— Voyons, — dit-il, — ils ont déjà dix jours, et, comparés à un poulet ordinaire, ils sont, j'imagine, six ou sept fois plus gros.

— C'est le moment de demander de l'augmentation, — souffla Skinner à sa femme. — Il est enchanté de la façon dont nous avons obtenu les poulets de la cage là-bas... enchanté, pour sûr !

Il se pencha confidentiellement vers elle.

— Il croit que c'est son espèce de mangeaille, — marmonna-t-il derrière sa main, en se retenant de rire.

Ce jour-là, M. Bensington fut vraiment un homme heureux. Il n'était guère enclin à faire des reproches sur des détails d'organisation. La clarté de cette belle journée rendait plus évidentes que jamais la malpropreté et l'insouciance habituelles du couple Skinner. Mais les observations de

M. Bensington furent des plus indulgentes. La clôture de la plupart des cages était fort mal entretenue, mais le maître parut considérer la chose comme toute naturelle quand M. Skinner lui eut expliqué que les clôtures étaient endommagées « par un renard, ou un chien, ou quelque chose ». A la remarque que la couveuse n'avait pas été nettoyée, M^{me} Skinner, les bras croisés et souriant modestement derrière son nez, répondit :

— Elle ne l'a pas été, non, Monsieur. Nous n'avons pas encore eu le temps depuis que nous sommes ici...

M. Bensington monta au premier pour examiner certains trous de rats qui, d'après Skinner, justifiaient l'achat d'un piège. Les trous étaient véritablement énormes, et M. Bensington constata en outre que la pièce dans laquelle se faisait le mélange de l'Aliment des Dieux avec du son et de la farine était dans un honteux désordre. Les Skinner étaient de ces gens qui, pour un usage hypothétique, mettent de côté la vaisselle ébréchée, les vieux bidons, les pots à moutarde et les boîtes de conserve... le plancher était jonché d'ustensiles de ce genre. Dans un coin pourrissait un grand tas de pommes que Skinner prétendait conserver, et, d'un clou fiché au plafond pendaient plusieurs peaux de lapin sur lesquelles il se proposait d'essayer ses talents de fourreur.

— Il y a peu de choses que j'ignore dans les fourrures et le reste, — affirmait Skinner.

Assurément, M. Bensington fit la grimace devant ce désordre, mais il ne se livra pas à une algarade inutile, et même, quand il découvrit une guêpe qui, posée sur le rebord d'un pot de terre, se régalaient d'Héracléophorbia IV, il fit doucement remarquer que la précieuse substance serait beaucoup mieux dans un pot hermétiquement clos et à l'abri de l'humidité, qu'ainsi exposée à l'air.

Presque aussitôt il détourna son attention de ces misères pour parler de ce qui le préoccupait depuis un instant.

— Dites-donc, Skinner, vous savez... Je vais tuer un de ces poulets... comme spécimen. Nous le tuons... cet après-midi, et je l'emporterai avec moi à Londres.

Il feignit de regarder dans un autre pot de terre, puis il retira ses lunettes et se mit à les essuyer.

— Je désirerais... — reprit-il, — je désirerais beaucoup... avoir quelque relique... un memento... de cette couvée particulière... à cette date particulière... Mais... à propos... vous ne leur donnez pas de viande, à ces poulets...

— Oh, *non*, Monsieur, — se récria Skinner. — Je puis vous l'assurer, Monsieur. Nous connaissons trop bien la façon d'élever les volailles de toute espèce pour commettre une sottise pareille.

— C'est bien sûr que vous ne leur jetez pas les restes de votre repas? J'ai cru avoir aperçu des os de lapin dans un coin de la cage...

Quand ils vinrent examiner ces os, ils reconnurent que c'étaient les os d'un chat, complètement décharnés et secs.

III

— Ça, ce n'est pas un poulet, — déclara la cousine Jane. — Il me semble, n'est-ce pas, que je sais ce que c'est qu'un poulet, — poursuivit-elle en s'animant. — D'abord c'est trop gros pour être un poulet, et ensuite vous voyez parfaitement que ce n'est pas un poulet... C'est bien plutôt une outarde qu'un poulet.

— Pour ma part, — commença Redwood, se laissant à contre cœur entraîner dans la discussion — je dois avouer que... [considérant toutes les preuves...

— Oh! bien sûr, si vous vous y prenez comme cela, — s'écria la cousine Jane, — au lieu de vous en fier à vos yeux comme une personne raisonnable.

— Oui... mais... réellement, miss Bensington...

— Oh! allons! allons! Vous autres, hommes,

vous êtes tous les mêmes! — interrompit la cousine Jane.

— Considérant toutes les preuves, ceci certainement tombe sous la définition du... Sans doute, il est anormal et hypertrophié, mais cependant... d'autant plus qu'étant éclos de l'œuf d'une poule normale... oui, je crois, miss Bensington... je dois admettre que... ceci, puisqu'il faut lui donner un nom... est une sorte de poulet.

— Vous dites que c'est un poulet? — interrogea la cousine Jane.

— Je crois que c'est un poulet, — osa répondre M. Redwood.

— Mais c'est IDIOT! — s'emporta la cousine Jane, puis elle lança à la tête de Redwood : — Tenez, vous m'exaspérez! — et, tournant les talons, elle sortit en faisant claquer la porte.

— C'est un grand soulagement pour moi aussi de le voir là, bien qu'il soit si gros, — dit Redwood quand le fracas de la porte se fut apaisé.

Sans attendre que M. Bensington l'y invitât, il s'assit dans le fauteuil bas, près du feu, et entama la confession d'actes qui, pour un savant, manquaient vraiment de prudence.

— Vous allez dire que c'est bien téméraire de ma part, je le sais, mais le fait est que j'en ai mis un peu... pas beaucoup... dans le biberon de bébé, il y a bientôt huit jours.

— Mais, supposez... — s'écria M. Bensington.

— Je sais, — interrompit Redwood, en jetant un coup d'œil vers la table où s'étalait le poulet. — Ça s'est passé sans accident, Dieu merci, — ajouta-t-il en cherchant dans sa poche son étui à cigarettes.

Avec des phrases entrecoupées, il donna des détails.

— Le pauvre petit ne grossissait pas... poids stationnaire... étions fort inquiets... Winkles, cet âne bête... un de mes anciens élèves... il ne sait rien... M^{me} Redwood... confiance sans bornes en Winkles... vous savez, de ces types qui prennent des airs... du haut de sa grandeur... Pas de confiance en moi, naturellement... enseigné à Winkles le peu qu'il sait... à peine si on me permet d'entrer dans la chambre... fallait faire quelque chose... introduit pendant que la nourrice était à déjeuner... pris le biberon...

— Mais, il va grandir !

-- Il grandit... Huit cent dix grammes en huit jours... Il faut entendre Winkles... Ce sont les soins qu'il donne !

— Sapristi ! c'est tout juste ce que m'a dit Skinner !

Redwood lança de nouveau un regard au poulet.

— Le difficile c'est de continuer... Ils ne veulent pas me laisser seul dans la nursery, parce que j'ai

voulu obtenir le graphique de la petite Georgina Phillis... vous la connaissez... Comment faire pour lui donner une seconde dose?

— C'est nécessaire?

— Voilà deux jours qu'il n'arrête pas de pleurer, sa nourriture ordinaire ne lui suffit plus... Il lui faut une nouvelle dose.

— Dites-le à Winkles.

— Au diable Winkles!

— Vous pourriez voir Winkles et lui remettre la poudre pour qu'il la donne à l'enfant...

— C'est probablement à cela qu'il faudra que j'en vienne, — dit Redwood, soutenant son menton dans le creux de sa main et regardant fixement les flammes :

Pendant un instant, Bensington caressa le duvet qui couvrait le flanc du poulet géant.

— Cela fera des volailles monstrueuses.

— Certes, — approuva Redwood, sans quitter du regard les charbons ardents.

— Aussi gros que des chevaux, — rectifia Bensington.

— Plus gros, à coup sûr, — dit Redwood.

Bensington cessa enfin de contempler l'énorme spécimen.

— Redwood, — dit-il, — ces animaux vont faire sensation.

Redwood, fasciné par le feu, se contenta d'acquiescer d'un hochement de tête.

— Eh sapristi! votre petit garçon aussi! — ajouta Bensington, et les lueurs du foyer flamboyèrent dans les verres de ses lunettes.

— C'est justement à quoi je pensais, — répondit Redwood.

Il se renversa dans son fauteuil, soupira, jeta dans le feu sa cigarette à peine consumée, et enfonça ses poings dans les poches de son pantalon.

— C'est à quoi je pensais, — répéta-t-il, — cette Hérakléophorbia exige d'être administrée avec prudence... L'allure à laquelle ce poulet a dû croître...

— Un enfant qui grandira à cette allure-là — fit M. Bensington lentement en contemplant d'un air ébahi le poulet, — sera *colossal*... — acheva-t-il.

— Je lui donnerai des doses progressivement diminuées, — dit Redwood, — ou plutôt Winkles les lui donnera.

— En somme, c'est une expérience risquée.

— Un peu.

— Et cependant je l'avoue... tôt ou tard, il faudra l'essayer sur un enfant.

— Oh! nous l'essaierons sur un enfant, certainement.

— Parfaitement, — approuva Bensington.

Il alla se placer sur le devant de foyer, retira ses lunettes et commença à les essuyer.

— Avant d'avoir vu ces poulets, — déclara-t-il, — je crois que je ne m'étais pas rendu compte... je n'avais pas envisagé les résultats de ce que nous faisons. Je commence seulement à les entrevoir... les conséquences possibles.

Et même alors, sachez-le bien, M. Bensington était très loin de se douter de l'explosion que la petite traînée de poudre qu'ils semaient allait produire.

IV

Ceci se passait au début de juin.

Pendant quelques semaines, un grave catarrhe imaginaire empêcha M. Bensington de retourner à la ferme, mais Redwood y fit une rapide visite. Quand il revint, son inquiétude paternelle était beaucoup plus vive qu'au départ. Il avait constaté les résultats de sept semaines de croissance constante, ininterrompue...

Alors les guêpes entrèrent dans la carrière.

C'est à la fin de juillet, et une semaine avant que les poules se fussent échappées, que la première des grandes guêpes fut tuée. La nouvelle parut

dans divers journaux, mais je ne sais si elle parvint jusqu'à M. Bensington, et j'ignore encore plus s'il y vit un rapport avec les méthodes négligentes qui prévalaient à la ferme.

On ne saurait avoir aucun doute à cet égard : tandis que M. Skinner gavait d'Hérakléophorbia IV les poulets de M. Bensington, un certain nombre de guêpes, tout aussi industrieusement, et peut-être même plus, transportaient des quantités de la même pâte pour nourrir les larves qu'elles élevaient dans les guêpiers creusés aux flancs sablonneux de la colline. Et il est absolument indiscutable que les couvains tirèrent de cette alimentation tout autant de profit que les poules de M. Bensington. Il est dans la nature de la guêpe d'atteindre son complet développement avant les gallinacés, et, en fait, de toutes les créatures qui, grâce à la généreuse insouciance des Skinners, avaient part aux bienfaits dont M. Bensington comblait ses volatiles, les guêpes furent les premières à faire figure dans le monde.

Ce fut un garde-chasse nommé Godfrey, au service du lieutenant-colonel Rupert Hick, de Maidstone, qui rencontra et eut la chance de tuer le premier de ces monstres dont l'histoire fasse mention. Il avançait, des fougères jusqu'au genou, à travers une clairière ménagée dans un bois de hêtres, et il portait sur l'épaule son fusil, un fusil à deux coups fort heureusement pour lui, quand il aperçut la

bête. Elle volait en plein contre le soleil, dit-il, de sorte qu'ébloui il ne put voir distinctement quelle sorte d'oiseau c'était, et, en approchant, elle bourdonnait « comme une automobile ». Il avoue qu'il eut peur. D'un coup d'œil expert, il la jugea aussi grosse, sinon plus grosse qu'une chouette; son vol et particulièrement le confus tourbillonnement de ses ailes devaient avoir une étrangeté peu rassurante. L'instinct de légitime défense, mêlé, j'imagine, à un geste longuement habituel, fit que, comme il le dit, il épaula, et tira dessus, en plein.

La nouveauté de cette chasse affecta sans doute son visé; en tous cas, la plus grosse partie de la charge n'atteignit pas la bête qui, après une chute momentanée, et avec un bourdonnement courroucé qui révéla immédiatement la guêpe, reprit son essor, tous les anneaux de son abdomen étincelant au soleil. Le garde prétend qu'elle vint droit sur lui. Quoi qu'il en soit, il déchargea sur elle son second coup à moins de vingt mètres, jeta son fusil, se mit à courir, et courba l'échine au moment où elle passait au-dessus de sa tête.

Elle alla tomber, affirma-t-il, à un mètre de lui, heurta le sol, se releva, retomba à trente mètres de là et culbuta à diverses reprises, le corps tordu de convulsions, sortant et rentrant fougueusement son dard dans les dernières secousses de l'agonie. Ayant repris et rechargé son fusil, le garde en

déchargea à nouveau les deux coups sur la bête avant d'oser l'approcher.

Quand il mesura ce singulier gibier, il trouva que l'envergure des ailes de la guêpe était de soixante-huit centimètres et demi et que son dard avait sept centimètres et demi de long. L'abdomen avait été mis en bouillie par les coups de fusil, mais il estima que de la tête au dard la longueur du monstre devait être de quarante-cinq centimètres, ce qui est assez exact. Ses yeux à facettes avaient les dimensions d'une pièce d'un penny.

Telle est la première apparition authentique de ces guêpes géantes. Le lendemain, un cycliste qui, les pieds sur la fourche de sa machine, descendait la côte entre Sevenoaks et Tunbridge, manqua de passer sur un de ces monstres qui traversait la route. Le passage de la bicyclette parut alarmer la bête qui prit son vol avec un ronflement pareil à celui d'une scie mécanique. Dans son émotion, le cycliste fit un écart jusque sur le bas-côté de la route et, quand il put se retourner, la guêpe s'éloignait déjà au-dessus des bois dans la direction de Westerham.

Après avoir encore, d'une allure mal assurée, roulé un moment, le cycliste serra son frein et descendit. Il tremblait si violemment qu'en mettant pied à terre il culbuta avec sa machine, et il finit par s'asseoir sur le talus qui bordait la route, afin

de reprendre ses esprits. Il s'était proposé d'aller ce jour-là jusqu'à Ashford, mais il ne put dépasser Tunbridge.

Fait curieux, il n'est plus ensuite question des guêpes pendant trois jours. En consultant les bulletins météorologiques de l'époque, j'ai trouvé que le temps fut alors couvert et froid avec des pluies locales, ce qui peut expliquer cet intervalle. Le quatrième jour le ciel fut bleu, le soleil brilla, et les guêpes reparurent.

Il est impossible de supputer combien il en sortit ce jour-là. On possède au moins cinquante récits de leur apparition. Il y eut même une victime : un épicier découvrit un de ces monstres dans un baril de cassonade et fort imprudemment l'attaqua à coups de pelle au moment où elle s'envolait. Il l'abattit à terre, mais la bête lui enfonça son dard dans le pied à travers les chaussures, alors que, d'un second coup, il lui séparait l'abdomen du reste du corps. C'est lui d'ailleurs qui des deux mourut le premier.

La plus dramatique des cinquante apparitions fut assurément celle de la guêpe, qui, vers midi, visita le *Musée Britannique* : du ciel bleu et serein elle se laissa tomber sur l'un des innombrables pigeons qui vivent dans la cour du monument, puis alla se poser sur une corniche pour dévorer à loisir sa victime. Après ce repas, elle se traîna quelque

temps sur les toits du musée, pénétra par un châssis ouvert sous le dôme vitré de la salle de travail, y bourdonna un instant, causant une panique parmi les lecteurs, et, trouvant enfin une autre issue, elle échappa à l'observation humaine, laissant derrière elle un brusque silence.

Les autres récits ne mentionnent que des passages ou des descentes paisibles. Des gens qui faisaient un pique-nique à Aldington Knoll furent dispersés par la soudaine venue d'un de ces hôtes inattendus, qui mangea tous les desserts et les confitures. Près de Whitstable, sous les yeux mêmes de sa maîtresse, un petit chien fut tué et mis en pièces.

Dans les rues, ce soir-là, les crieurs de journaux vociférèrent uniquement : « Les guêpes gigantesques dans le Kent, » et les placards qu'ils brandissaient proclamaient cette même phrase en lettres énormes.

Dans les Rédactions de journaux, les directeurs bouleversés et les secrétaires surmenés montaient et descendaient quatre à quatre les escaliers tortueux, brailant des détails sur les guêpes. Sortant de son cours, à cinq heures, le professeur Redwood, rouge et agité par une discussion qu'il venait d'avoir avec son comité au sujet du prix des veaux, acheta une des gazettes du soir, l'ouvrit, changea de couleur, oublia le comité et les veaux,

et sauta dans un cab qui l'emmena à toute vitesse chez Bensington.

V

L'appartement, lui sembla-t-il, était, à l'exclusion de toute autre chose, occupé par M. Skinner et sa voix zézayante. Il parlait sur un timbre très élevé, avec des intonations d'angoisse et en lançant des postillons.

— Il n'est pas possible de rester, Monsieur. Nous sommes restés dans l'espoir que les choses iraient mieux, ça ne fait qu'aller de mal en pis, Monsieur... Ça n'est pas seulement les guêpes, Monsieur, il y a de gros perce-oreilles, Monsieur... gros comme ça, Monsieur (et il indiquait toute sa main et six centimètres de poignet sale). M^{me} Skinner a manqué de s'en trouver mal, Monsieur... Et les orties près des cages à poules, Monsieur, elles poussent aussi... et les capucines que nous avons semées près du conduit de l'évier, elles ont passé leurs vrilles par la fenêtre, Monsieur, pendant la nuit, Monsieur, et presque attrapé M^{me} Skinner par la jambe, Monsieur... C'est votre mangeaille, Monsieur... Partout où nous en avons jeté un peu, en nettoyant les pots et les mangeoires, tout se met à pousser, Mon-

sieur, d'une façon que je n'aurais jamais crue possible. C'est impossible de finir le mois, Monsieur... nous y laisserons notre peau... même si les guêpes ne nous piquent pas, nous serons étouffés par les plantes, Monsieur... Vous ne pouvez pas vous l'imaginer, Monsieur... à moins que vous ne veniez voir, Monsieur.

Il tourna son œil torve vers la corniche au-dessus de la tête de Redwood.

— Comment savoir si les rats n'en ont pas mangé, Monsieur ? — reprit-il. — C'est à ça que je pense surtout... Je n'ai pas encore vu de gros rats, Monsieur... mais comment le savoir, Monsieur ? C'est pas d'aujourd'hui que nous avons peur, Monsieur... c'est depuis qu'on a vu les perce-oreilles... ils étaient comme des homards, Monsieur... et il y en avait deux... et puis ce n'est pas rassurant de voir comment poussent les capucines. Aussitôt que j'ai entendu les guêpes, Monsieur, aussitôt que je les ai entendues, Monsieur, j'ai compris. Et je n'ai pas attendu, j'ai demandé à ma femme de me couvrir un bouton que j'avais perdu, et je suis venu. Et même maintenant, Monsieur, je suis à moitié fou d'anxiété, Monsieur. Est-ce que je peux savoir ce qui arrive à M^me Skinner, Monsieur ? Il y a les plantes grimpantes qui poussent, qui poussent partout... que c'est comme des serpents, Monsieur... Bon sang d'bon sang, qu'il faut faire attention et

se retirer du passage !... Et les perce-oreilles qui continuent à grandir, et les guêpes... Elle n'a même pas d'alcali, Monsieur... si quelque chose arrivait, Monsieur...

— Mais les poules, — interrompit M. Bensington, — comment vont les poules ?

— Nous leur avons donné à manger jusqu'à hier, bon sang d'bon sang ! — assura Mr. Skinner. — Mais ce matin nous n'avons pas osé, Monsieur. Les guêpes faisaient un vacarme... que c'en était terrible, Monsieur. Elles sortaient... par douzaines... aussi grosses que des poules. Alors, je dis à ma femme qu'elle me couse juste un bouton ou deux, que j'dis, parce que je peux pas aller à Londres comme ça, que j'dis, et j'irai trouver M. Bensington, que j'dis, et je lui expliquerai la chose. Et je lui dis : « Tu vas rester enfermée ici jusqu'à ce que je revienne, que j'dis, et tu laisseras la fenêtre fermée aussi solidement que tu pourras, que j'dis.

— Si vous aviez eu un peu plus d'ordre... — commença Redwood.

— Ah ! ne dites pas ça, Monsieur ! Pas maintenant, Monsieur, quand je suis si tourmenté, Monsieur, pour M^{me} Skinner, Monsieur. Ah ! non, pas cela ! Je n'ai pas le cœur à discuter avec vous, sapristi, non !... C'est aux rats que je pense... Est-ce que je sais s'ils n'ont pas attaqué ma femme pendant que je suis ici ?

— Et vous n'avez pas pris un seul graphique de ces merveilleuses croissances ? — se lamenta Redwood.

— J'étais trop bouleversé, Monsieur ! Si vous saviez ce que nous avons supporté, ma femme et moi, pendant tout ce dernier mois. Nous ne savions pas comment nous en tirer, Monsieur... Que faire avec les poules qui grandissaient à ce point, et les perce-oreilles, et les plantes grimpantes ? Je ne sais pas si je vous l'ai dit, Monsieur... Les plantes...

— Oui, oui, vous nous l'avez dit, — interrompit Redwood. — La difficulté, Bensington, est celle-ci : que faire ?

— Que faire ? — répéta Skinner.

— Mais... vous allez retourner auprès de M^{me} Skinner, — répondit Redwood. — Vous ne pouvez pas la laisser seule là-bas toute la nuit.

— Je n'y retourne pas seul, Monsieur, ah ! mais non. Quand même il y aurait une douzaine de M^{me} Skinner. C'est M. Bensington qui...

— Vous dites des bêtises... — déclara Redwood. — Vous n'avez rien à craindre des guêpes la nuit... et les perce-oreilles se sauveront au bruit que vous ferez.

— Oui, mais les rats...

— Il n'y a pas de rats, — affirma Redwood.

VI

M. Skinner aurait pu se dispenser de sa principale inquiétude. M^{me} Skinner n'avait pas eu le courage de rester à son poste jusqu'à la fin de la journée.

Vers onze heures, la plante, qui toute la matinée avait déployé une tranquille activité, se mit à escalader la fenêtre en interceptant la lumière. Plus l'obscurité augmentait et plus clairement M^{me} Skinner se rendait compte que sa position deviendrait bientôt intenable. Depuis que Skinner était parti, les heures lui avaient paru des siècles. Pendant quelque temps, derrière la fenêtre de plus en plus assombrie, elle inspecta le dehors, entre les interstices que laissaient les vrilles et les jeunes pousses. Puis, avec circonspection, elle ouvrit la porte de la chambre à coucher et écouta...

Tout paraissait tranquille. Aussi, retroussant ses jupes, M^{me} Skinner prit son élan et pénétra dans la pièce. Ayant préalablement regardé sous le lit, elle s'enferma, et, avec la rapidité méthodique d'une femme expérimentée, elle se mit à préparer ses paquets pour partir. Le lit n'avait pas été fait, et la pièce était jonchée de ramilles et de pampres que, la veille, Skinner avait taillés pour pouvoir

fermer la fenêtre ; mais elle ne s'occupa aucunement de ce désordre. Dans un drap médiocrement propre, elle plaça toute sa garde-robe, un veston de velours que Skinner mettait les jours de fête, un pot de pickles qui n'avait pas été entamé... et jusqu'ici son emballage se justifie... Mais elle y joignit aussi deux des boîtes hermétiquement closes qui contenaient l'Hérakléophorbia et que M. Bensington avait apportées à sa dernière visite. Elle était honnête, la brave femme... mais elle était grand'mère, et son cœur avait souffert de voir cet excellent produit prodigué à de maudits poulets.

Ayant terminé ses paquets, elle mit son chapeau, retira son tablier, noua un cordon de soulier autour de son parapluie et, après avoir longuement écouté à la porte et à la fenêtre, elle se risqua dans un monde plein de périls. Son parapluie sous son bras, elle tenait le paquet serré dans ses deux mains noueuses. Sur son chapeau des dimanches, les deux coquelicots qui dressaient leurs têtes dans les splendeurs de rubans et de perles semblaient animés aussi du courage frémissant qui la possédait.

Ses traits, à la naissance du nez, avaient le pli des déterminations vaillantes. Elle en avait assez ! Toute seule là-dedans ! Skinner pouvait bien revenir, si cela lui plaisait.

Elle sortit par la porte de devant, ayant choisi ce chemin, non qu'elle désirât se rendre à Hickley-brow (son but était Cheasing Eyebright, où demeurait sa fille mariée), mais parce que la porte de derrière était infranchissable à cause des plantes grimpantes qui avaient crû si furieusement depuis qu'elle avait renversé, auprès de leurs racines, le pot plein du mélange. Elle tendit l'oreille, puis tira soigneusement la porte derrière elle.

Au coin de la maison, elle s'arrêta, pour examiner les lieux.

Par delà le bois de sapins, au flanc de la colline, une large balafre sablonneuse indiquait le nid de guêpes géantes ; et toute l'attention de M^{me} Skinner se porta vers cet endroit. Les allées et venues de la matinée avaient cessé, et aussi loin que portât le regard, aucune guêpe n'était visible ; à part un bruit à peine plus distinct qu'une scie à l'ouvrage, parmi les sapins, tout était silencieux. Quant aux perce-oreilles, elle n'en vit aucun. Cependant, dans une planche de choux, quelque chose remuait, mais cela pouvait être un chat à l'affût de quelque moineau. Elle resta un instant aux aguets.

Elle tourna l'angle de la maison, fit quelques pas et se trouva devant la cage renfermant les poulets géants. Elle s'arrêta de nouveau.

— Ah ! — soupira-t-elle, hochant lentement la tête en les voyant.

Ils avaient alors la hauteur d'un casoar, mais le corps était plus épais, l'ensemble plus volumineux. D'ailleurs il ne restait plus que des poulettes, cinq en tout, maintenant que les deux jeunes coqs s'étaient entretués. Devant leurs attitudes languissantes, elle hésita.

— Pauvres bêtes, — fit-elle en posant à terre son ballot. Voilà qu'elles n'ont plus d'eau... Et il y a vingt-quatre heures qu'elles n'ont mangé! avec un appétit pareil!

Elle posa un doigt maigre sur ses lèvres et s'entretint avec ses pensées.

Alors cette vieille femme, malpropre et sordide, accomplit, à ce qu'il me semble, un acte d'héroïque miséricorde. Laissant son ballot et son parapluie au milieu du passage dallé de briques, elle alla au puits et tira trois grands seaux d'eau qu'elle versa, à travers le grillage, dans l'auge vide des poules. Puis, tandis qu'elles étaient toutes les cinq rassemblées autour du liquide, la vieille enleva tout doucement la targette de la porte qui fermait la cage. Après cela, son activité devint fébrile; elle reprit son ballot, franchit la haie au fond du jardin, traversa les prés herbeux pour éviter le guêpier, et commença à gravir le sentier sinueux qui mène vers Cheasing Eyebright.

Essoufflée et haletante, elle monta la colline, s'arrêtant à diverses reprises pour poser son ballot et

prendre haleine, et, chaque fois, elle jetait un regard vers la petite maison, là-bas, au-dessous du bois de sapins. Quand, à la fin, au moment où elle arrivait à la crête de la colline, elle aperçut au loin trois guêpes qui, de directions diverses, volaient lourdement vers la colline, elle se sentit pleine d'une ardeur nouvelle qui lui fut d'un grand secours pour continuer sa route, surtout tant qu'elle se trouva en pleins champs.

Mais bientôt elle s'enfonça entre les hauts talus d'un chemin creux, où elle s'estima davantage en sécurité, et elle parvint ainsi par Hickleybrow Coombe jusqu'au pied des falaises crayeuses. Là, sous l'abri d'un grand arbre, elle se reposa quelque temps contre une barrière.

Puis, très résolument, elle se remit en route...

On se la figure, sorte de fourmi noire dressée debout, avec son ballot blanc sur le dos, avançant à pas pressés au long de l'étroit sentier serpentant et montueux, sous le brûlant soleil de cette après-midi d'été. Sans trêve, elle se démenait à la suite de son nez infatigable et résolu ; les pavots de son chapeau tremblotaient indiscontinûment et ses bottines à élastiques devenaient de plus en plus blanches de poussière. Flip, flap, flip, flap : chacun de ses pas s'entendait dans la torpide chaleur du jour, et, obstinément inlassable, son parapluie cherchait à glisser et à échapper au coude qui le

retenait. Une volonté farouche plissait les lèvres de la vieille sous l'abri de son nez, et de temps à autre, elle exhortait son parapluie à remonter, ou d'un brusque coup d'épaule elle replaçait le ballot sur son échine. Parfois aussi, elle marmonnait des lambeaux de la discussion prévue avec Skinner.

Dans le lointain, un clocher et un bouquet d'arbres se dessinaient insensiblement dans le bleu vague de l'horizon, indiquant de plus en plus distinctement l'endroit paisible où Cheasing Eye-bright s'abritait du tumulte du monde, se souciant fort peu de l'Hérakléophorbia dissimulée dans le ballot blanc qui, opiniâtrément, s'acheminait vers la sereine retraite.

VII

Autant qu'on peut en être sûr, les poulettes arrivèrent à Hicklebrow vers trois heures de l'après-midi. Elles durent entrer bon train dans le village, encore qu'il n'y ait eu personne pour les voir. Les beuglements forcenés du petit Skelmersdale paraissent avoir été le premier avertissement d'un événement anormal. La receveuse des postes, M^{lle} Durgan, était comme d'habitude à sa fenêtre, et elle vit la poule, qui avait capturé le malheureux

bambin, monter la rue en courant, les ailes éployées, sa victime au bec, et suivie de près par deux de ses compagnes. Vous connaissez les grandes enjambées balancées des récentes volailles athlétiques et émancipées ! Vous connaissez la terrible obstination de la poule affamée ! Celle-ci, m'a-t-on assuré, provenait d'un croisement avec les Plymouth Rock, race qui, même sans Hérakléophorbia, est haute sur pattes et dégingandée.

M^{lle} Durgan ne fut pas absolument surprise. En dépit des recommandations de M. Bensington, la rumeur s'était depuis quelques semaines répandue dans le village que les Skinner élevaient une couvée énorme.

— Seigneur ! — s'écria-t-elle, — il fallait s'y attendre.

Elle semble avoir agi avec une grande présence d'esprit. Saisissant le sac cacheté contenant le courrier prêt à partir pour Urshot, elle se précipita dehors. Presque au même instant, au bas de la pente, M. Skelmersdale, le visage blême, apparut tenant un arrosoir par le bec. Naturellement, en quelques secondes, tout le village fut aux fenêtres ou sur les portes.

Le spectacle de M^{lle} Durgan plantée au milieu de la rue, avec la correspondance de la journée à la main, intimida la poule voleuse d'enfants. Elle s'arrêta, un instant indécise, puis obliqua

vers les barrières ouvertes de la cour à Fulcher. Cet instant fut fatal. Prestement la seconde poule fut sur elle, puis, par un coup de bec bien dirigé, prenant possession de la proie convoitée, elle sauta par-dessus le mur dans le jardin du presbytère.

Kat! kat, kat, kraou, kraou, kraou! hurlait la dernière poursuivante, atteinte vigoureusement par l'arrosoir que lui avait lancé M. Skelmersdale. Affolée, elle escalada la maison basse de M^{me} Glue et descendit dans le jardin du médecin, tandis que le reste de ces gargantuesques volatiles poursuivaient à travers la pelouse du presbytère la poule qui ne lâchait pas l'enfant.

— Dieu du ciel! — s'écria le suffragant (certains prétendent qu'une exclamation plus énergique lui échappa) et, criant et brandissant son maillet de croquet, il se mit à courir pour atteindre la voleuse.

— Arrête, misérable! — vociférait-il, comme si des poules géantes étaient des choses tout ordinaires dans la vie.

Puis, s'apercevant qu'il ne parviendrait pas à couper la retraite à la poule, de toutes ses forces et à tour de bras, il lui lança son maillet, qui, après avoir décrit une courbe gracieuse et effleuré la tête du jeune Skelmersdale, passa à travers le vitrage de la serre. Crac! la serre neuve!.. Le beau jardin d'hiver de la femme du pasteur!

Le vacarme effraya la poule (il aurait effrayé n'importe qui) et elle laissa tomber sa victime dans une touffe de lauriers de Portugal, d'où le malheureux marmot fut extrait aussitôt, assez ébouriffé, mais, à part les vêtements, sain et sauf. Pendant ce temps, la poule, d'un coup d'ailes, bondit sur le toit des écuries Fulcher, enfonça une de ses pattes dans une partie faible de la toiture et tomba du ciel, pour ainsi dire, au milieu de la placide contemplation de M. Bumps le paralytique; celui-ci, en cette unique occurrence, traversa, sans aucune aide, son jardin, entra chez lui, ferma la porte... et immédiatement retomba dans sa résignation chrétienne et son impuissant abandon à la sollicitude de sa femme.

Le reste de la troupe fut tenu en échec par les autres joueurs de croquet et, bifurquant par le potager du pasteur, gagna le jardin du docteur où la cinquième égarée les rejoignit enfin, caquetant désespérément après avoir sans succès essayé de marcher sur les châssis à concombres de M. Wither-spoon.

Elles durent rester en cet endroit, rassemblées à la manière des poules, grattant distraitement et caquetant pensivement; puis une d'elles ayant attaqué du bec une des ruches du docteur, elles prirent la fuite, à travers champs, vers Urshot, hérissées, dégingandées, et on ne les vit plus désormais dans

la grand'rue d'Hickleybrow. Avant d'arriver à Urshot, elles rencontrèrent dans un champ de navets une nourriture appropriée et elles picorèrent pendant quelque temps avec entrain... jusqu'à ce que leur renommée les eût dépassées.

La réaction principale et immédiate qu'eut sur l'esprit humain cette effarante irruption de volailles gigantesques fut d'éveiller une extraordinaire manie que les gens manifestaient en poussant des cris, en courant, et en lançant tout ce qui leur tombait sous la main.

En fort peu de temps, presque tous les hommes valides d'Hickleybrow, et plusieurs dames, se mirent en route, munis d'un remarquable assortiment d'ustensiles et de projectiles divers, pour traquer les poules géantes. Ils les pourchassèrent jusqu'à Urshot, où c'était le jour de la fête, et Urshot les reçut comme le glorieux couronnement d'une heureuse journée. C'est près de Findon Beeches que les monstres essayèrent leurs premiers coups de feu, tirés avec une carabine. Evidemment, des volailles de cette taille pouvaient absorber une quantité illimitée de petit plomb sans en être incommodées. Elles furent dispersées, quelque part aux environs de Sevenoaks, et, près de Tunbridge, l'une d'elles, dans un état d'extrême agitation et caquetant éperdûment, se mit, au grand étonnement des voyageurs, à détalier parallèlement au rapide qui

amène les passagers au paquebot de Boulogne.

Vers cinq heures et demie, deux d'entre elles furent fort habilement capturées, à Tunbridge Wells, par un propriétaire de cirque qui, en leur jetant du pain et des gâteaux, les attira dans une cage rendue vacante par la mort d'un dromadaire inconsolable de la mort de sa compagne.

VIII

Quand, ce soir-là, l'infortuné Skinner descendit du train à Urshot, il faisait déjà presque nuit. Le train avait du retard, mais un retard nullement exagéré, ce que M. Skinner fit remarquer au chef de gare. Peut-être devina-t-il que le regard de celui-ci était gros de nouvelles. Après une brève hésitation et en portant confidentiellement sa main d'un côté de sa bouche, il demanda s'il était arrivé « quelque chose » ce jour-là.

— Comment l'entendez-vous? — spécifia le chef de sa voix rude et forte.

— Les guêpes... et les autres... ?

— On n'a guère eu le temps de penser aux guêpes, — répondit sur un ton grincheux le chef de gare. — On a été trop occupé avec vos satanées poules.

Et avec le plaisir qu'il aurait eu à lancer des

pavés dans les fenêtres d'un adversaire politique, il lança, pour ainsi dire, aux oreilles de M. Skinner toutes les nouvelles qu'il savait concernant les poules.

— Vous n'avez pas entendu parler de ma femme? questionna Skinner, sous cette grêle impitoyable de détails et de commentaires.

— Pensez-vous! — répondit le chef de gare, comme s'il eût établi une limite infranchissable à ce qu'on pouvait savoir des événements de la journée.

— Il faut que je m'informe, — se dit M. Skinner, s'éloignant peu à peu des généralisations concluantes du chef de gare sur les responsabilités qu'on encourt en nourrissant des poules à l'excès...

Dans la traversée d'Urshot, M. Skinner fut interpellé par un chafournier de Hankey, qui lui demanda s'il cherchait ses poules.

Il faisait sombre — aussi sombre qu'il est possible en une claire nuit de juin — quand Skinner passa la tête par la porte entrebâillée du bar des Joyeux Maquignons.

— Salut ! — fit-il. — Est-ce que vous avez entendu parler de cette histoire de mes poules ?

— Ah ! ah ! si on en a entendu parler ! — s'écria M. Fulcher. — Pour sûr ! Une partie de l'histoire a défoncé le toit de mes écuries et un autre chapitre a fracassé la serre de la dame au pasteur.. Mille pardons !... son jardin d'hiver!

Skinner pénétra dans la salle.

— Je boirais bien quelque chose de réconfortant, — dit-il. — Un grog chaud avec du gin me remettrait d'aplomb.

Et les buveurs se mirent à lui raconter les prouesses des poules.

— Pas possible ! — zézaya Skinner. — Vous n'avez pas entendu parler de ma femme ? — reprit-il après un silence.

— Ma foi non ! — répondit M. Witherspoon. — Nous n'avons même pas pensé à elle... pas plus qu'à vous, d'ailleurs.

— Vous n'étiez donc pas chez vous aujourd'hui ? — s'enquit Fulcher, un pot de bière à la main.

— Si ces maudites poules l'ont reçue à coups de bec... — commença M. Witherspoon, laissant aux imaginations le soin de compléter l'horreur du tableau.

Sur l'instant, la compagnie jugea qu'on terminerait de façon intéressante une journée féconde en événements en accompagnant Skinner pour voir si rien n'était arrivé à M^{me} Skinner. On ne sait jamais quelle bonne fortune peut vous attendre quand les aventures courent les rues. Mais Skinner, debout devant le bar, buvant son grog à petits coups l'un de ses yeux examinant les flacons des étagères et l'autre fixé sur l'absolu, laissa passer le moment psychologique.

— J'espère qu'il n'y a pas eu d'ennuis avec les grosses guêpes aujourd'hui? — questionna-t-il, avec un faux air de détachement.

— On a été trop occupé après vos poules, — répondit Fulcher.

— Je suppose qu'elles sont toutes rentrées, maintenant? — continua Skinner.

— Qui?... les poules?

— Je pensais aux guêpes, plus particulièrement, — dit Skinner.

Puis, avec un air circonspect qui aurait éveillé les soupçons d'un bébé de six mois, et appuyant lourdement sur certains mots, il demanda :

— Je suppose que *personne* n'a entendu parler d'autres gros animaux dans les environs, hein? Des *gros chiens* ou des *gros chats*, ou quelque bête de ce genre? Il me semble que s'il vient des grosses poules et des grosses guêpes...

Il se mit à rire comme s'il avait causé en l'air... pour plaisanter.

Une expression inquiète passa sur les visages des citoyens d'Hickleybrow. Fulcher fut le premier à donner à leurs pensées secrètes la forme concrète des mots.

— Un chat proportionné à ces poules...

— Hé! hé!... Un chat qui serait assorti avec ces poules... — répéta Witherspoon.

— Ça serait un tigre, — conclut Fulcher.

— Plus gros qu'un tigre, — assura Witherspoon.

Enfin Skinner prit seul le sentier désert qui suit la crête du monticule séparant Hickleybrow de la sombre sapinière, dans les ténèbres de laquelle les gigantesques plantes grimpantes agrippaient silencieusement la ferme aux essais.

On vit distinctement sa silhouette se détacher contre l'horizon, contre la tiède et claire immensité du ciel septentrional — car l'intérêt public le suivit jusque-là du regard — puis descendre dans la nuit, dans une obscurité d'où, semblait-il, il ne resurgirait plus jamais. Il disparut... dans un mystère. Personne ne sait encore aujourd'hui ce qui a pu lui arriver une fois qu'il eut franchi la colline. Quand, plus tard, les deux Fulcher et Witherspoon, inquiétés par leurs imaginations, gravirent la colline et le cherchèrent des yeux, il avait été déjà absorbé par les ténèbres.

Les trois hommes se rapprochèrent, et côte à côte restèrent aux écoutes. Aucun bruit ne monta des bois enténébrés qui cachaient la ferme à leurs yeux.

— Ça va bien ! — dit le jeune Fulcher, rompant le silence.

— On ne voit pas de lumière, — fit Witherspoon.

— On ne peut pas en voir d'ici.

— Il y a de la brume, — constata Fulcher aîné.

Ils demeurèrent un instant pensifs.

— Il serait revenu, s'il y avait quelque chose de fâcheux, — commenta le jeune Fulcher.

Ceci parut si évident et si concluant que bientôt Fulcher l'aîné articula :

— Hé bien !...

Et les trois hommes, un peu préoccupés, il faut l'avouer, rentrèrent se coucher.

Un berger de la ferme d'Huckster, qui passait la nuit dehors avec son troupeau, entendit des cris bizarres qu'il crut être des glapissements de renard; mais, au matin, il s'aperçut qu'un de ses agneaux avait été tué, traîné jusqu'à mi-chemin d'Hickleybrow et en partie dévoré...

Ce qui demeure inexplicable, c'est l'absence du moindre reste ou vestige de Skinner.

Plusieurs semaines après, parmi les ruines calcinées de la ferme aux essais, on trouva un os qui pouvait avoir été une omoplate humaine et, en un autre endroit des ruines, un second os long, fort rongé et d'origine également douteuse. Près de la barrière du sentier qui monte vers Eyebright, on découvrit un œil de verre, sur quoi maintes personnes jugèrent que Skinner devait à cet objet une bonne partie de son charme personnel. L'œil contemplait le monde avec ce même air d'inévitable détachement, cette même sévère mélancolie qui jadis avantageait si bien son possesseur.

De sérieuses recherches dans les décombres ame-

nèrent la découverte de la carcasse métallique de trois boutons de drap, trois boutons à tige entiers, et un de ces boutons de métal qu'on emploie dans les parties les moins visibles du vêtement masculin. Des personnes autorisées ont accepté ces restes comme étant indubitablement ceux d'un Skinner détruit et éparpillé, mais, selon ma parfaite conviction et considérant sa distinctive idiosyncrasie, je dois reconnaître que je préférerais moins de boutons et plus d'ossements.

Certes, l'œil de verre est une présomption extrêmement toulante, mais s'il appartient réellement à Skinner — et M^{me} Skinner n'a pas pu affirmer que l'œil immobile de son mari fût en verre — quelque chose l'a fait passer du brun limpide au bleu serein et confiant. L'omoplate est un document très douteux et j'aimerais le comparer aux *scapulæ* de certains animaux domestiques, avant d'admettre son origine humaine.

Que seraient devenues par exemple les bottes de Skinner? Si pervers et si étrange que soit l'appétit d'un rat, est-il admissible que les mêmes créatures qui laissent un agneau à demi mangé aient complètement ingurgité Skinner, avec ses cheveux, ses dents, ses os et ses bottes?

J'ai soigneusement interrogé ceux qui connurent plus ou moins intimement Skinner, et tous s'accordent à dire qu'ils ne peuvent s'imaginer que

quelque chose l'ait dévoré. Un vieux marin retraité, habitant un des cottages de M. W.W. Jacobs, à Dunton Green, m'a déclaré, avec une énergie mesurée assez fréquente dans ces environs, que Skinner était homme à « se tirer de là le poil sec ». D'après lui le bonhomme eût été en sécurité sur un radeau ; il ne voulait certes rien dire contre Skinner, ajouta-t-il, mais les faits sont les faits. Et plutôt que de se faire confectionner ses habits par Skinner, le vieux marin aurait préféré aller tout nu. Ces remarques, certes, ne font guère voir Skinner sous un jour engageant.

Pour être parfaitement franc avec le lecteur, je ne crois pas que Skinner soit jamais retourné à la ferme. Je pense que, perplexe et hésitant, il erra dans les champs et, quand il entendit les glapissements, suivant la ligne de moindre résistance, il sortit de ses perplexités et se jeta dans l'Inconnu.

Et dans l'Inconnu, soit en ce monde, soit en quelque autre monde *inconnu*, il est obstinément et indiscutablement demeuré jusqu'à ce jour...

CHAPITRE III

LES RATS GÉANTS

I

Le surlendemain de la disparition de M. Skinner, le médecin de Podbourne avait passé sa soirée à aider un quelconque jeune citoyen à faire son entrée en notre bizarre monde. Sa tâche accomplie, il était remonté dans son buggy pour retourner chez lui. Il se trouvait alors non loin de Hankey, et, bercé par l'allure du cheval, il se laissait aller à sommeiller. C'était vers les deux heures du matin, et la lune tardive se levait. Les nuits d'été, vers cette heure, sont fraîches, et une brume basse et blanchâtre rendait indistincts les contours des objets. Le docteur était seul, son cocher ayant dû s'aliter, et de chaque côté de la route il ne pouvait voir qu'un flottant mystère de haies courant à l'encontre du reflet jaune de ses lanternes, et il n'entendait, avec le bruit des sabots de son cheval, que

le grincement des roues de la voiture. Le cheval connaissait la route aussi bien que son maître... et rien de surprenant à ce que le docteur se soit assoupi... Vous connaissez d'ailleurs ce genre d'assoupissement intermittent sur un siège; la tête se balance de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, suivant le rythme des roues, le menton se pose sur la poitrine et tout à coup se redresse.

Pit — pat — pit — pat — pit — pat — pit — pat...

— Mais qu'y a-t-il donc? — Le docteur crut avoir entendu tout près de lui un petit cri suraigu. En un instant, il fut tout à fait réveillé... Il adressa à son cheval deux ou trois rebuffades imméritées et regarda tout autour. Il essaya de se persuader qu'il avait entendu le glapissement lointain d'un renard... ou peut-être le cri d'un jeune lapin étreint par un furet...

Pit — pat — pit — pat — souish — pit — pat — pit — pat — souish...

— Que diable y a-t-il donc?

Il lui sembla que son imagination lui jouait des tours. Haussant les épaules, il ranima l'allure du cheval et resta aux écoutes.. Il n'entendit rien.

C'est qu'il n'y avait rien, alors.

Soudain, il eut l'impression bizarre que quelque chose, par-dessus la haie, venait de le regarder... quelque chose qui avait une grosse tête bizarre...

et des oreilles rondes. Il essaya de distinguer ce que c'était, mais il ne put rien voir.

— Bah ! c'est idiot, — fit-il.

Avec l'idée qu'il avait eu le cauchemar, il se redressa sur le siège, toucha légèrement du fouet son cheval en l'encourageant de quelques paroles, et de nouveau tourna ses regards vers la haie. Toutefois, le reflet de sa lanterne et la brume rendaient les objets confus et il n'aperçut rien. Puis, raconta-t-il plus tard, la conviction lui vint qu'il n'y avait rien de dangereux dans la haie, sans quoi, au passage, son cheval aurait fait un écart. Malgré cela, ses sens demeurèrent nerveusement en éveil.

Bientôt, il perçut distinctement une sorte de galop assourdi qui le poursuivait.

Il ne voulut pas en croire ses oreilles, et, de plus, un coude brusque de la route l'empêchait de voir assez loin derrière lui. Il fouetta son cheval et lança à gauche et à droite des coups d'œil perçants. Alors, par un soudain abaissement de la haie qu'éclairait la lueur de sa lampe, il aperçut le dos courbe d'un gros animal qu'il ne sut reconnaître et qui courait par bonds rapides et convulsifs.

Le docteur pensa aux vieilles histoires de sorcières—l'animal était si entièrement différent de tous ceux qu'il connaissait — et, craignant que son cheval ne prît peur, il serra plus fort les rênes. Tout instruit et éclairé qu'il fût, il avoue s'être demandé

s'il était seul à avoir ces hallucinations et si son cheval n'en voyait rien.

Devant lui, contre le ciel baigné de lune, se découpait la silhouette du petit village d'Hankey, vue réconfortante, encore qu'il ne brillât aux fenêtres aucune lumière. Le docteur fit claquer son fouet, proféra quelques paroles encourageantes pour sa bête, et tout d'un coup les rats se jetèrent sur lui.

Il venait de passer devant une barrière basse, et en même temps le rat qui se trouvait en tête sautait par-dessus la barrière jusque sur la route. De la vague obscurité qui l'avait dissimulée, la bête bondissait en pleine clarté, avec sa face pointue et féroce, ses oreilles rondes, son long corps exagéré par la course, et, ce qui frappa surtout le docteur, les pattes de devant roses et palmées. Le malheureux médecin dut passer un instant terrible, car il n'avait aucune idée que cette créature pût être un animal qu'il connût; de telles dimensions l'empêchaient de songer à un rat. Le cheval, au moment où la bête sauta sur la route à côté de lui, fit un bond, et la route, entre les talus, retentit des claquements du fouet et des cris du docteur. Immédiatement, l'attelage et son escorte se lançaient à toute bride.

Autant qu'il est possible de reconstituer la scène, le docteur se dressa debout dans sa voiture, hurla

pour activer son cheval, et, de toutes ses forces, cingla son assaillant. Sous la violence du coup, le rat surpris fit un écart rassurant, et, à la lueur de la lanterne, le docteur vit dans le poil de la bête le long sillon de sa lanière... De nouveau, à tour de bras, il frappa, frappa comme un forcené, sans voir le second poursuivant qui gagnait sur lui de l'autre côté.

Il lâcha les rênes à son cheval et, se retournant, aperçut le troisième rat derrière lui...

Le cheval fit un bond formidable en avant, et le buggy passant dans une ornière fut violemment secoué. Pendant une minute folle, la voiture et la route semblèrent, chacune dans un sens, sauter et culbutter vertigineusement...

Ce fut un singulier bonheur que le cheval vint s'abattre dans le village d'Hankey et non avant ou après les maisons.

Nul ne sait comment le cheval s'abattit, s'il butta simplement ou si le rat de gauche, ayant bondi sur lui, lui infligea une blessure mortelle avec un de ces terribles coups de dents qui, donnés avec tout le poids du corps, emportent le morceau. Le docteur ne s'aperçut qu'il était lui-même mordu que lorsqu'il fut dans la maison du briquetier, et bien moins encore s'était-il rendu compte du moment où il avait été touché, et cependant il l'était et gravement — deux longues déchirures

qui avaient enlevé deux bandes parallèles de chair sur son épaule gauche.

Il était debout, dit-il, dans le buggy, lorsque, tout d'un coup, il se trouva à terre, avec une entorse qu'il ne sentit qu'après, frappant à coups de manche de fouet un troisième rat qui venait droit sur lui. Il ne se rappelle rien du saut qu'il dut faire par-dessus la roue, au moment où le buggy culbuta, tant ses impressions se précipitèrent avec une rapidité confuse. Pour moi, je crois que le cheval, quand le rat le mordit pour la seconde fois au poitrail, se cabra, retomba de côté, renversant avec lui la voiture et son assaillant, et que le docteur dut, pour ainsi dire, sauter instinctivement. Sous le choc, le réservoir de la lanterne se brisa, et soudain une longue flambée d'huile incandescente, un embrasement subit éclaira la scène.

C'est ce que vit d'abord le briquetier.

Il avait entendu le galop affolé du cheval et les hurlements du docteur — encore que celui-ci ne se souvienne aucunement d'avoir crié. Le brave homme avait vivement sauté hors du lit et au même instant, devant sa fenêtre dont il soulevait le store, la voiture s'écrasait et le jet de flamme jaillissait.

— Il faisait plus clair qu'en plein jour, — affirma-t-il.

Figé sur place, il restait là, le cordon du store à la main, contemplant, hébété, la vision de cauche-

mar qui transformait si étrangement la route familière. La silhouette noire du docteur faisant tourner son manche de fouet dansait contre la flamme. Le cheval, à demi caché derrière le flamboiement de la lanterne, lançait en tous sens des ruades désespérées, avec un rat suspendu à son poitrail. Un autre rat, masse noire indistincte, avec des yeux rouges phosphorescents et des pattes rose chair, se cramponnait au chaperon du mur sur lequel il avait bondi quand la lampe avait fait explosion.

Vous vous imaginez le museau pointu du rat, ses dents aiguës, ses yeux impitoyables. Grossis de plus de six fois leurs dimensions linéaires ordinaires, et amplifiés encore par les ténèbres et les danses fantastiques des flammes, ils durent paraître singulièrement terrifiants pour le briquetier, encore à moitié endormi.

Le docteur profita immédiatement du répit momentané qu'offrait l'explosion et disparut aux yeux du briquetier, qui l'entendit presque aussitôt frapper à coups redoublés à la porte, avec le gros bout de son fouet.

Mais le brave homme ne voulut pas le laisser entrer avant d'avoir allumé une lumière — il est des gens qui l'en ont blâmé, mais, tant que je n'aurai pas mis mon courage à une pareille épreuve, j'hésite à endosser leur jugement.

Le docteur s'époumonnait à appeler et continuait

à marteler les panneaux ; il pleurait de terreur quand la porte s'ouvrit, assura le briquetier.

— Fermez !... fermez !... — balbutiait-il, hagard, et il voulut, en vain, aider le briquetier. Celui-ci ferma la porte à double tour et poussa les verrous tandis que le docteur se laissait tomber sur une chaise, auprès de la pendule ; et il dut rester là quelques instants avant de pouvoir monter s'installer plus confortablement dans une chambre.

— Je ne sais pas ce que c'est que ces bêtes-là !... — répéta-t-il plusieurs fois. — Non, je ne sais pas ce que c'est que ces bêtes-là !

Le briquetier insista pour aller lui chercher du whisky, mais le docteur ne voulut pas rester seul avec une lumière falote, et son hôte eut beaucoup de mal à le décider à monter dans une chambre...

Quand l'huile de la lanterne eut fini de brûler, les rats géants revinrent, s'attaquèrent au cheval mort, le traînèrent à travers le cimetière jusque dans la cour de la briqueterie... Ils le dévoraient encore à l'aube, et personne même alors n'osa les déranger...

II

Le lendemain, vers onze heures, Redwood passa chez Bensington, tenant à la main la seconde édition de trois journaux du soir.

Bensington, arraché à la méditation découragée qu'il poursuivait au-dessus des pages instantanément oubliées du plus captivant des romans que son libraire eût été capable de lui dénicher, Bensington leva les yeux.

— Rien de nouveau ? — demanda-t-il.

— Deux hommes piqués près de Chartham.

— Ils devraient nous laisser enfumer ce guêpier... C'est leur faute...

— C'est bien leur faute, certainement.

— Avez-vous eu des nouvelles... pour l'achat de la ferme ?

— L'agent des ventes et locations, — répondit Redwood, — est un être bête comme une souche. Il prétend qu'il y a un autre amateur pour la ferme... c'est toujours comme cela, naturellement... et il ne veut pas comprendre qu'il faut se presser. « C'est une affaire de vie ou de mort, lui ai-je dit, comprenez-vous ? » Il ferma à demi les paupières et répliqua : « Alors, pourquoi ne donnez-vous pas deux cents livres ? » J'aimerais mieux vivre dans un monde de guêpes géantes que de céder à la monumentale stupidité de cet être... je...

Il s'arrêta, comprenant qu'une phrase comme celle-là pourrait trop facilement être gâtée par son contexte.

— Ce serait trop de bonheur si l'une de ces guêpes... — commença Bensington.

— Les guêpes n'ont aucune idée de la salubrité publique... pas plus qu'un agent de ventes et de locations, — répondit Redwood.

Pendant un certain temps encore il discourut sur les gérants de propriétés, les notaires, les avoués et autres individus de la même espèce, et il parla à la façon injuste et déraisonnable que tant de gens adoptent quand ils traitent de ces « calculs » qui s'immiscent douloureusement dans nos affaires.

— De toutes les choses idiotes de ce monde idiot, la plus idiote de toutes, selon moi, c'est qu'alors que nous espérons trouver, comme une chose toute naturelle, chez un médecin ou un soldat, l'honneur, le courage, l'intelligence, — non seulement on excuse chez un avoué, un gérant de propriétés, chez tous les gens de basoche, une imbécillité vorace, répugnante, rétrograde, ruineuse, mais on ne s'attend pas à autre chose de leur part...

Alors, grandement soulagé, il alla jusqu'à la fenêtre et contempla les allées et venues de la rue.

Bensington avait posé sur la table qui supportait son régulateur électrique le plus captivant de tous les romans. Il entrelaça avec soin les doigts de ses deux mains et les regarda attentivement.

— Redwood, — fit-il, — parle-t-on beaucoup de nous ?

— Pas autant qu'on pourrait s'y attendre.

— On ne nous accuse pas ?

— Pas du tout. Mais d'un autre côté on ne soutient pas ce que je propose de faire. J'ai écrit au *Times*, vous comprenez, pour expliquer toute l'affaire...

— Nous lisons le *Daily Chronicle* — dit Bennington.

— Et le *Times* publie un long article de fond sur le sujet... un article de haut sérieux et bien écrit, avec trois citations latines, de celles qui servent à l'usage spécial du *Times* ... *statu quo*, par exemple... et on croit entendre la voix de Quelqu'un d'Impersonnel de la plus Grande Importance, souffrant de Migraine et d'Influenza, et parlant à travers des épaisseurs et des épaisseurs de feutre sans en éprouver le moindre soulagement. A lire entre les lignes, vous savez, il est clair que le *Times* considère qu'il est inutile d'atténuer les choses et qu'il faut immédiatement prendre une décision... Sans indiquer laquelle, naturellement. Autrement, des conséquences encore plus dangereuses... ce sont les termes sous lesquels le *Times* désigne les guêpes et leurs dards... Un véritable article d'homme d'Etat.

— Et pendant ce temps-là ces énormités se répandent de toutes sortes de manières fâcheuses.

— Précisément.

— Je me demande si ce que Skinner a dit à propos de gros rats...

— Oh ! non, alors. Cela dépasserait les bornes,
— interrompit Redwood.

Il quitta la fenêtre et se planta devant le fauteuil de Bensington.

— Dites-donc ? -- fit-il, en baissant légèrement la voix. — Comment prend-elle... ?

Il indiqua d'un geste la porte close.

— Cousine Jane ? Elle ignore tout cela, simplement. Elle n'établit aucun rapport entre ces choses et nous... Elle ne veut même pas lire les journaux. « Des guêpes géantes ! » fait-elle, « ils m'exaspèrent, vos stupides journaux ! »

— C'est fort heureux, — déclara Redwood.

— Et je suppose que... M^{me} Redwood... — s'enquit à son tour Bensington.

— Non plus, — répondit laconiquement Redwood.

— Il se trouve en ce moment qu'elle est terriblement tourmentée par l'enfant... Il continue, vous savez...

— A grossir ?

— Oui. Il a augmenté d'un kilo deux cent trente en dix jours... il pèse au total plus de vingt-cinq kilos... Et il n'a que six mois ! C'est plutôt alarmant.

— Bien portant ?

— Vigoureux. Sa nourrice nous quitte parce qu'il donne des coups de pied un peu forts. Et naturellement, tout lui devient trop petit. Il faut lui

refaire un trousseau tout neuf, vous comprenez. La voiture de promenade, qui est extrêmement légère, a une roue de rompue... et il a fallu ramener le bébé dans la voiturette à bras du laitier... Oui... Tout un rassemblement... Nous avons remis Georgina Phyllis dans le berceau, et lui dans le lit de la petite. La mère, évidemment, s'alarme... Elle était fière d'abord... Des compliments à Winkles. Plus maintenant... Elle est persuadée qu'il y a là quelque chose de malsain... Vous comprenez bien?...

— Je croyais que vous deviez diminuer progressivement les doses.

— J'ai essayé.

— Pas réussi ?

— Des hurlements... Ordinairement, l'enfant pousse des cris aigus et... affligeants... C'est pour le bien de l'espèce qu'il en est ainsi... Mais depuis qu'il suit le traitement à l'Hérakléophorbia...

— Hum ! — fit Bensington, en regardant ses doigts avec une résignation encore plus profonde.

— La chose finira par se savoir. Les gens entendront parler de cet enfant, établiront un rapport entre lui et nos poules, guêpes et autres monstres, et M^{me} Redwood sera mise au courant... Comment elle acceptera cela?... Je n'en ai pas la moindre idée.

— Il est bien difficile de faire des plans... à coup sûr... — dit Bensington.

Il retira ses lunettes et les essuya longuement.

— C'est encore un exemple, — généralisa-t-il — de ce qui se produit continuellement... Nous autres, hommes de science, si j'ose nous attribuer ce titre, nous travaillons toujours en vue d'un résultat théorique... purement théorique. Mais accidentellement, nous mettons des forces en mouvement... des forces *nouvelles*... Nous ne devons pas les entraver... et personne ne le peut. En réalité, Redwood, le problème échappe à notre contrôle... Nous fournissons les matériaux...

— Et eux, — fit Redwood, en se tournant vers la fenêtre, — subissent les expériences.

— En ce qui concerne les incidents survenus là-bas, dans le Kent, je ne veux plus m'en tourmenter.

— A moins qu'on ne nous en tourmente.

— Parfaitement. S'il leur plaît de tout compliquer avec des huissiers, des suppôts de chicane, des obstructions légales, de transcendantes niaiseries, jusqu'à ce qu'ils aient dûment établi l'existence d'un certain nombre d'espèces nouvelles de vermine gigantesque... En somme, Redwood, tout cela n'a jamais cessé d'être fort compliqué...

Redwood traça du doigt dans l'air une ligne inextricable.

— ... et notre seul intérêt doit se concentrer maintenant sur votre fils.

Redwood se rapprocha, et, fixant son collaborateur :

— Que pensez-vous à ce sujet, Bensington ? Vous pouvez considérer l'affaire avec un plus grand détachement que moi. Que dois-je faire avec l'enfant ?

— Continuer à l'alimenter.

— Avec l'Hérakléophorbia ?

— Avec l'Hérakléophorbia.

— Alors, il grandira ?

— Il grandira, autant que je puis le calculer d'après les poules et les guêpes, jusqu'à la taille de dix mètres au moins... avec tout le reste en proportion...

— Et alors que fera-t-il ?

— C'est justement cette question qui rend la chose si intéressante.

— Mais sapristi — s'écria Redwood — pensez à ses vêtements !... et quand il aura cette taille, il ne sera qu'un Gulliver solitaire dans un monde de pygmées.

Le regard de M. Bensington, par-dessus ses lunettes d'or, se fit profond et mystérieux.

— Pourquoi solitaire ? — demanda-t-il, et il répéta, sur un ton plus ténébreux encore : — Pourquoi solitaire ?

— Mais vous ne vous proposez pas de...

— J'ai dit : Pourquoi solitaire ? — spécifia

M. Bensington avec la satisfaction d'un homme qui a proféré une remarque impressionnante.

— Cela veut dire que l'on pourrait élever d'autres enfants...

— Cela ne veut rien dire de plus que ma question.

Redwood se mit à arpenter la pièce.

— Certes!... — fit-il. — On pourrait... Mais encore ? Où irions-nous ?

Evidemment Bensington jouissait de son attitude de haut détachement intellectuel.

— Ce qui m'intéresse le plus dans tout ceci, Redwood, c'est de penser que son cerveau, tout en haut de sa taille, sera aussi, si mon raisonnement est juste, dix mètres au-dessus de notre niveau... Hé, quoi?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Redwood, debout devant la fenêtre, contemplait, pétrifié, les placards collés sur une voiture de distribution de journaux, qui montait la rue en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — répéta Bensington en se levant.

Redwood poussa une exclamation furibonde.

— Qu'y a-t-il ? — dit Bensington.

— Acheter le journal, — bredouilla Redwood, qui se dirigea vers la porte.

— Pourquoi ?

— Acheter un journal... quelque chose... Je n'ai pas bien vu... Rats géants...

— Des rats ?

— Oui, des rats ! Skinner avait raison après tout !

— Que voulez-vous dire ?

— Comment diable puis-je le savoir tant que je n'aurai pas vu le journal ?... Des rats géants ! Seigneur ! Pourvu qu'ils ne l'aient pas mangé !

Il chercha son chapeau, mais partit sans l'avoir trouvé.

Tandis qu'il descendait l'escalier quatre à quatre, il entendait dans la rue les voix rauques et canailles des crieurs de journaux « faisant mousser » la nouvelle.

— Horrible tragédie dans le Kent !... Horrible tragédie dans le Kent !!... Médecin dévoré par les rats !!!... Horribles détails !!... Mangé tout vivant par des rats géants!!! Horribles détails!!!

III

Cossar, le fameux ingénieur civil, les trouva sur le seuil de la maison. Redwood tenait à deux mains le papier rose encore humide, et Bensington, dressé sur la pointe des pieds, lisait par-dessus son épaule.

Cossar était formé d'un buste énorme avec des membres dégingandés et inélégants placés par hasard en des coins convenables de son corps; sa tête ressemblait à un fragment de sculpture sur bois abandonné après quelques coups d'ébauchoir, comme ne promettant pas de donner un résultat satisfaisant. Son nez était resté carré, et sa mâchoire inférieure se projetait en avant par-dessus la supérieure. Il respirait bruyamment. Peu de gens le regardaient comme un bel homme... Sa chevelure était absolument plate, et sa voix, qu'il semblait économiser, était aiguë et grêle avec des intonations récalcitrantes. Il portait en toute occasion un complet veston de drap gris et un chapeau haut de forme. Il enfonça dans une insondable poche de pantalon une vaste main rouge, paya son cocher, et, essoufflé, monta résolument les marches, tenant à la main un exemplaire du journal rose, froissé par le milieu, telles les foudres de Jupiter.

— Et Skinner? — s'informait Bensington, sans s'inquiéter du nouvel arrivant.

— On n'en dit rien, — répondit Redwood, — il est sûrement dévoré... ils le sont tous les deux... c'est vraiment terrible... Tiens!... Cossar!

— C'est votre drogue? — questionna Cossar, en agitant le journal. — Eh bien! pourquoi n'empêchez-vous pas ça?... Peux pas? Au diable le « Peux pas »! Achetez la ferme!... Parbleu!... Brûlez-la...

Je savais bien que vous finiriez par vous fourrer des ennuis sur les bras... Ce que vous allez faire?... Tout simplement ce que je vais vous dire... Vous?... Faire quelque chose?... Eh! bien, courir chez l'armurier, évidemment... Pourquoi?... Pour acheter des fusils... Si... Il y en a un au coin de la rue... Achetez-en huit, pour la chasse à l'éléphant, naturellement... le fusil de chasse le plus fort qu'ils auront, comprenez?... Eh?... Parce qu'il nous en faut huit. Prenez une bonne provision de munitions... N'achetez pas des fusils sans munitions... Non! Portez-les dans un cab à... Quel endroit?... Urshot?... à la gare de Charing Cross, alors. Il y a un train à... Ça ne fait rien, le premier qui part après deux heures... Vous pensez que vous serez prêt? Parfait... Des permis... Prenez en huit au bureau en passant... Comment? Ce ne sont que des rats?... Mais évidemment, il nous faut des fusils... pour tirer sur les rats... des fusils de chasse... parce que les rats sont gros... Que faut-il encore? Vous... Bensington... Vous avez le téléphone? Bien... Je vais dire à cinq de mes gaillards d'Ealing de venir... Pourquoi cinq?... Parce que c'est le nombre qu'il faut!... Où allez-vous, Redwood?... chercher un chapeau?... A quoi bon?... Prenez le mien... Ce qu'il nous faut, mon cher, ce sont des fusils, non des chapeaux... Vous avez de l'argent?... Assez?... Très bien... Où est le téléphone, Bensington?

Bensington, obéissant, fit demi-tour et montra le chemin. Cossar se servit de l'instrument et replaça les récepteurs.

— Maintenant il y a les guêpes, — reprit-il. — Soufre et salpêtre, ça fera l'affaire. Evidemment. Du plâtre aussi. Vous êtes chimiste. Où puis-je avoir du soufre en gros, dans des sacs portatifs?... Pourquoi faire?... Mais, sapristi de sapristi!... Pour enfumer le guêpier, sans doute. Je suppose que c'est avec du soufre, hein? Vous êtes chimiste? C'est le soufre qui vaut le mieux, hein ?

— Oui, je crois que du soufre...

— Il n'y a rien de meilleur, n'est-ce pas? Parfait. C'est votre affaire, cela. C'est très bien. Procurez-vous autant de soufre que vous le pourrez... et du salpêtre, pour l'aider à brûler mieux... L'envoyer? A Charing Cross, tout droit... Ayez soin qu'ils ne manquent pas. Allez-y avec eux. C'est tout ?

Il réfléchit un instant.

— Du plâtre... du plâtre quelconque... boucher les trous... les ouvertures... vous comprenez?... Le plâtre, c'est moi qui m'en charge.

— Combien en faut-il ?

— Combien de quoi ?

— De soufre.

— Une tonne. Comprenez ?

Bensington, d'une main qui tremblait de détermination, assura ses lunettes.

— Bon ! — fit-il, laconique.

— De l'argent... sur vous ? — s'enquit Cossar.

— Au diable les chèques !... S'ils ne vous connaissent pas ?... Payez comptant... c'est évident... Où votre banque ? Très bien. Arrêtez-vous en route et prenez deux cents livres sterling.

Quelques secondes de méditation suivirent.

— Si nous laissons le soin de l'affaire aux gens officiels, tout le comté de Kent sera bientôt en pièces, — dit Cossar. — Maintenant, y a-t-il encore... quelque chose ? Non !... Psstt.

Il étendit une vaste main vers un cab qui aussitôt manifesta son ardeur convulsive à le servir.

— Cab, sir ? — fit le cocher en s'approchant.

— Ça se voit, il me semble, — répondit Cossar.

Bensington, toujours sans chapeau, descendit les marches et se prépara à grimper dans le cab.

— J'y pense, — fit-il, la main déjà sur le tablier du cab et en jetant un coup d'œil vers les fenêtres de son appartement, — il faut que je prévienne ma cousine Jane...

— Vous aurez le temps quand vous reviendrez, — répondit Cossar, le poussant de sa vaste main appuyée à plat sur le dos du chimiste.

— Ils sont intelligents, — remarqua Cossar, pour lui-même, — mais ils n'ont pas l'ombre d'initiative. Sa cousine Jane, vraiment !... Je la connais. Peuh ! ces cousines Jane ! Le pays en est

infesté... Il va falloir que je passe l'après-midi à m'assurer qu'ils exécutent ce qu'ils savent parfaitement qu'ils auraient dû faire... Je me demande si ce sont leurs recherches qui les rendent comme cela, ou les cousines Jane, ou quoi?

Il éloigna de sa pensée cet obscur problème, médita un instant sur le cadran de sa montre et décida qu'il avait juste le temps d'entrer dans un restaurant, d'avaler un rapide déjeuner, avant de chercher son plâtre et de le transporter à Charing Cross.

Le train partait à trois heures cinq, et il arriva à la gare à trois heures moins le quart, pour trouver Bensington au milieu d'une discussion animée avec deux agents de police et le livreur qui lui apportait son soufre. De son côté, Redwood, au bureau d'enregistrement des bagages, était plongé dans les obscurités du règlement concernant ses munitions et ses armes. Chacun des employés prétendait ne rien savoir et ne posséder aucune autorité, à la façon chère à la Compagnie du Sud-Ouest quand on vous voit pressé.

— Quel malheur qu'on ne puisse fusiller tous ces gens-là pour en mettre d'autres à leur place! — se dit Cossar en poussant un soupir.

Mais le temps était trop limité pour entreprendre rien de fondamental, et il passa par-dessus ces mêmes controverses, dénicha dans quelque ténébreuse cachette ce qui pouvait être ou ne pas être

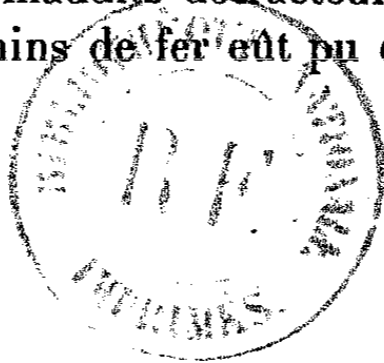
le chef de gare, arriva sur les lieux en le tenant par le bras et donnant des ordres en son nom, si bien qu'ils furent en route avec tous les bagages avant que le fonctionnaire eut exactement compris quelles infractions avaient été commises à la sacrosainte routine.

— Qui était-ce? — demanda le chef de gare, en se caressant le bras qu'avait tenu Cossar et en souriant, les sourcils froncés.

— Ça devait être quelqu'un, Monsieur, — répondit un employé. — Lui et les deux autres voyagent en première.

— Hé bien ! nous l'avons expédié à temps, lui et ses bagages, — conclut le fonctionnaire en continuant à se frotter le bras et en éprouvant un certain sentiment de satisfaction.

Et, clignotant à la lumière du jour qui lui était peu familière, il regagna lentement la digne et inaccessible retraite dans laquelle les hauts fonctionnaires de Charing Cross s'abritent contre les importunités du vulgaire ; il souriait encore au souvenir de son énergie inaccoutumée. C'était là, en dépit de son bras meurtri, une flatteuse révélation de ce qu'il était capable de faire, et il aurait bien voulu qu'un de ces maudits détracteurs de l'administration des chemins de fer eût pu en être témoin.



IV

Vers cinq heures, le même soir, l'étonnant Cossar, sans aucune apparence de hâte ou de précipitation, avait mis en route sur le chemin d'Hickleybrow tout son matériel de combat contre les colosses insurgés. Il avait acheté à Urshot deux barils de pétrole et un chargement de fagots secs. A Londres, il avait fait mettre dans le train une quantité de sacs de soufre, huit fusils pour la chasse à l'éléphant avec de suffisantes munitions en balles explosibles, trois autres fusils à cartouche pour les guêpes, une hachette, une serpe, un croissant, une pioche et trois bêches, deux paquets de cordages, de la bière, du soda et du whisky, une grosse de paquets de mort-aux-rats et des provisions froides pour trois jours. Tout cela fut ensuite chargé sur un camion de charbonnier et une charrette à foin, dans un ordre parfait. Les fusils et les munitions furent calés sous la banquette de la tapissière de l'auberge du Lion Rouge, qui devait transporter spécialement Redwood et les cinq gaillards de choix venus d'Ealing, sur l'ordre de Cossar.

Cossar dirigea toutes ses opérations avec un air

d'indémontable tranquillité, en dépit du fait qu'Urshot était dans un état de panique indescriptible à propos des rats; il fallut donner aux charretiers une rémunération spéciale. Toutes les boutiques de la petite ville étaient fermées et il n'y avait pas une âme dans les rues. Quand, à la descente du train, il cogna du poing dans une porte, ce fut une fenêtre qui s'entr'ouvrit. Il parut considérer comme une méthode absolument légitime et naturelle la conduite des affaires par les fenêtres. Finalement il obtint, pour Bensington et lui, le dogcart du Lion Rouge, et ils partirent en même temps que la tapissière pour rattraper le gros du convoi. Ils le rejoignirent un peu après le carrefour et arrivèrent ainsi à Hicklebrow les premiers.

Bensington, un fusil entre les genoux, était assis à côté de Cossar, dans le dogcart, et sa stupéfaction prenait peu à peu des proportions considérables. Tout ce qu'ils allaient faire, comme l'affirmait Cossar, était sans aucun doute la seule chose à faire, la chose évidente, qui s'imposait, mais...! En Angleterre il est si rare qu'on fasse ce qui s'impose. Il porta ses regards des pieds jusqu'aux mains puissantes de son compagnon qui tenait les rênes. Apparemment Cossar n'avait encore jamais conduit, et, par une intuition qui s'imposait sans aucun doute aussi, il suivait, sur le milieu de la route, la ligne de moindre résistance.

— Pourquoi, — songeait Bensington, — pourquoi ne faisons-nous pas tous la chose évidente, celle qui s'impose?... Comme le monde irait mieux... Je me demande, par exemple, pourquoi je ne fais pas un tas de choses qu'il serait, je le sais, tout simple de faire... des choses que je voudrais faire... Tout le monde est-il ainsi?... Ou cet état m'est-il particulier?

Il se plongea dans d'obscures spéculations sur la volonté, pensa aux futilités complexes et organisées de la vie quotidienne, et, par contraste, aux choses simples et évidentes, agréables et splendides qu'il faudrait faire et auxquelles s'opposent d'incroyables influences. La cousine Jane? Il se rendit compte que, dans la question, la cousine Jane avait une importance subtile et difficile à définir. Pourquoi, après tout, faut-il manger, boire et dormir, rester célibataire, aller ici et ne pas aller là, uniquement par déférence pour cousine Jane. Cette cousine Jane devenait symbolique sans cesser d'être incompréhensible...

Une barrière à tourniquet, aperçue soudain, et un sentier à travers champs lui rappelèrent cette autre belle journée, si récente dans le temps et si lointaine dans ses émotions, où il se rendit à pied d'Urshot à la Ferme Expérimentale pour voir les poulets géants...

Le destin se joue de nous.

— Hop! hop! allons! — faisait de temps en temps Cossar.

L'après-midi était accablante, sans un souffle de vent, et la poussière était épaisse sur les routes. Il n'y avait que fort peu de gens dehors, et les cerfs, derrière les clôtures du parc, broûtaient dans une profonde tranquillité. Un couple de grosses guêpes dévorait les fruits d'un groseillier à l'entrée d'Hickleybrow, et un peu plus bas dans le village, un autre de ces insectes allait et venait devant la boutique de l'épicier, cherchant quelque ouverture pour s'y introduire. A l'intérieur, on apercevait vaguement l'épicier, qui, armé d'un vieux fusil de chasse, épiait le manège de la bête.

Devant l'auberge des « Joyeux Maquignons », le cocher de la tapissière s'arrêta et déclara à Redwood qu'il s'était acquitté de la tâche convenue et n'irait pas plus loin. Aussitôt, les cochers de la charrette et du camion firent cause commune avec lui, et refusèrent même de laisser emmener les chevaux.

— Ces gros rats n'en feraient qu'une bouchée — ne cessait de répéter le cocher du camion.

Cossar écouta un instant la controverse.

— Déchargez-moi la tapissière, — ordonna-t-il, et l'un de ses ouvriers, grand, blond et sale, se mit en devoir de descendre les armes.

— Passez-moi ce fusil, — dit Cossar.

Il alla se placer entre les charretiers et leurs véhicules.

— Nous n'avons pas besoin de vous pour conduire, — déclara-t-il. — Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, mais nous avons besoin de ces chevaux.

Ils voulurent discuter, mais Cossar continua.

— Si vous tentez la moindre voie de fait, je suis en état de légitime défense et je vous flanque un coup de fusil dans les jambes... Les chevaux viennent avec nous.

Il affecta de traiter l'incident comme clos.

— Montez sur la charrette, Flack, — dit-il à un petit homme vigoureux et trapu. — Boon, prenez le camion.

Les charretiers s'attaquèrent bruyamment à Redwood.

— Vous avez fait votre devoir vis-à-vis de vos patrons, — leur dit Redwood. — Restez donc dans ce village jusqu'à ce que nous revenions. Personne ne vous blâmera, puisque nous avons des fusils. Nous n'avons aucune envie d'être injustes ou violents, mais le cas est pressant. S'il arrive quelque chose aux chevaux, je paierai, ne craignez rien.

— C'est parfait, — conclut Cossar, qui promettait rarement.

Ils laissèrent la tapissière, et se mirent en route

à pied. Chacun avait un fusil sur l'épaule, et c'était bien la plus singulière expédition qu'on pût rencontrer sur une route de la campagne anglaise ; on eût dit bien plutôt une troupe de trappeurs yankees s'avancant vers l'Ouest au bon vieux temps des Peaux-Rouges.

Au sommet de la côte, par-dessus la barrière, ils furent en vue de la Ferme Expérimentale. Ils trouvèrent là un petit groupe d'hommes munis de quelques fusils, — les deux Fulcher en étaient, — et un individu venu de Maidstone, qui, en avant des autres, surveillait la ferme avec une jumelle.

Tout ce monde se retourna pour contempler avec ébahissement la troupe qui accompagnait Redwood.

— Rien de nouveau ? — demanda Cossar.

— Les guêpes ne font qu'aller et venir, — répondit le vieux Fulcher. — On ne voit pas si elles rapportent quelque chose.

— Les capucines commencent à envahir les pins, — dit l'homme à la lorgnette. — Elles n'en étaient pas encore là ce matin. On les voit croître à vue d'œil.

Il tira son mouchoir et essuya les verres de sa jumelle avec soin.

— Vous descendez là-bas, sans doute ? — s'enquit naïvement Skelmersdale.

— Venez-vous ? — répliqua Cossar.

Skelmersdale parut hésiter.

— Nous en aurons pour la nuit, — reprit Cossar.

Skelmersdale décida qu'il n'irait pas.

— Les rats sont par là? — questionna Cossar.

— Il y en avait un dans les pins ce matin... il chassait au lapin, sans doute.

Cossar allongea le pas pour rattraper les voitures.

Bensington, la main au-dessus des yeux, put juger maintenant de la vigueur de l'Aliment. Il eut d'abord l'impression que le bâtiment était plus petit; puis, il s'aperçut qu'entre le bâtiment et le bois de pin la végétation avait pris des proportions énormes.

Le toit du puits sortait à peine des touffes d'herbes hautes de sept à huit pieds, et les capucines, enroulées autour de la cheminée, agitaient vers le ciel leurs pousses raidies. Les fleurs faisaient des taches d'un jaune vif qu'à une distance d'un mille on apercevait distinctement. Une grande pousse, comme un câble vert, avait pénétré par un trou du grillage dans le poulailler et, ressortant de l'autre côté, avait accroché ses rameaux à deux pins plantés côte à côte, jusqu'à mi-hauteur desquels s'élevait l'épais massif d'orties qui entourait le hangar aux voitures.

A mesure qu'ils approchaient, il leur sembla de

plus en plus qu'ils étaient une bande de pygmées partis à la conquête d'une maison de poupée, abandonnée dans un coin négligé de quelque grand jardin.

Autour de leur nid, les guêpes affairées s'agitaient. Un essaim de formes noires fourmillait en l'air au-dessus de la pente crayeuse de la colline, par delà le bouquet de pins, et de temps en temps l'une d'elles s'élançait dans le ciel avec une rapidité vertigineuse et prenait son essor vers quelque butin lointain. On entendait leur bourdonnement à plus d'un mille de distance de la Ferme Expérimentale. Une fois même un monstre à raies jaunes descendit vers eux et battit des ailes sur place un moment, les épiait avec ses grands yeux à facettes ; mais un coup de fusil que lui tira Cossar, sans l'atteindre, le fit se sauver. Dans un coin du champ, sur la droite, plusieurs autres guêpes rampaient autour de quelques os rongés, probablement les restes de l'agneau que les rats avaient emporté de la ferme Huxter. A la vue de ces créatures étranges, les chevaux devinrent fort agités et inquiets. Aucun des membres de l'expédition n'était un cocher expérimenté et il fallut qu'un homme se plaçât à la tête de chaque cheval pour le conduire par la bride et l'encourager de la voix.

Près de l'habitation, pas même l'ombre d'un rat et, à part le bourdonnement tour à tour croissant et

décroissant du guêpier, tout semblait parfaitement tranquille.

Ils firent entrer les voitures dans la cour, et l'un des hommes de Cossar, voyant ouverte la porte dont une grande partie avait été rongée, pénétra dans la maison. Personne ne s'aperçut de son absence, les autres étant occupés à décharger les barils de pétrole. Ils remarquèrent seulement sa disparition en entendant des coups de fusil et le sifflement d'une balle.

Pan! Pan! les deux coups partirent. Une balle s'enfonça dans l'un des tonneaux de soufre et ressortit de l'autre côté, fracassant une douve et emplissant l'air d'une poussière jaune.

Redwood, qui avait gardé son fusil à la main, tira sur quelque chose de gris qui passa en bondissant auprès de lui. Il aperçut confusément le large arrière-train, la longue queue écailleuse et la semelle allongée des pattes de derrière d'un rat; il déchargea son second coup, et vit Bensington s'affaisser au moment où la bête disparaissait.

Alors, tout le monde fit parler la poudre. Pendant trois minutes, on fit bon marché des existences à la Ferme Expérimentale et les détonations d'armes à feu retentirent avec entrain. Dans sa surexcitation, Redwood oubliant Bensington, se précipita à la poursuite du rat et s'affala la tête la première sous un amas de briques, de mortier, de

plâtre et de fragments de lattes qui dégringolèrent sur lui après l'explosion d'une balle dans la muraille.

Il se retrouva, assis par terre, les mains et la tête ensanglantées, tandis qu'un grand silence se faisait autour de lui. Puis, dans l'intérieur de l'habitation, une voix un peu inquiète fit :

— Pi-i-i-i-ouit!

— Ho! là! — cria Redwood.

— Hé! là! — répondit la voix.

Après réflexion elle ajouta :

— L'avez-vous attrapé, au moins?

Le sentiment des devoirs de l'amitié reprit le dessus dans le tumulte qui agitait l'âme de M. Redwood.

— M. Bensington est-il blessé? — interrogea-t-il.

L'homme de l'intérieur parut ne pas avoir bien compris.

— C'est de la faute à personne si je l'suis pas, — répondit-il.

M. Redwood fut convaincu qu'il avait dû atteindre M. Bensington. Sans plus penser aux contusions de sa face, il se leva, et, revenant en arrière, trouva Bensington tranquillement assis par terre en train de recharger son arme. Bensington leva les yeux par-dessus ses lunettes.

— Nous l'avons salé, hein, Redwood? — fit-il,

et il expliqua : — Il a voulu sauter par-dessus moi et m'a culbuté, mais je lui ai flanqué mes deux charges en plein corps.

L'homme de l'intérieur apparut sur le seuil.

— Je l'ai touché la première fois en pleine poitrine et la seconde dans les flancs, — déclara-t-il.

— Où sont les voitures ? — demanda Cossar, surgissant d'un enchevêtrement de capucines gigantesques.

Redwood constata bientôt, à son grand ébahissement, d'abord que personne n'avait été blessé et ensuite que le camion et la charrette, les roues de l'un accrochées à celles de l'autre, s'étaient engagés à cinquante mètres de là, au milieu des folles végétations du potager. Les chevaux avaient cessé de se cabrer. A mi-chemin, le baril défoncé gisait dans l'allée avec un nuage de poussière de soufre planant au-dessus.

Redwood indiqua du doigt le dégât et, suivi de Cossar, s'avança dans cette direction.

— Quelqu'un a-t-il vu le rat ? — cria Cossar.

— Je l'ai touché dans les côtes une fois, et en pleine poitrine comme il se tournait sur moi.

Ils furent peu après rejoints par deux des hommes qui les aidèrent à dégager les attelages.

— Je l'ai tué, le rat, — déclara l'un des hommes.

— On l'a retrouvé ? — demanda Cossar.

— Jim Bates l'a découvert... de l'autre côté de

la haie... J'ai tiré dessus juste comme il débouchait du coin... en plein au défaut de l'épaule.

Quand les voitures eurent été ramenées en meilleure place, Redwood alla contempler le grand cadavre. L'animal gisait sur le côté, le corps légèrement courbé. Les incisives de sa mâchoire supérieure recouvrant celles de l'inférieure donnaient à sa face un air de colossale faiblesse, de chétive avidité. Il n'avait nullement l'air féroce, ni terrible. Ses pattes de devant faisaient songer à de longues mains émaciées. A part, de chaque côté du cou, un petit trou rond, roussi sur les bords, la bête était absolument intacte. Il médita quelques instants sur ce fait.

— Il devait y avoir deux rats, — fit-il enfin, en tournant les talons. — Oui, c'est cela... Et celui que tout le monde a touché s'est sauvé... Je suis certain que mon coup de fusil...

Une vrille de capucine, occupée à la recherche mystérieuse d'un point d'appui, ce qui constitue la carrière d'une vrille, se pencha doucement vers le cou de Redwood qui tressaillit et recula.

Et le bourdonnement du guêpier continuait, menaçant...

V

Ce premier incident laissa l'expédition en alerte sans l'intimider.

Provisions et munitions furent portées dans la maison, qui avait été évidemment saccagée par les rats après le départ de M^{me} Skinner. Quatre hommes furent délégués pour ramener les chevaux à Hickleybrow. On traîna le rat par une ouverture de la haie jusqu'à un endroit que commandaient les fenêtres de l'habitation. Pendant l'opération, on découvrit dans le fossé une bande de perce-oreilles géants qui se dispersèrent aussitôt en tous sens, mais Cossar, lançant de tous côtés ses immenses jambes, en massacra un bon nombre à coups de talon et de crosse de fusil. Ensuite, deux hommes tranchèrent avec leurs serpes les principales tiges des capucines qui formaient d'énormes cylindres de deux pieds de diamètre sortant du tas de fumier, et, tandis que Cossar explorait les chambres, Bensington, Redwood et l'un des ouvriers électriciens contournaient avec circonspection le poulailler, à la recherche des trous à rats.

Prudemment, ils firent un large détour pour éviter les orties géantes, qui les menaçaient avec des piquants vénéneux longs de trois centimètres. Puis, ayant franchi la barrière démantelée et rongée, ils se trouvèrent soudain devant l'orifice énorme du plus occidental des trous à rats. Ils formèrent le cercle devant cette caverne d'où s'échappait une puanteur écœurante.

— J'espère qu'ils sortiront, — dit Redwood en

lançant un coup d'œil vers l'appentis du puits.

— S'ils ne sortent pas... — proféra sententieusement Bensington.

— Ils sortiront, — affirma Redwood.

Les trois hommes méditèrent quelques instants.

— Il faudra fabriquer une sorte de torche pour entrer là-dedans, si nous y entrons, — dit Redwood.

Grimpant au long d'un sentier de sable blanc, à travers le bois de pins, ils s'arrêtèrent bientôt en vue des ouvertures des guêpiers.

Le soleil se couchait maintenant et les guêpes rentraient pour ne plus ressortir; dans la lumière dorée, leurs ailes les entouraient de halos tourbillonnants. Sans oser s'avancer jusqu'à l'orée du bois, les trois hommes, entre les troncs des arbres, restèrent aux aguets, épiant les énormes insectes qui s'abattaient aux alentours des trous où ils disparaissaient en rampant.

— Dans une heure ou deux, elles ne bougeront plus, — déclara Redwood. — On dirait que nous sommes redevenus gamins.

— Nous ne pourrions manquer de retrouver ces trous, même si la nuit est noire, — remarqua Bensington. — A propos, quelle phase ?

— Pleine lune... J'ai consulté mon calendrier, — répondit l'électricien.

Ils regagnèrent la ferme, où ils tinrent conseil avec Cossar.

Celui-ci déclara qu'évidemment il fallait transporter le soufre, le salpêtre et le plâtre dans le bois, avant la nuit ; ils déchargèrent donc la voiture et s'occupèrent des sacs. Quand les ordres nécessaires eurent été brailés, aucune parole ne fut plus prononcée et, comme le bourdonnement des guêpes avait cessé, on n'entendait plus d'autre bruit que les pas des hommes chargés, leur respiration haletante, et le choc sourd des sacs jetés à terre. Ils se relayèrent à cet ouvrage, à l'exception de M. Bensington, qui en était manifestement incapable. Il s'installa avec un fusil, dans la chambre à coucher, auprès de la carcasse du rat mort, et les autres, pour se reposer tour à tour du transport des sacs, allaient deux par deux surveiller l'orifice des trous à rats derrière les fourrés d'orties. Les anthères de ces plantes géantes étaient mûrs et la tranquillité du soir était de temps à autre troublée par l'éclatement d'une de ces capsules qui détonait comme un coup de pistolet, tandis que les grains de pollen, comme du plomb, s'éparpillaient en tous sens.

M. Bensington était assis devant la fenêtre sur un grand fauteuil de crin, fort dur et couvert en tapisserie usée, meuble qui pendant nombre d'années avait donné à la chambre des Skinner un air

de distinction. Il appuyait gauchement son fusil sur le rebord de la fenêtre, et ses regards, à travers ses lunettes, lorgnaient parfois la carcasse du rat mort assombrie dans le crépuscule, et parfois erraient autour dans une méditation curieuse. Du dehors, arrivait une vague odeur de pétrole, car l'un des bidons fuyait, et cette odeur se mêlait à l'arôme plus agréable des branches de capucines fraîchement coupées.

A l'intérieur, quand il tournait la tête, un mélange d'effluves domestiques, — bière, fromage, pommes pourries et vieilles bottes comme motifs principaux, — évoquait le souvenir des Skinner disparus. Un moment, il examina la pièce en détail. Le mobilier avait été grandement bouleversé — peut-être par quelque rat indiscret ; mais une veste pendue à un clou derrière la porte, un rasoir, quelques fragments de papier sale et un morceau de savon raccorni par des mois d'abandon lui remémoraient personnellement Skinner. Et alors, Bensington fut saisi par cette conviction absolue et nouvelle que le malheureux avait été tué, et dévoré, au moins en partie, par le monstre qui maintenant gisait au dehors dans les ténèbres grandissantes.

Songez à toutes les conséquences que peut avoir une innocente découverte chimique !

Il était là, dans la tranquille campagne anglaise et courant les plus grands dangers, aux aguets, seul

avec un fusil, dans une maison obscure et en ruines, loin de tout confort, et... Saprissi!

Il comprenait maintenant combien profondément l'ordre des choses était modifié pour lui. Il était venu tout droit accomplir cette invraisemblable besogne, *sans en dire un seul mot à sa cousine Jane!*

Que devait-elle penser de lui?

Il essaya de se l'imaginer, sans y parvenir; il éprouvait ce sentiment extraordinaire qu'elle et lui étaient séparés pour toujours et qu'ils ne se reverraient plus jamais; il sentait qu'il avait pris une initiative et s'était aventuré dans un monde d'immensités nouvelles. Quels autres monstres ne recélaient pas ces ombres épaisses?

Les pointes des orties géantes se détachaient nettes et noires contre le vert ambré et pâle du ciel occidental. Tout était paisible et calme, très calme. Il se demanda pourquoi il n'entendait plus les autres, là-bas, derrière le coin de la maison. Les ténèbres sous l'appentis aux voitures étaient maintenant d'un noir impénétrable.....

.....
Pan!..... Pan!..... Pan!.....

Une suite d'échos... Un cri... Un long silence.

Pan...!

Un diminuendo d'échos.

Un calme absolu...

Enfin, Dieu merci ! Redwood et Cossar surgissaient de l'obscurité. Redwood appelait :

— Bensington ! Bensington ! Nous avons canardé un autre rat ! Cossar a canardé un autre rat !

VI

Lorsque l'expédition se fut convenablement restaurée, la nuit était entièrement tombée. Les étoiles brillaient de tout leur éclat, et une pâleur croissante, vers Hankey, annonçait la lune. La surveillance des trous à rats n'avait pas été interrompue, mais les guetteurs s'étaient transportés au-dessus des excavations sur le penchant du talus, jugeant cet endroit plus sûr pour tirer. Ils étaient accroupis dans l'herbe que trempait une rosée abondante, et combattaient l'humidité par le whisky. Les autres s'étaient retirés dans l'habitation, où les trois chefs discutaient avec les hommes la besogne nocturne.

Vers minuit la lune se leva, et aussitôt qu'elle eut dépassé le faite des collines, tout le monde, sauf les sentinelles des trous à rats, partit à la file, sous la conduite de Cossar, vers les guépiers.

De ce côté, ils trouvèrent leur tâche exceptionnellement, étonnamment facile. A part ce fait que la besogne était plus longue, ce ne fut pas une affaire

plus grave qu'un guêpier ordinaire. Sans doute, il y avait du danger, un danger mortel, mais un danger qui ne montra même pas le bout de son nez par les sinistres orifices du talus. Les assaillants bourrèrent les trous avec un mélange de soufre et de nitre, les bouchèrent solidement et mirent le feu aux mèches. Puis, d'un commun accord, tous firent demi-tour et s'enfuirent à toutes jambes à travers les longues ombres des pins ; mais s'apercevant que Cossar était resté en arrière, ils s'arrêtèrent en troupe à une centaine de mètres, auprès d'un fossé dans lequel ils pouvaient, si besoin en était, s'abriter.

Pendant une ou deux minutes, sous le clair de lune, avec ses ombres et ses clartés tranchées, la nuit fut envahie par un bourdonnement étouffé, qui s'éleva, devint un ronflement profond et continu, monta encore et cessa... Alors, presque incroyablement la nuit fut silencieuse.

— Sapristi ! — fit Bensington, à mi-voix, — c'est fini !

Tous restaient aux écoutes. Le talus, au-dessus de la dentelle noire des ombres des pins, était aussi clair que de jour et aussi incolore que la neige. Le plâtre qui obstruait les trous resplendissait positivement. Cossar agitant son grand corps s'avança vers eux.

— Jusqu'ici... — commença-t-il.

— Crac... Pan... !

Du côté de la maison, un coup de feu avait été tiré, auquel succédait un calme profond.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — demanda Bensington.

— Un des rats aura montré son museau, — suggéra quelqu'un.

— Hé ! diable ! nous avons laissé nos fusils, là-haut ! — fit remarquer Redwood.

— Oui, auprès des sacs.

Ils se remirent à grimper le talus.

— Ça devait être les rats, — répéta Bensington.

— Evidemment ! — assura Cossar en se rongant les ongles.

Pan!...

— Hé ! là ! — fit un des hommes.

Puis soudain et sans arrêt, on entendit une exclamation, deux coups de feu, une seconde exclamation qui était presque un cri de terreur, trois autres détonations coup sur coup. Tous ces bruits étaient très clairs et très petits dans l'immense paix de la nuit. Pendant quelques instants, on perçut un tapage confus et étouffé dans la direction des trous à rats ; puis, de nouveau, un cri déchirant... Les hommes couraient de toutes leurs forces chercher leurs fusils.

Encore deux coups de feu.

Bensington se trouva le fusil à la main, dans le

petit bois de pins, s'efforçant de suivre ses compagnons dont les dos s'éloignaient rapidement. Fait curieux, la pensée qui hantait à ce moment son esprit était le regret que sa cousine Jane ne pût le voir. Ses chaussures bossuées et tailladées bondissaient en des enjambées désordonnées, et sa figure était déformée en une grimace permanente qui ridait son nez et maintenait en place ses lunettes récalcitrantes. Le canon de son fusil pointé droit devant lui, il gambadait dans le clair de lune diapré.

L'homme qui avait pris la fuite se jeta tête baissée dans la petite troupe. Il n'avait plus son fusil.

— Hé bien! qu'y a-t-il? — fit Cossar, qui l'attrapa à bras le corps.

— Ils sont sortis tous ensemble.

— Les rats?

— Oui, six rats :

— Où est Flack?

— En bas.

— Qu'est-ce qu'il dit? — haleta Bensington, qui les avait rejoints sans qu'on s'en aperçût.

— Flack est en bas?

— Oui, il est tombé... Ils sont sortis les uns après les autres.

— Quoi?

— Ils ont fait une charge. J'ai lâché mes deux coups de fusil.

— Vous avez abandonné Flack ?

— Ils se jetaient sur nous.

— En route. Vite ! — fit Cossar. — Venez avec nous, vous. Où est Flack ? Montrez-nous...

La petite troupe se lança en avant. Le fuyard fournit de plus amples détails sur l'engagement. Les autres se pressaient autour de lui, sauf Cossar qui ouvrait la marche.

— Où sont-ils ?

— Rentrés dans leurs trous, peut-être. J'ai déguerpi. Ils se sont précipités vers leurs trous.

— Comment ? Expliquez-vous ? Vous vous trouviez derrière eux ?

— Nous étions descendus auprès de leurs trous... Nous les avons vus sortir, vous comprenez, et nous voulions leur couper la retraite... Ils trottaient comme des lapins... Nous dégringolâmes en courant et en tirant dessus... Ils galopèrent dans tous les sens à notre premier coup de fusil et tout à coup ils vinrent sur nous, ils foncèrent sur nous.

— Combien étaient-ils ?

— Six ou sept.

Arrivé à l'orée du bois de pins, Cossar fit halte.

— Alors, ils ont culbuté Flack ? — demanda quelqu'un.

— Il y en avait un qui courait dessus !

— Tu n'as pas tiré ?

— Comment aurais-je pu ?

— Tous les fusils sont chargés ? — fit Cossar par-dessus son épaule.

Il y eut un mouvement général d'affirmation.

— Mais Flack... ? — commença quelqu'un.

— Tu crois que Flack?... — dit un autre.

— Il faut le retrouver, — déclara Redwood.

— Il n'y a pas de temps à perdre, — proféra Cossar, et, appelant Flack de toutes ses forces, il prit la tête de l'expédition.

La petite troupe s'avança dans la direction des trous à rats; le fuyard s'était posté un peu en arrière. Ils défilaient à travers les herbes folles et contournèrent le cadavre du second rat; puis, marchant de front, le fusil en arrêt et le doigt sur la détente, ils épiaient le fouillis de plantes devant eux, sous le clair de lune, s'attendant à apercevoir quelque sinistre masse, quelque monstre aux aguets. Bientôt, ils retrouvèrent le fusil du fuyard.

— Flack ! — appelait Cossar. — Flack !

— Il a couru dans les orties et il est tombé, — indiqua son courageux compagnon.

— Où ?

— Par là, en tournant.

— Où est-il tombé ?

L'homme hésita et les conduisit un instant à travers les grandes herbes noires, puis, se tournant, perplexe :

— C'est par ici, je crois, — dit-il.

— En tous cas, il n'y est plus.

— Non, il n'y est plus.

— On ne voit même plus son fusil.

— Ils l'ont traîné dans le trou.

— Mais son fusil?...

— Sacrebleu! — jura Cossar. — Où diable a-t-il pu passer?

Il fit un pas vers l'ombre noire qui masquait les trous et resta un instant en contemplation. Puis il proféra un nouveau juron.

— S'ils l'ont traîné dans leur trou...

Pendant quelques minutes, ils se lancèrent irrésolus des fragments de pensée. Les verres de lunettes de Bensington scintillaient comme des diamants quand il portait ses regards de l'un à l'autre, et les figures, suivant qu'elles se tournaient vers la lune ou s'en détournaient, passaient d'une froide clarté à une obscurité mystérieuse. Tous parlaient, personne n'achevait ses phrases.

Tout à coup, Cossar retrouva son habituelle activité. Il agita ses membres en tous sens et se mit à donner des ordres à chacun. On comprit qu'il voulait des lampes, et tout le monde excepté lui se dirigea vers le corps d'habitation.

— Vous allez pénétrer dans les trous? — demanda Redwood.

— Evidemment! — répondit Cossar.

Il expliqua de nouveau que les lanternes de la charrette et du camion lui seraient nécessaires et qu'il fallait les lui chercher.

Bensington, ayant compris, s'engagea dans le sentier le long du puits. Jetant un coup d'œil en arrière, il aperçut la gigantesque forme de Cossar, toute droite, contemplant pensivement les trous. A cette vue, Bensington s'arrêta une seconde et se retourna à demi. Ils laissaient Cossar tout seul...

Bah ! Cossar saurait bien se garder lui-même !...

Tout à coup Bensington découvrit quelque chose qui lui fit pousser un cri haletant. En un clin d'œil, trois rats étaient sortis d'un sombre enchevêtrement de plantes grimpantes et s'avançaient vers Cossar. Pendant deux ou trois secondes, Cossar ne parut pas se douter de leur présence, puis, subitement, il devint l'être le plus actif du monde. Il ne tira pas un seul coup de fusil : il n'eut pas apparemment le temps de viser. Bensington le vit bondir de côté et abattre un coup de crosse formidable sur le derrière de la tête du rat qui sautait vers lui. Le monstre eut un soubresaut et culbuta.

Cossar lancé en avant disparut dans les herbes, mais il se redressa et, faisant tournoyer son fusil au-dessus de sa tête, il courut sur les autres rats. Un faible cri parvint aux oreilles de Bensington qui put voir les deux animaux faire un brusque écart et Cossar les poursuivre jusqu'à l'entrée des trous.

On eût dit une scène d'ombres chinoises. Les trois monstres étaient exagérés et rendus fantastiques par l'illusionnante clarté de la lune. Par instants, Cossar était colossal, et par instants invisible. Les rats passaient devant les yeux par bonds soudains et inattendus, ou bien ils couraient avec des mouvements de pattes si rapides qu'on les eût crus montés sur roues. Tout fut terminé en une demi-minute et personne que Bensington ne vit le combat. Il entendait derrière lui les autres qui continuaient à marcher vers la maison, et, poussant quelques cris, il prit ses jambes à son cou pour rejoindre Cossar : au même moment les rats s'engouffraient dans leurs tanières.

Il le rattrapa à l'entrée des trous. Au clair de lune, la distribution d'ombres qui constituait le visage de Cossar révélait un calme parfait.

— Comment! — s'écria Cossar. — Déjà de retour! Où sont les lanternes?... Ils sont tous rentrés dans leur trou, maintenant. J'ai cassé le cou à l'un d'eux, comme il passait près de moi... Voyez! Là-bas!

Il étendit son long doigt maigre.

Bensington était trop abasourdi pour entamer une conversation.

Les lampes mirent un temps interminable à venir, sembla-t-il. Enfin, elles apparurent : tout d'abord un œil lumineux et fixe, précédé d'un reflet

jaune oscillant; puis, clignotant et brillant tour à tour, deux autres lumières qu'entouraient de petites formes avec de petites voix et que suivaient des ombres énormes. Ce groupe formait, pour ainsi dire, un foyer flamboyant dans la gigantesque irréalité du clair de lune.

— Flack! Flack! — répétaient les voix.

Une phrase explicative fut lancée en avant.

— Il s'est enfermé dans le grenier!

Cossar devenait de plus en plus merveilleux, et ce fut le comble du fantastique quand son double arpent de semelles disparut dans le trou central. Il avançait à quatre pattes, avec deux fusils traînant de chaque côté de lui, attachés à une corde qu'il s'était passée autour du cou, et le compagnon en qui il avait le plus de confiance, un petit homme brun au visage grave, devait le suivre, courbé en deux et tenant une lanterne au-dessus de sa tête. Tout cela avait été rendu aussi régulier, aussi raisonnable et aussi évident qu'un rêve de fou. Tant que les rats lui tourneraient le dos, Cossar n'avait rien à craindre, et aussitôt qu'ils lui feraient face, il apercevrait le reflet de leurs prunelles et tirerait entre leurs yeux. Comme ils étaient forcés de suivre les galeries, Cossar ne pouvait manquer de les atteindre. C'était, avait-il insisté, la méthode évidente, un peu pénible peut-être, mais absolument certaine. Bensington remarqua que le compagnon de Cossar

avant d'entrer dans le trou avait attaché l'extrémité d'une ficelle au pan de son veston. Cette ficelle devait lui servir à tirer les cordages nécessaires pour traîner dehors les cadavres des rats.

Bensington constata soudain que l'objet qu'il tenait dans ses mains était le chapeau de soie de Cossar.

— Comment est-il venu là ?

En cas de malheur, il lui resterait tout de même un souvenir.

Devant chacune des excavations, se tenait un groupe de combattants ; une lanterne posée à terre éclairait l'ouverture, et un homme agenouillé, le doigt sur la gachette de son arme et visant l'antre noir, était prêt à bien recevoir tout ce qui en sortirait.

Il s'écoula un moment de répit intolérablement long.

Puis, ils entendirent le premier coup de fusil de Cossar, comme une explosion dans une mine.

Au bruit, chacun assura son geste, tendit les nerfs, raidit les muscles.

Pan ! pan ! pan ! Les rats avaient tenté une sortie, et deux de plus étaient tués. L'homme qui tenait la pelote de ficelle sentit une secousse.

— Il en a tué un là-dedans, — dit Bensington, — et il veut la corde.

Sous les regards scrutateurs de Bensington, la corde se dirigea en rampant vers le trou, et l'on eût dit qu'elle était animée d'un mouvement spontané comme un serpent, car l'obscurité rendait la ficelle invisible. A la fin, la corde s'arrêta et il y eut une longue pause. Puis un être, qui sembla à Bensington le monstre le plus bizarre de tous, sortit du trou à reculons, et c'était le petit mécanicien ; après lui, traçant dans la terre sablonneuse deux larges sillons, apparurent les bottes de Cossar, puis son dos qu'illuminait la lanterne...

Il ne restait plus maintenant qu'un seul rat vivant, et cette pauvre créature, impitoyablement condamnée, se terrait au plus profond du trou. Cossar et son porte-lanterne s'engagèrent de nouveau dans le souterrain et abattirent le dernier ennemi. Enfin, tel un furet, Cossar parcourut toutes les galeries pour s'assurer qu'elles étaient vides.

— Mais nous les avons tous ! — annonça-t-il à sa troupe en admiration respectueuse devant son courage. — Et si je n'avais pas été un âne à tête de bois, je me serais mis en bras de chemise. Evidemment ! Tâtez mes manches, Bensington. Je suis trempé de sueur. Il n'y a qu'une double ration de whisky qui puisse me sauver du rhume.

VII

Il y eut des instants, au cours de cette mémorable nuit, où Bensington se figura que la nature l'avait destiné à une vie d'aventures fantastiques, et tel fut le cas en particulier pendant une bonne heure après qu'il eut absorbé une sérieuse rasade de whisky.

— Je ne retournerai pas à Sloane Street, — confia-t-il à l'ingénieur.

— Allons donc !

— Vous pouvez m'en croire, — affirma-t-il en hochant la tête d'un air sombre.

Quand ils furent parvenus à traîner les sept cadavres de rats au bûcher funéraire, tout près des orties géantes, Bensington ruisselait de transpiration et Cossar lui indiqua la nécessaire réaction du whisky pour le sauver du rhume inévitable. Puis, dans la vieille cuisine aux parois de brique, il y eut une sorte de repas de brigands, avec au dehors la rangée de cadavres de rats, sous le clair de lune au long du poulailler. Après une demi-heure de repos, Cossar secoua à nouveau l'activité de sa troupe, pour le labeur qui restait encore à accomplir.

— Evidemment, — expliquait-il, — il faut anéan-

tir tout cela. Pas de traces, pas de preuves... comprenez?

Il les stimula avec l'idée de détruire la ferme de fond en comble. Ils brisèrent et fendirent jusqu'au moindre fragment de bois que contenait la maison, ils dispersèrent des traînées de fagots et de bûches partout où croissaient les végétations gigantesques : puis, ils élevèrent un bûcher sur lequel ils entassèrent les rats copieusement arrosés de pétrole.

Bensington travaillait comme un terrassier consciencieux. Vers deux heures du matin, il fut pris d'une sorte d'énergie et d'exhilaration. Quand, pendant l'œuvre de destruction, il brandissait une hache, les plus braves fuyaient son voisinage. Par la suite, il fut quelque peu assagi par la perte temporaire de ses lunettes, qu'on lui retrouva dans la poche de côté de son pardessus.

Des hommes énergiques, barbouillés et sales, s'agitaient autour de lui, et Cossar allait et venait au milieu d'eux comme un dieu.

Bensington s'enivrait du délice de cette fraternité humaine qui s'empare des armées heureuses, des expéditions hardies, mais que n'éprouvent jamais ceux qui vivent la vie du citadin. Quand, par crainte de sa hache menaçante, Cossar l'employa au transport du bois, il allait de l'un à l'autre, répétant qu'ils étaient tous de « braves types ».

Et il continua ainsi, longtemps après qu'il eut senti la fatigue.

Enfin tous les préparatifs furent terminés et il ne resta plus qu'à procéder aux arrosages de pétrole. La lune, débarrassée maintenant de son cortège nocturne d'étoiles, brillait très haut au-dessus de l'aube.

— Brûlez tout ! — disait Cossar, s'affairant de-ci de-là ; — brûlez tout, rasez tout, qu'il ne reste trace de rien.

Bensington l'aperçut, effrayant et dégingandé dans les pâles lueurs du jour, sa mâchoire inférieure projetée en avant, courant en tous sens avec une torche d'amadou à la main.

— Arrivez ! — fit quelqu'un, qui tira Bensington par la manche.

L'aurore paisible — car aucun oiseau ne chantait dans ces parages — s'emplit soudain d'un crépitement tumultueux ; une petite flamme d'un rouge sombre fit le tour du bûcher, se changea en bleu en brûlant sur le sol et se mit à escalader, feuille par feuille, la tige d'une ortie géante. Un susurrement se mêla au crépitement...

Puis, chacun alla vite chercher son fusil dans un coin de la pièce d'entrée de la ferme, et toute la troupe s'enfuit en courant. Cossar venait le dernier, à grandes enjambées pesantes...

Bientôt, ils se retournèrent pour contempler la

Ferme Expérimentale. Elle bouillonnait ; la fumée et la flamme s'en échappaient comme une foule dans une panique, par les portes, les fenêtres et mille fissures et crevasses du toit. On pouvait se fier à Cossar pour organiser un incendie ! Une grande colonne de fumée, coupée de langues de feu et d'éclairs soudains, bondit jusque dans le ciel, les replongeant dans l'obscurité et masquant l'incandescence du soleil qui se levait. Tout Hickleybrow eut bientôt aperçu ce formidable pilier de fumée et de flammes, et les habitants accoururent, sur la crête, en déshabillés variés, pour assister au retour de l'expédition.

Derrière, au loin, comme un fantastique champignon, cette colonne de fumée ondoyait et se balançait, atteignant les hauteurs du ciel, écrasant la ligne de collines et rapetissant le paysage, tandis qu'au premier plan, Cossar en tête, les fauteurs de cette destruction, huit petites formes noires, le fusil sur l'épaule, suivaient, d'un pas lassé, le sentier à travers la prairie.

Un moment, Bensington se retourna et une phrase familière pénétra dans son cerveau excédé et s'y répéta. Qu'était-ce ?

— Tu as allumé aujourd'hui... Tu as allumé aujourd'hui...

Alors il se rappela les paroles de Latimer sur son bûcher.

— Nous avons allumé, en ce jour, en Angleterre, un flambeau qu'aucun homme ne pourra plus jamais éteindre...

Quel homme que ce Cossar, tout de même ! Il l'admirait de dos et se sentait fier d'avoir tenu ce chapeau ! Oui, fier, bien qu'il fût un éminent investigateur et que Cossar ne fit que s'occuper de sciences appliquées.

Tout à coup, il se mit à frissonner et bâilla à se décrocher la mâchoire, souhaitant d'être chaudement bordé dans son lit, dans son petit appartement de Sloane Street. Il n'était guère rassurant, cependant, de penser à cousine Jane. Ses jambes devinrent de coton et ses pieds de plomb. Il se demanda si l'on pourrait se procurer une tasse de café à Hickleybrow. Depuis trente-trois ans, à coup sûr, il n'avait passé de nuit blanche.

VIII

Or, tandis que les huit aventuriers livraient bataille aux rats de la Ferme Expérimentale, — à neuf milles de là, dans le village de Cheasing Eye-bright, une vieille femme au nez excessif luttait contre de grandes difficultés à la lueur vacillante d'une chandelle. Elle tenait dans une main noueuse

un couteau à ouvrir les boîtes à sardines, et dans l'autre une boîte d'Hérakléophorbia qu'elle était résolue à éventrer à tout prix. Elle s'y reprenait infatigablement, grognant à chaque effort nouveau, tandis qu'à travers la légère cloison on entendait gémir le petit Caddles.

— Pauv'petit mignon! — disait M^{me} Skinner; puis, avec sa dent solitaire mordant sa lèvre dans une extase de détermination : — Ouvre-toi donc, satanée boîte!

Crac! et bientôt une nouvelle provision de l'Aliment des Dieux allait être versée sur le monde.

CHAPITRE IV

LES ENFANTS GÉANTS

I

Pour quelque temps du moins, nous abandonnerons les conséquences qui se développèrent comme un cercle toujours plus grand autour de la Ferme Expérimentale, et laisserons pénétrer au milieu des champignons et des mauvaises herbes l'Aliment qui rayonnait de ces ruines carbonisées, mais non entièrement annihilées. Et nous ne nous étendrons pas non plus sur le triste sort de ces vieilles filles, les deux poules survivantes, exhibées comme des curiosités, et qui passèrent le reste de leur existence dans une stérile célébrité. Le lecteur qui voudrait de plus amples détails sur ces matières n'a qu'à se reporter aux journaux de l'époque, aux volumineuses et confuses collections des racontars

de l'Ange Annonciateur des temps modernes. Nous avons à nous occuper de M. Bensington, au foyer même du bouleversement.

A son retour à Londres, il s'était trouvé définitivement fameux. En une nuit, la terre entière s'était modifiée à son égard. Tout le monde avait compris. La cousine Jane, semblait-il, était au courant, les gens dans la rue aussi ; et les journaux savaient tout et bien plus encore. Naturellement, affronter la cousine, après l'expédition, fut terrible ; mais, le danger une fois passé, cela ne parut pas si terrible, après tout. Il y avait, même pour l'excellente femme, des bornes à son empire sur les faits : Il était clair qu'elle en avait pris son parti et qu'elle acceptait l'Aliment comme appartenant à la nature des choses.

Elle adopta une attitude de soumission grondeuse. Sa désapprobation était hautement évidente, mais elle n'imposait aucune interdiction. L'escapade de Bensington, — car elle la tenait pour telle, — l'avait peut-être intimidée, et elle ne trouva rien de pire comme vengeance que de le soigner avec une amère obstination pour un rhume qu'il n'avait pas attrapé et une fatigue qu'il avait depuis longtemps oubliée. Elle lui acheta une « combinaison » hygiénique, maillot et caleçon tout en laine, qui avait des dispositions spéciales à s'entortiller et à se mettre partiellement à l'envers, et dans laquelle il

était, pour un homme distrait, tout aussi difficile de pénétrer que dans la société aristocratique. Ainsi, pendant un certain temps encore, et autant que ce vêtement si commode lui en laissait le loisir, il continua à participer au développement de l'Aliment des Dieux, cet élément nouveau dans l'histoire de l'humanité.

Obéissant aux mystérieuses lois de sélection qui lui sont propres, la rumeur publique choisit Bensington comme le seul et unique Inventeur et Promoteur responsable de cette merveille nouvelle. Elle ne voulut rien savoir de Redwood, et, sans la moindre protestation, elle laissa Cossar suivre son penchant naturel vers l'obscurité. Avant qu'il eût conscience du tour que prenaient les choses, M. Bensington fut pour ainsi dire dénudé et dépecé sur les palissades couvertes d'affiches. Sa calvitie, la curieuse roseur de sa peau et ses lunettes d'or étaient devenues propriété nationale. Des jeunes gens résolus, munis d'appareils photographiques d'aspect compliqué et coûteux, assumant l'air de gens parfaitement autorisés, prenaient possession de son appartement pendant de brèves mais fructueuses périodes; ils allumaient subitement des rouleaux de magnésium qui remplissaient les chambres d'une vapeur épaisse et intolérable pendant plusieurs jours, et ils se retiraient pour aller orner les pages des magazines syndiqués avec des photographies

représentant M. Bensington de face et de profil, chez lui, avec son veston d'intérieur et ses pantoufles tailladées. D'autres personnes aux allures dégagées, d'âge et de sexe divers, s'introduisaient chez lui et lui racontaient des quantités de choses concernant la « Boumbouffe » (selon le surnom dont *Punch* gratifia la substance) et ensuite reproduisaient tout ce qu'elles avaient dit comme étant sa contribution originale à l'interview.

La découverte de Bensington devint une véritable obsession pour Broadbeam, l'humoriste populaire. Il flaira encore une de ces maudites innovations auxquelles il ne comprenait rien, et il se démena tant qu'il put pour « tuer la chose sous le ridicule ». On le vit dans les clubs, promenant son grand corps gauche avec les traces de ses pénibles veilles sur sa large face malsaine, et expliquant à tous ceux qu'il pouvait racrocher :

— Ces hommes de science, vous savez, ça n'a pas le moindre sens de l'humour, vous comprenez : c'est ce qui leur manque. Leur science le tue.

Ses plaisanteries à l'égard de Bensington se transformèrent vite en sarcasmes malveillants.

L'Argus de la Presse envoya à Bensington un long article le concernant, article extrait d'une publication hebdomadaire et intitulé : « Une nouvelle Terreur. » Il offrait en même temps de lui fournir, pour la somme d'une guinée, cent extraits du

même genre. Puis deux charmantes jeunes femmes, totalement inconnues de Bensington, lui firent visite et, à la muette indignation de la cousine Jane, prirent le thé avec lui et lui envoyèrent le lendemain leurs albums pour qu'il y apposât sa signature. Il s'habitua rapidement à voir son nom associé dans les journaux aux idées les plus saugrenues, et à découvrir dans les revues des articles sur la « Boumbouffe » et sur lui-même, écrits sur le ton de la plus complète intimité par des gens dont il n'avait jamais entendu parler. Bref, quelles que fussent les illusions qu'il ait pu chérir, « aux jours de son obscurité » à l'égard des joies de la célébrité, elles furent bientôt dispersées à jamais.

D'abord, et à l'exception de Broadbeam, le ton de l'opinion fut absolument exempt d'hostilité. Il ne vint pas à l'idée du public, autrement que comme une amusante supposition, qu'une quantité quelconque d'Hérakléophorbia pût échapper aux investigations. Et le public ne parut pas non plus se rendre compte que les divers bébés actuellement nourris avec l'Aliment allaient bientôt devenir plus grands que la plupart d'entre nous ne le deviennent jamais. Ce qui ravit surtout l'esprit public, ce furent les caricatures d'hommes politiques éminents, représentés après avoir subi un régime de Boumbouffe, des applications de la même idée sur des affiches de réclames, et l'édifiante exhibition des

poules survivantes et des cadavres de guêpes qui avaient échappé à l'incendie.

Le public ne se soucia guère d'en savoir davantage, jusqu'à ce que d'énergiques efforts fussent faits pour tourner ses yeux vers de plus lointaines conséquences, et, même alors, son enthousiasme pour la répression fut, pendant un certain temps, mitigé.

— Toujours quelque chose de nouveau! Je me demande ce qu'ils vont trouver maintenant? — se disait le public, un public si gorgé de nouveautés qu'il aurait appris sans la moindre surprise que la terre avait été partagée en tranches comme on partage une pomme.

Mais il se trouvait, en dehors du public pour ainsi dire, deux ou trois personnes qui osaient déjà risquer un hardi coup d'œil sur l'avenir et restaient effrayées de ce qu'elles voyaient. Il y avait entre autres le jeune Caterham, cousin du comte de Pewterstone et l'un des politiciens d'avenir, qui, acceptant le risque de passer pour un réclamateur, écrivit un long article dans une très grave revue pour demander la suppression totale de l'Aliment. Et, à certains moments, il y avait Bensington.

— Ils ne paraissent pas comprendre... — disait-il à Cossar.

— Non, ils ne comprennent pas.

— Et nous? Parfois, quand je songe à tout ce

qui peut en résulter... Le pauvre petit garçon de Redwood... et aussi naturellement vos trois bambins... Douze ou quinze mètres de haut peut-être!... Après tout, devons-nous continuer?

— Continuer! — s'écria Cossar, convulsé par une surprise inélégante, et élevant sa voix à un diapason plus aigu que jamais. — Continuer? Bien sûr que vous allez continuer! Pourquoi pensez-vous donc que vous êtes au monde? Pour flâner entre les repas?... Des conséquences sérieuses? — s'exclamait-il. — Mais naturellement. Enormes! Evidemment! E-vi-demment! Voyons, mon cher, c'est la seule chance que vous ayez d'obtenir des conséquences sérieuses, et vous voudriez les esquiver! — Un moment son indignation manqua de mots pour s'exprimer. — Ce serait monstrueux et criminel! — prononça-t-il enfin, et il répéta de plus en plus fulminant : — Monstrueux et criminel!

Mais Bensington travaillait maintenant dans son laboratoire avec plus d'émotion que d'entrain. Il n'aurait pas su dire s'il fallait ou non à sa vie des conséquences sérieuses : homme de goûts tranquilles, il avait fait, sans aucun doute, une découverte merveilleuse, tout à fait merveilleuse, mais... déjà il était devenu propriétaire de plusieurs hectares de sol incendié et discrédité, près d'Hickley-brow, à plus de deux mille francs l'hectare, et parfois il inclinait à penser que c'était là une conséquence

de la chimie spéculative aussi sérieuse que pouvait le désirer un homme sans ambition. Sans doute, il était illustre, terriblement illustre. Plus que satisfaisante, à tous les points de vue, plus que satisfaisante était la célébrité à laquelle il était parvenu.

Mais l'habitude de la recherche était invétérée chez lui.

Et par moments, à de rares moments, dans son laboratoire, il constatait que quelque chose de plus que l'habitude et les arguments de Cossar l'incitait à l'ouvrage. A califourchon sur son haut tabouret autour des pieds duquel il enroulait ses maigres jambes et ses bottines tailladées, la main sur l'étui des poids de sa balance, ce petit homme à lunettes retrouvait une rapide vision de jeunesse. Il apercevait parfois un instant du développement éternel de la semence qui a été répandue dans le cerveau de l'homme; il voyait dans le ciel, pour ainsi dire, par delà l'étrangeté des formes et des accidents du présent, le monde futur des géants et toutes les choses puissantes que l'avenir tenait en réserve — vagues et splendides, comme quelque scintillant palais apparu soudain dans un lointain rayon de soleil.

Puis, cette distante splendeur s'éteignait, paraissait même n'avoir jamais brillé dans son cerveau, et il ne rencontrait plus rien sur sa route que des ombres sinistres, des pentes et des ténèbres redou-

tables, d'inhospitalières immensités, des choses froides, fantastiques et terribles.

II

Parmi les occurrences complexes et confuses, parmi les immixtions du vaste monde extérieur qui constituaient la renommée de M. Bensington, un personnage actif et resplendissant se mit bientôt en relief, devint, pour ainsi dire, aux yeux de M. Bensington, l'introducteur et le maître de cérémonie de ces extériorités. Ce personnage était le Docteur Winkles, le jeune praticien plein d'assurance qui a déjà paru dans notre histoire comme le moyen par lequel Redwood put administrer les doses d'Aliment à son fils. Il fut évident, dès avant le grand déchaînement, que les mystérieuses poudres que lui donnait Redwood avaient considérablement éveillé l'intérêt de ce monsieur, et, dès les premières sorties des guêpes, il se mit à rapprocher les effets de leur cause.

Ce docteur était de l'espèce qui, dans ses manières, sa morale, ses méthodes et son aspect, est définie le plus nettement et le plus succinctement par le terme : arriviste. Il était grand, bien proportionné, dur, alerte, superficiel, les cheveux blond pâle,

l'œil couleur d'aluminium, les traits réguliers, les lèvres rasées et muselées ; il se tenait très droit, avait des gestes énergiques, et une façon rapide de pivoter sur ses talons ; il portait de longues redingotes, des cravates de soie noire, et, à son plastron et aux manchettes, des boutons d'or ; ses chapeaux de soie avaient une forme particulière et des rebords qui lui donnaient un air plus sage et meilleur que quiconque. Il paraissait aussi jeune, ou aussi vieux, que toute autre personne adulte. Après la première crise, il s'attacha à Bensington, à Redwood et à l'Aliment des Dieux, avec un tel air de propriétaire que, parfois, en dépit du témoignage contraire de la presse, Bensington était disposé à le considérer comme l'inventeur original de toute l'affaire.

— Ces accidents, — assurait Winkles, quand Bensington faisait allusion au danger de nouvelles « fuites », — ces accidents ne sont rien, rien ! La découverte est tout. Convenablement développé, soigneusement manié, sagement contrôlé, nous avons... nous avons quelque chose de prodigieux, vraiment, dans cet aliment... Il faut avoir l'œil dessus... Nous ne devons plus le laisser échapper à notre contrôle... et nous ne devons pas y renoncer.

Lui, tout au moins, n'en avait aucunement l'intention. Presque chaque jour maintenant on le rencontrait chez Bensington. Celui-ci, de derrière ses

vitres, voyait arriver, par Sloane Street, l'irréprochable équipage, et, après un intervalle incroyablement court, Winkles entra dans la pièce, d'une allure légère et puissante, l'envahissait toute, sortait quelque journal, annonçait des nouvelles, présentait des observations.

— Hé bien ? — commençait-il en se frottant les mains. — Où en sommes-nous ? — et il passait tout de suite à la discussion inévitable du sujet qui l'amenait.

— Avez-vous vu, — disait-il, par exemple, — que Caterham a parlé de notre ingrédient à l'Association Chrétienne ?

— Saprستي ! — s'écriait Bensington, — mais il est le cousin du premier ministre, n'est-ce pas ?

— Oui, — répondait Winkles, — un jeune homme très capable, très capable. Les idées à l'envers, vous savez, violemment réactionnaire, mais absolument capable. Et il est évidemment disposé à tirer avantage de notre ingrédient. Il prend la chose de très haut... parle de notre proposition de l'employer dans les écoles élémentaires...

— Notre proposition de l'employer dans les écoles élémentaires ?

— Oui, c'est moi qui ai dit quelque chose en ce sens l'autre jour... tout à fait en passant... à une petite réunion de l'Association Polytechnique... en essayant d'expliquer que notre substance est réel-

lement bienfaisante... qu'elle n'est à aucun degré dangereuse en dépit de ces petits accidents du début... qui ne sauraient se reproduire... Vous comprenez, ce serait plutôt intéressant... Mais le voilà qui relève la chose.

— Qu'avez-vous dit ?

— Des petits riens à la portée de tout le monde... et, comme vous voyez, il les relève avec le plus grand sérieux, traite la proposition comme une attaque... prétend qu'on gâche bien assez les deniers publics avec les écoles primaires, enfin ressert toutes les vieilles histoires, les leçons de piano, etc. Personne, dit-il, ne désire refuser aux enfants des classes inférieures l'éducation qui convient à leur condition, mais leur donner une nourriture de ce genre ce serait détruire absolument leur sens des proportions. Il développe le thème. A quoi bon, demande-t-il, fabriquer des pauvres gens de trente-six pieds de haut ? Il croit réellement, vous savez, qu'ils atteindront cette taille.

— Ils l'attendraient certainement, — répliqua Bensington, — si on leur administrait régulièrement notre aliment. Mais personne n'a parlé de...

— Si, moi, j'en ai parlé.

— Mais, mon cher Winkles... :

— Ils seront bien plus grands, naturellement, — interrompit Winkles, avec l'air de savoir le fin mot de la chose et de vouloir dissiper les idées informes

de Bensington, — ils seront bien plus grands, c'est indiscutable. Mais écoutez ce qu'il débite ! Les rendrez-vous plus heureux ? Voilà son point de vue ! Curieux, n'est-ce pas ? Cela les rendra-t-il meilleurs ? Seront-ils plus respectueux des autorités constituées ? Est-ce même loyal envers des enfants ? C'est extraordinaire comme les gens de sa sorte ont le souci de la justice, en tant qu'il s'agit d'arrangements futurs. De nos jours, dit-il, le coût de la nourriture et du vêtement des enfants dépasse les ressources de beaucoup de parents et, si l'on permettait ce genre d'expérience... ! Hein ? Vous voyez comment il transforme en une proposition positive ce qui n'était de ma part qu'une simple suggestion en passant. Ensuite, il calcule ce que coûterait une paire de pantalons pour un gamin de vingt pieds de haut. Tout comme s'il croyait vraiment... Deux cent cinquante francs, compte-t-il, pour satisfaire les exigences de la plus élémentaire décence. Quel curieux homme, ce Caterham ! Si terre à terre ! L'honnête contribuable devra prendre sa part de ce nouveau fardeau, continue-t-il, et il ajoute qu'il faut considérer les droits des parents. Voilà l'article entier ; deux colonnes : tous les parents ont le droit d'élever leurs enfants à leurs propres dimensions... Puis vient, pour le budget de nos écoles primaires déjà si grevé, la question des écoles, le prix du mobilier, des tables, des

bancs. Et pour obtenir quoi? Un prolétariat de géants affamés. Et il conclut par des considérations fort sérieuses, disant que même si cette suggestion insensée... une simple fantaisie que j'ai exprimée, vous savez, et qu'il dénature à plaisir... même si cette folle proposition n'aboutit à rien, l'affaire ne s'arrête pas là. C'est là un étrange aliment, étrange au point qu'il le déclare dangereux. On l'a éparpillé négligemment... on peut recommencer. Une fois que vous en avez pris, c'est un poison, à moins que vous ne continuiez...

— C'est exact, — fit Bensington.

— Bref, il propose la formation d'une Société pour la Conservation des Proportions Convenables. Bizarre, hein? Et le public marche comme un seul homme.

— Mais que se propose-t-il de faire?

Winkles haussa les épaules et tendit les mains.

— Former une société et faire des embarras. Ils voudraient rendre illégale la fabrication de cette Hérakléophorbia, ou tout au moins son emploi. J'ai écrit un petit bout d'article pour démontrer que Caterham se fait une idée très exagérée de notre substance, mais cela ne semble pas l'arrêter. C'est curieux comme les gens prennent facilement le côté hostile. Et l'Association Nationale de Tempérance qui se met à fonder une ligue annexe contre l'Intempérance dans la Croissance.

— Hum ! — fit Bensington en se caressant le nez. — Après ce qui est arrivé, c'était forcé qu'on fit du tapage. Car, en toute sincérité, la chose est insolite.

Winkles arpena un instant la pièce, hésita et partit.

Il devint évident qu'il avait une idée de derrière la tête, un projet d'une importance décisive pour lui, et qu'il attendait le moment favorable pour le révéler. Un jour que Redwood se trouvait aussi chez Bensington, il laissa entrevoir quelque chose de ce qu'il tenait en réserve.

— Comment cela marche-t-il ? — et en posant sa question habituelle il se frottait les mains.

— Nous sommes en train de rédiger une sorte de rapport...

— Pour la Société Royale ?

— Oui.

— Hum ! — fit Winkles, d'un air profond en allant se camper sur le devant de foyer. — Hum ! Voilà la question. Croyez-vous devoir vous risquer à... ?

— Nous risquer à quoi ?

— A publier...

— Nous ne sommes plus au Moyen-âge ! — s'écria Redwood.

— Je le sais.

— Comme dit Cossar : répandre la sagesse, voilà la vraie méthode scientifique.

— Dans la plupart des cas certainement. Mais... ceci est exceptionnel.

— Nous en ferons un exposé complet devant la Société Royale, selon la coutume, — déclara Redwood.

Winkles revint à la charge à une autre occasion.

— C'est là, sous bien des rapports, une découverte sans précédent.

— Peu importe ! — dit Redwood.

— C'est un genre de connaissance qui peut facilement être sujet à de graves abus... à de graves dangers... comme Caterham le prétend.

Redwood ne répondit rien.

— Par simple négligence, vous comprenez... Si nous formions un comité de personnes honorables, dignes de toute confiance, pour contrôler la fabrication de l'Hérakléophorbia, je crois que... nous pourrions...

Il se tut, et Redwood, en dissimulant un certain malaise, affecta de ne voir dans la phrase de Winkles aucune espèce d'interrogation.

Hors des appartements de Redwood et de Bensington, Winkles, malgré les lacunes de ses renseignements, devint une autorité sur la question de l'Aliment nouveau. Il écrivit aux journaux des lettres préconisant son emploi ; il rédigea des notes

et des articles expliquant ses effets possibles ; aux réunions des Sociétés scientifiques et médicales, il se levait et discourait à ce propos, sans en avoir reçu mandat ; bref, il s'identifia complètement à la découverte. Il fit paraître même une brochure intitulée : « La vérité sur la Boumbouffe », dans laquelle il réduisait à un nettoyage sans importance toute l'affaire d'Hickleybrow ; il affirmait qu'il était absurde de dire que la Boumbouffe ferait atteindre aux gens une taille de trente-sept pieds de haut, que cela était « selon toute évidence, exagéré ». Le traitement les rendrait plus grands et plus gros, mais c'était tout.

Les deux savants durent bientôt s'avouer que Winkles était extrêmement désireux de s'ingérer dans la fabrication de l'Hérakléophorbia, d'aider à la correction des épreuves du rapport qui pouvait être en préparation sur le sujet, de faire n'importe quoi, pourvu qu'il fût amené à participer d'une manière effective à la confection de l'Aliment. Sans cesse, il leur répétait qu'il était convaincu que c'était là une grande chose, capable de développements infinis, à condition que leur découverte fût sauvegardée d'une manière quelconque. Enfin, un beau jour, il leur demanda carrément de l'initier à leur secret.

— J'ai réfléchi à ce que vous disiez l'autre fois,
— répondit Redwood.

— Alors? — fit Winkles dont la figure s'éclaira.

— C'est là une espèce de connaissance qui pourrait facilement être sujette à de graves abus...

— Mais je ne vois pas comment cela s'applique... objecta Winkles.

— Cela s'applique très bien, — conclut Redwood.

Winkles rumina son échec pendant un jour ou deux. Puis il vint trouver Redwood et lui fit part de ses inquiétudes au sujet de l'administration à l'enfant qu'il soignait de poudres dont il ignorait totalement la composition; accepter les yeux fermés une pareille responsabilité lui paraissait dangereux. Ces paroles rendirent Redwood soucieux.

— Vous avez vu, commença Winkles, changeant de sujet, — que la Société pour la Suppression Totale de la Boumbouffe prétend avoir plusieurs milliers de membres?... Ils ont rédigé un projet de loi. C'est le jeune Caterham qui se charge de le déposer... et bien volontiers. Ils s'y mettent tout de bon, forment des comités locaux pour influencer les candidats. Ils veulent rendre passible de poursuites quiconque prépare et emmagasine sans licence spéciale l'Hérakléophorbia et faire déclarer délictueux, c'est-à-dire passible de prison sans phrases, le cas d'administrer de la Boumbouffe — c'est ainsi qu'ils l'appellent — comme aliment ou comme médicament, à toute personne âgée de moins de

vingt et un ans. Et il y a des sociétés parallèles, vous savez, avec toute sorte de gens. La société pour la Conservation de l'Ancienne Stature aura, dit-on, M. Frédéric Harrison dans son comité. Vous savez qu'il a écrit sur la question un essai dans lequel il déclare que les résultats que vous obtenez sont vulgaires et entièrement en désaccord avec cette Révélation de l'Humanité qu'on trouve dans les enseignements d'Auguste Comte. C'est une invention que le XVIII^e siècle n'aurait pas pu produire, même à ses pires moments. L'idée d'un pareil aliment n'est jamais entrée dans l'esprit de Comte, ce qui prouve combien monstrueuse est cette invention. Personne de ceux qui comprennent véritablement Auguste Comte, déclare-t-il...

— Mais, ça prend des proportions inquiétantes, — s'écria Redwood, alarmé malgré tout son dédain pour Winkles.

— Oh! ils ne feront pas tout ce qu'ils disent, — répondit Winkles, — mais l'opinion publique est l'opinion publique et les votes sont les votes. Tout le monde se rend compte que vous travaillez à quelque chose qui amènera un bouleversement, et d'instinct l'humanité est hostile à toute perturbation, vous comprenez. Personne ne semble ajouter foi aux dires de Caterham quand il parle de gens ayant trente-sept pieds de haut et qui ne pourraient rentrer dans aucune église, dans aucune

salle de réunion, ni s'accommoder des institutions sociales existantes... Mais, malgré cela, ils n'ont pas l'esprit tranquille là-dessus, ils se rendent compte qu'il y a là quelque chose de plus qu'une découverte ordinaire...

— Il y a ce quelque chose dans toutes les découvertes, — dit Redwood.

— Quoi qu'il en soit, on commence à s'agiter. Caterham ne cesse de rabâcher tous les malheurs qui se produiraient si l'Aliment se remettait à faire des siennes. J'ai beau répéter sur tous les tons qu'il ne se produira rien, qu'il ne peut rien se produire... Mais, les faits sont là.

Pendant un moment, il parcourut la pièce en prenant des poses, comme s'il eût voulu entamer à nouveau le sujet de la révélation du secret, mais il se ravisa et sortit.

Les deux savants se regardèrent, et pendant quelques secondes leurs yeux seuls parlèrent.

— Si les choses en viennent au pire, — dit enfin Redwood, d'une voix énergique et calme, — je donnerai moi-même les doses d'Aliment à mon petit Teddy.

III

C'est quelques jours seulement après cet entretien que Redwood, en ouvrant son journal, apprit que le premier ministre avait promis de constituer une commission d'enquête sur la « Boumbouffe ». Aussitôt, le journal à la main, il accourut chez Bensington.

— Je crois que Winkles est en train de nous préparer de mauvais tours. Il fait le jeu de Caterham ; il ne cesse de bavarder à tort et à travers et d'alarmer les gens. S'il continue, je crains, ma foi, qu'il ne finisse par gêner nos recherches : déjà, avec l'histoire de mon petit garçon...

Bensington émit l'espoir que l'intervention de Winkles ne leur serait en rien préjudiciable.

— Avez-vous remarqué comme il a tout de suite pris l'habitude d'appeler notre substance « Boumbouffe » ?

— Je n'aime pas du tout ce nom, — répondit Bensington en jetant un regard par-dessus ses lunettes.

— Ce vocable suggère assez bien l'idée de ce que notre découverte est pour Winkles.

— Pourquoi diable s'obstine-t-il à s'en occuper ? Il n'y est pour rien.

— Il s'attache à tout ce qui peut le mettre en vedette, — expliqua Redwood. — Pour moi, je ne comprends pas ce besoin de grosse caisse. Mais si la découverte n'est pas sienne, tout le monde commence à croire qu'elle l'est. Non pas que cela importe!

— Au cas où cette agitation ignorante et ridicule deviendrait sérieuse... — commença Bensington.

— Mon petit garçon ne peut plus vivre sans notre ingrédient. Je ne vois pas comment je pourrais m'en tirer... Si les choses en viennent au pire...

Un bruit léger proclama la présence sautillante de Winkles, qui apparut au milieu de la pièce, se frottant les mains.

— Vous pourriez bien frapper, — lança Bensington, avec un mauvais regard par-dessus la monture d'or de ses lunettes.

Winkles se confondit en excuses, puis il se tourna vers Redwood.

— Je suis bien heureux de vous trouver ici. Le fait est...

— Vous avez vu qu'on parle d'une commission d'enquête? — interrompit Redwood.

— Oui, — fit Winkles déconcerté, — oui.

— Qu'est-ce que vous en pensez?

— Excellente chose, — répondit Winkles. — Ça mettra un terme à tous ces clabaudages... Ça fera taire Caterham. Mais ce n'est pas pour

cela que je suis venu, Redwood. Le fait est...

— Cette commission d'enquête ne me dit rien de bon, — déclara Bensington.

— Je puis vous assurer que ce sera parfait. Et même... je ne pense pas qu'il y ait quelque indiscretion à vous apprendre... que... selon toute probabilité, je...

— Hum ! — fit Redwood, les regards dans la cheminée.

— Je remettrai tout cela au point. Je démontrerai avec une clarté parfaite : primo, que notre substance ne peut échapper à notre contrôle, et secundo, qu'il faudrait un véritable miracle pour qu'un effet aussi fâcheux que la catastrophe d'Hickleybrow pût se reproduire. Ce qu'il faut précisément c'est une affirmation autorisée. Certes, je pourrais parler avec plus d'assurance si je savais... Mais c'est une question à part. Et maintenant il s'agit d'autre chose, une autre petite question, sur laquelle je veux vous consulter... Hum ! Le fait est... Voilà... Je me trouve quelque peu embarrassé et vous pouvez me tirer de là.

Redwood, les sourcils relevés, éprouva à ces mots un secret contentement.

— C'est absolument confidentiel, — reprit Winkles.

— Allez-y, — dit Redwood, — et ne vous tourmentez pas de cela.

— On m'a récemment confié un enfant... l'enfant de... d'un très haut personnage.

Il se tut et toussa.

— Vous voilà lancé dans les grandeurs, — remarqua Redwood.

— J'avoue que je le dois en grande partie à votre poudre... et à la réputation que m'a valu mon succès avec votre petit garçon... Il existe, je ne saurais le déguiser, une forte hostilité contre son usage. Et cependant je m'aperçois que, parmi les plus intelligents... Dans ces matières, il faut procéder avec tranquillité, avec prudence, vous comprenez... petit à petit. Toutefois, dans le cas de Son Altesse Sérén... je veux dire dans le cas de ma nouvelle petite malade, ce sont les parents eux-mêmes qui ont eu l'idée... Sans quoi, je n'aurais jamais...

Redwood crut remarquer qu'il éprouvait une certaine gêne, et il lui dit :

— Je croyais que vous aviez des scrupules sur l'usage de cette poudre ?

— Oh ! un simple doute passager.

— Alors, vous n'avez pas l'intention de cesser... ?

— Pour votre fils ?... Certainement non !

— Autant que je puis voir, ce serait un meurtre.

— Je ne voudrais pas cesser pour tout au monde.

— Vous aurez de cette poudre, — fit laconiquement Redwood.

— Si vous voulez vous épargner le tracas de prép...

— Ne craignez rien, — répondit Redwood. — Il n'existe pas de recette ni de formule. Excusez ma franchise, Winkles, ça ne servirait à rien. Je vous préparerai moi-même les doses.

— Cela vaut peut-être aussi bien, — conclut Winkles en lançant à Redwood un coup d'œil froid et dur. — Tout aussi bien... — Et après un court silence, il ajouta: — Je vous assure que cela m'est tout à fait égal.

IV

Quand Winkles fut parti Bensington alla se camper devant la cheminée, et contempla fixement Redwood renversé dans un fauteuil!

— Son Altesse Sérénissime! — articula-t-il.

— Son Altesse Sérénissime! — répéta Redwood.

— C'est la princesse de Weser-Dreiburg.

— Qui n'est qu'une cousine au troisième degré.

— Redwood, — fit Bensington, — c'est une curieuse question à poser, je le sais, mais... croyez-vous que Winkles comprenne?

— Comprenne quoi?

— Ce que nous avons fait... Comprend-il véritablement, — continua Bensington, baissant la voix

et n'osant lever les yeux, — que dans la famille Roy... dans la famille de sa nouvelle malade...

— Eh! bien? — questionna Redwood.

— Où l'on a toujours été un peu au-dessous... au-dessous...

— De la moyenne?

— Oui, et sous tous les rapports, et avec tant de tact si exempt de traits distinctifs et originaux... il va produire un personnage royal de ces dimensions... un personnage royal démesuré! Vous savez, Redwood, je ne suis pas sûr qu'il n'y ait là quelque chose... presque un crime de lèse-majesté...

De la porte, ses regards se portèrent sur Redwood qui, d'un geste soudain, tendait un index rigide vers le feu.

— Sapristi! — s'écriait-il. — Il ne comprend pas. Cet homme, d'ailleurs, ne comprend rien à rien. C'est ce qu'il avait d'exaspérant comme étudiant. Rien à rien. Il a passé tous ses examens, il possédait tous ses faits, et il avait autant de connaissances qu'il en fallait pour tous ses diplômes, mais à la façon d'une bibliothèque tournante garnie de l'Encyclopédie Britannique. Et il n'en comprend pas davantage aujourd'hui. Il reste Winkles et incapable de s'assimiler réellement ce qui n'a pas directement et immédiatement rapport à sa personne. Il est absolument dépourvu d'imagination, et, comme conséquence, incapable de savoir. Il faut

posséder cette précieuse incapacité, pour passer autant d'examens, être aussi bien mis, aussi fringant, avoir autant de succès comme médecin. Et c'est cela... En dépit de tout ce qu'il a vu et entendu, de tout ce qu'on lui a dit, le voilà... sans aucune idée de ce qu'il a déchaîné. Il a l'instinct de la réclame, il l'applique admirablement à la Boumbouffe... quelqu'un lui met entre les mains ce nouveau bébé royal... Et voilà plus de réclame que jamais ! Le fait que la principauté de Weiser Dreiburg aura bientôt à faire face aux difficultés qu'offre le gigantesque problème d'une princesse ayant une trentaine de pieds de haut, non seulement ne lui vint pas à l'esprit, mais ne pourrait pas lui entrer dans la caboche !

— Ça fera sûrement un boucan de tous les diables.

— Dans un an ou deux.

— Dès qu'ils s'apercevront vraiment de quel train elle pousse.

— A moins que, suivant leur habitude... ils n'étouffent la chose.

— Ce serait un gros morceau à étouffer !

— Plutôt.

— Je me demande ce qu'ils feront ?

— Ils ne font jamais rien... tact royal.

— Ils seront forcés de faire quelque chose.

— Ce sera peut-être elle qui agira.

— Hé, Seigneur ! oui !

— Ils la supprimeront. Il y a des précédents. Redwood éclata d'un rire inextinguible.

— La princesse du sang colossale ! Le gros bébé joufflu au masque de fer, — dit-il. — Il faudra qu'ils l'installent dans la plus haute tour du vieux château de Weser Dreiburg, qu'ils fassent des trous dans le plafond, d'étage en étage, à mesure qu'elle grandira... Ma foi, je suis dans d'aussi beaux draps... Et Cossar de même, avec ses trois gamins. Et... Allons, Allons !

— Ça fera un boucan de tous les diables, — répéta Bensington, sans se joindre à la gaieté de son ami. — Un boucan infernal !... Je suppose que vous y avez réfléchi sérieusement, Redwood. Etes-vous bien sûr qu'il ne serait pas plus sage d'avertir Winkles, sevrer peu à peu votre fils, et... et nous contenter du triomphe théorique ?

— Je donnerais bien quelque chose pour que vous passiez une demi-heure dans ma nursery quand l'Aliment se fait attendre, — riposta Redwood, avec, dans la voix, un accent d'exaspération. — D'ailleurs... Voyez-vous ça, avertir Winkles !... Non ! Le flot nous a pris au dépourvu et nous emporte, et que nous ayons peur ou non, nous n'avons plus qu'à nager.

— J'imagine que oui, — répondit Bensington, fixant le bout de ses pantoufles. — Oui, nous n'a-

vons plus qu'à nager... et votre garçon, et ceux de Cossar aussi... Il leur en a donné à tous les trois... Il ne fait jamais les choses à moitié, Cossar... Tout ! ou rien!... Et Son Altesse Sérénissime ! Et tout le bataclan ! Nous continuons à fabriquer l'Aliment. Et Cossar aussi. Nous ne sommes encore qu'au début du commencement, Redwood. Il est évident que toutes sortes de choses vont s'en suivre. Des choses monstrueusement grandes. Mais je ne puis me les imaginer, Redwood. Sinon...

Il examina ses ongles, un à un. Puis, il leva sur Redwood ses yeux timides à travers ses lunettes.

— J'ai presque idée, — risqua-t-il, — que Caterham a raison... parfois. Ça va sûrement détruire les proportions. Ça va disloquer... Qu'est-ce que ça ne disloquera pas ?

— Que ça disloque tout ce qu'on voudra, — dit Redwood, — il faut que mon fils ait sa dose d'Aliment !

Ils entendirent quelqu'un qui grimpait rapidement l'escalier. Puis Cossar passa la tête par la porte.

— Hé bien ! Quoi donc ! — s'écria-t-il, en voyant leur air consterné.

Ils le mirent au courant de l'histoire de la princesse.

— Une question difficile ! Ça ? — affirma-t-il.
— Peuh ! Pas le moins du monde. Elle grandira.

Votre fils grandira. Tous les autres à qui vous en donnerez grandiront! Tous! Qu'est-ce qu'il y a de difficile là-dedans? C'est parfait! Un enfant le comprendrait. Quel mal y voyez-vous?

Ils essayèrent de le persuader.

— Ne pas continuer! — s'écria-t-il en bondissant.

— Mais... Vous ne le pouvez plus maintenant, quand même vous le voudriez! C'est votre raison d'exister. C'est parfait! Je me suis demandé souvent quelle raison d'exister avait Winkles. Maintenant, c'est clair. Où est le mal?... Bouleversement? Mais c'est clair!... Ça désorganise tout? Mais c'est évident! Finalement, ça bouleversera toutes les idées humaines! C'est clair comme un sifflet de deux sous! Ils veulent essayer d'arrêter la chose?... Mais il est trop tard! C'est leur habitude d'arriver trop tard! Allez! continuez, et fabriquez-en d'avance autant que vous le pourrez. Et Dieu merci, que vous ayez cette raison de vivre!

— Mais le conflit? — insista Bensington. — Mais les complications? Je ne sais si vous vous représentez...

— Vous auriez dû naître une sorte de petit légume, Bensington, — interrompit Cossar. — Voilà ce que vous méritez d'être... Une petite plante qui croît dans des rocailles artificielles... Vous voilà là, terriblement et merveilleusement constitué au point de vue cérébral, et tout ce que vous pensez de votre

fonction sociale, c'est de vous retirer timidement à l'écart et de boire, manger, digérer et dormir en paix. Croyez-vous que le monde soit fait pour de vieilles femmes à cancons? N'importe, vous ne pouvez plus faire autrement, maintenant... Vous êtes forcés de continuer.

— Je suppose que nous y sommes forcés, en effet, — répondit Redwood. — Seulement...

— Non! — tonna violemment Cossar. — Non! Fabriquez-en le plus possible, et dès que vous le pourrez. Répandez-en!

Inspiré par un éclair de génie, il parodia une des courbes de Redwood, en lançant son bras en l'air, dans un geste véhément.

— Redwood! — s'écria-t-il, en soulignant l'allusion. — Que tout devienne *comme ÇA*!

V

Il y a, semble-t-il, des bornes à l'orgueil maternel, et, dans le cas de M^{me} Redwood, ces bornes furent atteintes quand le poupon fut parvenu au terme de son sixième mois d'existence terrestre. Sous son poids, sa voiture d'osier se rompit et on le ramena, braillant, dans la voiture à bras du laitier. A cette époque, le jeune Redwood pesait vingt-sept kilos, mesurait un mètre vingt, et la pression

de ses doigts au dynamomètre marquait jusqu'à trente kilos. Il fallait la cuisinière et la femme de chambre pour le porter au premier étage, dans la nursery. Dès lors, la découverte du pot aux roses ne fut plus qu'une question de jours. Une après-midi, Redwood, rentrant de son laboratoire, trouva son épouse infortunée plongée dans les pages du *Tout Puissant Atome*, et, à sa vue, jetant de côté le livre, elle courut violemment à sa rencontre et éclata en sanglots sur son épaule.

-- Dis-moi ce que tu lui as fait, — gémissait-elle. — Dis-moi ce que tu lui as fait.

Redwood la mena par la main jusqu'au canapé, tout en cherchant une ligne de défense satisfaisante.

— Ce n'est rien, ma chérie, ce n'est rien, — bredouilla-t-il. — Tu es un peu surmenée, simplement. C'est cette voiture qui n'était pas solide. Demain on amènera un fauteuil roulant ; j'ai demandé tout ce qu'il y a de fort.

M^{me} Redwood, les yeux baignés de larmes, regarda son mari par-dessus son mouchoir.

— Un enfant dans un fauteuil roulant ! — sanglota-t-elle.

— Eh bien ! pourquoi pas ?

— Il aura l'air d'un estropié.

— Il aura l'air d'un jeune géant, ma chérie, et tu n'as aucune raison d'avoir honte de lui.

— Tu lui as fait quelque chose ! — répéta-t-elle encore. — Je le vois dans tes yeux.

— Eh bien ! ça n'a pas entravé sa croissance, en tous cas, — répondit impitoyablement Redwood.

— Je le savais ! — s'écria M^{me} Redwood, en froissant son mouchoir dans ses mains fermées. Puis, soudain, elle regarda son mari bien en face, et lui demanda, d'un ton tragiquement sévère :

— Qu'avez-vous fait à notre enfant ?

— Est-ce qu'il est malade ?

— Il est si gros ! C'est un monstre !

— Ne dis pas de bêtises. Jamais une mère n'a eu un bébé aussi florissant. Qu'est-ce que tu lui reproches ?

— Regarde quelle taille il a !

— Bah ! C'est parfait. Vois donc autour de nous ces chétifs petits animaux. C'est le bébé le plus beau...

— Il est trop beau ! — protesta M^{me} Redwood.

— Ça ne durera pas, — insinua Redwood d'un ton rassurant, — c'est un peu d'avance qu'il a prise.

Mais il savait parfaitement que ça durerait. Et ça dura. Quand l'enfant fut à son douzième mois, et qu'il commença à se tenir sur ses jambes, il avait tout près d'un mètre cinquante et pesait cinquante-deux kilos. Il était en fait aussi gros qu'un chérubin de Saint-Pierre du Vatican, et la façon affec-

dueuse dont il tirait les cheveux et pinçait les joues des visiteurs devint le sujet de conversation de tout West Kensington. Il fallut un siège à bras pour le monter à la nursery et l'en descendre; on engagea une nurse spéciale, jeune personne vigoureuse, munie de ses diplômes, et qui l'emménait prendre l'air dans une voiture mue par un moteur Panhard de huit chevaux et construite spécialement pour l'enfant et sa bonne. Il était heureux vraiment à tous les points de vue que Redwood pût ajouter à ses émoluments de professeur ceux de ses fonctions d'expert près des tribunaux.

Quand une fois on avait surmonté la première impression que produisaient les dimensions énormes du jeune Redwood, me dirent les gens qui le voyaient presque quotidiennement parcourir lentement, dans sa Panhard, les allées de Hyde Park, on trouvait que c'était un bébé singulièrement joli et pétulant. Il ne pleurait jamais et n'avait que rarement besoin d'être consolé. Ordinairement, il tenait un énorme hochet, et parfois il interpellait, à travers les grilles, les cochers d'omnibus et les agents de police, en leur lançant des Dada et des Baba, d'une façon sociable et démocratique.

— Tiens! v'la l'gros bébé boumbouffe! — ne manquait pas de s'exclamer le cocher.

— Il a l'air bien portant, — répondait imman-

quablement son voisin le voyageur d'impériale.

— Nourri au biberon, — expliquait le cocher. —

On dit que son biberon tient près de cinq litres et qu'on a dû le fabriquer spécialement pour lui.

— N'importe, il a l'air bien portant, — concluait le voyageur d'impériale.

Quand M^{me} Redwood se rendit compte que cette croissance se continuait indéfiniment et logiquement — et ce ne fut réellement que lorsqu'on livra la voiture d'enfant automobile, — elle s'abandonna à un chagrin désespéré. Elle déclara qu'elle ne voulait pas remettre les pieds dans la nursery, souhaita que l'enfant fût mort, souhaita que tout le monde fût mort, souhaita n'avoir jamais épousé Redwood, souhaita qu'aucune femme n'eût jamais épousé aucun homme, fit son petit Ajax, et se retira dans sa chambre où, pendant trois jours, elle vécut presque exclusivement de bouillon de poulet. Lorsque Redwood entra enfin pour lui faire des remontrances, elle lança les oreillers à travers la pièce, sanglota et s'arracha les cheveux.

— Il va très bien — affirmait Redwood, — il n'en va que mieux d'être gros... tu ne voudrais pas qu'il fût plus petit que les enfants des autres.

— Je veux qu'il soit comme les autres enfants, ni plus petit ni plus gros. Je voulais qu'il fût un gentil petit garçon tout comme Georgina Phyllis est une gentille petite fille, et je voulais l'élever

gentiment.. et le voilà (ici les sanglots étouffèrent la malheureuse mère), le voilà qui chausse déjà du quarante et on le promène dans une voiture poussée par... Oh! oh!... par... par un moteur à pétrole!... jamais je ne pourrai l'aimer! — gémissait-elle. — Jamais! C'est trop pour moi! Je ne pourrai jamais être une mère pour lui, une mère comme j'aurais voulu l'être!

Mais, enfin, on réussit à l'entraîner dans la nursery où Edward Monson Redwood (le surnom de Pantagruel ne lui fut donné que plus tard) se balançait dans un fauteuil à bascule spécialement renforcé, souriant, et bredouillant des sons inarticulés. Et le cœur de M^{me} Redwood battit encore pour son enfant; elle se précipita vers lui, le serra dans ses bras et pleura.

— Ils t'ont fait quelque chose, mon chéri, — sanglotait-elle. — Et tu vas grandir. Mais tout ce que je pourrai faire pour t'élever gentiment, je le ferai pour toi, quoi que ton père puisse dire.

Et Redwood, qui l'avait amenée jusqu'à la porte, s'en retourna fort soulagé par le corridor.

— Diable! C'est une triste affaire que d'être un homme... et les époux de ces dames sont à plaindre!

VI

Avant la fin de l'année, outre le véhicule précurseur de Redwood, on put voir, dans l'ouest de Londres, un bon nombre d'autres voitures d'enfant automobiles. On m'a assuré qu'il y en eut jusqu'à onze, mais les recherches les plus circonspectes ont donné la preuve indiscutable de l'existence à cette époque de six seulement de ces voitures dans l'enceinte métropolitaine.

Il est probable que la nouvelle substance avait déjà agi différemment selon les types de constitution. Au début, l'Hérakléophorbia n'était pas préparée pour être administrée par injections, et il est indubitable qu'une proportion considérable d'êtres humains sont incapables de l'absorber dans le cours normal de la digestion.

On en donna, par exemple, au plus jeune fils de Winkles, mais il semble qu'il ait été aussi incapable de croissance que son père, si Redwood avait raison, était incapable de compréhension. D'autres encore, selon la Société pour la Suppression Totale de la Boumbouffe, furent d'une façon inexplicable infectés par cette substance et périrent aux premières attaques des troubles infantiles. Les fils

Cossar s'en accommodèrent avec une avidité surprenante.

Evidemment, une nouveauté de ce genre n'entre jamais avec une simplicité absolue d'application dans la vie de l'homme : la croissance en particulier est un phénomène complexe, et toutes les généralisations sont forcément quelque peu inexactes. Mais la loi d'après laquelle paraissait agir la substance alimentaire est celle-ci : quand elle pouvait d'une façon quelconque être assimilée par le système fonctionnel, elle le stimulait dans tous les cas à un degré très sensiblement le même. Elle augmentait six ou sept fois le total de la croissance sans jamais dépasser cette proportion, quelle que fût la quantité d'Aliment ingérée en surplus. A vrai dire, tout excès d'Hérakléophorbia, au delà du maximum nécessaire, occasionnait des troubles morbides de la nutrition, des cancers, des tumeurs, des ossifications et le reste. Une fois que la croissance avait commencé sur cette large échelle, il devenait rapidement évident qu'elle ne pouvait se poursuivre que sur cette échelle, et que l'absorption continuelle d'Hérakléophorbia, en doses minimales, mais suffisantes, s'imposait.

Si l'on suspendait le traitement pendant que la croissance était en cours, il se produisait d'abord une inquiétude, une détresse vague, puis venait une période de voracité — comme pour les jeunes

rats de Hankey — et ensuite la créature ainsi privée avait une sorte d'anémie excessive, tombait malade et mourait. Les plantes souffraient d'une façon similaire. Ceci cependant ne s'appliquait qu'à la période de croissance. Dès que l'adolescence était atteinte — dans les plantes ce point était représenté par la formation des premiers boutons à fleurs — le besoin d'Hérakléophorbia diminuait en même temps que l'appétit pour cette substance, et, aussitôt que le végétal ou l'animal était pleinement adulte, il s'affranchissait absolument de toute absorption de l'aliment. Il était pour ainsi dire complètement établi dans ses proportions nouvelles. Et il l'était si bien, comme les chardons d'Hickleybrow et les herbes du talus l'avaient déjà démontré, que sa semence produisait des rejetons géants de son espèce.

Bientôt le jeune Redwood, précurseur de la race nouvelle, premier de tous ceux qui mangèrent de l'Aliment, se traîna à quatre pattes dans sa nursery, brisant le mobilier, mordant comme un cheval, pinçant comme un étau, et brailant un baragouin gigantesque à sa « nounou », à sa « maman » et à son « papa », assez effaré d'être l'auteur de ce miracle.

L'enfant était né avec de bonnes intentions.

— Pada, sois sage, sois sage, — ne cessait-il de répéter, en faisant voltiger par la pièce tous

les objets cassables qu'il trouvait à sa portée.

Pada était sa façon de prononcer Pantagruel, le surnom que lui avait octroyé son père.

Sans se préoccuper d'obstruer la vue à ses voisins, ce qui lui causa des ennuis par la suite, Cossar, après un conflit avec les ordonnances locales, fit élever sur un terrain libre, adjacent à la maison de Redwood, une nursery, salle d'école et de récréation confortable et bien éclairée, destinée à leurs quatre garçons et mesurant vingt mètres de côté et quinze mètres de haut.

Redwood se toqua de cette grande nursery pendant qu'avec Cossar il présidait à son édification. Devant les pressants besoins de son fils, les diagrammes, courbes et graphiques de tous genres perdirent de leur intérêt pour lui, à un point qu'il n'aurait jamais soupçonné auparavant.

— C'est très accaparant, — disait-il, — très accaparant d'installer une nursery... Ses murs, tous les objets qui la garniront, devront parler à ces nouveaux esprits, plus ou moins éloquemment, leur enseigner mille choses utiles et leur éviter d'en apprendre mille autres stériles.

Ils travaillaient ensemble et d'accord, mais c'est Redwood qui fournit la plus grosse part en ce qui concernait l'éducation.

Ils firent peindre les murs et les boiseries avec une couleur gaie et bien nette; presque partout, un

blanc aux tons chauds prévalut, mais avec des bandes de couleur claire qui s'harmonisaient avec la simplicité de ligne de la construction.

— Il nous faut des couleurs franches! — assurait Redwood.

En un endroit, on disposa horizontalement une longue série de surfaces carrées mobiles, sur lesquelles s'étalèrent dans tous les tons et dans toutes les nuances le vermillon et le pourpre, l'orangé et le jaune, les bleus et les verts. Ces carrés, les enfants géants les arrangeraient et les grouperaient à leur gré par la suite.

— Après, ce sera le tour du décor, — expliqua Redwood. — Laissez-les d'abord acquérir la série des couleurs et des teintes, et alors on enlèvera cela. Il n'y a aucune raison pour les influencer en faveur de tel ou tel dessin en couleur.

Infatigable, Redwood s'affairait.

— Tout doit, ici, présenter un intérêt. L'intérêt est un aliment pour l'enfant, l'insignifiance est une torture et une inanition. Il faut mettre des tableaux partout.

Toutefois, aucun tableau ne fut fixé de façon permanente; des cadres furent accrochés, dans lesquels on glisserait sans cesse des gravures nouvelles qui, dès que leur intérêt serait épuisé, passeraient dans un carton spécial.

Une des fenêtres embrassait toute la longueur

d'une rue, et, en outre, Redwood avait ménagé sur le toit de la nursery une chambre noire d'où l'on voyait la grande rue de Kensington et une bonne partie des jardins publics.

Dans un coin, ce fort digne instrument, un abaque de quatre pieds carrés, pièce de serrurerie spécialement renforcée et aux coins arrondis, attendait les computations naissantes des jeunes géants. Peu de moutons bêlants en laine naturelle et autres jouets-idoles de ce genre, mais, pour les remplacer, Cossar avait sans explication amené un jour trois fiacres chargés d'un grand nombre de jouets (juste assez gros pour que les enfants ne puissent les avaler) qui pouvaient être entassés, disposés par rang, roulés, heurtés, cognés, entrechoqués, palpés, mordus, tirillés, ouverts, fermés, tripotés et malmenés sans limites. Il y avait une infinité de morceaux de bois de diverses couleurs, oblongs et cubiques, et de briques de faïence émaillée, de verre transparent, de caoutchouc ; il y avait des plaques, des barres, des ardoises ; il y avait des cônes, des cônes tronqués et des cylindres, des sphéroïdes aplatis et d'autres allongés, des boules de substances diverses, solides ou creuses, des boîtes de dimensions et de formes variées, avec des couvercles à charnières, à vis, ajustés, automatiques, à secret ; il y avait des bandes de tissus élastiques et des bandes de cuir, et un certain

nombre de petits objets, grossiers et solides, tous de la même taille, qui pouvaient se tenir droit en suggérant la forme d'un homme.

— Donnez-leur tout ça, un par un, — dit Cossar.

Redwood enferma le tout dans une armoire. Sur l'un des panneaux de la pièce, à la hauteur convenable pour un enfant de six ou huit pieds, était placé un tableau noir sur lequel les jeunes bambins dessineraient à leur fantaisie avec de la craie blanche ou de couleur. Au près, une sorte de bloc-notes dont les feuilles s'enlevaient une à une et sur lesquelles on pouvait dessiner au fusain; en outre, un petit bureau garni de grands crayons de charpentier, de grain plus ou moins dense, et une copieuse provision de papier que les enfants pourraient barbouiller avant de savoir dessiner proprement. De plus, Redwood, tant son imagination allait de l'avant, fit une commande spéciale de gros tubes de peinture liquide et de boîtes de pastel pour le jour où on en aurait besoin; il mit en réserve un baril de cire et de glaise à modeler.

— D'abord, il apprendra à modeler avec son professeur, — se dit-il. — Et quand il aura acquis quelque habileté, il copiera des moulures et peut-être des animaux. Cela me fait penser qu'il faut aussi qu'on lui fasse une boîte d'outils... Puis, les livres? Il faudra lui trouver une quantité de livres qui devront être imprimés en gros caractères. Or,

quelle espèce de livres? Nourrir l'imagination, c'est là le couronnement de toute éducation... Le couronnement... comme de saines habitudes d'esprit et de conduite en sont le soubassement. Le manque d'imagination donne la brutalité; le vice et la couardise donnent une imagination vile, mais l'être doué d'une imagination noble, c'est la divinité foulant de nouveau la terre. Il faut qu'il rêve aussi d'un pays féerique et fragile, et de toutes les frêles petites choses de la vie, en temps opportun. Mais surtout il doit se nourrir de la splendide réalité; il aura des récits de voyages, d'explorations et d'aventures; il saura comment le monde a été conquis. Il aura des histoires de bêtes, de grands livres où seront superbement et clairement représentés des animaux, des oiseaux, des plantes, des reptiles, de grands livres sur les profondeurs des cieux et le mystère de la mer. Il aura les histoires et les cartes de tous les empires que le monde a vus s'édifier, les histoires et les images de toutes les tribus, de toutes les habitudes et coutumes des hommes. Et il lui faudra des albums et des dessins pour aviver son sens de la beauté; de subtils dessins japonais pour lui faire aimer les finesses de l'oiseau, d'un pampre qui s'enroule ou d'une fleur qui s'effeuille; et des dessins occidentaux aussi, des femmes et des hommes gracieux, des groupes harmonieux, et de vastes paysages de la terre ferme et de la mer. Il aura des

livres traitant de la construction des maisons et des palais ; il fera des plans pour des demeures et inventera des cités... je crois qu'il faudra lui construire un théâtre!... Et puis, il y a la musique!...

Redwood réfléchit à ce dernier point et décida que son fils aurait, pour commencer, un harmonicon d'une octave, au son très pur, et qu'on pourrait augmenter par la suite.

— Il jouera avec cela d'abord, — se dit Redwood.

— Il chantera en s'accompagnant et trouvera des noms pour désigner ses notes... Ensuite...

Il leva les yeux vers le rebord de la fenêtre, au-dessus de sa tête, et mesura du regard les dimensions de la pièce.

— Il faudra installer son piano ici, — fit-il. — L'apporter par morceaux et le monter.

Tout absorbé dans ses préparatifs, il promenait par la vaste pièce sa forme sombre. Si vous aviez pu le voir là, il vous aurait paru une poupée de trente centimètres au milieu de jouets et d'objets enfantins ordinaires. Un immense tapis d'orient de quatre cents pieds carrés, sur lequel le jeune Redwood allait bientôt se traîner, s'étendait de la porte jusqu'à la grille, protégeant le radiateur électrique qui chaufferait toute la pièce. Un ouvrier de Cossar était perché très haut dans un échafaudage, occupé à fixer le grand cadre qui devait contenir les tableaux transitoires. Un herbier aussi grand

qu'une porte de maison était accoté contre le mur, et d'entre ses pages s'échappaient des spécimens de plantes gigantesques, un bout de tige, le bord d'une fleur de mouron, ayant les proportions démesurées qui allaient bientôt rendre fameux le village d'Urshot d'un bout à l'autre du monde botanique.

Un sentiment d'incrédulité s'empara de Redwood tandis qu'il contemplait toutes ces choses.

— Si réellement ça continue... — fit-il en levant les yeux vers le lointain plafond.

Dans la distance, comme une réponse à ses pensées, un bruit lui parvint, semblable au mugissement d'un taureau.

— Ça continue sans encombre, évidemment, — remarqua-t-il.

De grands coups frappés sur une table retentirent, suivis de clameurs inarticulées.

— Gou-ou... lou-ou... Bou-ou... Zou... Bzzz.

— Le mieux que je puisse faire, — commença Redwood, suivant quelque ligne divergente de pensée, — c'est de me charger moi-même de son éducation.

La tambourinade devint plus intense. Un moment Redwood se figura qu'elle avait pris la cadence d'une machine, de la machine, se dit-il, attelée à un grand train d'événements qui se précipitaient sur lui. Puis ce fut, en decrescendo, une volée de coups

plus secs qui rompirent cet effet, s'interrompirent et recommencèrent.

— Entrez ! — cria Redwood, comprenant que quelqu'un frappait, et la porte, qui eût pu servir de porche à une cathédrale, s'entrouvrit lentement. La manivelle neuve qui servait maintenant à manœuvrer la porte cessa de craquer, et Bensington apparut dans l'entrebâillement, rayonnant bénévolement sous sa calvitie en saillie et par-dessus ses lunettes.

— Je me suis hasardé à venir voir, — murmura-t-il d'une manière confidentielle et furtive.

— Entrez, entrez, — fit Redwood, et son ami entra, refermant la porte derrière lui.

Il s'avança, les mains derrière le dos, s'arrêta, fit quelques pas encore et embrassa du regard les dimensions de l'édifice et de son contenu. Il se frotta pensivement le menton.

— Chaque fois que je viens, — dit-il d'une voix apeurée, — ça me fait l'impression d'être... énorme !

— Hé ! oui, — répondit Redwood, parcourant lui aussi l'ensemble d'un coup d'œil, comme pour mieux s'inculquer l'impression. — Oui, ils seront énormes, eux, vous savez.

— Oui, oui, — répéta Bensington, sur un ton de frayeur, — ils seront énormes !

Ils se regardèrent pleins d'appréhension, pour ainsi dire.

— Ils seront énormes, en vérité, — reprit Bensington, en caressant la crête de son nez et épiait Redwood du coin de l'œil, dans l'attente un peu inquiète d'une confirmation, — tous, tous, terriblement énormes. Il me semble que je suis incapable d'imaginer, même au milieu de tout cela, combien énormes ils seront.

CHAPITRE V

L'AMOINDRISSEMENT DE M. BENSINGTON

I

Ce fut pendant que la Commission d'enquête sur la Boumbouffe préparait son rapport que l'Hérakléophorbia commença réellement à démontrer ses capacités de fuite. Cette manifestation prématurée fut d'autant plus malheureuse, de l'avis de Cossar tout au moins, que le brouillon du rapport qui existe encore indique que la Commission, après les explications autorisées de son distingué membre, le Dr Stephen Winkles, — docteur en médecine, docteur es-sciences, membre de la Société royale, membre du Collège royal de Médecine, conseiller général, député, etc., — avait déjà décidé de déclarer que les fuites accidentelles étaient désormais impossibles et de préconiser, comme mesure absolument suffisante pour satisfaire toutes les objections raisonnables contre la libre diffusion du

nouvel Aliment, la création d'un comité spécialement qualifié (avec Winkles en tête) qui préparerait l'Hérakléophorbia et aurait le contrôle absolu de sa vente. Ce comité posséderait ainsi un monopole exclusif ; et il faut sans doute considérer comme une ironie de la vie le fait que la première et la plus alarmante de cette seconde série de fuites se produisit à moins de cinquante mètres de la maison de campagne que le Dr Winkles occupait à Keston, pendant les mois d'été.

On ne saurait douter maintenant que le refus de Redwood de mettre Winkles dans le secret de la composition de l'Hérakléophorbia IV avait fait naître chez ce digne homme le désir intense et nouveau de se livrer à la chimie analytique. Il n'était pas un manipulateur très expert, et c'est pour cette raison probablement qu'il crut bon de procéder à ses recherches, non pas dans les laboratoires admirablement équipés qui étaient à sa disposition à Londres, mais, sans consulter personne et presque avec un air de mystère, dans le laboratoire primitif et sommaire qu'il avait installé au fond du jardin de sa maison de Keston. Il ne semble avoir fait preuve ni d'une grande énergie ni d'une grande habileté, car on peut conclure qu'il abandonna définitivement ses expériences, après les avoir poursuivies par intermittences pendant environ un mois.

Ce laboratoire de jardin était fort incomplètement équipé. Un robinet fixé sur un tuyau de canalisation l'alimentait d'eau. L'évacuation se faisait par un évier dont le tuyau allait aboutir à l'extrémité de la haie du jardin, au pied d'une aune, dans un étang vaseux et bordé de roseaux, que le ruisseau formait en un coin écarté de la lande. Le tuyau d'écoulement était en mauvais état, et les résidus d'Aliment des Dieux s'échappèrent par une fente pour s'amasser dans une large flaque d'eau, au milieu des roseaux, et cela juste au moment où le printemps s'éveillait.

Tout, dans ce coin vaseux, vibrait d'une activité nouvelle. Du frai de grenouille surnageait, grouillant de minuscules têtards, qui sortaient à peine de leurs enveloppes gélatineuses; de petits escargots aquatiques commençaient à vivre et, sous l'écorce verte des roseaux, des larves de scarabée d'eau cherchaient à s'échapper de la coque de leurs œufs. Le lecteur connaît peut-être les larves du coléoptère appelé, je ne sais pourquoi, dytique (*dytiscus*). C'est un être bizarre, à annelures, très vigoureux et soudain dans ses mouvements, qui nage la tête en bas, avec sa queue hors de l'eau. Sa longueur est de trois à quatre centimètres (pour ceux, du moins, qui n'ont pas absorbé de Boumbouffe) et il a deux mandibules devant sa tête, des mandibules tubulaires avec des pointes acérées,

et par lesquelles il suce le sang de ses victimes.

Les premiers organismes vivants qui goûtèrent aux grains de Boumbouffe en suspension dans l'eau furent les têtards et les colimaçons ; les têtards en particulier s'en montrèrent friands. Mais à peine l'un d'eux commençait-il à prendre des proportions visibles et à s'offrir un ou deux frères moins vigoureux pour varier sa diète végétarienne, que crac : une des larves de dytique lui enfonçait dans le cœur son glaive suceur et recourbé ; ainsi l'Hérakléophorbia IV, en état de solution dans le sang de la victime, pénétrait dans le corps de ce nouveau client. Les seuls organismes vivants qui, en dehors de ces créatures, avaient la moindre chance d'avoir leur part de l'Aliment, étaient les roseaux, l'écume visqueuse et verte de l'eau, et les semis d'herbes aquatiques dans la vase du fond. Le nettoyage complet du laboratoire amena bientôt une nouvelle crue d'Aliment dans la flaque qui déborda et emporta dans l'étang adjacent, sous les racines de l'aune, toute cette sinistre expansion de lutte pour la vie.

Le premier qui découvrit ce qui se passait fut un certain M. Lukey Carrington, répétiteur de sciences, qui, à ses moments de loisir, collectionnait spécialement des algues d'eau douce. A coup sûr, on ne saurait lui envier le mérite de cette découverte. Il était venu passer la journée dans

les prairies de Keston afin de remplir ses tubes à spécimens pour de subséquentes recherches. Sa canne ferrée à la main, et une douzaine de tubes bien bouchés tintinnabulant dans sa poche, il apparut sur la crête sablonneuse et descendit vers l'étang. Un garçon jardinier, juché sur l'escabeau de la cuisine et taillant à la cisaille la haie du Dr. Winkles, aperçut dans le coin inexploré le collectionneur; trouvant l'homme et son occupation assez inexplicables, il se mit à l'épier avec intérêt.

Il vit M. Carrington se baisser au bord de l'étang, la main appuyée contre le vieux tronc de l'aune, plonger ses regards dans l'eau; mais évidemment, il ne put apprécier la surprise et le plaisir avec lesquels M. Carrington entrevit les bulbes énormes et étranges et les filaments des algues visqueuses du fond. Plus un seul têtard n'était visible, tous avaient été dévorés, et il semble que M. Carrington n'ait rien constaté d'anormal en dehors de cette végétation excessive. Il releva ses manches jusqu'au coude, se pencha en avant et enfonça son bras dans l'eau à la poursuite d'un spécimen. Au moment où ses doigts étendus allaient atteindre le fond, de l'ombre fraîche, entre les racines de l'arbre, quelque chose s'élança...

Instantanément, des mandibules acérées s'enfonçaient dans le bras du chercheur...

C'était une bête de forme bizarre, longue de

plus d'un pied, noirâtre, et articulée comme un scorpion. Cette horrible apparition et la vive douleur de la morsure en furent trop pour l'équilibre de M. Carrington. Il se sentit glisser et poussa un cri de terreur. Il tomba la figure en avant dans l'étang.

Le garçon jardinier le vit disparaître et il entendit le clapotis que fit le malheureux homme en se débattant ; puis M. Carrington reparut, sans chapeau, ruisselant et hurlant.

Jamais encore le jeune jardinier n'avait entendu un homme hurler pareillement.

Cet étranger extraordinaire tirait sur quelque chose qui lui pendait d'un côté de la figure. Le sang coulait sur sa joue. Il leva les bras en l'air dans un geste désespéré, se dressa dans un bond frénétique, parcourut une douzaine de mètres en courant, puis tomba à terre, se roula, culbuta sans qu'on pût le distinguer dans les herbes.

En un clin d'œil, le jeune jardinier fut en bas de son escabeau et hors du jardin par un interstice de la haie, ayant heureusement conservé ses cisailles à la main. Tandis qu'il courait à travers les ajoncs, il eut une seconde l'idée de rebrousser chemin, dans la crainte d'avoir affaire à un fou ; mais les cisailles le rassurèrent.

— J'y aurais flanqué ça dans les yeux, — racontait-il plus tard.

Aussitôt qu'il l'aperçut, M. Carrington prit l'attitude d'un homme sain d'esprit, mais désespéré. Il fit mille efforts pour se remettre sur pieds, trébucha, se releva et s'avança à la rencontre du jeune homme.

— Voyez! — cria-t-il. — Je ne peux pas m'en débarrasser.

Avec un frisson d'horreur, le jardinier vit, suspendues à la joue, au bras nu et à la cuisse de M. Carrington et tortillant furieusement leurs corps bruns, souples et vigoureux, ces abominables larves, dont les grandes mandibules enfoncées dans sa chair la suçaient avidement.

Leur étreinte était semblable à celle d'un bulldog, et les efforts que faisait M. Carrington pour détacher le monstre de sa joue n'avaient servi qu'à lacérer son visage, son cou et son veston.

— J'vas l'couper... T'nez bon, M'sieur! — s'écria le jeune homme. Et, avec l'ardeur qu'on a à son âge pour de pareilles besognes, il trancha l'une après l'autre les têtes des assaillants de M. Carrington.

— Youp! — faisait l'exécuteur, avec une grimace à chaque nouveau corps qui tombait.

Si tenaces étaient leurs morsures que les têtes séparées de leur tronc restaient encore un instant furieusement cramponnées à la chair, suçant avec avidité, pendant que le sang s'échappait à flots de

leur cou. Mais, avec quelques coups de cisailles, le jeune homme en vint à bout, et il alla même jusqu'à entamer M. Carrington.

— Je ne pouvais pas m'en débarrasser, — répétait M. Carrington, qui restait planté sur ses jambes, chancelant et saignant à profusion.

Il passa doucement ses mains sur ses blessures et examina le résultat sur ses paumes. Alors ses genoux fléchirent et il tomba de tout son long évanoui entre les cadavres de ses ennemis vaincus qui se tortillaient encore. Fort heureusement, l'idée ne vint pas au jeune homme de jeter de l'eau sur la figure du blessé, car il restait de ces horribles bêtes entre les racines de l'aune. Il retourna par le bord de l'étang, dans le jardin, avec l'intention de chercher de l'aide. Chemin faisant, il rencontra le cocher et le mit au courant de l'affaire.

Quand ils revinrent, ils trouvèrent Mr. Carrington debout, ébloui et faible, mais assez remis pour les prévenir contre les dangers de l'étang.

II

Telles sont les circonstances par lesquelles fut notifiée au monde la nouvelle que l'Aliment avait de nouveau pris la clef des champs. Huit jours plus

tard, les prés de Keston étaient ce que les naturalistes appellent un centre de distribution en pleine activité. Cette fois, ce n'étaient plus ni des guêpes, ni des rats, ni des perce-oreilles, ni des orties ; mais il y eut au moins trois araignées d'eau, plusieurs larves qui, devenues libellules, éblouirent tout le comté de Kent avec leur corps de saphir voltigeant, et une végétation gélatineuse et puante qui déborda hors de la flaque et envoya ses ramifications visqueuses jusqu'au milieu de l'allée principale du jardin du Dr. Winkles. Et cette poussée de roseaux, de prêles et de naïadées ne fut enrayée que lorsque la mare fut à sec.

Il devint bientôt évident pour le public qu'il existait cette fois non pas un seul centre de distribution, mais plusieurs. Il y en avait un à Ealing, on ne saurait en douter maintenant, et c'est de là que vint le fléau des mouches et des araignées rouges ; il y en avait un à Sumbury, qui produisait de grandes anguilles féroces qui s'aventuraient dans les prés environnants et tuaient les moutons ; un autre, à Bloomsbury, donnait au monde une nouvelle race de blattes d'une espèce absolument terrible ; ce dernier centre était situé dans une vieille maison habitée par toute une repoussante vermine.

Inopinément, le monde dut constater que les expériences d'Hickleybrow recommençaient, avec toutes sortes d'exagérations bizarres de vermines

monstrueuses au lieu de poules, de rats et de guêpes géantes. Chaque centre révéla ses caractéristiques selon la faune et la flore locales.

On sait à présent que chacun de ces centres correspondait au voisinage des malades du Dr. Winkles, mais cela n'était à l'époque aucunement apparent. Le Dr. Winkles fut la dernière personne à encourir un reproche en la matière. Il y eut tout naturellement une panique, une indignation passionnée; toutefois, cette indignation ne fut pas dirigée contre le Dr. Winkles, mais contre la Substance, et non pas tant contre la Substance elle-même que contre l'infortuné Bensington, que, depuis le début, l'opinion s'obstinait à considérer comme la seule et unique personne responsable de tout le mal.

La tentative de lynchage qui s'ensuivit est un de ces événements imprévus qui font saillie dans l'histoire et sont, en réalité, les moins significatifs des incidents.

La genèse de ce déchaînement est un mystère. Le noyau de la foule provenait certainement d'un meeting anti-Boumbouffe tenu l'après-midi à Hyde Park et organisé par les extrémistes du parti Caterham. Mais il ne paraît pas que quelqu'un ait en réalité proposé, ni même suggéré l'attentat auquel tant de gens assistèrent. C'est un mystère de la psychologie des foules, un problème dont la

solution pourrait tenter M. Gustave Lebon. Le fait est patent que ce dimanche-là, à trois heures de l'après midi, une foule londonienne remarquablement dense et exaspérée descendit Thursday Street, tout entière au désir d'infliger à Bensington une mort exemplaire qui devait servir d'avertissement à tous les investigateurs scientifiques, et qu'elle fut bien plus près d'accomplir son projet que la foule qui jeta bas les grilles d'Hyde Park vers le lointain milieu du règne de la reine Victoria, — si près même que, pendant l'espace d'une heure, un seul mot aurait décidé du sort du malheureux homme.

Le premier indice qu'il eut de ce qui se passait fut le bruit que faisait l'attroupement au dehors. Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda sans comprendre rien à ce qui se préparait. Pendant une minute, peut-être, avant de se rendre compte pleinement de l'importance du rôle qu'on voulait lui faire jouer dans cette affaire, il contempla la foule qui bouillonnait devant l'entrée, submergeant la douzaine d'agents de police qui barraient le chemin. C'est tout d'un coup que la pensée lui vint que cette multitude hurlante et houleuse en avait après lui. Il était seul dans son appartement, heureusement peut-être, sa cousine Jane ayant été à Ealing prendre le thé avec une parente du côté de sa mère. Et il n'avait pas plus l'idée de la façon dont il fallait agir dans cette circonstance qu'il

n'en avait de l'étiquette à observer le jour du Jugement dernier. Il courait en tous sens dans l'appartement, demandant aux meubles ce qu'il fallait faire, donnant des tours de clef et ouvrant les portes à tort et à travers, se ruant aux issues et aux fenêtres, quand le concierge entra.

— Il n'y a pas un moment à perdre, Monsieur, — dit-il. — Ils ont eu le numéro de votre appartement, sur le tableau, dans le vestibule, en bas ! Ils montent tout droit.

Il poussa en hâte M. Bensington dans le couloir qu'envahissait déjà le tumulte des gens montant le grand escalier, ferma la porte derrière eux et passa dans l'appartement opposé, au moyen d'une double clef.

— C'est notre seule chance, maintenant, — fit-il.

Il ouvrit vivement une fenêtre qui donnait sur une petite cour d'aération et indiqua le mur garni de crampons de fer qui formaient une échelle rudimentaire et périlleuse pouvant servir au sauvetage des étages supérieurs en cas d'incendie. Il aida M. Bensington à grimper sur la fenêtre et lui montra de quelle façon il devait empoigner les barreaux ; puis, il se lança à sa suite, le stimulant et lui cognant les jambes avec un trousseau de clefs chaque fois que le malheureux inventeur cessait de monter. Par instants, Bensington se figurait qu'il lui faudrait éternellement escalader cette

échelle verticale sans plus jamais s'arrêter. Au-dessus, le parapet était inaccessiblement lointain, plusieurs kilomètres, peut-être... Au-dessous... Il ne tenait pas à penser à ce qu'il y avait dessous.

— Halte-là! — cria le concierge en lui saisissant la cheville.

Ce fut absolument horrible de se sentir prendre ainsi la cheville, et il serra de toutes ses forces le barreau de fer en poussant un faible cri de terreur.

Il se rendit compte que le concierge brisait un carreau et ouvrait une fenêtre; puis, qu'il franchissait d'un saut de côté une énorme distance et enfin lui donnait impatiemment certaines indications.

M. Bensington, avec beaucoup de précautions, tourna la tête jusqu'à ce qu'il pût voir le concierge.

— Descendez six échelons, — commanda l'homme.

Toute cette gymnastique paraissait quelque peu absurde, mais prudemment M. Bensington abaissa une jambe.

— Ne me tirez pas! — cria-t-il au moment où l'autre faisait mine de l'aider.

Il se disait que passer de l'échelle à la fenêtre serait un exploit respectable pour un renard volant, et ce fut plutôt avec l'idée d'un suicide décent que dans le moindre espoir de réussir un pareil saut qu'il s'élança finalement, pendant que

le concierge le tirait avec une vigueur brutale jusqu'à l'intérieur.

— Vous allez rester ici, — ordonna l'homme ; — mes clefs sont inutiles, c'est une serrure américaine. Je vais sortir en claquant la porte derrière moi, vous serez enfermé. N'allez pas à la fenêtre, c'est tout ce que je vous recommande. Jamais je n'ai vu une foule aussi surexcitée. S'ils croient que vous êtes sorti, ils se contenteront probablement de tout briser chez vous...

— Mais le tableau indiquait « Rentré », — dit Bensington.

— Ah ! N'importe, il vaut mieux qu'on ne vous trouve pas...

Il disparut, et la porte claqua derrière lui.

Bensington était abandonné à sa propre initiative, et son initiative le mena sous le lit.

C'est là que bientôt Cossar le découvrit.

La terreur avait plongé ce pauvre Bensington dans un état quasi-comateux, car Cossar avait dû enfoncer la porte à coups d'épaule en prenant son élan à plusieurs reprises à travers la largeur du corridor.

— Sortez de là-dessous, Bensington. N'ayez pas peur. C'est moi. Il faut nous tirer d'ici, ils mettent le feu à la maison. Tout le personnel et les locataires prennent la fuite. C'est heureux que j'aie pu mettre la main sur le concierge. Allons, arrivez.

Bensington, avançant la tête aperçut sur le bras de Cossar d'inexplicables vêtements et, chose incroyable, dans sa main un bonnet noir.

— Ils saccagent tout ! — fit Cossar. — S'ils ne réussissent pas à mettre le feu, ils vont monter jusqu'ici. Les troupes ne seront peut-être pas arrivées avant une heure. Il y a cinquante pour cent d'escarpes dans la foule et, plus grand est le nombre des appartements qu'ils peuvent cambrioler, plus ils sont contents. Evidemment... Ils ne laisseront rien. Mettez cette robe et ce bonnet, Bensington, et nous filerons ensemble.

— Vous pensez que... ? — commença Bensington avançant encore sa tête à la façon d'une tortue.

— Je pense qu'il faut sortir de là-dessous et enfiler ces frusques ! Evidemment !...

Avec une véhémence soudaine, il arracha Bensington de dessous le lit, et se mit à le vêtir en vieille femme de ménage.

Il releva les jambes du pantalon et lui fit ôter ses pantoufles tailladées, lui retira son faux-col, sa cravate, son veston et son gilet, lui passa un jupon noir par-dessus la tête, puis lui endossa une chemisette de flanelle rouge et un corsage. Il lui enleva ses lunettes par trop caractéristiques et lui fourra le bonnet sur la tête.

— Vous étiez né pour faire une vieille femme, — remarqua Cossar, en nouant les rubans du bonnet.

Puis ce fut le tour du châle et enfin des bottines à élastique, terrible épreuve pour les cors ; et alors, le déguisement fut complet.

— Tournez-vous... Encore... — commanda Cos-sar, et Bensington obéit. — C'est parfait.

C'est sous ce costume, s'embarrassant gauchement dans la jupe, proférant d'une voix de fausset de pusillamines imprécations sur sa propre tête pour mieux soutenir son rôle, et accompagné par les rugissements d'une foule décidée à le lyncher, que le découvreur de l'Hérakléophorbia IV descendit le grand escalier des Chesterfield Mansions, couvoyant cette multitude déchaînée, et c'est ainsi qu'il s'échappa du courant d'événements qui constitue notre récit.

Jamais plus, après cette fuite, il ne se trouva mêlé au prodigieux développement de l'Aliment des Dieux, lui qui, de tous les hommes, avait fait le plus pour le lancer.

Ce petit homme, qui était le fauteur de toute l'affaire, passe hors de notre histoire, et quelque temps après il passa entièrement hors du monde des choses visibles et racontables. Mais, pour cette raison que ce fut lui qui lança sur le monde la redoutable substance, il est convenable de consacrer à sa sortie une page intercalaire.

On peut se le représenter sur ses derniers jours comme les gens de Tunbridge Wells finirent par

le bien connaître. Car ce fut à Tunbridge Wells qu'il reparut après une obscurité temporaire et dès qu'il eut pleinement compris combien exceptionnelle et dénuée de sens avait été cette furie de destruction. Il reparut sous l'aile de cousine Jane, s'imposant, à l'exclusion de toute autre préoccupation, un traitement destiné à le remettre des suites de la secousse nerveuse provoquée par son lynchage manqué, et totalement indifférent, semblait-il, aux batailles qui faisaient rage alors autour des nouveaux centres de distribution et à propos des Enfants de l'Aliment.

Il prit ses quartiers à l'Hôtel Hydrothérapique du Mont Glorieux, où l'on trouve toutes les commodités possibles pour les bains en tous genres, bains carbonatés, bains créosotés, traitement galvanique et faradique, massage, bains résineux, bains d'amidon, bains de ciguë, bains de lumière, bains de chaleur, bains de son, bains de goudron, etc., et il consacra ses facultés au développement de ce système de traitements qui était encore imparfait quand il mourut. Parfois, il faisait une promenade en voiture, soigneusement revêtu de fourrures nombreuses, ou bien, quand ses jambes le lui permettaient, il allait à pied jusqu'aux Pantiles et là, sous l'œil vigilant de sa cousine Jane, il s'ingurgitait un verre d'eau ferrugineuse.

Ses épaules voûtées, son aspect frêle et ses lu-

nettes firent de lui une des « curiosités » de Tunbridge Wells. Personne ne lui témoignait la moindre malveillance et, à vrai dire, la ville et l'hôtel paraissaient fort honorés de sa glorieuse présence. Rien maintenant ne pouvait lui dérober cette gloire ; et, encore qu'il préférât ne pas suivre dans les journaux le développement que prenait sa grande découverte, ce n'était pas le mécontentement qui déridait sa bouche et éclairait un instant son œil, lorsque, traversant le vestibule de l'hôtel ou suivant le chemin des Pantiles, il entendait murmurer :

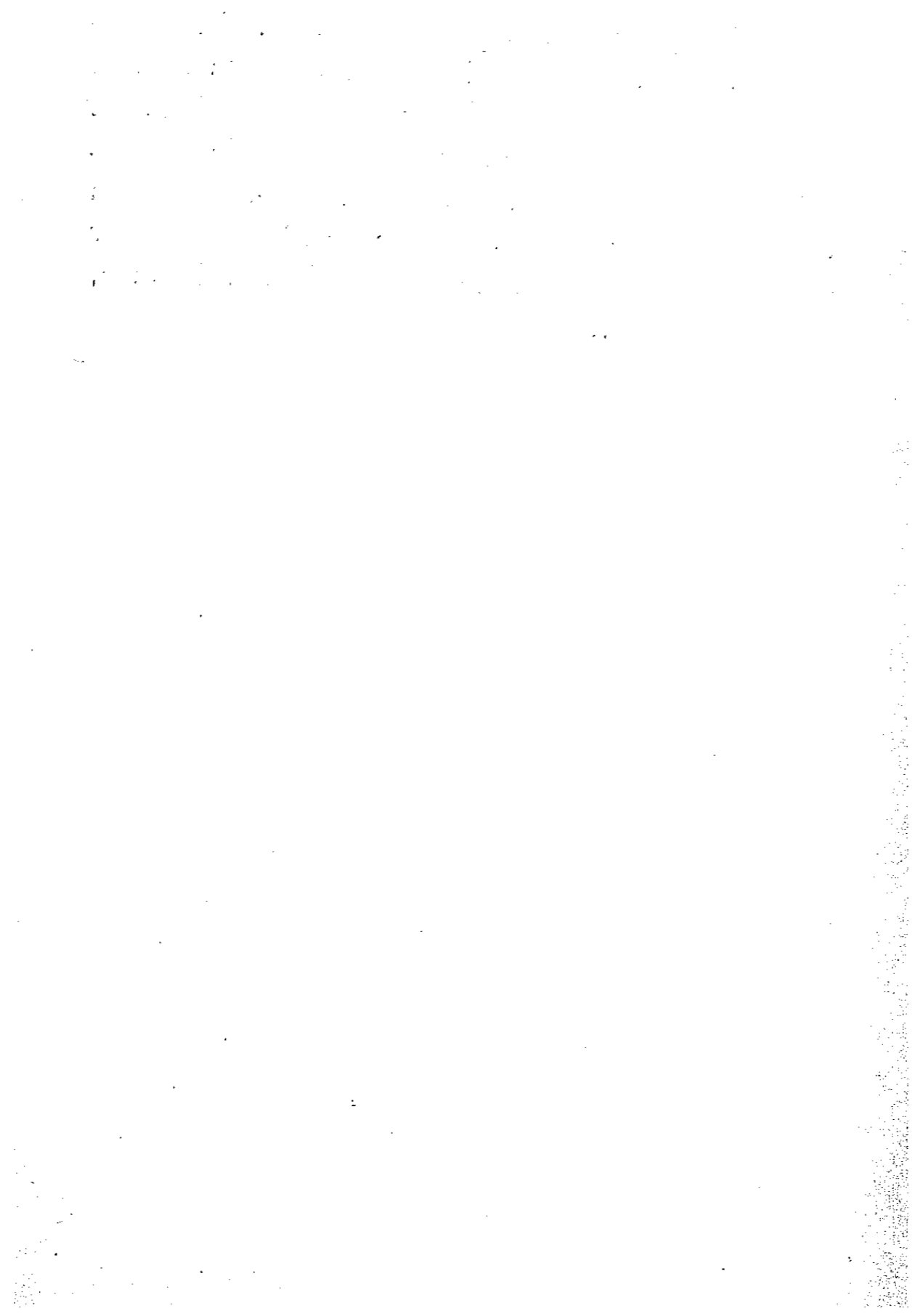
— Le voilà ! C'est Lui !

Ce petit homme, ce minuscule bonhomme avait lancé sur le monde l'Aliment des Dieux ! On ne sait vraiment ce qu'il y a de plus surprenant, de la grandeur ou de la petitesse de ces hommes de science. Imaginez-vous-le, là, aux Pantiles, dans sa pelisse de fourrure, debout auprès du revêtement de faïence d'où la source s'échappe et tenant à la main le verre d'eau ferrugineuse qu'il porte parfois à ses lèvres. Par-dessus la monture d'or des lunettes, un œil brillant est fixé avec une expression d'inscrutable sévérité sur cousine Jane.

— Hum ! — fait-il, et il avale une gorgée.

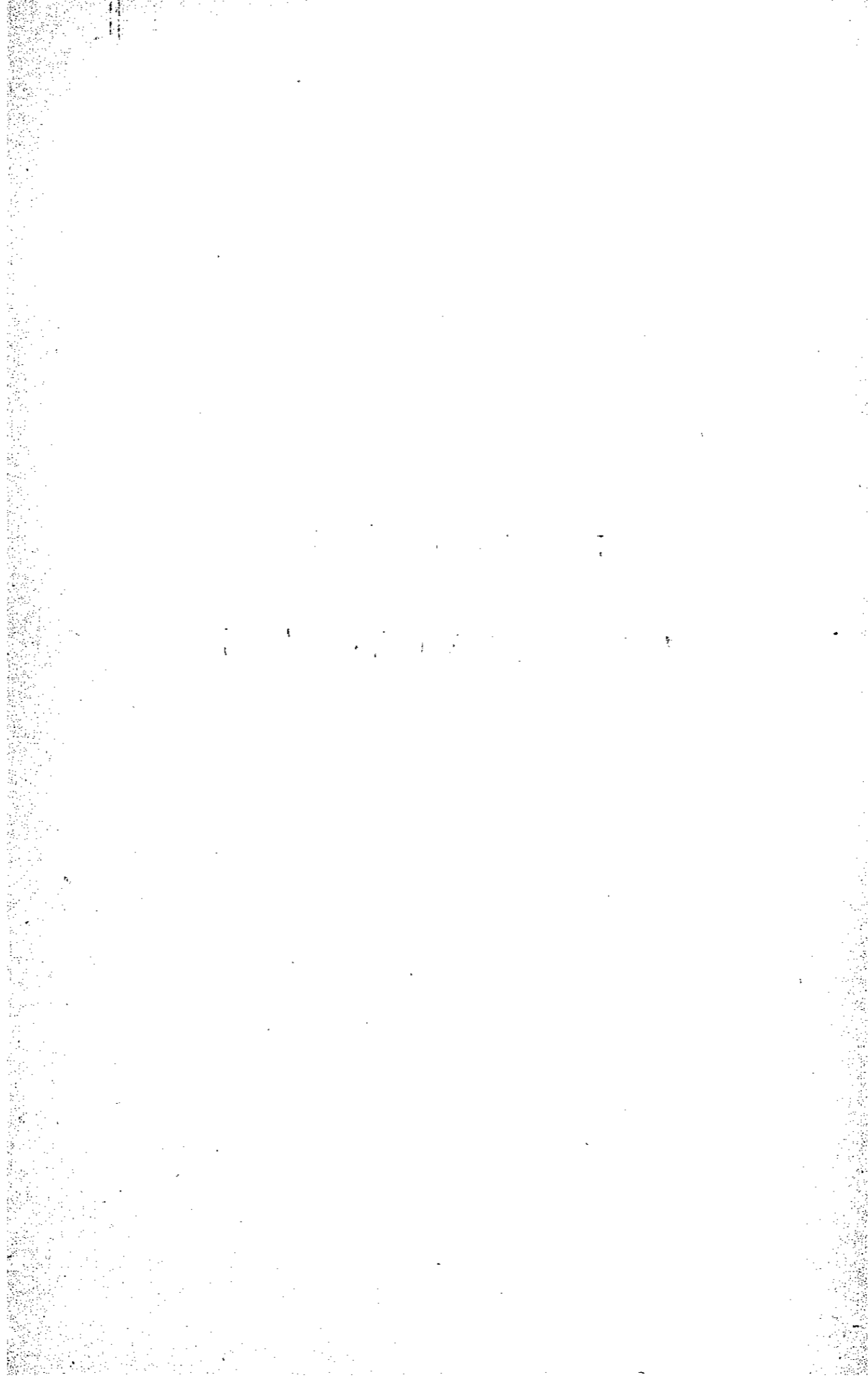
Tel est le souvenir que nous gardons de l'auteur de notre merveilleuse découverte, et nous l'abandonnons, forme diminuant peu à peu dans la perspective, pour passer au vaste tableau qui s'est

dessiné autour de lui, pour passer à l'histoire de son Aliment : comment les enfants géants chacun de leur côté grandirent jour après jour dans un monde trop petit pour eux, et comment le filet des lois et des réglementations spéciales qu'élaborait la commission de la Boumbouffe se rétrécissait sur eux, avec chaque nouvelle année de leur croissance, jusqu'à ce que...



LIVRE DEUXIÈME

L'ALIMENT AU VILLAGE



CHAPITRE PREMIER

L'AVÈNEMENT DE LA GRANDEUR

I

Notre thème, qui débuta d'une manière si réduite dans le laboratoire de M. Bensington, s'est déjà répandu et ramifié, et dès lors tout notre récit se dissémine. Retracer la marche de l'Aliment des Dieux, c'est suivre les ramifications d'un arbre qui donne sans cesse de nouvelles branches. En peu de temps, à peine le quart d'une vie humaine, l'Aliment s'était infiltré et accru, depuis son point de départ à la petite ferme d'Hickleybrow, et avait envahi le monde entier avec sa renommée et la menace de sa puissance. Il s'étendit hors d'Angleterre fort rapidement. Bientôt, en Amérique, sur tout le continent européen, au Japon, en Australie, et finalement d'un bout à l'autre du monde, la terrible substance travaillait à ses fins inévitables ; tou-

jours, elle y travaillait lentement, par des moyens indirects et contre toute résistance. C'était l'insurrection de la grandeur. En dépit des préjugés, en dépit des lois et des ordonnances, en dépit de tout ce conservatisme obstiné qui est la base de l'organisation humaine, l'Aliment des Dieux, une fois qu'il avait reçu une première impulsion, poursuivait son progrès subtil et invincible.

Les enfants de l'Aliment croissaient régulièrement pendant toutes ces années, c'était là le fait capital de l'époque. Mais ce sont les « fuites » qui fournissent les péripéties de l'histoire. Les enfants alimentés dès le début grandirent ; bientôt il y en eut d'autres qui grandirent aussi, et toutes les meilleures intentions du monde ne purent arrêter les fuites qui se produisirent indiscontinûment. L'Aliment s'obstinait à fuir avec l'opiniâtreté d'une chose vivante. La farine, traitée avec cette substance, se transformait, par le temps sec, et presque intentionnellement, eût-on dit, en une poudre impalpable que la plus légère brise soulevait et transportait. Le village de Pangbourne, dans le Berkshire, lutta contre des fourmis géantes. Trois hommes furent mordus et moururent.

Ici ou là, une panique se produisait, il fallait se défendre, et le fléau assaillant était repoussé, laissant toujours derrière lui, dans les détails les plus obscurs de la vie, quelque chose de changé à

jamais. Ou bien c'était un soudain et effarant envahissement, une rapide poussée de végétations monstrueuses, une dispersion par le monde de chardons colossaux, ou de cafards énormes qu'il fallait abattre à coups de fusil, ou des vols de mouches démesurées.

En des lieux éloignés, furent livrés des combats étranges et désespérés. Des héros se révélèrent pour la cause de la petitesse...

Les hommes acceptèrent l'intrusion de ces incidents dans leur existence, et ils y firent face avec les expédients du moment et en se disant les uns aux autres qu'il n'y avait « aucun changement dans l'ordre essentiel des choses ». Après la première panique, et en dépit de son éloquence, Caterham devint une figure secondaire dans le monde politique, et resta aux yeux des hommes le défenseur de mesures extrêmes.

Ce n'est que lentement qu'il se fraya un chemin vers une situation prépondérante dans les affaires publiques. « Il n'y avait aucun changement dans l'ordre essentiel des choses. » Le Dr Winkles, ce maître éminent de la pensée moderne, était très affirmatif sur ce point et les promoteurs de ce qu'on appelait alors le Libéralisme progressiste exprimèrent avec une énergie émue le peu de sincérité réelle de leur progrès. Leur rêve, paraissait-il, roulait entièrement sur de petites nations, de petites

langues, de petites familles vivant chacune sur sa petite ferme. La mode des choses petites et nettes fut en vogue. Être grand fut considéré comme vulgaire, et les mots délicat, net, mignon, miniature, « minutieusement parfait », devinrent les dominantes de l'approbation critique.

Cependant, avec tranquillité et prenant leur temps, comme il convient à des enfants, les jeunes humains nourris de l'Aliment des Dieux grandissaient dans un monde qui se modifiait pour les recevoir ; ils amassaient de la force et du savoir, devenaient individuels et assidus, et s'élevaient lentement vers les dimensions de leur destinée. Bientôt, ils semblèrent faire naturellement partie du monde ; tous ces préludes de grandeur prirent rang parmi les phénomènes naturels, et l'on s'étonnait qu'il n'en eût pas toujours été ainsi. Aux oreilles des hommes parvinrent des rumeurs sur ce que les enfants géants pouvaient accomplir.

— C'est stupéfiant — disait-on sans la moindre trace de stupéfaction.

Les journaux populaires s'occupaient des trois fils Cossar et racontaient comment ces enfants extraordinaires soulevaient de gros canons, lançaient des masses de fer à quatre cents mètres et faisaient des sauts de soixante mètres de long. On prétendait qu'ils creusaient un puits, plus profond qu'aucun des puits ou des mines que l'homme eût

jamais faits, pour chercher les trésors que la terre pouvait renfermer.

Ces enfants, racontaient les journaux, aplaniront les montagnes, lanceront des ponts sur les mers, creuseront les entrailles de la planète à l'instar d'un rayon de miel :

— Fabuleux ! — s'écriaient les humains de petite dimension. — Fabuleux, n'est-ce pas ? Quelles commodités nous aurons !

Et ils s'en allaient à leurs affaires, comme s'il n'existait pas sur la terre cette chose qu'on appelait la Nourriture des Dieux. En vérité, ces fantaisies n'étaient que les indices et les promesses des facultés que posséderaient un jour les enfants de l'Aliment. Ce n'était encore de leur part que jeux d'enfants, rien de plus que l'usage d'une force dans laquelle aucun dessein ne se manifestait. Ils ne se connaissaient pas pour ce qu'ils étaient : les enfants d'une nouvelle race, grandissant lentement. Leur force de géants croissait de jour en jour, leur vouloir de géants avait encore à trouver son dessein et son but...

A les considérer dans une perspective de temps raccourcie, ces années de transition eurent le caractère d'une série d'événements consécutifs ; mais, à dire vrai, personne ne vit l'avènement de la grandeur dans le monde, de même que personne au monde ne vit qu'après des siècles, comme un uni-

que événement, la grandeur et la décadence de Rome. Ceux qui vivaient en ce temps-là étaient trop mêlés à ces incidents pour les voir dans leur ensemble, comme une évolution unique. Les gens sages eux-mêmes se figuraient seulement que l'Aliment ne donnait au monde qu'une récolte de productions désordonnées, sans utilité et hors de contrôle, qui pouvaient causer un certain trouble et un certain ébranlement, mais qu'à cela se bornerait l'effet sur l'ordre et le système établis de l'organisation humaine.

Pour un observateur au moins, la chose la plus stupéfiante de toute cette période où les menaces s'accumulaient est l'invincible inertie de la masse du peuple, sa tranquille et persistante ignorance des énormités ambiantes et des promesses d'énormités plus démesurées encore. De même qu'au bord d'une cataracte, un cours d'eau aura une surface très unie, très calme, de même tout ce qu'il y avait en l'homme de conservateur s'obstinait, en ces jours-là, à croire à sa sereine suprématie. La réaction devint populaire ; on parlait de la banqueroute de la science, de l'extinction du progrès, de la prépondérance du mandarinisme, et autres babillages, au milieu de l'écho des pas des enfants de l'Aliment. Toutes les révolutions tâtilloises et inutiles d'autrefois, avec les foules de sottises petites gens chassant quelque sot petit monarque et tels

exploits de ce genre, avaient depuis longtemps disparu des mœurs, sans avoir la moindre chance de se reproduire; mais, malgré cela, le changement n'avait ni cessé ni disparu, il n'avait fait que se transformer. Le Nouveau arrivait à sa façon et en dehors de l'ordinaire compréhension du monde.

Raconter pleinement son avènement serait écrire une interminable histoire; mais partout il y avait une chaîne parallèle d'événements. Par conséquent, narrer comment le Nouveau se manifesta en un endroit c'est raconter l'ensemble au moyen d'un détail.

Le hasard voulut qu'une semence égarée d'immensité tombât dans le joli petit village de Cheasing Eyebright, dans le comté de Kent : on peut essayer de relater l'histoire de sa bizarre germination en cet endroit et de la futile tragédie qui en résulta. En se laissant guider par ce fil unique, pour ainsi dire, on pourra montrer la direction suivant laquelle tout ce tissu complexe d'événements s'échappa du métier du temps.

II

Cheasing Eyebright possédait naturellement un vicaire. Il y a vicaire et vicaire, et entre tous j'aime

surtout le vicaire innovateur; mais j'aime moins le professionnel panaché, — progressiste et réactionnaire à la fois. Le vicaire de Cheasing Eyebright était des moins innovateurs, petit homme fort digne, gras et dodu, mûr et conservateur.

Il convient de retourner en arrière dans notre récit pour parler de lui; il s'appareillait exactement à sa paroisse, et le meilleur aspect sous lequel on puisse se les représenter ensemble est leur aspect habituel, comme put les voir M^{me} Skinner, quand (vous vous rappelez sa fuite), par un beau soir, dans ces rustiques sérénités, elle apporta l'Aliment sans que personne en eut le moindre soupçon.

Le village, dans la splendeur du couchant, se montrait sous ses plus beaux atours. Il était accroupi dans la vallée, au pied des bois de hêtre, chapelet de maisons aux toits de chaume ou de tuiles rouges, avec destouffes de buisson ardent de chaque côté des portes d'entrée à claire-voie, maisons qui se rassemblaient de plus en plus serrées, à mesure que la route s'éloignait des ifs du pourtour de l'église et se rapprochait du pont. Le presbytère laissait apercevoir, sans trop d'ostentation, entre les arbres, passé l'auberge, sa façade dix-huitième siècle patinée par le temps, et le clocher se dressait juste au creux de la dépression formée par la vallée dans le profil des collines. Un cours d'eau sinueux, frêle inter-

mittence d'azur et d'écume, scintillait entre d'épaisses bordures de roseaux, de reines des prés, d'herbe aux écus et de saules pleureurs. Dans la tiédeur du soleil couchant, le paysage tout entier avait ce caractère curieusement anglais de culture avancée, cet aspect de tranquille achèvement qui singe la perfection.

Le vicaire, lui aussi, avait un air moelleusement mûr. Il avait habituellement et essentiellement l'air mûr, presque blette, un bébé mûr, né dans une classe sociale mûre, un petit garçon blet et juteux. On devinait, bien avant qu'il l'eût mentionné, qu'il avait été envoyé tout jeune dans une école aux murs couverts de lierre, possédant des traditions magnifiques, des accointances aristocratiques, mais dépourvue de laboratoire pour les sciences chimiques et physiques; et que de là il avait été achever ses études dans un collège vénérable du style gothique le plus mûr. Il ne possédait guère dans sa bibliothèque que de fort antiques volumes, et les plus récents étaient un vieux dictionnaire théologique et quelques recueils de bons sermons datant d'avant le méthodisme. Homme de taille moyenne, un peu raccourci d'aspect par ses dimensions équatoriales, sa figure, qui avait toujours été mûre, était maintenant climatériquement blette. Une barbe de David cachait la redondance de son menton : par raffinement il ne portait pas de chaîne

de montre, et ses modestes vêtements ecclésiastiques sortaient de chez un des bons faiseurs de Londres.

Assis, les mains posées sur les genoux, il clignotait vers le village, dans une approbation béate, agitant dans la direction des maisons sa main potelée. Il entonna son refrain coutumier.

— Que peut-on désirer de mieux?... Nous sommes heureusement situés, — insinuait-il, avec douceur. — Nous sommes retirés au milieu des collines — risquait-il, pour expliquer définitivement : — Nous sommes hors de tout cela.

Car son ami et lui venaient de s'entretenir des abominations du temps présent, de la démocratie, de l'enseignement laïque, des maisons à quinze étages, des automobiles, de l'invasion américaine, de l'indifférence du public, et de la disparition du bon goût.

— Nous sommes en dehors de tout cela, — répéta-t-il, et au moment même où il parlait, le bruit des pas de celle qui s'avancait frappa son oreille et le fit se retourner.

Imaginez-vous la démarche obstinée et tremblotante de la vieille, sa main décharnée cramponnée après son fardeau, son nez, qui était son trait principal, tout ridé dans son effort résolu et essoufflé. Vous voyez les pavots se dandinant fatalement sur son chapeau, et ses bottines à élastiques, blan-

ches de poussière, lentement et irrévocablement tournées l'une à l'est et l'autre à l'ouest, et apparaissant à tour de rôle sous ses jupes trop courtes; sous son bras, captif récalcitrant, un parapluie disloqué se balançait et glissait. Qu'y avait-il là pour prévenir le vicaire que ce grotesque et antique fantoche, en tant qu'il s'agissait du village confié à ses soins spirituels, n'était rien moins que le Hasard Fécond, l'Imprévu, la Sorcière que les faibles humains appellent le Destin. Mais, pour nous, vous comprenez, ce n'est pas autre chose que M^{me} Skinner.

Comme elle était trop encombrée pour faire au vicaire une révérence, elle feignit de ne pas le voir, non plus que son ami, et elle passa ainsi à trois mètres d'eux, descendant vers le village. Le vicaire contempla en silence la lente démarche de la vieille, tout en mûrissant une remarque pour leur conversation.

L'incident était pour lui dénué d'importance. Les vieilles femmes ont porté des paquets depuis que le monde est monde, *cere perennius*. Quelle importance cela peut-il avoir?

— Nous sommes en dehors de tout cela, — dit encore le vicaire. — Nous vivons dans une atmosphère de choses simples et permanentes. On vit et on travaille, les simples semailles et la simple moisson.

Il se montrait toujours plein d'attendrissement

pour ce qu'il appelait les choses permanentes.

— Tout change, — répétait-il à tout propos —
mais l'humanité... *ære perennius*.

Tel était le vicaire. Il se complaisait aux citations
classiques soigneusement mal appliquées.

Au bord de la route, plus bas, M^{me} Skinner, iné-
légente mais résolue, se débattait curieusement
dans la barrière tournante qui fermait le pré de
Wilmerding et coupait le chemin de traverse.

III

Nul ne sait ce que le vicaire pensa des vesses de
loup géantes.

Indubitablement, il fut des premiers à les décou-
vrir. Elles étaient parsemées au long du sentier
qui allait du talus abrupt à l'entrée du village,
sentier qu'il fréquentait quotidiennement dans sa
promenade hygiénique. Il y avait en tout, du pre-
mier au dernier, trente de ces champignons anor-
maux. Le vicaire les examina un à un et les piqua
pour la plupart une ou deux fois avec le bout de
sa canne. Il voulut, tel Ixion, en mesurer une avec
ses bras, mais elle éclata sous son étreinte.

Il en parla à divers paroissiens, assurant qu'el-
les étaient merveilleuses, et à sept auditeurs diffé-

rents au moins, il relata l'histoire bien connue de la dalle qui fut soulevée par des champignons poussant dessous. Il chercha dans son dictionnaire botanique s'il ne s'agissait pas du *Lycoperdon caelatum* ou *giganteum*, car, comme tous ceux de son espèce, depuis que Gilbert White était devenu fameux, il faisait son petit Gilbert White. Sa marotte favorite était de protester contre l'appellation de *giganteum*.

On ignore s'il remarqua que ces sphères blanches se trouvaient dans le sentier même que la vieille femme de la veille avait suivi, ou s'il constata que la dernière se gonflait à moins de vingt mètres de la barrière des Caddles. S'il fit ces remarques, il ne tenta aucunement de les consigner par écrit. Ses observations en matière de botanique étaient ce que le genre inférieur des gens de science désigne sous le nom « d'observations disciplinées ». Vous cherchez à découvrir certaines caractéristiques définies, et vous négligez tout le reste. Et le vicaire ne fit rien pour rapprocher ce phénomène de la remarquable expansion du bébé des Caddles, expansion qui se poursuivait maintenant depuis plusieurs semaines, à vrai dire depuis que, un mois environ auparavant, par un dimanche après midi, Caddles, en visite chez sa belle-mère, avait entendu M. Skinner — défunt depuis lors — se vanter des résultats obtenus dans l'élevage de la volaille.

IV

La croissance des vesses de loup survenant après l'expansion de l'enfant des Caddles aurait bien dû vraiment ouvrir les yeux du vicaire. Ce dernier phénomène s'était déjà jeté dans ses bras... d'une façon presque irrésistible, lors du baptême.

Le marmot s'était mis à brailler avec une violence assourdissante quand tomba sur son front l'eau qui scellait son divin héritage et consacrait son droit au nom de « Albert-Edouard Caddles ». Il avait alors dépassé le poids que sa mère pût porter, et Caddles, ployant sous le fardeau, mais narguant triomphalement les parents quantitativement inférieurs, le rapporta vers les bancs qu'occupaient les invités au baptême.

— Je n'ai jamais vu un enfant pareil, — déclara le vicaire.

Ce fut le premier indice public que l'enfant, qui avait commencé sa carrière terrestre avec un peu plus de six livres, se proposait, somme toute, de faire honneur à ses parents. Bientôt il fut clair que non seulement il leur ferait honneur, mais qu'il serait leur gloire. Et, moins d'un mois après, leur gloire resplendissait d'un éclat qui, pour des gens dans la situation des Caddles, devenait inconvenant.

Le boucher pesa l'enfant onze fois. C'était un homme très laconique et il eut vite épuisé son vocabulaire. La première fois, il dit : « C'est un fameux gars ! » La seconde, il s'écria : « Ma parole ! » La troisième, il bredouilla : « Ah ! bien, Madame ! » Les fois suivantes, il se contenta de souffler comme un bœuf, de se gratter la tête et de lancer à ses balances un regard de méfiance.

Chacun, à ces occasions, venait voir le « Gros Bébé » ainsi qu'il fut baptisé d'un commun accord. La plupart remarquaient : « Il pousse, le gaillard ! » Et presque tous disaient : « Eh, bien ! petiot ? » Miss Fletcher vint et protesta : « Ah ! non, jamais de la vie ! » Elle n'avait, d'ailleurs, rien à craindre.

Lady Wondershoot, le tyran du village, arriva le lendemain de la troisième pesée et inspecta de près le phénomène, en arborant une face-à-main qui le fit hurler de terreur.

— C'est un enfant exceptionnellement grand, — annonça-t-elle à la mère d'un ton décisif. — Il faut que vous en preniez un soin exceptionnel. Naturellement, ça ne continuera pas sur ce pied-là, puisqu'il est nourri au biberon, mais nous ferons ce que nous pourrons pour lui. Je vous enverrai un surplus de flanelles.

Le docteur vint, mesura l'enfant avec un mètre à ruban et inscrivit les chiffres sur son calepin. Le vieux M. Drifthassock, qui dirigeait une ferme près

du haut Marden, fit un détour de trois kilomètres pour amener un marchand d'engrais contempler le bambin. Le marchand s'enquit trois fois de l'âge de l'enfant et déclara finalement qu'il en restait bleu. Il laissa à deviner comment et pourquoi il était bleu : apparemment à cause des dimensions de l'enfant. Il conseilla aussi de l'envoyer à un concours de bébés. Et toute la journée, après les heures de la classe, les gamins et les gamines du village ne cessaient de venir et de demander :

— S'il vous plaît, M^{me} Caddles, voulez-vous nous laisser regarder le bébé, s'il vous plaît, m^{me} ?

Si bien qu'à la fin M^{me} Caddles dut y mettre un terme.

Au milieu de cet émerveillement survenait la vieille M^{me} Skinner, qui restait debout à quelques pas en arrière, chacun de ses coudes pointus dans une de ses mains décharnées, souriant sous cape et derrière son nez, souriant continuellement d'un sourire d'une profondeur infinie.

— Jusqu'à cette vieille sorcière de grand'mère qui en a l'air ravi, — disait lady Wondershoot. — Je ne suis pourtant guère satisfaite de la voir revenue au village.

Naturellement, comme pour la plupart des enfants des villageois, l'élément charitable était déjà intervenu, mais l'enfant fit bientôt comprendre, par ses

colossales pleurnicheries, qu'en ce qui concernait au moins l'approvisionnement de son biberon, cet élément n'était pas encore intervenu suffisamment.

L'émerveillement, avait-il été prédit, ne devait pas durer huit jours, et, cependant, on ne cessa de s'émerveiller sur cette croissance insolite pendant deux fois ce temps, et davantage. Et alors, au lieu de reculer à l'arrière-plan et de laisser place à d'autres merveilles, le marmot continua de croître plus que jamais.

Lady Wondershoot l'apprit avec une surprise infinie des lèvres de son intendante, M^{me} Greenfield.

— Caddles est encore en bas ? Plus de lait pour l'enfant ? Mais, ma chère, ça n'est pas possible ! Cette créature mange comme un hippopotame ! Je suis sûre que ce n'est pas vrai.

— J'espère et je suis sûre qu'on ne veut pas tromper Madame, — répondit M^{me} Greenfield.

— C'est si difficile de savoir avec ces gens, — reprit lady Wondershoot. — Je vous en prie, ma chère, rendez-vous chez eux cette après-midi et voyez vous-même s'il prend bien tout ce lait. Si gros qu'il soit, je ne puis concevoir qu'il lui faille près de quatre litres de lait par jour.

— Il n'a aucun titre spécial à les avoir, Madame, — répondit M^{me} Greenfield.

La main de lady Wondershoot trembla, avec cette sorte d'émotion des dames de charité, cette

rage soupçonneuse qui s'éveille chez tous les vrais aristocrates à la pensée que les classes inférieures ont après tout les mêmes infériorités que les supérieures et — c'est là l'endroit sensible — leur rendent des points à ce jeu-là.

Mais, lors de sa visite, M^{me} Greenfield ne put découvrir aucune trace de malversation, et l'ordre fut donné de fournir quotidiennement une provision supplémentaire de lait pour le jeune Caddles. A peine cette première provision de lait était-elle livrée que Caddles reparaisait en s'excusant avec une humilité apeurée.

— Nous en avons pris le plus grand soin, je vous l'assure, madame Greenfield, mais c'est lui qui les fait craquer. Ils se déchirent avec tant de violence, Madame, qu'un bouton est allé casser un carreau de la fenêtre, Madame, et un autre est venu me cingler ici, Madame.

Quand lady Wondershoot apprit que le surprenant marmot avait positivement fait éclater ses belles robes charitables, elle décida de parler elle-même à Caddles. Il comparut devant elle, avec les cheveux hâtivement lissés et mouillés à la main, la gorge serrée, et cramponné aux bords de son chapeau comme à une ceinture de sauvetage. En entrant, il crut perdre la tête et trébucha dans le tapis.

Lady Wondershoot adorait sabouler Caddles,

qui était pour elle le représentant idéal de la classe inférieure, pauvre être abject, fidèle, laborieux et incroyablement incapable d'assumer une responsabilité. Elle lui déclara que la façon dont l'enfant grandissait devenait une affaire sérieuse.

— C'est son appétit, Madame, — fit Caddles en élevant un peu la voix. — L'enrayer, Madame ? C'est pas possible. Quand on ne lui donne pas son compte il se débat, il pleure, il hurle que ça vous fend le cœur. Nous n'avons pas le courage de lui refuser, Madame. Si on le faisait, les voisins interviendraient...

Lady Wondershoot résolut de consulter le médecin de la paroisse.

— Voici ce que je veux savoir, — expliqua la dame. — Est-il bon que cet enfant prenne une quantité aussi extraordinaire de lait ?

— La ration ordinaire d'un enfant de cet âge — répondit le docteur, — est d'un litre à un litre et demi par jour. Je ne vois pas que vous soyez tenue d'en fournir davantage. Si vous le faites, c'est par pure générosité. Sans doute, nous pourrions essayer la quantité légitime pendant quelques jours. Mais je dois avouer que l'enfant me paraît physiologiquement différent. C'est peut-être une aberration de la nature, un cas d'hypertrophie générale.

— Cela n'est pas équitable vis-à-vis des autres

enfants de la paroisse, — dit lady Wondershoot. — Je suis sûre que nous aurons des plaintes, si cela continue.

— Je ne vois pas que personne soit obligé de donner plus que la ration régulière. Nous pourrions insister pour qu'il s'en contente, ou, s'il ne le peut, l'envoyer alors comme un cas spécial à l'hôpital.

— Je suppose, — fit lady Wondershoot, réfléchissant, — qu'à part la taille et l'appétit de l'enfant, vous ne lui trouvez rien d'autre d'anormal... rien de monstrueux.

— Non, certes, non. Mais sans doute, si ce développement persiste, nous constaterons par la suite de graves imperfections morales et intellectuelles. On peut presque s'y attendre, d'après la théorie de Max Nordau. Oh ! c'est un philosophe remarquable et fameux, celui-là, lady Wondershoot. Il a découvert que l'anormal est anormal, découverte fort précieuse et qu'il ne faut pas oublier. Je la trouve d'une utilité extrême dans la pratique. Quand je tombe sur quelque chose d'anormal, je me dis aussitôt : ceci est anormal.

Son regard devint profond ; il baissa la voix, prit une attitude d'intimité confidentielle, leva la main en un geste bref :

— Et je traite le malade d'après cette constatation, — ajouta-t-il péremptoirement.

V

— Tutt, tutt, — faisait le vicaire en prenant son petit déjeuner, le lendemain de l'arrivée de M^{me} Skinner. — Tutt, tutt! Qu'est-ce que c'est que cela? — et il balançait son lorgnon devant son journal avec un air entièrement réprobateur. — Des guêpes géantes!... Bon Dieu! Où allons-nous? Encore les journalistes américains, je suppose. Au diable ces nouveautés! Des groseilles géantes me suffisent... balivernes!

Et d'une seule lampée, les yeux fixés sur le journal, il avala son café, en faisant claquer ses lèvres pour bien marquer son incrédulité.

— Peuh! — fit-il, refusant absolument de croire à ces sornettes.

Mais, le lendemain, il lui fallut en lire davantage, et la lumière se fit. Non pas d'un seul coup toutefois.

Lorsqu'il sortit pour sa promenade quotidienne, il se gaussait encore de l'histoire absurde que son journal voulait lui faire avaler. Des guêpes qui tuent un chien, allons donc! Incidemment, comme il passait près de l'endroit où avaient germé les vesses de loup, il remarqua que le gazon y poussait avec une vigueur inaccoutumée, mais il

ne songea aucunement à établir un rapport entre cette luxuriance et le sujet de son amusement.

— Nous en aurions à coup sûr entendu parler, — se disait-il. — Whitstable n'est pas à trente kilomètres d'ici.

Un peu plus loin, il trouva une autre vesse de loup, de la seconde récolte, se dressant comme un œuf de rock hors des touffes d'herbes anormalement épaisses.

La révélation se fit pour lui dans un éclair.

Il n'acheva pas, ce matin-là, sa promenade hygiénique. Au lieu de continuer, il tourna à la seconde barrière et prit le chemin de la maison des Caddles.

— Où est le bébé? — demanda-t-il, et en l'apercevant il s'écria : — Bonté divine !

Il monta la rue du village, ruminant sa stupéfaction et se trouva nez à nez avec le docteur. Il le saisit pas le bras.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — questionna-t-il. — Avez-vous lu les journaux ces jours-ci?

Le docteur répondit qu'il les avait lus.

— Eh bien! De quoi s'agit-il, avec cet enfant? De quoi retourne-t-il avec tout cela, ces guêpes, ces vesses de loup, ces marmots, hein? Qu'est-ce qui les fait devenir si gros? C'est tout à fait surprenant. Et en plein comté de Kent! Si c'était en Amérique!..

— Il est quelque peu difficile de préciser de quoi il s'agit, — répondit le docteur. — Autant que je puis dire, d'après les symptômes...

— Eh bien?

— C'est de l'hypertrophie... de l'hypertrophie générale.

— Hypertrophie?

— Oui, générale... affectant le corps tout entier, tout l'organisme. Je puis dire qu'à mon avis, entre nous, je suis à peu près convaincu que c'est cela.. Mais, il faut être prudent.

— Oh! — fit le vicaire grandement soulagé en trouvant le docteur à la hauteur de la situation.

— Mais comment se fait-il que cela se déclare de cette façon, un peu partout?

— Cela encore, — répliqua le docteur, — est difficile à dire.

— A Urshot... ici... il est clair que ça se propage...

— Oui, — fit le docteur, — oui, je le crois. En tous cas cela ressemble fortement à une sorte d'épidémie, c'est peut-être de l'hypertrophie épidémique.

— Epidémique! — se récria le vicaire. — Vous ne voulez pas dire que ce soit contagieux?

Le docteur sourit tranquillement en se frottant les mains.

— Cela, je ne saurais le dire non plus, — déclara-t-il.

— Mais !... — fit le vicaire haletant et les yeux hors des orbites, — si ça s'attrape, nous y sommes exposés, nous aussi !

Il fit un pas en avant et se retourna.

— Et moi qui viens d'aller là-haut ! Ne serait-il pas bon que je... ? Je rentre tout de suite prendre un bain et faire désinfecter mes vêtements.

Le docteur contempla un instant le dos de son interlocuteur qui s'éloignait à grands pas ; puis il reprit le chemin de sa maison.

Mais en route il réfléchit qu'il y avait un mois qu'un cas s'était déclaré dans le village sans que personne fût encore contaminé, et, après une minute d'hésitation, il décida d'être aussi brave qu'un médecin doit l'être et de faire face aux risques virilement.

A vrai dire son second mouvement était le bon. Un regain de croissance était la dernière chose qui pût lui arriver. Il aurait pu, et le vicaire avec lui, absorber impunément des wagons entiers d'Héra-kléophorbia. La croissance en avait fini avec eux... et fini sans retour.

VI

Ce fut un jour ou deux après cette conversation, c'est-à-dire un jour ou deux après l'incendie de la Ferme Expérimentale, que Winkles vint montrer à Redwood une lettre injurieuse qu'il avait reçue. C'était une lettre anonyme, et un auteur doit respecter les secrets de ses personnages.

«... Vous vous enorgueillissez tout simplement d'un phénomène naturel, — disait la lettre, — et vous essayez de vous faire de la réclame avec votre lettre au *Times*, vous et votre Boumbouffe. Laissez-moi vous dire que votre aliment au nom absurde n'a que le rapport le plus accidentel avec ces guêpes et ces rats gigantesques. La vérité, c'est qu'il règne une épidémie d'hypertrophie, d'hypertrophie générale, sur laquelle vous avez autant d'influence que sur le système solaire. Grand bien vous fasse l'incendie de votre Ferme Expérimentale! La chose est aussi vieille que les montagnes. Il y avait de l'hypertrophie dans la famille d'Anak. Et actuellement, en dehors de votre rayon, à Cheasing Eyebright, il y a un bébé... »

— Ecriture irrégulière et tremblée... d'un vieillard apparemment, — fit Redwood. — Mais c'est bizarre qu'un bébé...

Il lut quelques lignes de plus et eut une inspiration.

— Sapristi ! — s'écria-t-il, — c'est M^{me} Skinner !
La voilà retrouvée.

Dans l'après-midi du lendemain, il alla lui rendre visite à l'improviste.

Elle était occupée à arracher des oignons, dans le petit jardin, devant la maison de sa fille, et elle le vit arriver au bout de l'allée.

Un instant, elle resta « consternée », comme disent les gens de la campagne ; puis elle se croisa les bras et, tenant défensivement sous son bras gauche sa petite botte d'oignons, elle attendit le visiteur. Elle ouvrit et ferma la bouche à plusieurs reprises et fit précipitamment une révérence.

— Je pensais bien vous trouver, — dit Redwood.

— J'en suis heureuse, — fit-elle sans empressement.

— Où est Skinner ?

— Il ne m'a pas écrit, Monsieur, pas une fois, et il n'est pas revenu auprès de moi depuis que je suis ici, Monsieur.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Comme il n'a pas écrit, je ne le sais pas, Monsieur, — et elle esquissa un mouvement vers la gauche, avec l'idée imprécise de couper à Redwood la route de la grange.

— Personne ne sait ce qu'il est devenu? — questionna Redwood.

— Je crois bien qu'il le sait, lui, — dit M^{me} Skinner.

— En tous cas, il ne le révèle pas.

— Il a toujours été fort pour penser à lui et laisser dans la peine tous ceux qui lui sont chers, ah! oui, il s'y connaît...

— Où est cet enfant? — demanda brusquement Redwood.

Elle s'excusa, feignant de ne pas comprendre.

— Cet enfant dont j'ai entendu parler... l'enfant à qui vous avez donné de notre poudre... l'enfant qui pèse douze kilos?

M^{me} Skinner agita ses mains et laissa tomber ses oignons.

— Vraiment, Monsieur, — protesta-t-elle, — je ne sais pas ce que vous voulez dire. Ma fille, M^{me} Caddles, a un bébé, Monsieur.

Elle fit une révérence inquiète et essaya d'avoir l'air innocemment surprise en tirant son nez de côté.

— Allons, il vaut beaucoup mieux que vous me laissiez voir ce bébé, madame Skinner.

En conduisant Redwood vers la grange, M^{me} Skinner démasqua légèrement ses batteries.

— Bien sûr, Monsieur, il se peut qu'il y en ait eu *un peu* dans un pot de confitures que j'ai donné à

son père quand il est venu à la ferme, ou *un peu* que j'ai peut-être apporté avec moi, pour ainsi dire... J'ai été si bousculée pour faire mes paquets...

— Hum! — fit Redwood, après qu'il eut gloussé un instant pour amuser l'enfant. — Hum!

Il dit à M^{me} Caddles que son rejeton était un très bel enfant, compliment que l'intelligence de la villageoise lui permit d'apprécier, puis il ne fit plus aucune attention à elle. Bientôt même, elle s'en alla, incapable de s'intéresser au visiteur.

— Maintenant que vous avez commencé, il va falloir continuer, vous savez, — déclara Redwood à la vieille, et, se tournant tout à coup vers elle : — N'en éclaboussez pas partout, cette fois.

— En éclabousser partout, Monsieur ?

— Oh! vous me comprenez.

Elle indiqua par des gestes convulsifs qu'elle comprenait en effet.

— Vous n'avez rien dit aux gens d'ici? Aux parents, à la dame patronesse, au médecin, à personne? — s'enquit encore Redwood.

M^{me} Skinner fit de la tête une dénégation.

— Ça vaut mieux, — assura Redwood.

Il s'avança presque sur le seuil de la grange et regarda le monde autour de lui. La porte s'ouvrait entre l'extrémité de la maison et une porcherie inutilisée, et permettait de voir jusque sur la route, par-dessus une barrière à claire-voie. Plus loin,

s'élevait un grand mur de briques rouges tout revêtu de lierre, de giroflées et d'écuelles d'eau, et garni de tessons de verre sur la cime. Au bout du mur, un écriteau ensoleillé, au milieu des feuillages jaunes et verts, se dressait au-dessus des riches tons de l'automne et prévenait que « des poursuites seraient exercées contre ceux qui pénétreraient dans ces bois. » Dans l'ombre d'une brèche de la haie, on apercevait plusieurs rangs de fil de fer barbelé.

— Hum ! — fit Redwood, puis d'un ton plus profond. — Hum !

On entendit un bruit de roues de voiture et de sabots de chevaux, et on aperçut bientôt les chevaux gris de lady Wondershoot. Comme l'équipage approchait, Redwood remarqua la figure du cocher et celle du valet de pied. Le cocher était un fort beau spécimen de l'espèce, gras et replet, et il conduisait avec une sorte de dignité sacramentelle. D'autres pouvaient douter de leur vocation ou de leur position dans le monde, lui tout au moins était sûr de la sienne : il conduisait la dame du château. Le valet de pied était assis à côté de lui, les bras croisés, exprimant sur ses traits d'inflexibles certitudes. Puis la grande dame à son tour fut visible, portant un chapeau et un manteau dédaigneusement inélégants et une face-à-main posée sur le nez. Deux jeunes dames se penchèrent, ten-

dirent le cou et regardèrent aussi dans la direction de la grange.

Le vicaire qui passait de l'autre côté ôta son chapeau, sans que celles qu'il saluait le vissent.

Redwood, les mains derrière le dos, resta longtemps debout sur le seuil de la grange, après que la voiture fut passée... Son regard remonta les pentes grises et vertes jusque dans le ciel boursoufflé de nuages, et redescendit sur le mur aux tessons menaçants. Il se tourna vers l'ombre fraîche de l'intérieur, et, tandis que des taches et des lueurs dansaient devant ses yeux, il contempla, dans cette obscurité à la Rembrandt, l'enfant géant, dont la nudité était insuffisamment cachée par des lambeaux de flanelle et qui se roulait sur une litière de paille en jouant avec ses doigts de pied.

— Je commence à voir ce que nous avons fait, — dit-il.

Il médita, et, dans sa méditation, se mêlèrent le jeune Caddles, son propre fils et la progéniture de Cossar.

Brusquement il éclata de rire.

— Sapristi ! — s'écria-t-il, à une pensée soudaine.

Il revint aussitôt à des choses pratiques et s'adressa à M^{me} Skinner.

— Quoi qu'il en soit, il ne faut pas lui infliger le supplice d'une interruption de régime. Cela au

moins, nous pouvons l'empêcher. Je vous enverrai une boîte tous les six mois; ce sera amplement suffisant.

M^{me} Skinner bredouilla quelque chose qui ressemblait à « Si vous le jugez bon, Monsieur ». Et elle continua par phrases détachées : — « Probablement empaqueté par erreur... pas cru mal faire en lui en donnant un peu. » Et, à l'aide de gestes craintifs, elle indiqua qu'elle avait tout à fait compris.

Ainsi l'enfant continua à grandir.....

Et à grandir.

— En réalité, — disait lady Wondershoot, — il a tari toutes les vaches des environs. Si ce sacrifiant de Caddles recommence...

VII

Mais un village aussi écarté que Cheasing Eyebright ne pouvait pas s'arrêter longtemps à la théorie de l'Hypertrophie contagieuse ou non, en face du croissant brouhaha que causait l'Aliment des Dieux. Au bout de peu de temps, le moment vint pour M^{me} Skinner où s'imposèrent de pénibles explications, explications qui se réduisirent pour sa part à un mâchonnement inarticulé de sa dent

survivante, et qui mirent à nu, dévoilèrent et étalèrent ses agissements ; si bien qu'à la fin elle fut amenée, pour échapper à cette universelle convergence de blâme, à se réfugier dans la dignité d'un veuvage inconsolable. Elle tourna son œil, qu'elle réussit à mouiller de larmes, vers la dame du château, acrimonieuse et courroucée.

— Vous oubliez, Madame, tout ce que j'ai à endurer. — Et elle fit suivre cet avertissement de quelques mots prononcés sur un ton de défi ! — C'est à *lui* que je pense, Madame, nuit et jour. — Elle pinça les lèvres, baissa la voix et balbutia : — C'est bien triste, Madame.

Alors, s'étant fermement établie sur ce terrain, elle resservit l'affirmation que lady Wondershoot avait déjà refusé d'admettre.

— Je n'avais pas la moindre idée de ce que je donnais à l'enfant, je vous assure, Madame...

La grande dame tourna ses préoccupations dans une direction plus encourageante, non sans gourmander en passant le pauvre Caddles, qui n'en pouvait mais.

Des émissaires chargés de menaces diplomatiques entrèrent dans le tourbillon où vivaient Bensington et Redwood. Ils se présentaient comme membres du conseil de fabrique, s'en tenant stupidement et phonographiquement à des discours tout préparés.

— Nous vous considérons comme responsable, monsieur Bensington, du préjudice causé à notre paroisse. Nous vous considérons comme responsable.

Une firme de sollicitors, avec une raison sociale qui n'en finissait plus : Banghurst, Brown, Flapp, Codlin, Brown, Tedder et Snoxton, intervenait continuellement, et sous la forme invariable d'un petit homme roux à lamine futée et au nez pointu, qui proférait de vagues phrases à propos de dommages et d'indemnités; il y avait aussi un personnage tout reluisant et poli, représentant particulier de la grande dame qui, un jour, tomba inopinément chez Redwood et demanda :

— Eh bien! Monsieur? Que vous proposez-vous de faire?

A quoi Redwood répliqua qu'il se proposait de cesser toute fourniture d'Aliment à l'enfant si on continuait à les tourmenter, lui et Bensington, à ce sujet.

— Je le donne pour rien, il me semble! — dit-il — Et, avant de mourir, le moutard vous fera fuir le village par ses hurlements, si vous l'empêchez d'avoir la dose de poudre. Vous l'avez sur les bras, gardez-le. Lady Wondershoot ne peut toujours être la généreuse patronne et la providence du village sans quelquefois se trouver en face d'une responsabilité, vous comprenez!

— Le mal est fait, — déclara lady Wondershoot quand on lui rapporta — expurgées — les paroles de Redwood.

— Le mal est fait, — répéta le vicaire, écho fidèle.

Encore que, pour dire vrai, le mal ne fit que commencer.

CHAPITRE II

LE MARMOT GIGANTESQUE

I

Le jeune géant était laid, selon ce que le vicaire affirmait avec insistance.

— Il a toujours été laid, comme tout ce qui est excessif est laid.

Mais les opinions du vicaire sur cette question le gênaient pour formuler un jugement exact. Même dans cette rustique retraite, l'enfant fut fréquemment soumis à l'instantané, et les témoignages photographiques sont nettement défavorables au vicaire et prouvent que le jeune monstre fut au début presque joli, avec des boucles abondantes descendant sur son front et un empressement permanent à sourire. D'habitude, son père, qui n'était pas d'une forte constitution, se tenait debout, souriant, derrière le bébé, perspective qui

faisait ressortir la relative petitesse de M. Caddles.

Après la deuxième année, la joliesse de l'enfant devint plus subtile et plus soumise à la controverse. Il commença à pousser « dru » comme l'eût dit certainement son infortuné grand-père. Il perdit ses couleurs, et de plus en plus il fit l'effet d'être faible tout en restant colossal. Il était énormément délicat. Ses yeux et quelque chose dans sa figure devinrent plus fins, « intéressants », disaient les gens. Sa chevelure, après avoir été taillée une fois, s'emmêla comme une toison.

— Ce sont les signes de dégénérescence qui se manifestent, — déclarait le docteur, notant ces changements.

Mais il est contestable qu'il ait eu raison, et il serait utile de savoir jusqu'à quel point l'ébranlement de l'idéale santé du bambin put être le résultat de ce qu'il vivait continuellement dans une grange blanchie à la chaux, nourri par la générosité de lady Wondershoot, dont le penchant à la charité était tempéré par le sentiment de la justice.

Les photographies qui le représentent entre trois et six ans nous montrent un gamin aux yeux ronds, aux cheveux plats, au nez tronqué, à l'air affectueux. Sur ses lèvres erre la promesse d'un sourire jamais bien éloigné, promesse qu'on retrouve dans les portraits de tous les premiers enfants géants.

Pendant l'été, il porte de larges vêtements de coutil cousus avec du cordonnet ; il est nu-pieds et il a sur la tête une de ces mannes de jonc dans lesquelles les ouvriers portent leurs outils. Sur une des photographies que j'ai vues, un large sourire s'épanouit sur sa figure et il tient dans sa main un melon dans lequel il mord.

Ses portraits en costume d'hiver sont moins nombreux et moins satisfaisants. Il est chaussé d'énormes sabots, de hêtre probablement, et, pour chaussettes, il a des sacs, comme l'indiquent sur la toile grossière certaines inscriptions ; son pantalon et son paletot sont taillés, à ne pas s'y méprendre, dans les restes d'une carpe aux dessins fantaisistes. En dessous, il porte de rudimentaires brassières de flanelle, et, autour du cou, il s'enroule en guise de foulard cinq ou six mètres de la même étoffe. Sur la tête, il a, comme bonnet de coton, un autre sac de meunier. Avec de grands yeux, il fixe l'objectif, parfois souriant, parfois avec un air chagrin. Il avait à peine cinq ans qu'on voit déjà, autour de ses doux yeux bruns, le plissement bizarre qui caractérisait son visage.

Le vicaire déclara dès le début que c'était un fléau terrible pour le village.

Il avait, semblait-il, proportionnés à sa taille, un penchant pour le jeu, une curiosité et une sociabilité extrêmes, et, de plus, il était doué, j'ai le

regret de le dire, d'un appétit jamais satisfait. Malgré ce que M^{me} Greenfield appelait une allocation de vivres généreuse à l'excès de la part de lady Wondershoot, il manifestait un appétit que le docteur n'hésita pas à qualifier de criminel. Enfin la charitable dame éprouva la pire déception dans ses relations avec les classes inférieures : en dépit de la quantité de nourriture qu'on lui allouait, et qui dépassait extraordinairement le maximum nécessaire, même à un être humain adulte, on surprit à voler l'ingrate créature.

Ce qu'il volait, il le mangeait avec une glotonnerie dénuée d'élégance. Il allongeait le bras par-dessus les murs des jardins, ou subtilisait le pain dans les voitures de boulanger ; il visitait le hangar où Marlow emmagasinait ses fromages et aucune auge à porcs n'était garantie contre sa visite. Parfois un fermier, parcourant ses champs, rencontrait l'empreinte des pieds du gamin et les traces évidentes de sa voracité. Ici et là une betterave avait été arrachée, et le trou, par une ruse puérile, était grossièrement rebouché. Il dévorait une betterave comme on grignote un radis. Si personne ne le voyait, il croquait les pommes « aux arbres » comme un enfant ordinaire mange des mûres après les ronces. En un sens tout au moins, cette insuffisance des provisions fut bonne pour la tranquillité de Cheasing Eyebright : longtemps il avala

Jusqu'aux derniers vestiges toutes les doses qu'on lui donna de l'Aliment des Dieux.

Indiscutablement, l'enfant était horripilant et déplacé.

— Il traîne dans tous les coins, — répétait à toute occasion le vicaire.

En vertu de la contenance limitée de ces lieux, il ne pouvait fréquenter ni l'école ni l'église. On essaya vaguement de satisfaire l'esprit de cette loi stupide et scélérate, selon le vicaire, la loi de 1870, sur l'Instruction élémentaire, en le faisant asseoir au dehors, près de la fenêtre ouverte, pendant les heures de la classe. Mais sa présence rendait impossible toute discipline pour les autres élèves qui ne cessaient de lever la tête, de le regarder et d'éclater de rire chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Sa voix était si drôle! Aussi finit-on par le laisser tranquille.

On ne s'obstina guère non plus à le presser de venir à l'église, car les vastes proportions de son corps ne facilitaient guère le recueillement. Cependant la tâche eût pu être ici plus facile, car on a de bonnes raisons de croire qu'il y avait quelque part, dans cette grande carcasse, des germes vivaces de sentiment religieux. Le dimanche matin, il arrivait après que les fidèles étaient entrés, et, choisissant soigneusement ses pas parmi les tombes du cimetière, il restait assis pendant tout le service sur les

marches du porche, l'oreille attentive comme quelqu'un qui écoute au dehors le bourdonnement d'une ruche d'abeilles.

D'abord, il fit preuve d'un certain manque de tact; les assistants entendaient ses grands pieds broyer continuellement le gravier du parvis; ou bien ils apercevaient confusément sa grosse face essayant de voir à travers les vitraux, avec des yeux à demi curieux et à demi envieux; parfois, un simple cantique entonné à l'improviste le surprenait, et il se mettait à hurler lugubrement dans une gigantesque tentative d'unisson. Sur quoi le petit Sloppet qui, le dimanche, cumulait les fonctions de souffleur d'orgue, de porte-croix, de bedeau, de sacristain et de sonneur, tout en étant la semaine facteur et ramoneur, sortait vivement et vaillamment pour chasser le bénévole auditeur qui s'éloignait tout triste.

Sloppet, je suis heureux de le dire, en était tout ému, — dans ses meilleurs moments, tout au moins.

— C'était, — me dit-il, — comme si vous aviez renvoyé un chien à la maison en partant pour une promenade.

Mais l'éducation intellectuelle et morale du jeune Caddles, bien que fragmentaire, fut claire et formelle. Dès le début, vicaire, parents, tout le village, s'entendirent pour lui inculquer que sa force gigantesque n'était destinée à aucun usage : elle

était pour lui une infortune dont il devait s'accommoder de son mieux. Il fallait observer tout ce qu'on lui disait, faire tout ce qu'on lui commandait, avoir soin de ne jamais rien briser ou heurter. Il lui était particulièrement interdit de marcher sur quoi que ce soit, ou de gambader de-ci de-là. Il devait saluer respectueusement les messieurs et les dames, et leur être reconnaissant de la nourriture et des vêtements qu'ils lui accordaient sur leurs richesses. Il apprit toutes ces choses avec soumission, étant par nature et par habitude un être docile, et par accident et drogage un géant.

En ces années d'enfance, il manifesta envers lady Wondershoot la crainte respectueuse la plus profonde. Elle découvrit qu'elle avait plus de facilité à le haranguer quand elle était en jupe courte, avec son fouet de chiens à la main ; elle brandissait cette arme en gesticulant, et lui parlait sur un ton hautain et péremptoire. Mais parfois c'était le vicaire qui le sermonnait en maître, — David minuscule, d'âge mûr, et quelque peu essoufflé, lapidant de ses réprimandes, de ses reproches et de ses injonctions dictatoriales un Goliath enfantin. Le monstre, à présent, devenait si gros qu'il semblait impossible à quiconque de se souvenir que ce n'était après tout qu'un enfant de sept ans, avec tous les désirs qu'éprouve un enfant de s'amuser, de se faire remarquer, d'essayer des choses nouvelles, avec tout

le besoin qu'a un enfant d'explications, de soins, de direction et d'affection, avec toute l'obéissance, la dépendance, la faculté de souffrir et la soumission dont un enfant est capable.

Le vicaire, descendant par le matin ensoleillé la rue du village, rencontrait cinq ou six mètres dégingandés d'Inexplicable, apparition aussi fantastique et désagréable pour lui que quelque nouvelle forme de dissidence, et cet être de dix-huit pieds flânait et baguenaudait, le cou tendu, cherchant, cherchant sans cesse à manger et quelque chose avec quoi jouer — exigences primaires de l'enfance.

A la vue du digne ecclésiastique, l'énorme créature prenait un air furtivement respectueux et portait gauchement la main à ses cheveux.

Jusqu'à un certain point, le vicaire possédait une imagination — tout au moins les restes de celle d'autrefois — et, au sujet du jeune Caddles, ce reliquat d'imagination s'amusait à supputer les immenses possibilités qu'avaient ces muscles énormes d'infliger des blessures et des dégâts au prochain. Supposez un soudain accès de folie ! Supposez un court manquement au respect ! ... Toutefois l'homme vraiment brave n'est pas celui qui n'éprouve pas la crainte, mais celui qui la surmonte. Chaque fois et en toute occasion, le vicaire eut le dessus sur son imagination, et quand il adressait la parole au jeune Caddles, c'était avec fermeté et de la voix

claire et nette qu'il réservait pour ses sermons.

— On est sage, Albert Edward?

Et le jeune géant, frôlant davantage le mur et rougissant jusqu'aux oreilles, répondait :

— Oui, m'sieur, on essaie.

— Eh bien! continuez, — répondait le vicaire sans autre trouble qu'une légère accélération de sa respiration.

Par respect pour sa dignité d'homme, il s'était imposé comme règle que, malgré tous les dangers qu'il pouvait imaginer, il ne regarderait jamais en arrière, une fois qu'il aurait dépassé le monstre.

Par intermittence, le vicaire donnait au jeune Caddles des leçons particulières. Jamais il ne lui apprit à lire, ce n'était pas nécessaire, mais il lui enseigna les points les plus importants du catéchisme : les devoirs envers le prochain, par exemple, envers cette divinité qui le punirait avec une extrême sévérité s'il avait l'audace de désobéir au vicaire et à lady Wondershoot. Le vicaire lui donnait ces leçons dans sa cour, et les passants entendaient cette grande voix hésitante et enfantine bourdonnant les enseignements essentiels de l'Église Nationale.

— Honorer le roi et toutes les autorités placées au-dessous de lui... Obéir à tous mes maîtres, professeurs et pasteurs spirituels... Me soumettre

humblement et respectueusement à tous mes supérieurs...

Bientôt on s'aperçut que le jeune géant produisait sur les chevaux qui n'étaient pas habitués à lui le même effet que la vue d'un chameau. Aussi, lui fut-il ordonné de s'éloigner de la route, et non seulement de la partie bordée de charmilles (où si souvent son sourire béat, par-dessus le mur, avait tellement exaspéré lady Wondershoot), mais de ne se montrer en aucun point de son parcours. Il ne se soumit jamais complètement à ce décret, parce que la route offrait pour lui un intérêt beaucoup trop vaste, et il éprouva la joie du plaisir défendu à se glisser subrepticement vers cet endroit qu'il avait jusqu'alors fréquenté assidûment. Finalement on ne lui laissa comme promenades autorisées que d'anciens pâturages et les falaises.

Je ne sais pas ce qu'il serait devenu s'il n'avait eu les falaises. Il y avait là de vastes espaces où il lui fut permis de se promener à sa guise, et il ne s'en priva pas ; il cassa des branches aux arbres et fit d'énormes bouquets — jusqu'à ce qu'on le lui défendît. Il rassembla des moutons et s'efforça de les mettre en rang, éclatant de rire dès qu'ils s'enfuyaient — jusqu'à ce qu'on le lui défendît. Il creusa dans le sol des trous énormes et inutiles — jusqu'à ce qu'on le lui défendît...

Il s'avancait ainsi jusqu'à la colline au-dessus de

Wreckstone, mais pas plus loin, parce qu'il arrivait là sur des terres cultivées, et que les paysans, en raison de ses déprédations, et inspirés de plus par une sorte d'hostilité poltronne que son grand corps échevelé et mal vêtu provoquait fréquemment, sortaient aussitôt pour le chasser, avec leurs chiens jappant et montrant les crocs. Ils le menaçaient et lui cinglaient les jambes avec des fouets de charretier. J'ai entendu dire même que parfois ils tiraient sur lui avec des cartouches chargées.

Dans la direction opposée, il allait jusqu'en vue d'Hickleybrow. En se plaçant au-dessus de Thursley Hanger, il entrevoyait une partie de la ligne de Douvres, mais des champs labourés et un hameau menaçant l'empêchaient d'y accéder de plus près.

Au bout de peu de temps, on érigea des écriteaux, d'énormes écriteaux avec des lettres rouges qui le bornaient dans toutes les directions. Il ne savait pas lire ce que disaient ces lettres : « LIMITE INFRANCHISSABLE », mais il ne fut pas long à comprendre. Les voyageurs du train pouvaient le voir fréquemment, en ce temps-là, le menton sur les genoux, au sommet du coteau, près des fours à chaux de Thursley, où bientôt après on l'obligea à travailler. Le train semblait lui inspirer un vague sentiment de sympathie émue, et parfois il agitait dans sa direction sa main énorme, parfois il le saluait d'une acclamation rustique et incohérente.

— Colossal ! — exclamait le voyageur qui l'apercevait par la vitre. — Encore un enfant de la Boumbouffe ! On prétend, Monsieur, qu'il est incapable de faire quoi que ce soit... guère mieux qu'un idiot, et une grosse charge pour la localité.

— Les parents sont très pauvres, paraît-il ?

— Il vit des charités des familles riches de l'endroit.

Et tout le monde contemplant un instant, d'un air apitoyé, la forme monstrueuse du géant assis dans le lointain.

— C'est une excellente chose d'avoir mis un terme à tout cela, — suggérait quelque esprit aux idées vastes. — Ce serait gentil d'en avoir quelques milliers comme cela à la charge du contribuable, hein ?

Et, d'habitude, il se trouvait quelque'un d'assez sage pour dire d'un ton cordial à ce philosophe :

— Vous avez peut-être bien raison, Monsieur.

II

Il avait ses mauvais jours.

Il fit de petits bateaux avec des journaux tout entiers, art qu'il avait appris en regardant le jeune Spender, et il lançait sur la rivière ces peu naviga-

bles esquifs. Quand ils disparaissaient sous le pont qui marque les bornes des terrains absolument privés qui entourent le domaine d'Eyebright House, il poussait un grand cri, partait à toutes jambes, franchissait le pont et se lançait à travers les nouveaux prés de Tormat, de façon à retrouver sa flotte près du gué. Bonté divine ! comme les porcs de Tormat décampaient en le voyant, transformant en maigre muscle leur bon lard.

Et ces bateaux de papier vaguaient à travers les prés voisins, jusqu'en face d'Eyebright House, jusque sous les yeux de lady Wondershoot. Journaux subversifs ! Embarcations dévastatrices ! Joli spectacle !

L'impunité le rendant plus entreprenant, il s'engagea dans des travaux hydrauliques. Avec une vieille porte de hangar qui lui servit de bêche, il creusa, pour ses flottes en papier, un port immense, et, comme personne ne se trouvait aux environs pour l'observer, il imagina ingénieusement un canal qui, incidemment, causa l'inondation de la glacière de lady Wondershoot, et, finalement, il parvint à obstruer la rivière. Il acheva son barrage en quelques vigoureuses pelletées de terre, maniant sa porte avec furie et la déchargeant comme une avalanche. Aussitôt, un torrent inattendu se précipita à travers les arbustes, emportant Miss Spinks, son chevalet, et la plus réussie des aquarelles qu'elle eût jamais

commencées... ou tout au moins, le torrent emporta son chevalet, la trempant jusqu'aux genoux, tandis qu'horriblement retroussée elle s'enfuyait vers la maison. Ensuite les eaux envahirent le potager et passèrent de là, par la porte verte, dans le chemin, pour rejoindre le lit de la rivière par le fossé.

Pendant ce temps, le vicaire, interrompu dans sa conversation avec le forgeron, restait ébahi de voir des poissons en détresse barbotant dans quelques flaques au milieu de tas d'herbes gluantes, là où, dix minutes auparavant, coulaient sept ou huit pieds d'eau claire et fraîche.

Après cela, terrifié par les conséquences possibles, le jeune Caddles s'enfuit de sa grange pendant deux jours et deux nuits. Il ne revint qu'en cédant aux injonctions répétées de la faim et pour subir avec un calme stoïque un déluge de reproches furibonds, mieux proportionnés à sa taille qu'aucunes aumônes qui jusqu'alors avaient été son lot dans le bienheureux village.

III

Immédiatement après cette affaire, lady Wondershoot, cherchant un châtiment exemplaire à

ajouter aux sermons et aux jeûnes qu'elle avait infligés, émit un ukase. Elle le communiqua d'abord au maître d'hôtel, et de façon si brusque, qu'il en tressauta. Il était en train d'enlever le couvert, et lady Wondershoot avait les regards perdus par la grande fenêtre ouverte sur la terrasse où les faons avaient l'habitude de venir manger dans sa main.

— Jobbet, — fit-elle de sa voix la plus impériale, — il faut maintenant que cet être gagne sa vie.

Et elle donna clairement à entendre non seulement à Jobbet, ce qui était facile, mais à tout le monde dans le village, y compris le jeune Caddles, qu'à ce propos, comme en tout autre, il en serait comme elle l'avait ordonné.

— Occupez-le, — disait la dame, — voilà le moyen d'en venir à bout.

— C'est le bon moyen pour tous les humains, — répondait le vicaire. — Les simples devoirs, l'œuvre modeste de chaque jour, les semailles et la récolte.

— Parfaitement — interrompit la dame. — C'est ce que je dis toujours. L'oisiveté est la mère de tous les vices, et le démon réussit à induire les paresseux à la tentation... tout au moins parmi les classes ouvrières. Nous dressons les aides-servantes d'après ce principe, toujours... A quoi allons-nous l'employer?

La question était embarrassante. Ils pensèrent à

bien des besognes, et en attendant de trouver la bonne, ils commencèrent à l'habituer au travail en l'utilisant, au lieu d'un messenger à cheval, pour porter des télégrammes et des messages particulièrement pressés ; il porta aussi les bagages, les colis et tous autres fardeaux, dans un grand filet qu'on lui dénicha. Il paraissait se plaire à ce genre d'occupation, qu'il considérait comme une sorte de jeu, et Kinkle, l'intendant de lady Wondershoot, le voyant un jour transporter un bloc entier de rocaille, eut tout à coup la brillante inspiration de l'employer à la carrière à chaux, que sa patronne possédait à Thursley Hanger, près de Hickleybrow. Cette idée fut mise à exécution et il sembla que le problème fût résolu.

Il trima dans la carrière, d'abord avec l'ardeur d'un enfant qui joue, et ensuite par habitude, creusant, chargeant les wagonnets et les hâlant, laissant descendre les pleins sur les rails jusqu'au déchargement et remontant les vides par le moyen d'un treuil qu'il manœuvrait seul, de même qu'il était seul pour exploiter toute la carrière.

On m'a assuré que Kinkle tira ainsi de lui une excellent profit pour le compte de lady Wondershoot, car il ne leur coûtait guère que sa nourriture, encore que cela n'empêchât la digne dame de proclamer que « cette créature » était un parasite gigantesque sur sa charité.

A cette époque, il était habituellement vêtu d'une sorte de blouse en toile à sacs, d'un pantalon fait de morceaux de cuir rapportés et de sabots garnis de semelles de fer. Parfois il se couvrait la tête d'un objet bizarre, une sorte de vieille ruche en paille, mais la plupart du temps il allait nu-tête. Toute la journée, il piochait dans la carrière avec une activité puissante et volontaire, et le vicaire, en faisant sa promenade quotidienne avant le déjeuner, le trouvait en train d'avaler d'un air gêné sa vaste portion de nourriture, le dos tourné au reste du monde.

On lui apportait chaque jour sa pitance — un plat de grain avec la balle — dans un wagonnet semblable à ceux qu'il remplissait perpétuellement de chaux, et ce chargement, il le faisait rôtir dans un vieux four à chaux avant de le dévorer. Parfois, il y mêlait tout un sac de sucre : parfois, il s'amusa à lécher un de ces morceaux de sel qu'on donne aux vaches, ou à manger à pleines poignées des dattes avec leurs noyaux. Pour boire, il allait jusqu'au ruisseau qui coulait à l'extrémité des ruines incendiées de la Ferme Expérimentale, et il se baissait au-dessus de l'eau. C'est grâce à cette façon de boire après avoir mangé que finalement l'Aliment des Dieux prit de nouveau la clef des champs, se manifestant d'abord par d'immenses herbes au bord du ruisseau, puis par des grenouil-

les, des truites et des carpes énormes, et enfin par une exubérance fantastique de végétation dans la petite vallée.

Au bout d'un an ou deux, les vers blancs ou autres larves qui ravageaient les champs, devant le chantier du forgeron, devinrent si grands et se métamorphosèrent en hannetons et en taupins si terribles qu'ils chassèrent lady Wondershoot vers de plus hospitalières contrées.

Les gamins baptisèrent « hannetons automobiles » les nouveaux insectes, tant le ronflement de leurs ailes ressemblait à celui de ces engins.

IV

Mais bientôt l'Aliment des Dieux allait produire en lui une nouvelle série d'effets. Malgré le simple enseignement du vicaire, enseignement qui prétendait comprendre tout ce qui est nécessaire à la vie modeste et naturelle convenable pour un paysan géant, il se mit à poser des questions, à s'enquérir du pourquoi des choses, à *penser*. A mesure qu'il grandissait, qu'il passait de l'enfance à l'adolescence, il devint de plus en plus évident que son esprit acquérait une activité à lui propre, et qui échappait au contrôle du vicaire. Ce brave

l'homme faisait de son mieux pour ignorer cet inquiétant phénomène, mais cependant il avait le sentiment que ce phénomène existait.

Le jeune géant trouvait épars autour de lui les matériaux de ses réflexions. Très involontairement, avec sa vue spacieuse, dominant de très haut toutes choses, il devait voir une bonne part de la vie humaine, et comme il était devenu clair à son esprit que, à part ses dimensions extravagantes, il était un être humain, lui aussi, il dut se rendre compte de plus en plus de tout ce que lui interdisait cette grandeur, origine de sa triste célébrité.

Le bourdonnement sociable de l'école, le mystère de la religion qui était imparti avec un tel faste d'ornements et qui exhalait de si douces musiques, les rires et les chansons de l'auberge, les chambres chaudes où le feu et les lampes brûlaient, et dans l'intérieur desquelles il glissait un regard par les soirs obscurs, ou bien encore, les cris surexcités, violents, en vue d'un résultat qu'il ne comprenait qu'imparfaitement, dans les terrains où l'on jouait au cricket ou au foot-ball, tout cela devait en appeler à son cœur solitaire, avide de société.

A mesure qu'il avança dans son adolescence, on a remarqué qu'il prit un intérêt considérable aux faits et gestes des amoureux, à ces choix et à ces appariements, ces intimes liaisons qui ont une importance si capitale dans la vie.

Un dimanche, vers l'heure où se manifestent les étoiles, les chauves-souris et les passions de la vie rurale, un jeune couple se trouvait occupé « à se bécoter un peu » dans la Ruelle des Amours, cette ruelle encaissée et bordée de haies épaisses qui remonte vers l'Upper Lodge. Ils donnaient libre cours à leurs petites émotions, aussi tranquilles que des amoureux peuvent l'être dans le tiède et calme crépuscule. La seule interruption qu'ils croyaient possible ne pouvait monter la ruelle que devant eux. La haie haute de trois mètres, qui les séparait de la lande silencieuse, leur offrait une sécurité absolue.

Alors, soudain, chose incroyable, ils furent soulevés et séparés.

Ils se retrouvèrent soutenus en l'air, avec un pouce et un index sous les bras, et les yeux bruns et perplexes du jeune Caddles scrutant leurs visages brûlants et rouges. Naturellement, les émotions d'une situation si peu ordinaire les rendaient muets.

— Pourquoi aimez-vous faire cela? — demanda le jeune géant.

Je devine que l'embarras dut continuer, jusqu'à ce que le villageois, se rappelant qu'il était un homme, se mit avec des cris véhéments, des menaces et de virils blasphèmes tels qu'en comportait l'occasion, à ordonner au jeune Caddles de les remettre à terre, sous peine des plus terribles châ-

timents. Sur quoi, le jeune Caddles, soucieux d'être civil, les remit à terre, très poliment et très soigneusement, et suffisamment près l'un de l'autre pour qu'ils pussent reprendre leurs embrassements ; puis, ayant hésité un moment, il disparut bientôt dans le crépuscule.

— Mais j'avais l'air rudement bête ! — me confia le jeune villageois. — Nous n'osions nous regarder en face, d'avoir été pris comme cela... On ne faisait que s'embrasser un peu, vous savez bien... Et le curieux de la chose, c'est qu'elle m'a mis tout cela sur le dos, — fit le jeune homme. — Elle m'a fait toute une algarade et n'a plus voulu m'adresser la parole jusqu'au village.

Le géant s'embarquait dans les investigations, il ne pouvait y avoir aucun doute à cet égard. Son esprit, tel un volcan, lançait une éruption de questions. Il ne les posait encore qu'à peu de gens, mais elles le troublaient. Sa mère, d'après ce qu'on a su, était souvent soumise à ses interrogatoires.

Il avait pris l'habitude de venir dans la cour derrière l'habitation de ses parents, et, après avoir soigneusement inspecté le sol pour éviter d'écraser la volaille, il s'asseyait lentement, le dos contre le mur de la grange. En un instant, les poulets, qui n'étaient aucunement effrayés de ses dimensions, grimpaient sur lui et picoraient la boue moussue dans les coutures de ses vêtements. Et,

si le temps était à la pluie, la chatte de M^{me} Caddles, qui ne perdit jamais sa confiance en son grand ami, prenait des attitudes sinueuses, s'enfuyait dans la maison, sautait sur la cheminée de la cuisine, revenait, escaladait sa jambe, son buste, atteignait son épaule, restait pensif un moment, puis crac, repartait et recommençait. Parfois, elle enfonce les griffes dans sa joue, par simple gaîté de cœur, mais il n'osait la toucher, incertain du poids de sa main sur une aussi faible créature. D'ailleurs, il aimait assez être chatouillé. Après s'être amusé ainsi pendant quelque temps, il commençait à poser à sa mère de gênantes questions.

— Mère, — disait-il, — s'il est bon de travailler, pourquoi tout le monde ne travaille-t-il pas ?

Sa mère levait les yeux sur lui et répondait :

— C'est bon pour les gens comme nous.

Après quelques minutes de réflexion, il s'enquérissait :

— Pourquoi ?

Il n'obtenait pas de réponse, et reprenait :

— Pourquoi travaille-t-on ? Pourquoi dois-je piocher la chaux, et toi laver du linge, tous les jours, alors que lady Wondershoot se promène dans sa voiture et s'en va voyager dans de beaux pays que ni toi, mère, ni moi, ne devons jamais voir ?

— C'est une dame, — expliquait M^{me} Caddles.

— Ah! — faisait le fils, et il restait plongé dans une profonde méditation.

— S'il n'y avait pas des gens riches pour nous donner de l'ouvrage, — disait M^{me} — Caddles, comment nous autres, pauvres gens, gagnerions-nous notre vie?

Il lui fallait digérer cet argument.

— Mère, — risquait-il encore, — s'il n'y avait pas de gens riches, est-ce que toutes choses n'appartiendraient pas à des gens comme toi et moi, et alors...?

— Bonté divine! Au diable un gamin pareil! — s'écriait M^{me} Caddles, qui, depuis la mort de M^{me} Skinner, était devenue, grâce à une mémoire fidèle, une personnalité au langage vigoureux et fleuri. — Depuis que ta pauvre chère grand'maman n'est plus de ce monde, tu es devenu insupportable. Tu n'arrêtes pas de poser des questions et tu ne veux pas qu'on te réponde des mensonges. S'il fallait que je me mette à te répondre sérieusement, ton père pourrait aller ailleurs chercher son souper... Sans compter que je ne finirais pas de laver.

— Ça va bien, mère, — disait-il après l'avoir contemplée avec étonnement. — Je ne dis pas ça pour te faire enrager.

Et il s'en allait, réfléchissant toujours.

V

Il réfléchissait encore, quatre ans après, quand le vicaire, non plus mûr maintenant, mais complètement blet, le vit pour la dernière fois de toutes. Figurez-vous le digne homme, visiblement un peu vieilli, plus bedonnant encore, un peu endurci et affaibli de pensée, d'oreille et de parole, ses mains agitées d'un tremblement perpétuel, et ses convictions secouées d'un ébranlement dangereux ; mais son œil était resté brillant et vif malgré tous les bouleversements que l'Aliment avait occasionnés à son village et à lui-même. Il avait été terrifié parfois et révolutionné, mais n'était-il pas toujours vivant et toujours le même ? Et quinze longues années, un assez bel échantillon d'éternité, avaient transformé tout ce désarroi en habitude et en routine.

— Ce fut une perturbation, je l'avoue, — disait-il, — et les choses sont différentes... différentes de bien des manières. Il fut un temps où les enfants pouvaient désherber les champs, mais maintenant il faut un homme avec la hache et l'épieu, en certains endroits du moins, dans le bas, vers les fourrés. Et c'est encore un peu étrange pour nous, les gens du bon vieux temps, de voir sur toute la val-

lée et même dans le lit de la rivière, depuis les irrigations, du blé atteignant, comme cette année, vingt-cinq pieds de haut. Il y a vingt ans, on se servait ici de la vieille faux, et on rentrait la moisson sur des chariots, avec des réjouissances, d'une façon simple et honnête. On buvait un petit coup de trop, simplement, les garçons et les filles se courtoisaient en tout bien tout honneur, quand tout était fini... Pauvre lady Wondershoot... Elle n'aimait guère ces innovations... Très conservatrice, la pauvre chère dame! Il y avait en elle quelque chose du dix-huitième siècle, je l'ai toujours dit... Son langage, par exemple... brusque et vigoureux... Elle est morte relativement pauvre. Ces grandes herbes envahirent son jardin. Elle n'était point de ces personnes qui ont la passion du jardinage, mais elle aimait voir son jardin en ordre, et les choses pousser où elles étaient plantées et comme elles étaient plantées... Or la façon dont les plantes se mirent à pousser était imprévue... Ses idées en furent bouleversées... Elle avait horreur des perpétuelles incursions de ce jeune monstre... et elle finit par se figurer qu'il était toujours là à épier chez elle par-dessus le mur. Elle ne put s'habituer à le voir presque aussi haut que sa maison... Cela choquait son sens des proportions. Pauvre chère dame! J'avais espéré qu'elle vivrait aussi longtemps que moi. Ce furent les hannetons énormes que nous eûmes pendant un an

ou deux qui la décidèrent. Ils provenaient de larves géantes, d'horribles choses aussi grosses que des rats, qui infestaient les prés... Et les fourmis aussi influèrent sur sa décision. Puisque tout était désorganisé, qu'il n'y avait plus nulle part ni paix, ni tranquillité, elle se dit qu'elle pouvait aussi bien aller vivre à Monte-Carlo qu'ailleurs. Et elle y partit... Elle joua gros jeu, m'a-t-on dit... mourut dans un hôtel, là-bas... Bien triste fin!... L'exil... Ce n'est pas... ce n'est pas ce qu'on estime convenable... pour un membre de la classe dirigeante... Déracinée! ah!... Pourtant, après tout, — rabâchait le vicaire, — le résultat est bien mince. Un tourment, sans doute. Les enfants ne peuvent plus aussi librement qu'autrefois courir à travers champs avec ces morsures de fourmis et le reste. Peut-être cela vaut aussi bien... Au début, on prétendait que cette substance allait tout révolutionner de fond en comble. Mais il y a quelque chose qui défie toutes ces forces du nouveau... Je ne sais pas quoi, naturellement... je ne suis pas de vos philosophes modernes... qui expliquent tout avec l'éther et les atomes... l'évolution... des sornettes de ce genre. Ce dont je parle est quelque chose qui n'est pas compris dans les sciences en *ologie*. Matière de raison... non d'intelligence. Une sagesse mûrie... La Nature humaine... Pérennité... Donnez-lui le nom que vous voudrez...

C'est ainsi que la fin arriva.

Aucun symptôme ne prévint le vicaire de ce qui le menaçait. Il fit sa promenade accoutumée, par Farthing Down, comme il la faisait depuis plus de vingt ans, et parvint à l'endroit d'où il apercevait le jeune Caddles. Peinant et soufflant, car il avait depuis longtemps perdu la démarche musculaire et chrétienne de son jeune temps, il grimpa la montée jusqu'à la crête qui dominait la carrière, mais Caddles n'était pas à l'ouvrage; alors, ayant contourné le fourré de fougères géantes qui commençait à surplomber et à obscurcir le Hanger, le vicaire se trouva soudain devant la forme immense du monstre, assis sur le sommet de la colline, méditant pour ainsi dire sur le monde. Les genoux en l'air, la joue appuyée sur sa main, la tête inclinée de côté, Caddles tournait légèrement le dos au vicaire, de sorte que ses yeux perplexes ne pouvaient être vus. Il devait réfléchir très profondément; en tous cas, il était absolument immobile.

Il ne parut pas s'apercevoir que le vicaire, qui avait joué un si grand rôle dans l'arrangement de son existence, le contemplait alors pour la dernière d'un nombre incalculable de fois... il ne savait même pas qu'il était là. C'est ainsi que tant de départs ont lieu dans cet étrange monde que nous habitons. Le vicaire fut cette fois frappé de cette idée, qu'après tout personne sur cette terre n'avait le

moindre soupçon de ce que ce grand monstre pensait, quand il lui prenait fantaisie de se reposer de sa besogne. Mais il était trop indolent pour, ce jour-là, poursuivre cette méditation, et il retomba dans le chemin rebattu de ses radotages.

— *Ære perennius*, — murmurait-il en regagnant lentement le presbytère par un sentier qui ne passait plus comme autrefois droit à travers les prés, mais serpentait pour éviter de colossales touffes d'herbe. — Non, rien n'est changé. Les dimensions ne sont rien. La simplicité de la vie quotidienne, le sort commun...

Et cette nuit-là, sans agonie et sans le savoir, il subit lui-même le sort commun, échappant à ce mystère du changement qu'il avait passé sa vie à nier.

On l'inhuma dans le vieux cimetière de Cheasing Eyebright, auprès du plus grand if, et la modeste pierre tombale qui portait son épitaphe : *Ut in Principio, Nunc est et Semper*, fut presque immédiatement cachée aux yeux des hommes par une soudaine invasion de gazon géant à épis gris, trop gros pour la faux ou le mouton, et qui s'abattit comme un brouillard sur le village, provenant des moisissures germinantes des prés d'en bas où l'Aliment des Dieux déployait son activité.

LIVRE TROISIÈME

LA RÉCOLTE

CHAPITRE PREMIER

LE MONDE TRANSFORMÉ

I

Toutes ces nouveautés s'amuserent à transformer le monde pendant une vingtaine d'années.

Pour la plupart des hommes, ces innovations se firent petit à petit et jour après jour, d'une façon suffisamment notoire, mais sans la soudaineté qui accable. Toutefois, à un homme au moins, l'œuvre accumulée pendant ces deux décades par l'Aliment allait être révélée d'un seul coup, en un seul jour. Pour le but que nous nous proposons, il est essentiel que nous suivions cet homme pendant cette journée-là et que nous relations ses expériences.

L'homme était un forçat, ayant encouru une condamnation à perpétuité, et peu nous importe quel fut son crime, puisque la loi jugea convenable de lui accorder son pardon après vingt ans de peine.

Un matin d'été le pauvre diable qui, lorsqu'il

quitta le monde, était un jeune homme de vingt-trois ans, se trouva, de la grise simplicité de labeur et de discipline qui avait été sa vie, transporté à nouveau dans une éblouissante liberté. On lui avait mis des vêtements inaccoutumés; depuis quelques semaines il avait laissé repousser ses cheveux et depuis quelques jours il se faisait une raie. Il était là, dans une sorte de renouveau sordide et gauche, une résurrection d'esprit et de corps, les yeux clignotants, et l'âme, à vrai dire, clignotante aussi; il était là *dehors* enfin, essayant de bien entrer dans sa cervelle cette chose incroyable qu'après tout il revenait pour un peu de temps dans le monde des vivants; mais en cela comme en toute sorte d'autres choses incroyables, il se trouvait complètement pris au dépourvu.

Toutefois, il avait encore le bonheur de posséder un frère qui, n'étant pas tout à fait indifférent à leurs lointains souvenirs communs, était venu à sa rencontre et lui avait tendu la main, un frère qu'il avait laissé petit garçon et maintenant homme prospère et barbu, dont rien, les regards même, ne lui était familier. Et tous deux, ces frères étrangers l'un à l'autre, descendirent dans la ville, à Douvres, échangeant peu de paroles, mais éprouvant maints sentiments confus.

Ils allèrent s'asseoir dans une taverne, l'un répondant aux questions de l'autre sur telle ou telle per-

sonne, ravivant de bizarres et antiques points de vue, ouvrant des perspectives et des aspects nouveaux et innombrables. Puis, l'heure vint de se diriger vers la gare pour y prendre le train de Londres. Leur nom et les choses personnelles dont ils s'entretenaient n'ont rien à faire dans notre récit, et le seul intérêt que nous ayons à les suivre est de constater quelles transformations et quelles étrangetés cette pauvre âme de forçat trouva dans un monde autrefois familier.

A Douvres, il ne remarqua pas grand'chose, sinon l'excellence de la bière qu'il buvait dans un pot d'étain. Jamais encore il n'avait goûté un pareil breuvage, et des larmes de gratitude lui montaient aux yeux.

— La bière est toujours aussi bonne, — fit-il, n'osant dire qu'il la croyait infiniment meilleure.

Ce fut seulement lorsque le train eut franchi Folkestone qu'il put, se dégageant de ses émotions immédiates, regarder au dehors pour voir ce que le monde était devenu. Il mit la tête à la portière.

— Il fait soleil, — dit-il pour la douzième fois, — je ne pouvais avoir un temps plus beau.

Alors, l'idée lui vint qu'il y avait de nouvelles disproportions par le monde.

— Sapristi! — s'écria-t-il, se dressant et s'animant pour la première fois. — Ces grandes machines, là-bas, sur le talus près des genêts, ce sont

des chardons, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas possible, ou peut-être bien que j'ai oublié?

C'étaient vraiment des chardons, et ce qu'il prenait pour de hauts buissons de genêts n'était autre chose que le gazon nouveau, au milieu duquel une compagnie de soldats anglais, portant toujours la tunique rouge, manœuvrait en tirailleurs, selon la théorie qui avait été partiellement révisée après la guerre avec les Boers. Puis le train s'engouffra dans un tunnel, pénétra dans la gare de Sandling Junction, ensevelie dans un énorme fourré de rhododendrons échappés de jardins adjacents et assombrie au point que toutes les lanternes étaient allumées. Sur l'embranchement de Sandgate, se trouvait un convoi dont les wagons étaient chargés de troncs de rhododendrons. C'est ici que, pour la première fois, le citoyen de retour au monde entendit parler de la Boumbouffe.

Comme ils avançaient à toute vapeur dans une partie du pays où rien absolument n'était changé, les deux frères s'absorbèrent dans ce nouveau sujet de conversation. L'un posait avidement une foule de questions; l'autre n'avait jamais pris la peine de voir la chose comme un phénomène unique, et répondait par phrases ambiguës et pleines d'allusions difficiles à saisir.

— C'est toujours cette espèce de Boumbouffe, — fit-il, jetant tout de suite l'ancre sur ce rocher de sa

connaissance. — Comment! Tu ne sais pas? On ne t'a rien dit? Personne? Enfin, la Boumbouffe... Tu comprends bien, la Boumbouffe. C'est la question sur laquelle se font les élections!... Une sorte de substance scientifique. Personne ne t'en a jamais parlé?

Il songea que la prison avait fait de son frère « une rude croûte » pour qu'il ignorât cela.

Grâce à ces questions et à ces réponses, ils se découvraient l'un à l'autre leurs caractères. Entre leurs conversations, il y avait de longs intervalles, où toute leur attention était accaparée par le paysage. D'abord l'intérêt que le revenant éprouvait aux choses fut vague et général. Son imagination s'était surtout préoccupée de ce que ce vieux Un Tel dirait, de ce qu'était devenu tel autre, et de certaines choses qu'il expliquerait à tous et qui présenteraient sa « mise à l'ombre » sous un jour mitigé. Cette Boumbouffe intervenait au début comme un simple fait divers de journal, puis comme une source de difficultés intellectuelles avec son frère. Mais bientôt il se rendit compte que la Boumbouffe s'imposait avec persistance sur tous les sujets qu'il entamait.

En ces jours-là, le monde était un rapiécetage de transition, de sorte que ce grand fait nouveau se révélait par une série de frappants contrastes. Le processus de transformation n'avait pas été

uniforme : il s'était étendu autour de centres épars de distribution. Le pays était envahi par fragments, avec de grands espaces où l'Aliment n'avait pas encore pénétré et d'autres où il était déjà dans le sol et dans l'air, sporadique et contagieux. C'était un motif hardi et nouveau qui se glissait parmi des airs anciens et vénérables.

Au long de la ligne de Douvres à Londres le contraste à cette époque était des plus vifs. Un moment, ils roulèrent à travers une région demeurée telle qu'il l'avait connue dans son enfance, les longues bandes de champs entourées de haies, et qui, avec leurs dimensions réduites, ne pouvaient être labourées que par des chevaux pygmées, les petites routes ayant la largeur de trois charrettes, les ormes, les chênes et les peupliers rassemblés par bouquets dans la campagne, des massifs de saules au long des ruisseaux, des meules de foin pas plus hautes qu'un genou de géant, les chaumières de poupées avec des vitres flamboyantes, les briquetiers, les villages aux maisons éparpillées le long de la route, les riches résidences des prétendus « grands », les talus du chemin de fer tout recouverts de fleurs, les stations aux jardins fleuris, et toutes les petites choses du XIX^e siècle disparu résistant à l'invasion de l'Immense. Ça et là, se dressait une touffe de chardons semés par le vent et dont la tige défiait la hache, une vesse de loup

de dix pieds de haut, ou les restes carbonisés de quelque touffe de gazon géant : mais c'était là tout ce qui pouvait indiquer l'approche de l'invasion.

Sur une distance d'une cinquantaine de kilomètres, rien ne faisait prévoir l'étrange grosseur des blés et des herbages qui se trouvaient à une quinzaine de kilomètres de la ligne, de l'autre côté des collines, dans la vallée de Cheasing Eyebright.

Bientôt, cependant, des traces de l'Aliment devinrent visibles. La première nouveauté frappante fut le grand viaduc édifié à Tunbridge pour franchir les marais que formait alors la Medway obstruée par une variété géante de *Chara*.

Puis ce fut encore la petite campagne, et, au moment où la foisonnante et minuscule immensité de Londres se dessina dans le brouillard et la fumée, les traces de la lutte que livrait l'homme pour contenir et repousser la colossale invasion devinrent incessantes.

A cette époque, dans la région sud-est de Londres et tout autour de l'endroit où vivaient Cossar et ses fils, l'Aliment s'insurgeait mystérieusement sur cent points divers. La petite vie se continuait parmi des présages quotidiens qui perdaient toute signification menaçante uniquement parce qu'ils se développaient avec une irrésistible tranquillité et parce qu'on s'était peu à peu accoutumé à leur présence. Mais ce citoyen restitué à la vie apercevait

pour la première fois les manifestations étranges et prédominantes de l'Aliment, des étendues bouleversées et incendiées, des préparatifs et des travaux de défense énormes, des baraquements et des arsenaux que cette invasion subtile et persistante imposait aux hommes.

Ici, sur une échelle plus vaste, les expériences de la Ferme avaient été répétées maintes et maintes fois. C'est dans les choses inférieures et accidentelles de la vie, de façon inattendue et irrégulière, et dans des endroits écartés, que s'annonçait la venue d'une force nouvelle.

Il y avait de vastes enclos, empuantis, où d'im-pénétrables jungles de végétations fournissaient le combustible pour de gigantesques machineries que les badauds venaient contempler moyennant un pourboire ; il y avait des routes et des voies spéciales pour des véhicules automoteurs énormes, des routes faites de fibres entrelacées de chanvre hypertrophié ; il y avait des tours renfermant des sirènes à vapeur qui donnaient de la voix toutes ensemble et avertissaient de chaque nouvelle incursion de vermine ; il y avait de petites huttes peintes en rouge et des abris où chaque jour les tireurs allaient s'exercer avec des fusils à éléphant, à balles explosibles, sur des cibles ayant la forme de rats monstrueux et placées à trois cents mètres de portée. Six fois, depuis l'époque des Skinner,

il s'était produit de nouvelles irruptions de rats géants, sortis chaque fois des égoûts du sud-ouest de Londres, où leur présence était un fait accepté, comme les tigres dans le delta du Gange, près de Calcutta.

A Sandling, le frère du revenant avait, par désœuvrement, acheté un journal ; bientôt l'autre le prit et déplia les feuilles à l'aspect inaccoutumé pour lui ; elles lui parurent plus petites, plus nombreuses, et imprimées en caractères qui différaient des journaux de jadis. Il trouva d'innombrables illustrations représentant des choses si étranges qu'elles lui semblèrent sans intérêt, et entourées de longues colonnes de texte dont les titres, pour la plupart, étaient aussi dénués de sens que s'ils avaient été écrits en une langue étrangère :

GRAND DISCOURS DE M. CATERHAM

LES LOIS CONTRE LA BOUMBOUFFE

— Qui est ce Caterham ? — demanda-t-il en un effort pour renouer la conversation.

— C'est un bon, celui-là, — dit le frère.

— Ah ! Une espèce de politicien, hein ?

— Oui, il va sûrement renverser le gouvernement. Il est grand temps qu'il s'y mette.

— Ah ! — fit l'autre qui se prit à réfléchir. — Je

suppose que tous ceux que j'ai connus : Chamberlain, Rosebery, toute la bande...? Quoi?

Son frère lui avait saisi le poignet et l'invitait d'un geste à regarder par la portière.

— Voilà les Cossar.

Les yeux du libéré suivirent la direction indiquée, et il vit.

— Diable! — s'écria-t-il, saisi cette fois d'une véritable stupéfaction.

Le journal définitivement oublié tomba à ses pieds. A travers les arbres, on apercevait très distinctement, campé en une attitude pleine d'aisance, les jambes écartées, la main tenant une balle comme pour la lancer, une gigantesque forme humaine d'une quarantaine de pieds de haut. Ce corps immense scintillait au soleil, le torse revêtu d'une sorte de maillot blanc de métal tressé, et serré à la taille par une large ceinture d'acier. Un instant toute l'attention du voyageur se concentra sur ce spectacle, puis ses regards furent attirés par un autre géant plus éloigné qui se tenait prêt à recevoir la balle. Il devint bientôt évident que toute la contrée enfermée dans les collines au nord de Sevenoaks avait été disposée pour l'usage des géants.

Un immense retranchement dominait la carrière où s'élevait l'habitation, en forme de monstrueux palais égyptien, que Cossar avait fait édi-

fier pour ses fils, quand la nursery géante eut fait son temps. Derrière, se trouvait un grand hangar sombre, dans lequel des lueurs incandescentes s'entrevoyaient par instants, éclaboussant en tous sens des étincelles, et d'où parvenait aux oreilles le tintamarre d'un martellement titanesque.

L'attention des voyageurs revint vers le géant, au moment où la grosse boule de bois cerclée de fer s'échappait de sa main.

Les deux hommes se dressèrent, les yeux écarquillés. La balle paraissait aussi grosse qu'un tonneau.

— Attrape ! — s'écria le libéré, et au même instant un arbre leur cachait le géant qui avait lancé la balle.

Le train ne laissa voir ce spectacle que pendant une fraction de minute et s'enfonça ensuite dans le tunnel de Chislehurst.

— Sapristi ! — fit l'ex-prisonnier, comme les ténèbres les enveloppaient. — Le gaillard était aussi grand qu'une maison !

— Ce sont les jeunes Cossar, — fit le frère avec un geste de tête significatif. — C'est à cause d'eux qu'il y a tout ce remue-ménage.

Ils sortirent du tunnel pour découvrir d'autres tours surmontées de sirènes, d'autres huttes rouges, et les groupes de villas des banlieues les plus éloignées. L'art de l'affichage n'avait rien perdu

pendant ce laps de temps, et, sur d'innombrables et vastes clôtures, sur des pignons de maisons et en mille endroits propices, s'étalaient les appels polychromes des élections générales sur le problème de la Boumbouffe :

CATERHAM — BOUMBOUFFE — L'OGRE —

etc..., partout, sans cesse, toujours, et des caricatures et des déformations monstrueuses, cent variétés de faux portraits de ces grands et brillants corps humains qu'ils avaient vus de si près quelques minutes auparavant.

II

Le jeune frère s'était promis de faire les choses magnifiquement et de célébrer ce retour à la vie par un dîner dans un restaurant de qualité indiscutable, dîner qui devait être suivi de toute cette succession éblouissante d'impressions que pouvaient donner les music-halls de ce temps-là. Ce louable projet, témoignant d'une si charitable indulgence, effacerait les taches les plus superficielles du séjour en prison ; néanmoins, pour la seconde partie du plan, une modification intervint. Le dîner resta : mais il y avait un désir déjà plus

puissant que l'attrait du spectacle, déjà plus efficace qu'aucun théâtre pour détourner cet homme de l'atroce préoccupation de son passé, et c'était une curiosité et une perplexité concernant cette Boumbouffe et ces géants, cette colossale et menaçante nouveauté qui semblait dominer le monde.

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils deviennent grands comme cela, — répétait-il. — Cela me dépasse!

Son frère avait cette magnanimité qui permet de renoncer à un projet caressé.

— La soirée est à toi, mon vieux, — fit-il, — Nous allons essayer d'assister à la réunion qui doit avoir lieu à la Maison du Peuple.

Finalement l'ex-prisonnier eut la chance de se trouver entassé dans une multitude compacte et les yeux fixés de très loin sur une petite plateforme brillamment illuminée et située au-dessous d'un buffet d'orgue et d'une galerie. L'orgue avait joué un air de marche pour mettre au pas la foule de ceux qui entraient, et maintenant il s'était tu.

A peine avaient-ils pris place, après une discussion avec un importun qui les bousculait, qu'ils virent Caterham arriver par le fond obscur, s'avancer hors de l'ombre, vers le milieu de la plateforme, pygmée des plus insignifiants, là-bas, tout au fond de l'amphithéâtre, petite forme noire avec un minuscule point rose pour figure. De profil, on

distinguaient très nettement son nez aquilin, et cette petite figure, par un phénomène tout à fait inexplicable, souleva tout autour d'elle une longue acclamation, un tonnerre qui commença à l'une des extrémités, s'enfla et gagna de proche en proche : d'abord un petit éclaboussement de voix autour de la plate-forme, puis, l'exclamation jaillit soudain comme une grande flamme et s'abattit en recouvrant la masse humaine qui se pressait à l'intérieur et au dehors de l'édifice. Ah ! comme on acclamait : Hourrah ! Hourrah !

Personne, dans cette myriade d'assistants, n'acclama comme l'ex-prisonnier. Les larmes coulaient au long de ses joues, et il ne cessa de hurler que lorsqu'il fut absolument à bout de voix. Il faudrait avoir été en prison aussi longtemps que lui pour comprendre ou seulement commencer à comprendre ce que c'est pour un homme de crier à pleins poumons dans une foule, encore qu'il ne prétendît aucunement savoir à quel propos se manifestait toute cette émotion : Hourrah ! Ah ! Hourrah !

Puis, un silence plana. Caterham avait pris une attitude visiblement pleine de patience, et des subalternes qu'on n'entendait pas disaient et faisaient des choses formelles et insignifiantes. On eût dit des voix au milieu du bruit des feuilles au printemps.

— Oua, oua, oua, oua.....

Qu'importait ? Dans l'auditoire, les gens s'interpellaient et causaient.

— Oua, oua, oua, oua, oua, oua.....

Les autres n'en finissaient pas de discourir. Est-ce que ce vieux radoteur allait bientôt se taire ? Des interruptions ? Bien sûr qu'on interrompait !

— Oua, oua, oua, oua...

Mais entendra-t-on mieux Caterham ?

Pendant ce temps, tout au moins, on avait Caterham sous les yeux et l'on pouvait examiner dans la lointaine perspective les traits du grand homme. Rien n'était plus facile que de le dessiner, ce visage fameux, et déjà le monde pouvait l'étudier à loisir sur les verres de lampe et les assiettes d'enfants, sur les médailles et sur les étendards anti-Boumbouffe, sur les lisières des soies et des cotons Caterham, et sur les doublures intérieures des chapeaux Caterham. Il encombre à lui seul toute la caricature de l'époque. On le voit en marin, debout auprès d'un vieux canon et tenant à la main un boute-feu sur lequel est gravée cette inscription : « Lois contre la Boumbouffe », pendant qu'au large se traîne un monstre énorme, laid et menaçant : La Boumbouffe ; ou bien il est vêtu de pied en cap d'une armure de fer, la croix de Saint-Georges sur le heaume et sur le bouclier, tandis qu'un Caliban titanesque, tremblant au milieu de ses dépouilles à l'entrée d'un caverne, refuse le défi des « Nouvelles

Réglémentations de la Boumbouffe » ; d'autres fois, tel Persée, il vient délivrer une Andromède enchaînée, sur la ceinture de laquelle est distinctement écrit : « Civilisation », tandis qu'un monstre marin se tortille et se débat, portant sur ses cous multiples et sur ses pattes les mots : « Irreligion-Mécanisme-Barbarie-Monstruosité, etc. » Mais c'est en Jack Tueur de Géants que l'imagination populaire se représentait plus volontiers Caterham, et c'est sous cette image suggérée par une affiche que l'ex-prisonnier apercevait cette miniature éloignée.

Le continuel oua, oua, oua, oua avait tout à coup pris fin. L'orateur a terminé ; il s'assoit. Oui. Non. Si. C'est Caterham.

— Caterham ! Caterham ! — et les acclamations reprennent de plus belle.

Il faut une multitude innombrable pour produire le silence qui suivit l'assourdissant tumulte de cette ovation. Un homme seul dans le désert, c'est un silence, sans doute, mais cet homme s'entend respirer, il s'entend remuer, il entend toute sorte de bruits. Ici, la voix de Caterham était l'unique bruit perçu, très net et très clair, comme une petite lumière qui brûle au fond d'un ancre plein d'impénétrables ténèbres. Et on l'entendait, à coup sûr, absolument comme s'il eût parlé à deux pas de vous.

Cette petite forme, gesticulant dans un halo de sons abondants et onduleux, produisait un effet prodigieux sur l'ex-prisonnier. Derrière, et à demi effacés pour ainsi dire, les principaux des partisans de l'orateur étaient assis sur l'estrade, et au premier plan s'étendait une vaste perspective de dos et de profils innombrables aussi attentifs qu'un seul homme : cette petite forme semblait avoir absorbé les esprits de toute cette foule.

Caterham parla de nos anciennes institutions.

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! — rugit la foule.

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! — cria le libéré.

Il parla de notre ancien esprit d'ordre et de justice.

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! — vociféra la foule.

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! — approuva le libéré, profondément ému.

Il parla de la sagesse de nos ancêtres, du lent développement des institutions vénérables, des traditions morales et sociales qui s'adaptaient à notre caractère comme un gant s'adapte à la main.

— Bravo ! Bravo ! — balbutiait le libéré, avec des larmes roulant le long de ses joues.

... Et maintenant toutes ces choses allaient être plongées dans le chaos ! Oui, dans le chaos ! Parce que, il y a une vingtaine d'années, trois hommes avaient jugé bon de mêler dans une bouteille des

drogues innombrables, supporterons-nous que tout l'ordre et la sainteté des choses...

— Non, non, non !

... Eh ! bien, alors, c'est le moment d'agir, le moment de dire adieu à l'hésitation...

Une rafale d'acclamations l'interrompt.

... le moment de dire adieu à l'hésitation et aux demi-mesures.

— On nous a parlé, Messieurs, — s'écria Caterham, — d'orties qui deviennent géantes. D'abord, rien ne les distingue des autres orties ; ce sont de petites plantes qu'on peut arracher à la main, mais si vous les laissez... Si vous les laissez, elles croissent avec une telle puissance d'expansion contagieuse qu'il faut alors la hache et la corde, il faut affronter le danger pour vos membres ou pour votre vie même, il faut un labeur acharné... des hommes peuvent être tués en les abattant... des hommes peuvent être tués en les abattant...

Il y eut un tumulte et des interruptions, et l'ex-prisonnier perçut encore la voix de Caterham qui résonnait forte et claire.

— Retenez la leçon que vous enseigne la Boumbouffe elle-même et... — il s'arrêta... — *Fauchez vos orties avant qu'il soit trop tard.*

Il se tut et resta debout, s'essuyant les lèvres.

— Un ban ! — s'écria quelqu'un. — Un ban !
— Et tout d'un coup éclata ce tumulte étrange qui

s'accrut au point qu'on eût dit que le monde entier applaudissait.

Le libéré sortit enfin de la salle, délicieusement ému, avec, sur ses traits, cette expression qui marque ceux qui ont eu une vision. Il savait, tout le monde savait : ses idées n'étaient plus vagues. Il revenait dans un monde agité par une crise et au moment où s'imposait la décision à prendre en face d'une conjoncture prodigieuse. Il lui fallait, comme un homme libre et responsable, jouer son rôle dans ce grand conflit. L'antagonisme se présentait sous une image nette. D'un côté, ces formes gigantesques, bardées de fer, aux mouvements souples et puissants --- il les voyait maintenant sous un jour différent. De l'autre côté, cette petite forme gesticulante et vêtue de noir, sous la clarté des lumières, avec son flot régulier de mélodie persuasive, sa petite voix merveilleusement pénétrante, John Caterham, Jack le Tueur de Géants.

Tous ils devaient s'unir pour faucher les orties... avant qu'il fût trop tard.

III

Les plus grands, les plus forts et les plus connus des enfants alimentés de Boumbouffe étaient

les trois fils de Cossar. Les deux kilomètres de pays auprès de Sevenoaks où se passa leur enfance furent à la fin si creusés, remués, bouleversés, encombrés d'abris, d'énormes modèles mécaniques et de toutes les inventions de leurs jeunes facultés que cela ne ressemblait à aucun autre endroit de la terre. Depuis longtemps, cet espace était devenu trop petit pour toutes les choses qu'ils cherchaient à faire. Le fils aîné employait sa vaste intelligence à combiner des machines et des engrenages; il s'était fabriqué une sorte de bicyclette géante pour laquelle aucune route du monde n'était assez spacieuse et qu'aucun pont ne pouvait supporter. Et ces énormes roues, avec leur cadre et leur chaîne pouvant fournir une vitesse de quatre cents kilomètres à l'heure, demeuraient inutilisées, sauf que, de temps en temps, l'inventeur enfourchait sa machine et se lançait en avant puis en arrière à travers le chantier encombré. Il avait eu l'intention de faire avec cette bicyclette le tour du monde; il l'avait fabriquée dans ce but, alors qu'il n'était encore qu'un enfant rêveur. Maintenant les rayons et les tubes étaient rouillés, entamés comme par de profondes blessures, partout où l'émail s'était écaillé.

— Il faudra faire une route avant de pouvoir monter là-dessus, mon garçon, — avait dit le père Cossar.

Aussi, un matin, vers l'aube, le jeune géant et

ses frères s'étaient mis à l'ouvrage pour construire une route autour du monde. Sans doute soupçonnaient-ils qu'ils rencontreraient quelque opposition, car ils travaillèrent avec une vigueur remarquable. On les avait aperçus assez tôt, dessinant cette route aussi droite qu'à vol d'oiseau, vers la Manche; et déjà plusieurs kilomètres étaient nivelés et battus. Dès avant midi, ils avaient été interrompus par une multitude de gens surexcités, propriétaires, notaires, autorités locales, hommes de loi, gardes-champêtres, agents de police, soldats même.

— Nous faisons une route, — expliquait l'aîné des enfants.

— Faites des routes tant que vous voudrez, — répondit le principal homme de loi, — mais veuillez respecter les droits des autres. Vous avez déjà porté atteinte aux droits de vingt-sept propriétaires privés, sans compter les privilèges spéciaux et la propriété d'un conseil cantonal, de neuf conseils de fabrique, d'un conseil municipal, de deux usines à gaz, d'une compagnie de chemins de fer...

— Sapristi! — s'écria l'aîné des Cossar.

— Il faut cesser cela.

— Mais ne préférez-vous pas une belle route droite à la place de tous ces mauvais chemins pleins d'ornières?

— Je ne dis pas que ce ne serait pas avantageux, mais...

— Il ne faut pas le faire, — acheva l'ainé des jeunes garçons en ramassant ses outils.

— Pas de cette façon, à coup sûr, — ajouta l'homme de loi.

— De quelle façon, alors ?

La réponse de l'homme de loi fut vague et compliquée.

Cossar vint constater le dégât qu'avaient fait ses enfants ; il leur fit de sévères reproches tout en riant à gorge déployée et paraissant entièrement heureux de cette affaire.

— Il faut que vous attendiez un peu, avant d'entreprendre des travaux de ce genre, — leur cria-t-il.

— L'homme de loi nous a dit qu'il fallait commencer par préparer un projet, obtenir certaines approbations et toutes sortes de balivernes... Il a dit que ça prendrait des années...

— Nous aurons un projet avant peu, mon garçon, — cria Cossar, les mains autour de sa bouche pour mieux se faire entendre. — Mais n'aie pas peur. Pendant quelque temps encore, il vaut mieux que vous continuiez à jouer et à fabriquer les modèles réduits des objets que vous fabriquerez plus tard.

En fils obéissants, ils firent ce qu'il leur conseillait.

Mais, malgré cela, les jeunes gens méditèrent et boudèrent un peu.

— Tout cela est bel et bien, — dit le cadet — mais pensent-ils que je vais me contenter de jouer et de me tourner les pouces. Je veux faire quelque chose pour de vrai, tu comprends. Nous ne sommes pas venus dans ce monde forts comme nous le sommes, simplement pour nous amuser dans ce petit coin de terrain, faire de petites promenades en nous tenant à l'écart des villes. — Car, à ce moment, il leur avait été interdit de pénétrer dans les villages et les agglomérations. — Il n'est pas bon de ne rien faire. Ne pouvons-nous pas trouver quelque chose que les petites gens veulent qui soit fait et le faire pour eux... rien que pour le plaisir de le faire?... Des quantités d'entre eux n'ont pas de demeures habitables, — reprit-il au bout d'un instant de réflexion. — Allons leur bâtir près de Londres une maison qui contiendra des milliers d'habitants et qui sera agréable et confortable... Et faisons leur une belle petite route qui les mènera à leurs affaires. Tout cela sera si propre et si joli qu'aucun d'eux ne pourra plus vivre sordidement et sauvagement comme la plupart vivent maintenant. Nous leur donnerons assez d'eau pour qu'ils puissent se laver... Car à présent ils sont si sales, les dégoûtants petits sagouins, que neuf sur dix de leurs maisons n'ont pas de salle de bain. Et ceux qui possèdent de quoi se laver crachent des insultes sur ceux qui n'ont rien, au lieu de les aider à se le

procurer, et ils les appellent la Tribu des Crasseux, les Indécrottables. Nous changerons tout cela. Et nous inventerons des moyens électriques de s'éclairer, de cuisiner, de nettoyer, de tout faire ! Imaginez-vous cela ! Ils obligent leurs femmes, des femmes qui seront mères, à se mettre à quatre pattes pour nettoyer le plancher... Nous pourrions remplacer tout cela si commodément. Nous fermerions une vallée à chaque bout dans cette rangée de collines là-bas, pour former un joli réservoir, et nous construirions ici une grande usine pour générer notre électricité, et ce serait ravissant, tout simplement. N'est-ce pas, frère?... Et, alors, peut-être qu'ils nous laisseraient exécuter quelques autres plans.

— Oui, — répondit l'aîné, — nous pourrions accomplir tout cela pour eux bien joliment.

— Alors, marchons ! — fit le cadet.

— Je le veux bien ! — conclut l'aîné, et il chercha du regard autour de lui un outil convenable.

Et ce fut une autre terrible affaire.

En moins de rien, des multitudes agitées furent à leurs trousses, leur disant de s'arrêter pour mille raisons et sans raison aucune, des multitudes brailardes, confuses et variées. L'édifice qu'ils élevaient était trop haut ; il ne pouvait pas être solide ; il était laid ; il portait préjudice à la location des maisons de dimensions convenables dans le voisi-

nage, il détonait dans l'ensemble; il était une gêne pour les voisins, il était contraire aux réglementations locales concernant la construction des maisons; il enfreignait le droit de l'autorité locale de fournir une électricité insuffisante et hors de prix, et il contrariait les intérêts de la Compagnie des eaux.

L'administration s'émut jusqu'à faire de l'obstruction judiciaire. Le petit homme de loi reparut, représentant une douzaine d'intérêts menacés, des propriétaires de l'endroit formèrent toute sorte d'oppositions, des gens ayant des droits mystérieux exigèrent d'être expropriés et achetés à des tarifs exorbitants; les syndicats de toutes les branches du bâtiment élevèrent collectivement la voix, et les négociants en matériaux de construction créèrent un ligue de résistance. D'extraordinaires sociétés de gens prophétisant des horreurs esthétiques et les anathématisant s'unirent pour la protection du paysage où devait se dresser l'énorme édifice et de la vallée où devaient s'accumuler les eaux. Dans l'opinion des frères Cossar, ces derniers personnages furent absolument les pires ânes de toute la bande. Bref, cette belle habitation conçue par les fils Cossar fut le bâton enfoncé dans le nid des guêpes.

— Il n'y a rien à faire! — fit l'aîné.

— Nous ne pouvons pas continuer, — dit le second.

— Les sales petites bêtes, — s'écria le plus jeune — ils ne nous permettent aucune activité!

— Même quand il s'agit de leur propre confort. Et quelle jolie maison nous leur aurions construite!

— Ils passent leurs idiotes petites vies à se mettre les uns aux autres des bâtons dans les roues, — reprit l'aîné. — Des droits, des lois, des règlements et des canailleries... C'est comme un jeu de jonchets... Ma foi, tant pis! Ils vivront encore quelque temps dans leurs infectes, sordides et stupides petites baraques. Il est évident que nous ne pouvons continuer avec tout ce tohu bohu.

Les Cossar laissèrent la grande maison inachevée, un grand trou avec des fondations et le commencement d'un mur, et, tout moroses, ils regagnèrent leur enclos. En peu de temps le trou s'emplit d'eau stagnante, d'herbes et de vermine, et l'Aliment, échappé aux fils de Cossar ou amené là en poussière par le vent, produisit bientôt à sa façon habituelle une végétation un peu trop luxuriante. Des rats d'eau se répandirent par la contrée, causant des dégâts considérables. Un jour, un fermier surprit ses porcs en train de boire de cette eau : aussitôt, et avec une grande présence d'esprit, il les tua tous, car il avait entendu conter l'histoire du grand verrat d'Oakham. Et c'est de cette mare profonde que provenaient les fameux moustiques, des moustiques absolument terribles, dont la seule

utilité fut qu'ayant mordu les fils Cossar, ceux-ci, incapables d'endurer plus longtemps ces démangeaisons, choisirent une nuit de clair de lune, et, pendant que la loi et ses agents dormaient, ils creusèrent une tranchée et drainèrent toute l'eau jusqu'au fleuve.

Mais ils laissèrent les grandes herbes et les grands rats aquatiques et toute sorte de grandes choses peu enviabiles, vivant et s'alimentant, à l'endroit où l'immense et belle maison des petites gens aurait dû s'élever vers le ciel.

IV

Ces événements s'étaient passés pendant l'enfance des fils Cossar ; mais maintenant, ils étaient presque des hommes. Et les chaînes s'étaient resserrées sur eux, à mesure qu'ils avaient grandi. Chaque année leur taille augmentait, l'Aliment se répandait, les grandes choses se multipliaient ; chaque année les difficultés et les complications croissaient. D'abord, l'Aliment avait été pour l'humanité une merveille lointaine ; à présent, il heurtait à tous les seuils, opprimant et disloquant l'ordre entier de la vie. Il bloquait ceci, il renversait cela, il transformait les produits, et par là supprimait les emplois, pri-

vant de travailler les ouvriers par centaines de milliers ; il franchissait les frontières et changeait le monde commercial en un monde de cataclysmes.

Rien d'étonnant à ce que le monde le détestât.

Comme il est plus aisé de haïr des choses animées que des choses inanimées, des animaux que des plantes, et son prochain plus complètement qu'aucun animal, la peur et le désordre engendrés par les orties géantes et les herbes de six pieds, par les insectes redoutables et la vermine sanguinaire, se concentrèrent en une haine énorme pour cette bande éparsée de grands êtres humains, les enfants de la Boumbouffe. Cette haine était devenue une force primordiale dans les affaires politiques. Les vieilles divisions de partis s'étaient confondues et absolument effacées sous la pression de ces nouveaux événements, et le conflit existait maintenant entre le parti des temporisateurs qui voulaient placer de petits hommes politiques au contrôle et à la réglementation de l'Aliment, et le parti de la réaction, dont Caterham était le truchement, parlant toujours avec une sinistre ambiguïté, résumant et formulant ses intentions en une succession de phrases menaçantes, déclarant tantôt qu'il fallait « tailler et rogner les ronces », tantôt qu'il fallait trouver le moyen de guérir l'« éléphantiasis » et enfin, à la veille de l'élection, qu'il fallait « faucher les orties ».

Un jour les trois fils Cossar, devenus des hommes maintenant, se reposaient au milieu de leurs futiles besognes et causaient de ces choses à leur façon. Tout le jour, ils avaient travaillé à une série de galeries souterraines vastes et compliquées que leur père leur avait ordonné de creuser; c'était au coucher du soleil, et ils étaient étendus dans le petit jardin, devant leur grande demeure, et contemplaient le monde, jouissant d'un instant de répit, pendant que les petits domestiques préparaient leur nourriture.

Imaginez-vous ces corps puissamment charpentés, dont le moindre avait quarante pieds de haut, allongés sur une petite pelouse dont l'herbe aurait paru à un homme ordinaire une prairie de roseaux. L'un d'eux se redressa et se mit à gratter la terre collée à ses immenses semelles avec une traverse de fer qu'il serrait à pleine main. Le second était appuyé sur son coude, et le troisième tailladait un tronc de sapin qui répandait dans l'air une odeur de résine. Ils ne portaient pas de drap, mais une sorte de maillot de corde tressée, et par-dessus, des vêtements extérieurs de fil d'aluminium doublé de feutre; leurs chaussures étaient fabriquées avec du bois et du fer, et les attaches, les boutons et les boucles de leur costume étaient d'acier.

La grande demeure dans laquelle ils vivaient, égyptienne par son architecture massive, ne com-

portait qu'un rez-de-chaussée; à demi bâtie de blocs de calcaire et à demi creusée dans le rocher de la colline, elle avait une hauteur de plus de cent pieds, et, plus loin, les cheminées et les roues de moulins, les grues et les toits de leurs nombreux hangars et ateliers se dressaient merveilleusement contre le ciel. Par une fenêtre circulaire, on entrevoyait dans la maison une sorte de tube énorme d'où tombait par gouttes régulières dans un récipient invisible un métal blanc en fusion.

Tout l'enclos était fortifié au moyen de monstrueux talus de terres soutenus par des plaques d'acier, aussi bien sur les crêtes des collines qu'au travers de la vallée. Il fallait un objet de taille ordinaire pour indiquer la colossale échelle de cet endroit : le train qui arrivait en vacarmant de Sevenoaks pour s'enfoncer dans le tunnel, passant et disparaissant dans le champ de leur vision, semblait, par contraste avec les trois hommes et leur entourage, un jouet automatique de taille réduite.

— Ils ont interdit tous les bois de ce côté-ci d'Ightham, — dit l'un — et ils ont rapproché de trois kilomètres l'écrêteau qui était près de Knockholt.

— C'est le moins qu'ils puissent faire, — fit le plus jeune après un instant de réflexion. — Ils font tout ce qu'ils peuvent pour détourner le vent des voiles de Caterham.

— Ce n'est pas assez pour y réussir... et c'est trop pour nous, — grommela le cadet.

— Ils nous couperont la route pour nous empêcher de joindre notre frère Redwood. La dernière fois que je suis allé le voir, les poteaux rouges s'étaient rapprochés d'un kilomètre de chaque côté. Le chemin pour parvenir jusqu'à lui, au long des Downs, n'est guère qu'un étroit sentier.

Interrompant ses récriminations, il se plongea dans ses pensées.

— Qu'arrive-t-il à notre frère Redwood? — questionna-t-il soudain.

— Pourquoi? — fit l'aîné.

— On eût dit... — reprit l'autre, en tranchant d'un seul coup une branche sur le tronc du sapin qu'il tenait — on eût dit... qu'il n'était pas réveillé. Il ne paraissait pas écouter ce que j'avais à lui annoncer et il me raconta quelque chose à propos de... d'amour.

Le plus jeune donna un coup de sa traverse de fer sur le bord de sa semelle d'acier et éclata de rire.

— Le frère Redwood a des rêves! — fit-il.

Pendant un moment, personne n'ouvrit la bouche. Puis l'aîné parla :

— Cette façon de nous claquemurer ainsi, chaque jour un peu plus, devient intolérable. A la fin, je suppose, ils traceront une ligne autour de nos

semelles et nous enjoindront de ne plus bouger.

Le cadet, d'un revers de sa main, dispersa un tas de branches et d'écorces de sapin et changea d'attitude.

— Ce qu'ils font maintenant n'est rien à côté de ce qu'ils feront lorsque Caterham sera au pouvoir.

— S'il y parvient, — ajouta le plus jeune, frappant le sol avec sa traverse.

— Et il y parviendra, — assura l'ainé, les yeux fixés sur le bout de ses pieds.

Le second cessa d'ébrancher son arbre, et son regard parcourut les hauts talus qui les enfermaient.

— Alors, frères, — dit-il, — notre jeunesse sera finie et, comme notre frère Redwood nous l'a dit il y a longtemps, il faudra agir comme des hommes.

— Oui, — répondit l'ainé, — mais qu'est-ce que cela signifie exactement? Comment interpréter ces paroles... quand l'heure de la difficulté sera venue?

Lui aussi lança un coup d'œil vers ces retranchements pleins de menaces, non pas tant qu'ils limitassent sa vue, mais son regard, passant à travers, franchissait les collines et percevait tout au loin d'innombrables multitudes. Un même sentiment les envahit tous trois, une vision de petites gens partant en guerre, un flot montant inépuisable, incessant, haineux...

— Ils sont petits, — dit le plus jeune des frères, — mais leur nombre est incommensurable, comme le sable de la mer.

— Ils sont armés... ils ont des armes que nos frères de Sunderland ont faites.

— D'ailleurs, frères, hormis la chasse à la vermine et quelques petits accidents avec des bêtes malfaisantes avons-nous vu des massacres?

— Je sais, — dit l'aîné — mais malgré tout, nous sommes ce que nous sommes. Quand l'heure viendra, nous ferons ce que nous avons à faire.

Il ferma avec un bruit sec son couteau dont la lame avait la taille d'un homme, et il s'aida du tronc de sapin pour se relever. Une fois debout, il se tourna vers la grise immensité de leur demeure. Les lueurs du couchant le frappèrent, firent flamboyer sa cotte de mailles, les agrafes de ses épaules et le métal tressé qui recouvrait ses bras, et aux yeux de ses frères il apparut soudain comme baigné de sang lumineux.

Au moment même où le jeune géant se dressait, une petite forme noire fut visible pour lui contre l'incandescence de l'occident et juste au sommet du talus qui dominait le haut de la colline. Les membres noirs s'agitaient en gestes désordonnés. Quelque chose dans cette mimique suggéra à l'esprit du jeune géant une idée de hâte. En réponse, il brandit la canne qu'il venait de se faire avec le

tronc du sapin, emplît la vallée de son vaste appel, avertit ses frères « qu'il y avait quelque chose » et s'avança par enjambées de vingt pieds à la rencontre de son père.

V

Il se trouva aussi qu'en ce même moment un jeune homme qui n'était pas un géant exprimait son opinion sur les fils Cossar. Il était venu, avec un ami, jusqu'aux collines au-delà de Sevenoaks. En passant auprès d'une haie, ils avaient entendu un cri pitoyable et avaient délivré trois jeunes mésanges de l'attaque d'une couple de fourmis géantes. L'aventure avait délié la langue au jeune homme.

— Réactionnaire ! — disait-il, comme ils arrivaient en vue du campement des Cossar. — Qui ne serait pas réactionnaire ? Regardez tout ce terrain, tout cet espace que Dieu avait fait agréable et calme, le voilà maintenant déchiré, profané, éventré. Ces hangars ! Ce grand moulin à vent ! Cette machine aux roues monstrueuses ! Ces fossés ! Et voyez ces trois monstres accroupis là-bas, et complotant quelque mauvais coup. Voyez, voyez tout le pays !..

Son ami l'examina du coin de l'œil.

— Vous avez été entendre les discours de Caterham, — dit-il.

— Je vois de mes propres yeux, et je considère la paix et l'ordre du passé que nous laissons derrière nous. Ce maudit Aliment est la dernière incarnation du diable qui ne cesse de poursuivre la ruine de ce monde. Songez à ce qu'il était, ce monde, avant notre époque, pendant même que nos mères nous engendraient, et voyez-le maintenant. Songez que ces pentes souriaient jadis sous les moissons dorées, que des haies embaumées délimitaient la modeste portion de chacun, que les corps de ferme parsemaient le paysage, et que la voix des cloches, partie de ce clocher lointain, apaisait chaque dimanche le monde qu'elle conviait à la prière dominicale. A présent, chaque année, il y a de plus en plus d'herbes monstrueuses, de vermines colossales et de géants grandissant autour de nous, enjambant par-dessus nos têtes, écrasant et bouleversant tout ce qui est subtil et sacré dans notre monde. Eh! bien!... voilà! Regardez.

Il étendit le bras, et son ami suivit du regard la direction qu'indiquait son doigt blanc.

— Une empreinte de leurs pas. Voyez. Elle est enfoncée de plus de trois pieds dans le sol, danger pour le cheval et son cavalier, trappe pour l'étourdi. Voilà un églantier mis en miettes, anéanti, du gazon déraciné, un grand chardon écrasé, un tuyau de

drainage aplati et les bords du sentier détruits. Destruction! Voilà les dégradations qu'ils commettent de par le monde, bouleversant l'ordre et la décence que les hommes ont établis. Ils foulent tout aux pieds. Réaction! Et quoi d'autre?

— Mais... réaction... Qu'espérez-vous faire?

— Arrêter cela, avant qu'il ne soit trop tard, — s'écria le jeune homme frais émoulu d'Oxford.

— Mais...

— Ce n'est pas impossible, — continua le jeune homme avec un éclat dans la voix. — Il nous faut une poigne vigoureuse, un plan bien conçu, un esprit résolu. Jusqu'ici nous avons eu des paroles doucereuses et la main faible, nous avons tergiversé et temporisé, et l'Aliment s'est développé de plus en plus. En ce moment même...

Il s'interrompit une seconde.

— On croirait entendre Caterham, — dit son ami.

— Maintenant encore... Maintenant même, il y a de l'espoir... beaucoup d'espoir, si seulement nous sommes sûrs de ce que nous voulons faire et de ce que nous avons l'intention de détruire. L'opinion publique est avec nous, bien plus qu'elle ne l'était il y a quelques années, la loi est de notre côté, la constitution et le maintien de la société, l'esprit des religions établies, les coutumes et les habitudes de l'humanité, tout est avec nous... et contre l'Aliment.

Pourquoi temporiserions-nous ? Pourquoi dissimulerions-nous ? Nous haïssons tout cela, nous n'en voulons pas : alors, pourquoi l'accepterions-nous ? Vous contenterez-vous de lanterner, d'opposer une résistance passive, de ne rien faire... jusqu'à ce que ça crève de partout !

Il resta court et se tourna vers la gauche.

— Voyez ce fourré d'orties, là-bas... Au milieu, il y a des demeures, désertes maintenant, où jadis de simples familles de braves gens passaient honnêtement leur existence. Et là-bas ! — fit-il, avec un demi-tour dans la direction de l'endroit où les jeunes Cossar se confiaient leurs tourments, — voyez-les ! Et je connais leur père, une brute, une sorte de bête brute avec une grosse voix bougonneuse, une créature qui, depuis plus de trente ans, marche à l'encontre des lois de notre monde beaucoup trop indulgent. Un ingénieur ! Pour lui, tout ce que nous tenons pour cher et sacré n'est rien. Rien ! Les splendides traditions de notre race et de notre pays, les nobles institutions, l'ordre vénérable, la marche lente et large de précédent en précédent qui a fait le peuple anglais grand et rendu libre cette île ensoleillée... ce ne sont là que vaines paroles, radotage dont on n'a plus besoin. De grandes phrases d'attrape-nigaud concernant l'Avenir valent mieux, prétend-il, que toutes ces choses sacrées... C'est un de ces hommes qui feraient

passer un tramway sur la tombe de leur mère s'ils croyaient que c'eût le meilleur tracé de la ligne... Et vous songez à temporiser, à établir un compromis qui vous permettra de vivre à votre guise, tandis que ce... que toute cette mécanique vivra à la sienne. Je vous dis que c'est insensé... insensé. Autant conclure des traités avec un tigre. Il leur faut des choses monstrueuses, il nous les faut saines et agréables. C'est l'un ou l'autre.

— Mais que pensez-vous faire ?

— Beaucoup de choses ! Tout ! Enrayer l'Aliment. Ils sont encore épars, ces géants, encore prématurés et désunis. Enchaînez-les, bâillonnez-les, muselez-les. A tout prix, arrêtez-les. Le monde sera à eux ou à nous. Enrayez l'Aliment. Enfermez ceux qui le préparent. Faire n'importe quoi pour arrêter Cossar. Vous ne paraissez pas vous souvenir... il n'est besoin que d'une génération... une seule qui tienne bon, et alors... alors, nous nivelons ces monticules là-haut, nous rebouchons les traces de leurs pas, on enlève ces affreuses sirènes des clochers de nos églises, on brise tous ces fusils à éléphants, et nous tournons enfin nos visages vers le vieil ordre, vers la vieille civilisation pour laquelle l'âme humaine est faite.

— C'est un grand effort.

— Pour une fin non moins grande. Et si nous ne le faisons pas ? Ne voyez-vous pas devant nous

la perspective claire comme le jour ? Partout les géants croîtront et multiplieront ; partout ils fabriqueront et répandront l'Aliment. Le gazon dans nos champs, les épines dans nos haies, la vermine dans les fourrés, les rats dans les égouts deviendront gigantesques... toujours, toujours, toujours. Et ce n'est qu'un commencement. Le monde des insectes, le monde des plantes se lèvera contre nous, les poissons mêmes de la mer feront chavirer et couler nos navires. Des végétations effroyables obscurciront et submergeront nos demeures, étoufferont nos églises, disloqueront et détruiront l'ordre de nos villes, et nous ne serons plus qu'une infime vermine sous les talons d'une race nouvelle. L'humanité sera envahie et engloutie par des maux qu'elle aura engendrés elle-même. Et tout cela pour rien. La dimension, simplement la dimension ! Agrandissement et *da capo*. Déjà, nous sommes obligés de chercher notre chemin parmi ces commencements des temps prochains. Et tout ce que nous osons... c'est de dire : Comme c'est incommodé. Grommeler et ne rien faire. Ah ! *non !*

Il leva la main comme pour souligner son serment.

— Qu'ils se décident et agissent ! Moi aussi j'agirai. Je suis pour la réaction... sans crainte et sans ménagements. A moins que vous ne preniez, vous aussi, de cet Aliment, que pouvez-vous faire

dans le monde ? Nous nous sommes attardés beaucoup trop longtemps dans les moyens termes. Ou plutôt, c'est vous ! C'est votre habitude de chercher le parti moyen, c'est votre existence, votre temps et votre espace. Mais ce ne sont pas les miens ! Je suis contre l'Aliment, de toute ma force et de toute ma volonté contre l'Aliment.

Il se tourna vers son compagnon, qui avait laissé échapper un grognement de protestation.

— Qu'en pensez-vous ?

— C'est une affaire bien compliquée...

— Oh ! Bûches flottantes ! — s'écria le jeune homme frais émoulu d'Oxford en laissant tomber ses bras avec amertume et découragement. — Le moyen parti ne vaut rien. C'est une chose ou c'est l'autre. Dévorer ou être dévoré, pas d'autre alternative.

CHAPITRE II

LES AMOUREUX GÉANTS

I

A l'époque où Caterham menait la campagne contre les enfants de la Boumbouffe, avant les élections générales qui devaient, au milieu de si terribles et tragiques circonstances, le porter au pouvoir, le hasard voulut que la princesse géante, cette Altesse Sérénissime dont l'alimentation au début de sa vie avait joué un rôle si grand dans la brillante carrière du Dr. Winkles, fût amenée du royaume de son père en Angleterre pour une occasion qu'on estimait d'une importance extrême. Elle venait d'être fiancée, pour des raisons d'État, à un certain prince, et la cérémonie du mariage devait être un événement d'une portée internationale. Mais de mystérieux délais étaient intervenus. La rumeur publique et l'imagination collaborèrent à l'histoire et beaucoup de bruits circulèrent. On

insinuait que le Prince faisait le récalcitrant et déclarait qu'il ne voulait pas être ridicule, du moins jusqu'à ce point-là ; il avait toutes les sympathies, et c'est là le côté le plus significatif de l'affaire.

Bien que la chose puisse paraître étrange, il est de fait que la princesse géante, en arrivant en Angleterre, ignorait totalement l'existence d'autres géants. Elle avait vécu dans un monde où le tact est presque une passion et où la réticence est l'air même que l'on respire. On lui avait caché la chose, on avait soigneusement évité qu'elle pût soupçonner ou apercevoir une forme gigantesque quelconque, jusqu'au jour où elle dut partir pour l'Angleterre. Avant sa rencontre avec le jeune Redwood, elle n'avait pas la moindre idée qu'il pût exister un autre géant.

Dans le royaume du père de la princesse, il y avait de vastes espaces sur les montagnes et les plateaux élevés, où elle avait vagabondé à sa guise. Elle aimait le lever et le coucher du soleil, et, plus que toute autre chose au monde, le grand drame des cieux ouverts ; mais, au milieu d'un peuple à la fois si démocratique et si ardemment loyal que les Anglais, sa liberté fut fort restreinte. Le Grand Parc, près du Palais où elle logeait, n'était plus son domaine, à elle seule : des gens y venaient dans de grands chars-à-bancs, par trains de plaisir, en multitudes organisées, d'autres y arrivaient après avoir franchi

de grandes distances à bicyclette. Elle était obligée de se lever de bonne heure pour se promener en paix, et c'est ainsi que l'aube pointait à peine lorsque le jeune Redwood la surprit.

Le Parc s'étendait sur une distance de plus de vingt kilomètres à l'ouest et au sud de la façade occidentale. Les marronniers des avenues s'élevaient jusque par-dessus la tête de la Princesse; sur son passage, chacun d'eux semblait lui présenter une moisson plus abondante de fleurs. Longtemps elle se contenta de la vue et du parfum, mais à la fin elle se laissa gagner par ces offres et se mit à choisir et à cueillir des rameaux fleuris, avec une telle attention qu'elle n'aperçut le jeune Redwood que lorsqu'il fut à deux pas d'elle.

Elle allait et venait parmi les marronniers, tandis que celui qui lui était destiné s'avancait inattendu, insoupçonné; elle posait ses mains parmi les branches, les cassant et les rassemblant en bouquet. Elle était toute seule dans le monde. Puis... Elle leva les yeux, et au même instant elle se sentit prise.

Il nous faut grandir nos imaginations à la stature du jeune homme pour nous représenter la beauté qu'il vit. Cette stature excessive qui nous empêche d'avoir pour la Princesse une sympathie immédiate n'existait pas pour lui. Cette gracieuse jeune fille, premier être humain qui lui parut une compagne à sa taille, se tenait là, devant lui, souple, svelte et

légèrement vêtue; la fraîche bise du matin façonnait les plis subtils de sa robe, dessinant les lignes adoucies de ses formes; dans ses mains elle tenait un gros bouquet de branches de marronniers fleuries et parfumées. Son corsage décolleté laissait voir la blancheur de son cou et les rondeurs potelées de sa gorge et de ses épaules. La brise avait détaché quelques mèches de ses cheveux brun-roux qui voltigeaient sur ses joues. Ses yeux étaient bleus et animés, et ses lèvres, pendant qu'elle étendait les mains parmi les branches, se reposaient dans la promesse d'un sourire.

Tout à coup elle se retourna en tressaillant; elle le vit et, pendant quelques secondes, ils se contemplèrent mutuellement. Cette apparition était si surprenante pour elle, si incroyable qu'au premier abord du moins elle lui parut redoutable. Il s'avancait vers elle comme un être surnaturel, renversant toutes les lois établies du monde qu'elle connaissait. C'était alors un jeune homme de vingt et un ans, élancé et bien proportionné, l'air mélancolique et grave comme son père. Il était vêtu d'un costume de cuir, de couleur brune, bien ajusté et lui allant à ravir. Par tous les temps il allait tête nue.

Ils restaient là tous deux à s'observer, elle incrédule et stupéfaite, et lui le cœur battant à coups redoublés. Ce fut, sans prélude, la rencontre capitale de leurs vies.

Pour lui, la surprise était moins grande, car il avait cherché cette rencontre ; toutefois son cœur bondissait de façon désordonnée. Il s'avança lentement, ses yeux fixés sur le visage de la jeune fille.

— Vous êtes la Princesse, — commença-t-il. — Mon père me l'a dit. Vous êtes la Princesse à qui l'on a donné l'Aliment des Dieux.

— Je suis la Princesse... oui, — répondit-elle, ouvrant de grands yeux étonnés. — Mais... qui êtes-vous ?

— Je suis le fils de l'homme qui a trouvé l'Aliment des Dieux.

— L'Aliment des Dieux ?

— Oui, l'Aliment des Dieux.

— Mais...

Sa figure exprimait une perplexité infinie.

— Mais... quoi ? — reprit-elle. — Je ne comprends pas. L'Aliment des Dieux ?

— Vous ne savez pas ?

— L'Aliment des Dieux... Non !

Elle s'aperçut qu'elle tremblait violemment. Les couleurs de son visage disparurent.

— Je ne sais pas, — fit-elle. — Voulez-vous dire que.. ?

Il ne répondit pas, attendant qu'elle achevât.

— Voulez-vous dire qu'il y a d'autres... géants ?

— Vous ne le saviez pas ? — questionna-t-il encore.

Et, avec une stupéfaction qui croissait à mesure qu'elle comprenait, elle répondit :

— Non.

Le monde entier et tout le sens qu'il avait pour elle se transformait. Elle laissa tomber un rameau de marronnier.

— Voulez-vous dire, — répéta-t-elle dans son ahurissement, — qu'il y a d'autres géants de par le monde ? Qu'une nourriture...

Il comprit son étonnement.

— Vous ne savez rien ! — s'écria-t-il. — Vous n'avez jamais entendu parler de nous, vous que l'Aliment a faite semblable à nous ?

Il y avait de l'effroi encore dans les yeux qui le fixaient. Elle porta sa main à sa gorge, puis la laissa retomber.

— Non, — murmura-t-elle.

Elle se demanda si elle allait s'évanouir ou éclater en sanglots, mais presque aussitôt elle devint maîtresse d'elle-même, pensant et parlant clairement.

— Tout ceci m'a été caché, — dit-elle. — C'est comme un rêve... J'ai rêvé. J'ai rêvé ces choses-là. Mais éveillée... Non, dites-moi ! Expliquez-moi ! Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que cet Aliment des Dieux ? Expliquez-le moi lentement et nettement. Pourquoi m'a-t-on caché que je n'étais pas seule ?

II

— Parlez, expliquez, — disait-elle, et le jeune Redwood, frémissant et surexcité, se mit à lui raconter, par phrases incohérentes et vagues d'abord, l'histoire de l'Aliment des Dieux et des jeunes géants épars dans le monde.

Il faut se les représenter tous deux, animés et rouges, l'attitude un peu embarrassée, parvenant à se comprendre au moyen d'innombrables phrases à demi proférées, à demi sous-entendues, se répétant, avec de gênantes interruptions et des diversions continuelles, conversation stupéfiante par laquelle elle se réveilla de l'ignorance de toute sa vie. Très lentement, il devint clair pour elle qu'elle n'était pas une exception dans l'humanité, mais qu'elle appartenait à la famille dispersée de ceux qui avaient absorbé l'Aliment et grandi à jamais hors des minuscules limites des gens qui grouillaient à leurs pieds.

Le jeune Redwood parla de son père, de Cossar, et des frères épars deci delà, et de la grande aube de signification plus large qui s'était levée enfin sur l'histoire du monde.

— Nous sommes au commencement d'un com-

mencement, — dit-il. — Leur monde n'est que le prélude du monde que l'Aliment va créer. Mon père croit, et je crois aussi, qu'un temps viendra où la petitesse disparaîtra entièrement de la surface du globe, où les géants iront et viendront librement sur la terre, leur terre à eux, accomplissant continuellement des choses de plus en plus grandes et splendides. Mais cela... cela est encore à venir. Nous ne sommes pas même la première génération de ce commencement... Nous sommes les premières expériences, les tâtonnements.

— Et de toutes ces choses je ne sais rien, — dit-elle.

— Parfois, il me semble presque que nous sommes venus trop tôt... Il faut, je suppose, que quelqu'un soit le premier. Mais le monde n'était pas prêt pour notre arrivée et celle de toutes les autres choses qui sont devenues si grandes, grâce à l'Aliment. Il y a eu des bévues, il y a eu des conflits. Les petites gens haïssent notre espèce. Ils sont durs à notre égard, parce qu'ils sont si petits... et parce que nos pieds sont lourds sur tout ce qui fait leur vie. A coup sûr ils nous haïssent maintenant, et ne veulent pas de nous... Ce n'est que si nous nous rapetissions à leur taille ordinaire qu'ils commenceraient à pardonner... Ils sont heureux dans des maisons qui sont pour nous des cellules de prison ; leurs villes sont trop petites pour nous, nous nous

trainons misérablement le long de leurs chemins étroits et nous ne pouvons entrer dans leurs églises... Nous voyons par-dessus leurs murs et leurs clôtures, sans le vouloir nous regardons par leurs fenêtres, nous contemplons de haut leurs habitudes, leurs coutumes; leurs lois ne sont pas autre chose qu'un filet autour de nos pieds... Ils poussent des cris chaque fois que nous trébuchons, chaque fois que nous nous heurtons à leurs limites ou tentons quelque action un peu hardie..... Notre allure la plus naturelle est pour eux une vitesse effrayante, et tout ce qu'ils estiment grand et merveilleux n'est guère pour nous que pyramides de poupées. La mesquinerie de leurs méthodes, de leurs appareils et de leur imagination gêne et fait échouer nos projets. Il n'existe pas de machines pour la force de nos mains, ni de ressources s'adaptant à nos besoins. Ils maintiennent notre grandeur en esclavage par mille liens invisibles. D'homme à homme, nous sommes cent fois plus forts qu'eux, et pourtant nous nous sentons désarmés, notre grandeur même fait que nous dépendons d'eux, ils réclament le sol sur lequel nous marchons, ils chargent d'obligations et de restrictions nos vastes besoins de nourriture et d'abri, et, pour tout cela, il nous faut travailler avec les outils que ces nains nous fabriquent et satisfaire leurs ridicules fantaisies... Ils nous parquent de toutes les

façons possibles. Pour pouvoir vivre même, il nous faut franchir les limites qu'ils imposent. Pour vous rencontrer ici aujourd'hui, j'ai enfreint toute sorte de règlements. Ils déclarent hors d'atteinte pour nous tout ce qui est raisonnable et désirable dans la vie. Nous ne pouvons aller dans leurs villes, nous ne pouvons traverser leurs ponts, nous ne pouvons marcher dans leurs champs labourés ni dans les bois où s'abrite le gibier qu'ils massacrent. Ils m'ont à présent coupé tout moyen de communication avec nos autres frères, sauf les trois fils de Cossar, et même de ce côté le passage se rétrécit de jour en jour. On croirait qu'ils cherchent une occasion de nous jouer quelque mauvais tour...

— Mais nous sommes forts, — dit-elle.

— Nous devrions l'être... oui. Tous nous sentons, et vous aussi, je crois, que nous avons la force, le pouvoir de faire de grandes choses, un pouvoir qui s'insurge en nous. Mais, avant d'accomplir quoi que ce soit...

Il eut un geste qui sembla balayer le monde.

— Bien que je me sois crue seule ici-bas, — commença-t-elle après un instant de silence, — j'ai réfléchi à ces choses. Ils m'ont toujours enseigné que la force était presque un péché, une tare, qu'il valait mieux être petit que grand, que toute religion véritable était de protéger les petits et les faibles, de les encourager, de les aider à croître et à

multiplier jusqu'à ce qu'ils finissent par ramper les uns sur les autres, enfin de sacrifier à leur cause toute notre force. Mais... la vie était en moi et m'enseignait le véritable sens de tout cela.

— Cette vie, ce corps que nous possédons, — dit-il, — ne sont pas destinés à mourir stériles.

— Non.

— Ni à exister pour des futilités. Mais si nous ne voulons pas nous soumettre, il apparaît comme évident à tous nos frères qu'un conflit doit se produire. Je ne sais pas jusqu'à quel point d'acharnement les choses iront avant que les petites gens nous laissent vivre comme il faut que nous vivions. Tous nos frères y ont réfléchi. Cossar, dont je vous ai parlé, y a réfléchi aussi.

— Les hommes sont très petits et très faibles.

— A leur manière. Mais vous connaissez tous les engins de mort qui sont dans leurs mains et fabriqués par leurs mains. Depuis des centaines de milliers d'années ces petites gens, dont nous envahissons le monde, n'ont cessé d'apprendre à se tuer les uns les autres ; ils sont devenus trop forts à ce jeu, très forts de bien des façons ; et, de plus, ils savent tromper et changer subitement d'avis... Je ne sais pas... Un conflit se prépare... Vous... peut-être vous êtes différente de nous. Pour nous, assurément le conflit approche... ce qu'ils appellent « guerre ». Nous nous y attendons. En un sens,

nous nous y préparons. Mais, ces petites gens... nous ne savons pas comment les tuer, du moins nous ne voulons pas tuer...

— Voyez, — interrompit-elle, et il entendit une trompe qui soufflait avec insistance.

Il se tourna dans la direction qu'indiquaient les regards de la Princesse et il aperçut, montée par des gens vêtus de fourrures et munis de lunettes noires, une brillante automobile trépidant, ronflant avec colère contre son talon. Il ôta son pied, et la machine, avec trois grognements courroucés, reprit sa route vers la ville.

Un lambeau de phrase monta jusqu'à lui.

— ... boucher la route.

Puis, quelqu'un dit :

— C'est la Princesse monstrueuse.

Et toutes les grosses lunettes se tournèrent vers elle.

— Ah! mais voilà qui passe les bornes! — grogna un autre, pendant que l'automobile filait à toute vitesse.

— Tout ceci est plus surprenant que je ne saurais le dire, — fit la Princesse.

— Et ils vous ont laissée dans l'ignorance... — s'écria le jeune Redwood, sans achever sa phrase.

— Jusqu'à ce que vous veniez, j'avais vécu dans un monde où seule j'étais grande... Je m'étais fait une existence en conséquence. Je croyais être la

victime de quelque étrange caprice de la nature. Et maintenant, en une demi-heure, mon univers s'est écroulé, et je vois un autre monde, d'autres conditions, des possibilités plus vastes... une camaraderie...

— Une camaraderie, — répéta-t-il.

— Je désire que vous m'en disiez davantage et bien davantage encore, — reprit-elle. — Vous savez que ceci passe dans mon esprit comme un conte fabuleux. Vous-même... demain peut-être, ou dans quelques jours, je croirai en vous. A présent... à présent, je rêve... Ecoutez !

Le premier coup de l'heure sonnant à une horloge du palais parvint jusqu'à eux, et, machinalement, ils comptèrent ensemble jusqu'à sept.

— Voici, — dit-elle, — l'heure de mon retour. Ils vont porter mon bol de café dans la salle où je dors. Les petits fonctionnaires, les petits serviteurs s'empresseront à leurs petits devoirs... vous ne pouvez vous imaginer avec quelle gravité.

— Ils vont se demander... Mais il faut que je vous parle encore.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Il faut que je réfléchisse, moi aussi, — fit-elle. — Il faut maintenant que je réfléchisse seule, et que je m'habitue à tout ce nouveau que vous m'avez révélé, à la place de l'ancienne solitude ; il faut que je pense à vous et à ces autres frères...

Je... Je reviendrai aujourd'hui... demain à l'aube, je reviendrai... ici.

— Je vous attendrai.

— Tout aujourd'hui je vais rêver de ce nouvel univers que vous m'avez dévoilé. En ce moment même, c'est à peine si j'ose y croire.

Elle fit un pas en arrière et l'examina des pieds à la tête. Leurs regards se rencontrèrent et se prirent un moment. Chacun d'eux vit un visage brillant et coloré par l'animation, adouci et embelli par l'émotion.

— Oui, dit-elle, — avec un petit rire qui était presque un sanglot, — vous êtes réel. Mais c'est merveilleux ! Croyez-vous... vraiment ? Et si, demain, je viens et vous trouve un pygmée comme les autres?... Oui, il faut que je réfléchisse. Aussi, pour aujourd'hui... comme font les petites gens...

Elle lui tendit la main et, pour la première fois, ils se touchèrent. Leurs mains s'étreignirent fermement, et de nouveau leurs regards se rencontrèrent.

— Au revoir, — dit-elle, — pour aujourd'hui. Au revoir ! Au revoir, frère géant !

Il hésitait, comme s'il eût voulu dire quelque chose, et à la fin il répondit simplement :

— Au revoir.

Pendant un moment leurs mains restèrent unies, et chacun étudiait le visage de l'autre.

Et bien des fois après qu'ils se furent séparés, elle se retourna pour le voir, debout encore à l'endroit où ils s'étaient rencontrés...

Elle revint à ses appartements par la grande cour du palais, comme quelqu'un qui marche dans un rêve, avec une grande branche de marronnier balancée dans sa main.

III

Les deux nouveaux amis se rencontrèrent en tout quatorze fois avant le commencement de la fin. Ils se rencontrèrent dans le Grand Parc, ou sur les hauteurs et dans les vallonnements des landes couvertes de bruyères et parsemées de sombres bois de pins qui s'étendaient vers le sud-ouest. Deux fois, ils se virent dans la grande avenue des marronniers et cinq fois près du canal construit par le roi, grand-père de la Princesse. Elle aimait à s'asseoir sur une pelouse au gazon épais et tondu, où poussaient de hauts sapins, et qui descendait gracieusement jusqu'au bord de l'eau, et lui s'asseyait aussi, appuyé sur les genoux de la jeune fille et levant les yeux vers son visage. Il parlait, racontant tout ce qui s'était passé, expliquant l'ouvrage que son père lui avait tracé et exposant le vaste rêve de ce

que les géants accompliraient un jour. D'habitude, leurs rendez-vous avaient lieu dès le petit matin, mais une fois ils se retrouvèrent sur la pelouse dans l'après-midi, et bientôt ils furent entourés d'une multitude de curieux, cyclistes, piétons, les épiait derrière les arbustes, et, bruissant comme les moineaux dans les parcs de Londres, parmi les feuilles mortes du bois, glissant en bateau sur le lac, cherchant un point de vue favorable, et s'efforçant de s'approcher le plus possible et d'entendre.

Ce fut le premier indice de l'énorme intérêt qu'on prenait à leurs rencontres. Et même une fois, — c'était leur septième rendez-vous et cela précipita le scandale, — ils se retrouvèrent sur la lande, par un beau clair de lune, et ils se parlèrent à voix basse longtemps, car la nuit était tiède et paisible.

De l'idée qu'en eux et par eux, un nouveau monde gigantesque prenait forme sur terre, de l'attente de l'inexorable lutte entre grands et petits à laquelle ils étaient clairement destinés à participer, ils passèrent bientôt à des préoccupations à la fois plus personnelles et plus significatives. Chaque fois qu'ils se retrouvaient, se parlaient, se contemplaient, ils se rendaient de mieux en mieux compte que quelque chose de plus cher et de plus étonnant que l'amitié se glissait entre eux et les prenait par la main. En peu de temps, ils en vinrent à l'expression de ce sentiment, au mot même, et ils

furent les amants, l'Adam et l'Ève du nouvel ordre de choses dans le monde.

Ils s'engagèrent côte à côte dans la merveilleuse vallée de l'amour, dans ses retraites profondes et tranquilles. Le monde changeait autour d'eux comme se transformaient leurs sentiments, et bientôt il devint pour ainsi dire un tabernacle de beauté pour leurs rendez-vous ; les étoiles étaient des fleurs de lumière sous les pieds de leur amour, et l'aube et le soleil couchant les tentures chatoyantes qui bordaient leur chemin. Ils cessèrent vis-à-vis l'un de l'autre et de soi-même d'être des créatures de chair et de sang, et se transformèrent en êtres de tendresse et de désir. Ils eurent des murmures balbutiants, puis des silences ; et, sous la nef infinie des cieux, ils se rapprochèrent et contemplèrent leurs visages où se jouaient à la fois la clarté de la lune et les ombres de la nuit. Autour d'eux, les sapins immobiles et noirs se dressaient comme des sentinelles.

Les pas réguliers du temps étaient amortis dans le silence, et il leur semblait que l'univers entier s'arrêtait et se taisait. Seul le battement de leur cœur s'entendait. Ils se figuraient vivre dans un monde d'où la mort est absente et, à vrai dire, ils ignoraient et le monde et la mort. Ils sondaient, dans le cœur même des choses, les splendeurs cachées que personne encore n'avait atteintes.

Pour les âmes étroites et mesquines même, l'amour peut devenir la révélation des splendeurs: Or, ils étaient, eux, les amants géants qu'avait nourris l'Aliment des Dieux.

Vous pouvez vous imaginer quelle consternation s'empara de ce monde ordonné quand on sut que la Princesse, la fiancée du prince, Son Altesse Sérénissime, la Princesse dans les veines de qui coulait du sang royal, rencontra, et très fréquemment, le rejeton hypertrophié d'un simple professeur de chimie, créature n'ayant ni sang, ni situation, ni fortune, et qu'elle s'entretenait avec lui comme s'il n'existait au monde ni rois, ni princes, ni ordre, ni respect, rien que des géants et des pygmées, qu'elle s'entretenait avec lui et, ce qui n'était que trop certain, le tenait pour son amant.

— Si les journalistes apprennent la nouvelle! — balbutia sir Arthur Poodle Bootlick.

— On m'a dit que... — murmura le vieil évêque de Frumps.

— Il y a une nouvelle histoire là-haut, — annonça le premier valet de pied en grignotant des desserts. — Autant que j'ai pu le savoir, cette fameuse Princesse géante...

— On dit... — chuchota la papetière dont la boutique fait face à l'entrée principale du palais et chez qui les Américains de la petite race achètent leurs tickets pour visiter les appartements d'apparat.

Et enfin :

— Nous sommes autorisés à démentir... — déclarait « *Picaroon* », dans les colonnes de *Gossip*.

Et c'est ainsi que l'affaire se dévoila.

IV

— Ils disent qu'il faut nous séparer, — affirmait la Princesse à son soupirant.

— Mais pourquoi ? — s'écria-t-il. — Quelle nouvelle folie ces petites gens se sont-ils mise en tête ?

— Ce n'est pas *bien*, — expliqua-t-elle. — Savez-vous que m'aimer... c'est commettre un acte de haute trahison ? Tout cela m'a été exposé aujourd'hui... par un spécialiste...

— Ma chérie, qu'importe ? Que nous sont leur bien, le bien sans ombre de raison, et leur trahison et leur loyauté ?

— Ecoutez ! — Et elle se mit à lui répéter ce qu'on lui avait expliqué. — Un petit homme extraordinaire est venu me trouver ; il avait une voix douce avec de savantes modulations et des mouvements cadencés : il s'insinua dans la pièce comme un chat, et chaque fois qu'il avait quelque chose d'important à me dire, il levait sa jolie main blanche. Il est chauve, sans avoir naturellement le crâne entière-

ment dégarni : son visage et son nez sont de petites choses roses et potelées, et sa barbe est taillée en pointe de la façon la plus ravissante. A plusieurs reprises il feignit d'être fort ému, et les larmes lui montèrent aux yeux. Il est un grand ami de la famille royale d'ici et il m'appela sa chère jeune dame, et, dès le début, il se montra plein de sympathie. « Ma chère jeune dame, vous comprenez, *vous ne devez pas,* » insista-t-il plusieurs fois, et il ajouta : « Vous avez des devoirs ! »

— Où diable dénichent-ils de pareils individus ?

— C'est sa vocation, à celui-là.

— Mais je ne crois pas...

— Avec ses façons mielleuses, il m'a dit des choses sérieuses.

— Vous n'admettez pas, — fit Redwood, se tournant brusquement vers elle, — qu'il y ait quoi que ce soit qui vaille dans ce radotage ?

— Il y a quelque chose, à coup sûr, — répondit-elle.

— Voulez-vous dire que ?...

— Je veux dire que, sans le savoir, nous avons foulé aux pieds les conceptions les plus sacrées des petites gens. Nous, qui appartenons à la race royale, sommes une classe à part, nous sommes des prisonniers à qui on offre un culte, des jouets de parade. Nous payons ce culte en renonçant à... notre liberté élémentaire. Et je dois épouser un

prince... Vous ne savez rien de lui? Bref, un prince pygmée... ça n'a pas d'importance. Il paraît que cela aurait resserré les liens entre mon pays et un autre. Et ce pays-ci en aurait profité aussi. Imaginez-vous cela : resserrer les liens.

— Et alors ?

— Ils veulent que je continue à m'y prêter... comme s'il n'y avait rien entre nous deux.

— Rien entre nous !

— Oui, mais ce n'est pas tout. Il a dit...

— Qui ? Votre spécialiste en étiquette ?

— Oui. Il a dit que cela vaudrait mieux pour vous, mieux pour tous les géants, si nous deux... cessions de nous voir et de causer. C'est ainsi qu'il s'est exprimé.

— Mais que peuvent-ils faire, si nous ne cessons pas ?

— Il a promis que vous obtiendriez votre liberté.

— Moi ?

— Il a dit, en appuyant sur les mots : « Ma chère jeune dame, il vaudrait mieux, ce serait plus noble, de vous séparer de bon gré. »

— Mais... ! Qu'est-ce que cela peut faire à ces petits misérables où et comment nous nous aimons ? Qu'ont-ils, eux et leur monde, à faire avec nous ?

— Ce n'est pas ce qu'ils s'imaginent.

— Naturellement, — fit-il. — vous n'en tenez aucun compte ?

— Tout cela me semble absolument stupide.

— Leurs vieilles lois nous enchaîneraient, nous, les enfants du Nouveau ! Au printemps de la vie, nous trébucherions dans leurs vieilleries, leurs institutions aveugles et sans but ! Oh ! Nous dédaignons tout ce fatras.

— Je suis à vous. Jusqu'ici... oui.

— Jusqu'ici ? Est-ce que ce n'est pas tout ?

— Mais eux... S'ils veulent nous séparer ?

— Que peuvent-ils faire ?

— Je ne sais pas. Que peuvent-ils faire, en effet ?

— Qui se soucie de ce qu'ils peuvent faire ou feront ? Je suis à vous et vous êtes à moi. Qu'y a-t-il de plus que cela ? Je suis vôtre et vous êtes mienne, pour toujours. Pensez-vous que je vais m'arrêter vraiment, à cause de leurs petits règlements, de leurs petites prohibitions, de leurs écriteaux rouges ? Et que je vais m'éloigner de *vous* ? De vous qui m'êtes plus précieuse dix mille fois que la vie ?

Elle prit cela comme la simple vérité que c'était.

— Oui, mais encore, que peuvent-ils faire ?

— Vous voulez dire, — reprit-il, — qu'allons-nous faire ?

— Oui.

— Nous ? Eh bien ! nous allons continuer.

— Et s'ils cherchent à nous en empêcher ?

Il serra les poings et regarda autour de lui

comme si les petites gens arrivaient déjà pour les séparer. Puis il se retourna, fit quelques pas, et ses regards parcoururent le monde.

— Oui, — dit-il. — Vous avez raison de poser cette question. Que peuvent-ils faire?

— Ici, dans cette petite contrée...

Elle se tut, tandis que le regard du jeune homme embrassait tout ce qui les entourait.

— Ils sont partout.

— Mais nous pourrions aller...

— Où?

— Nous pourrions partir... nous pourrions traverser des mers à la nage... Au delà...

— Je ne suis jamais allée au delà des mers.

— Il y a de grandes montagnes désolées au milieu desquelles nous ne paraîtrions pas plus gros que les petites gens; il y a des vallées reculées et désertes, des lacs cachés et des plaines encloses de neige où l'homme n'a jamais mis les pieds.

— Mais pour y parvenir il nous faudrait nous frayer un chemin jour après jour, en combattant, à travers des millions et des millions d'hommes.

— C'est notre seul espoir, ami cher. Dans ce pays encombré, il n'existe ni retraite ni abri. Quelle place y a-t-il pour nous dans ces multitudes? En aucun endroit nous ne pouvons manger, sous aucun toit nous ne pouvons dormir. Si nous fuyons... jour et nuit, ils poursuivront nos traces.

— Il existe un endroit... en cette contrée même.

— Où?

— L'endroit que nos frères ont fortifié, là-bas. Ils ont élevé de grands talus autour de leur demeure, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Ils ont creusé des trous profonds, et des cachettes et, en ce moment même... L'un d'eux est venu me voir tout récemment... Il a dit... Je n'ai pas donné grande attention à ce qu'il a dit. Mais il a parlé d'armes. Ce sera peut-être là que nous trouverons un refuge... Il y a bien des jours, — reprit-il après un silence — que je n'ai vu nos frères... J'ai rêvé, j'ai oublié. Le temps a passé et je n'ai rien fait que d'attendre le moment de vous voir encore. Je vais aller les trouver et leur parler de vous et de toutes les choses qui nous menacent. S'ils veulent nous aider, ils le peuvent. Alors, vraiment, nous pourrions espérer. Je ne ne sais jusqu'à quel point leur place est inexpugnable, mais à coup sûr Cossar l'aura fortifiée. Avant tout ceci, avant que vous ne vinssiez à moi, des troubles se préparaient. Il y avait des élections... c'est quand toutes les petites gens décident des choses en comptant les têtes. Ce doit être fini maintenant. On proférait des menaces contre toute notre race, c'est-à-dire contre toute notre race, sauf vous. Il faut que je voie nos frères. Il est grand temps que je les voie et que je leur raconte ce qui s'est passé entre nous.

V

Il n'arriva à leur rendez-vous suivant qu'après qu'elle eut attendu quelque temps. C'est dans une grande clairière du parc, encadrée dans une courbe de la rivière, qu'ils devaient se rencontrer ce jour-là vers midi, et, pendant qu'elle attendait, regardant sans cesse vers le sud ou s'abritant les yeux sous sa main et sentant croître son anxiété à chaque lente minute qui s'écoulait, elle eut l'impression que le monde était fort paisible, de cette paix qui précède les tempêtes. Alors, elle s'aperçut que, malgré l'heure tardive, son cortège habituel d'espions volontaires lui avait faussé compagnie. De droite et de gauche, quand elle scruta les environs, personne n'était visible et il n'y avait pas un bateau sur la courbe argentée du fleuve. Elle essaya de trouver une raison à cette étrange paix...

Bientôt, vue agréable pour elle, elle aperçut le jeune Redwood au loin, par une brèche ménagée dans les masses d'arbres qui bornaient l'horizon.

Presque aussitôt, une touffe d'arbres plus grands le cachèrent, mais, l'instant d'après, il émergeait d'entre les branches et s'approchait. Elle devina qu'il y avait du nouveau, et sur-le-champ elle com-

prit qu'il se hâtait d'une façon inaccoutumée, puis elle s'aperçut qu'il boitait. Il l'appela du geste et elle s'avança vers lui; à mesure qu'elle distinguait mieux son visage, elle constata, avec une inquiétude infinie, qu'il faisait à chaque pas une grimace de douleur. Il était hors d'haleine. Elle se mit à sourire, lui tendant les bras, l'esprit plein de questions et de vagues craintes. Il la rejoignit et parla aussitôt :

— Allons-nous nous séparer? — demanda-t-il, haletant.

— Non, — répondit-elle. — Pourquoi? Qu'y a-t-il?

— Si nous ne nous séparons pas... C'est *maintenant*...

— Mais que se passe-t-il?

— Je ne veux pas me séparer de vous, — fit-il, — seulement... — Et il s'interrompit brusquement pour la questionner : — Vous ne voulez pas vous séparer de moi?

Elle soutint son regard sans faiblesse.

— Qu'est-il arrivé? — insista-t-elle.

— Pas même pour quelque temps? — continua-t-il.

— Mais pourquoi quelque temps?

— Pendant des années peut-être?

— Nous séparer? Non!

— Vous avez réfléchi? — interrogea-t-il encore.

— Je ne veux pas me séparer de vous. — Elle lui prit la main. — Même s'il fallait mourir maintenant, je ne vous quitterais pas.

— Même s'il fallait mourir, — dit-il, et elle sentit qu'il étreignait ses doigts.

Il jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il eût craint que, tandis qu'il parlait, les petites gens survinssent. Et il ajouta :

— Il faudra peut-être risquer la mort.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Ils ont essayé de m'empêcher de venir.

— De quelle façon ?

— Comme je sortais de l'atelier où je fabrique l'aliment que les Cossar emmagasinent dans leur camp, j'ai trouvé un petit officier de police, un homme en bleu avec des gants blancs bien propres, qui me fit signe de m'arrêter : « Ce chemin est barré. » Je ne m'en souciai guère. Je fis le tour de l'atelier pour aller prendre la route qui se dirige vers l'ouest, et là se dressait un autre officier : « Ce chemin est barré, » — dit-il, et il ajouta : « Tous les chemins sont barrés. »

— Et alors ?

— Je discutai un instant avec lui. Les routes sont publiques ! disais-je. « C'est bien cela, répondit-il, vous les rendez impraticables pour le public. » Très bien : en ce cas, fis-je, je vais prendre par les champs. De derrière une haie, d'autres policiers se

montrèrent et dirent : « Ces champs sont propriétés privées. » Au diable vos propriétés publiques et privées ! m'écriai-je, je veux aller voir ma Princesse. Je me baissai, le pris très doucement pendant qu'il se démenait et poussait des cris comme un perdu, et le déposai hors du passage. En une seconde, tous les champs autour de moi se couvrirent d'hommes qui couraient. Il y en avait un à cheval qui galopait à mes talons et me lisait quelque chose en criant de toutes ses forces. Quand il eut fini, il fit demi-tour et s'éloigna au triple galop. Je n'y comprenais rien. Et alors, derrière moi, j'entendis le crépitement des fusils.

— Des fusils ?

— Oui, des fusils ! Comme on tire sur des rats. Les balles passaient avec un bruit qui déchirait l'air et l'une d'elles m'atteignit à la jambe.

— Et vous ?

— Je suis venu ici vous retrouver, les laissant hurler, crier et tirer. Et maintenant...

— Maintenant ?

— Ce n'est que le commencement. Ils ont décidé de nous séparer. En ce moment, ils arrivent à mes trousses.

— Nous ne nous séparerons pas.

— Non, mais, en ce cas, il faut venir avec moi vers nos frères.

— Où est le chemin ? — demanda-t-elle.

— Prenons vers l'est. Là-bas, c'est la route par où arriveront ceux qui me poursuivent. C'est donc par ici qu'il faut fuir, par cette avenue ; laissez-moi passer devant, de sorte que, s'ils sont en embuscade...

Il fit un pas en avant, mais elle lui avait saisi le bras.

— Non ! — s'écria-t-elle. — Je reste tout près de vous. Je vous tiens par la main. Puisque je suis Princesse royale, je suis peut-être sacrée. Si je vous tiens... Ah ! si nous pouvions fuir avec mes bras autour de vous ! Ils ne tireraient peut-être pas sur vous...

Tout en parlant, elle se suspendait à son épaule et lui prenait la main, se pressant davantage contre lui.

— Ils ne tireraient peut-être pas sur vous, — répéta-t-elle, et, dans une soudaine passion de tendresse, il la saisit à pleins bras et l'embrassa sur la joue. Il la garda ainsi quelques instants.

— Même si c'est la mort ! — murmura-t-elle.

Elle joignit ses mains derrière le cou du jeune homme et souleva son visage vers le sien.

— Bien-aimé ! — fit-elle, — encore un baiser.

Il l'attira contre lui. Silence. — ment, ils unirent leurs lèvres, et restèrent un long moment étroitement enlacés... Puis, la main dans la main, la jeune fille s'efforçant de garder son corps contre

celui du jeune homme, ils se mirent en route avec l'espoir d'atteindre le refuge du camp des Cossar avant d'être rattrapés par les petites gens.

C'est ainsi que commença la lutte contre la grandeur.

Comme ils traversaient les grands espaces du Parc, derrière le palais, des cavaliers sortirent d'entre les arbres en galopant, et essayèrent vainement de suivre l'allure de leurs enjambées géantes. Bientôt, les deux fugitifs se trouvèrent devant des maisons d'où se précipitaient en courant des hommes armés de fusils.

A cette vue, bien qu'il cherchât à avancer quand même et fût disposé à accepter le combat et à vaincre toutes les résistances, elle le fit rebrousser chemin et prendre la route du sud.

Pendant qu'ils fuyaient ainsi, une balle siffla au-dessus de leurs têtes.

CHAPITRE III

LE JEUNE CADDLES A LONDRES

I

Ignorant des événements, ignorant des lois qui s'appesantissaient sur tous ses frères, ignorant même qu'il existât sur terre d'autres géants que lui, le jeune Caddles choisit ce moment exact pour sortir de sa carrière et s'en aller voir le monde. C'est à ce coup de tête qu'aboutit enfin sa méditation. On ne savait, dans tout Cheasing Eyebright, faire de réponses à ses questions, le nouveau vicaire était moins explicite encore que l'ancien, et l'énigme du labeur qu'il accomplissait comme une bête de somme finit par exaspérer intolérablement le carrier géant.

— Pourquoi travaillerais-je jour après jour dans ce trou? — se demanda-t-il. — Pourquoi ne puis-je me promener qu'en deçà de certaines limites, et

pourquoi me refuse-t-on toutes les merveilles que contient le monde, là-haut ?

Aussi un jour, il leva la tête, redressa son torse, et s'écria à toute voix :

— Non ! J'en ai assez !

Et avec une vigueur effroyable, il saisit un wagonnet à demi plein de chaux, le souleva et le lança contre un autre, qui fut broyé sous le choc ; il s'empara ensuite de tout un train de wagonnets vides et les précipita au bas du talus ; prenant à deux mains un énorme fragment de croûte calcaire, il le jeta de toutes ses forces sur les épaves du train, autour desquelles il s'éparpilla ; d'un irrésistible coup de pied, il arracha une dizaine de mètres de la voie, et il continua consciencieusement à saccager de cette façon la carrière.

— Travailler toute sa vie à cela ! — tempêtait-il.

Ce furent cinq minutes d'ahurissement pour le petit géologue que, dans sa préoccupation, il n'avait pas aperçu. La pauvre créature, ayant échappé par miracle à deux formidables éclats de pierre, prit la fuite, dévalant la colline à toutes jambes, sa boîte à spécimens lui battant les reins, et semant derrière lui une traînée d'échinodermes crétacés, tandis que le jeune Caddles, satisfait des ruines qu'il avait amoncelées, sortait de la carrière pour jouer son rôle dans le monde.

— Travailler dans ce vieux trou jusqu'à ce que

que je meure et que je pourrisse ! Se figurent-ils donc que c'est un ver de terre qui vit dans ma grande carcasse ? Extraire de la chaux pour Dieu sait quel stupide usage ! Ah non !

La direction de la route et du chemin de fer, ou un simple hasard, lui firent tourner ses pas vers Londres. A grandes enjambées, par-dessus les collines et à travers champs, il s'avança vers la métropole, au grand ahurissement des populations. Les affiches rouges et blanches portant des noms divers, qui pendaient à demi déchirées aux granges et aux murs de clôture n'avaient aucune signification pour lui. Il ne savait rien de la révolution électorale qui avait mis au pouvoir Caterham, le Tombeur des Géants. Peu lui importait que tout poste de police, sur sa route, eût cette après-midi-là affiché sous son grillage réservé ce qu'on appelait l'ukase de Caterham, interdisant à tout géant, — c'est-à-dire à toute personne mesurant plus de deux mètres cinquante de hauteur, — de s'aventurer, sans permission spéciale, à une distance dépassant six kilomètres autour de son « domicile assigné ». Il se souciait fort peu que, dans son village, des officiers de police, arrivés trop tard, et grandement soulagés en le constatant, brandissent derrière lui des papiers menaçants. Il s'était mis en route pour voir ce que le monde avait à lui montrer, pauvre lourdaud incrédule, et il ne trou-

vait aucun mal à ce que parfois de courageux citoyens vinssent se placer sur sa route en clamant des choses qu'il n'entendait pas. Par Rochester et Greenwich, il arriva sur une agglomération de plus en plus dense de maisons, marchant assez lentement à présent, écarquillant les yeux et balançant son immense cognée.

On avait déjà, à Londres, entendu parler de lui ; on savait qu'il était idiot mais inoffensif, que l'intendant de lady Wondershoot et le vicaire en faisaient ce qu'ils voulaient, que, dans sa stupidité, il respectait ces autorités et leur était reconnaissant de l'intérêt qu'elles lui témoignaient, et ainsi de suite. Aussi, quand on apprit par les placards des journaux de trois heures qu'il était lui aussi « en grève », la chose apparut à la plupart comme une rébellion voulue et concertée.

— Ils se proposent de mettre nos forces à l'épreuve, — disaient, dans les trains, les employés regagnant leurs banlieues.

— Heureux que nous ayons Caterham !

— C'est en réponse à sa proclamation !

Les membres des clubs étaient mieux renseignés ; ils se pressaient autour de l'appareil enregistreur des télégrammes, ou causaient par groupes dans les fumoirs.

— Il n'a pas d'armes. Il serait allé à Sevenoaks, s'il avait été du complot.

— Caterham va le mater.

Les boutiquiers racontaient l'événement à leurs clients. Les garçons dans les restaurants s'échappaient un instant, entre les services, pour parcourir les feuilles du soir. Les cochers lurent la nouvelle immédiatement après les résultats des courses.

Les placards du principal organe gouvernemental du soir attiraient l'attention par des lettres colossales : ON FAUCHE LES ORTIES. D'autres, pour produire leur effet, annonçaient que LE GÉANT REDWOOD CONTINUE A VOIR LA PRINCESSE. *L'Echo* fit sensation en enregistrant le bruit d'une REVOLTE DES GÉANTS DANS LE NORD DE L'ANGLETERRE, LES GÉANTS DE SUNDERLAND EN ECOSSE. La *Westminster Gazette* donna son avertissement habituel : PRENEZ GARDE AUX GÉANTS, lisait-on, et un article préconisait sur ce mot d'ordre l'union du parti libéral, déchiré à cette époque par des luttes intestines entre sept chefs particulièrement égoïstes. Les journaux qui parurent plus tard présentèrent une rare unanimité : LE GÉANT SUR LA NOUVELLE ROUTE DU KENT, disaient-ils uniformément.

— Ce que je voudrais savoir, — pérorait le jeune homme pâle, au restaurant, devant sa tasse de thé, — c'est pourquoi nous n'avons aucune nouvelle des jeunes Cossar. Il est à supposer qu'ils sont de connivence dans tout cela.

— On me dit qu'il y a encore un jeune géant d'échappé, — fit la jolie barmaid en essuyant un verre derrière son haut comptoir. — J'ai toujours dit que c'étaient des êtres dangereux à conserver dans le voisinage... Je l'ai répété depuis le commencement... On devrait bien y mettre fin. En tout cas, j'espère qu'il ne viendra pas jusqu'ici.

-- J'aimerais le voir de près, — assura d'un air insouciant le jeune consommateur, et il ajouta : — J'ai vu la Princesse.

— Croyez-vous qu'ils vont le blesser? — questionna la barmaid.

— Ils y seront peut-être forcés, — déclara sentencieusement le jeune homme, en vidant son verre.

Et c'est dans le bourdonnement de dix millions de pareils bavardages que le jeune Caddles arriva à Londres.

II

Je me représente toujours le jeune Caddles tel qu'on le vit sur la Nouvelle Route du Kent, le soleil couchant auréolant sa figure étonnée et perplexe. Là s'enchevêtrait un trafic varié : omnibus, tramways, voitures de livraisons, charrettes, camions, cyclistes, automobiles, et une foule émerveillée :

flâneurs, commères, nourrices, enfants, femmes faisant leurs achats, blancs-becs aventureux, se pressaient derrière ses pieds qu'il avançait avec précaution. Partout, les murs et les clôtures étaient encore couverts de loques maculées d'affiches électorales, et tout autour de lui montait un bourdonnement de voix. Clients et boutiquiers se précipitaient sur le seuil des magasins, des visages curieux allaient et venaient derrière les vitrines et les fenêtres, les gamins des rues couraient et s'interpellaient, les agents de police prenaient la chose avec impassibilité, les ouvriers interrompaient leur travail sur les échafaudages, et de tous côtés arrivait un fourmillement incessant de petites gens. Ils lui criaient de vagues encouragements et de vagues insultes ; ils lui lançaient les rengaines imbéciles du jour, et lui, de très haut, abaissait des regards ébahis sur cette multitude de créatures qui dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer.

Maintenant qu'il s'était avancé assez loin dans l'intérieur de Londres, il avait dû ralentir de plus en plus son allure, tant les petites gens grouillaient confusément à ses pieds. La foule devenait plus dense à chaque pas qu'il faisait, et finalement, à l'intersection de deux grandes voies, il fut obligé de s'arrêter tout à fait, la multitude ayant convergé sur ce point et l'enfermant.

Il resta là, les pieds légèrement écartés, le dos

tourné vers l'encoignure d'une colossale taverne qui, surmontée d'une enseigne démesurée, s'élevait à deux fois sa hauteur. Il contemplait les pygmées qui foisonnaient à terre, et il essayait indubitablement de trouver un lien entre toutes ces choses nouvelles et les autres faits de sa vie, la vallée entre les collines, les amants nocturnes, les hymnes dans l'église, la chaux qu'il extrayait journellement, avec ses divinations instinctives, avec la mort, avec le ciel, s'efforçant de voir en tout cela une signification cohérente. Il fronçait les sourcils. Levant son immense patte, il gratta sa rude chevelure et grogna tout haut :

— C'est épatant !

Le son de sa voix causa une extrême surprise. Un vaste bourdonnement parcourut la place, un bourdonnement au milieu duquel détonaient, comme de rouges coquelicots se dressant dans un champ de blé, les trompes de tramways, qui se frayaient obstinément un chemin à travers la cohue.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit : je n'ai pas le temps.

— Il dit : Ne criez pas tant.

— Mais non, il dit : C'est dégoûtant.

— Si on le dégoûte, il n'a qu'à débarrasser le plancher, c'est espèce d'idiot !

— A quoi servez-vous, petits êtres fourmillants ? A quoi vous occupez-vous ? Qu'est-ce que vous

faites ici, pendant que j'extrais de la chaux pour vous, là-bas, dans les carrières ?

Sa voix étrange, cette voix qui troublait si fort la discipline à l'école de Cheasing Eyebright, réduisit la multitude au silence, pendant que les mots résonnaient, et sembla refouler un instant le flot du bavardage qui remonta bientôt plus violent et plus assourdissant.

— Discours ! Discours ! — criait à tue-tête un loustic.

— Qu'est-ce qu'il dit ? — répétait sans cesse la foule, et tout de suite la rumeur s'accrédita qu'il était ivre.

— Hop ! hop ! hop ! — s'égosillaient les cochers d'omnibus, affrontant le danger au milieu de la foule.

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ? — demandait en pleurnichant un marin abominablement gris.

Un marchand de chiffons, au visage tanné, juché sur une petite voiture que traînait un poney, domina le tumulte de sa voix perçante.

— Vas-tu déguerpir, satané géant ! — brâillait-il. — On ne sort pas de chez soi, quand on est une grande machine dangereuse comme cela ! Tu ne vois donc pas que tu fais peur aux chevaux ? Allez, démarre ! Personne n'a donc eu l'idée de te lire le nouveau règlement ?

Au-dessus de tout ce vacarme, le jeune Caddles écarquillait les yeux, perplexe, hésitant, n'ouvrant plus la bouche.

Par une rue transversale, arriva une foule d'agents de police, l'un derrière l'autre, qui, très habilement, se faufilèrent au milieu de la cohue.

— En arrière! En arrière! Circulez! — disaient les petites voix.

Soudain le jeune Caddles aperçut un petit personnage bleu sombre qui lui frappa le devant de la jambe pour attirer son attention. Regardant de plus près, il vit deux mains gantées de blanc qui gesticulaient.

— Quoi? — fit-il, en se penchant en avant.

— Il ne faut pas rester là, — l'apostropha l'officier de paix. — Non! non! vous ne pouvez pas rester là, — réitéra-t-il.

— Mais, où faut-il que j'aille?

— Retournez à votre village... Domicile assigné... En tous cas, à présent, il faut circuler. Vous obstruez la circulation.

— Quelle circulation?

— Sur la route.

— Mais, où va-t-elle? D'où vient-elle? Qu'est-ce que cela signifie? Ils sont tous autour de moi. Qu'est-ce qu'ils veulent? Qu'est-ce qu'ils font? Je voudrais comprendre. J'en ai assez d'extraire de la chaux et d'être seul. Qu'est-ce qu'ils font pour moi

pendant que j'extrais de la chaux? Autant que je comprenne maintenant que plus tard.

— Bien fâché! Mais nous ne sommes pas ici pour expliquer des choses de ce genre. Je vous prie de circuler.

— Vous ne pouvez pas m'expliquer...?

— Je vous prie de circuler, s'il vous plaît. Je vous conseille sincèrement de retourner chez vous. Nous n'avons pas encore reçu d'ordres spéciaux... mais votre présence est contraire à la loi... décampez... décampez d'ici!

La chaussée, sur sa gauche, fut bientôt libre, et le jeune Caddles se remit lentement en marche. Mais à présent sa langue était déliée.

— Je ne comprends pas, — marmonnait-il. — Je ne comprends pas.

Par instants, il adressait des phrases incohérentes à la foule sans cesse renouvelée qui se traînait sur ses talons.

— Je ne savais pas qu'il y avait des endroits comme ceci. Qu'est-ce que vous faites, vous autres, tous? Et où est ma place là-dedans? Qu'est-ce que tout ça, et tout ça?

Il venait de crier une nouvelle rengaine. Des jeunes gens spirituels et malins s'interpellaient et se lançaient cette éblouissante niaiserie :

— Tiens! ce vieux Popaul! Eh! bien, et tout ça? Et tout ça. Que diable fais-tu de tout ça?

Ce qui fit surgir toute une variété de réparties concurrentes, grossières pour la plupart.

La plus populaire, et celle qui s'adapta le mieux à l'usage général, semble avoir été :

— La ferme!

Ou bien, sur un ton de détachement dédaigneux :

— Oh! la jambe!

Et il y en eut d'autres qui furent tout aussi populaires...

III

Que cherchait-il?

Il voulait quelque chose que le monde pygmée ne lui donnait pas, un but qu'on l'empêchait d'atteindre, qu'on l'empêchait même de voir clairement, qu'il ne devait jamais voir clairement. C'était tout le gigantesque aspect social de ce monstre solitaire et renfermé en lui-même appelant à grands cris quelqu'un de sa race, quelque chose de la même nature que lui, quelque chose qu'il pût aimer et qu'il pût servir, un but qu'il pût comprendre et un ordre auquel il pût obéir. Et ce désir passionné était muet en lui, faisait rage aveuglément en lui, et, eût-il rencontré un de ses frères

géants, il n'aurait su exprimer ce besoin qu'il ressentait. Toute la vie qu'il connût se bornait au monotone semblant d'activité du village; tout le vocabulaire qu'il possédât était limité au nombre infime de mots que nécessite la conversation des villageois, et qui s'arrêtait et culbutait après l'expression du dernier de ses besoins. Ce monstrueux rustre ne savait rien de l'usage des faux-semblants compliqués sur lesquels est basé tout l'édifice social des petites gens. Il désirait... Il désirait... Quoi qu'il désirât, il ne le sût jamais...

Toute la fin de la journée et toute la soirée, il erra, sentant peu à peu les tiraillements de la faim, mais n'éprouvant encore aucune fatigue; il remarquait le trafic différent des voies diverses, et les occupations inexplicables de tous ces infiniment petits. Dans cette agglomération, tout cela n'était pour lui qu'une confusion multicolore.

On prétend qu'à Kensington il prit, dans sa voiture, une dame de la société la plus élégante en grande toilette de soirée, qu'il la souleva, l'examina de très près et fort minutieusement et qu'il la replaça sur les coussins, d'une façon un peu brutale et en poussant le plus profond soupir. Toutefois, je ne saurais certifier la vérité de ce raconter.

Pendant plus d'une heure, il regarda les gens se battre pour trouver place dans les omnibus à l'extrémité de Piccadilly; on le vit, pendant quel-

ques instants, dans l'après-midi, se pencher au-dessus de Kennington Oval, mais quand il se fut convaincu que ces milliers d'assistants serrés les uns contre les autres s'absorbaient dans les mystères du jeu de cricket et se souciaient peu de sa présence, il partit en grommelant.

Entre onze heures et minuit, il était de retour à Piccadilly Circus, où il trouva une foule d'une espèce différente. Evidemment, tout ce monde était fort préoccupé, tout entier aux choses qui, pour d'inconcevables raisons, étaient permises et à d'autres qui étaient défendues. Ils levaient les yeux vers lui, le raillaient et passaient leur chemin. Sur la chaussée, les cochers, aux aguets, se suivaient à la file, longeant le bord du trottoir fourmillant. Des gens entraient dans les restaurants ou en sortaient, graves, absorbés, majestueux ou bien agréablement animés, ou bien empressés et vigilants, échappant aux friponneries des garçons serviles et rusés. Debout, à son coin de rue, le géant contemplait tout ce remue-ménage.

— A quoi sert tout ça ? Et tout ça ? — murmurait-il d'une voix basse, triste et assourdissante. — A quoi sert tout ça ? Ils sont tous affairés. Pourquoi ? Voilà ce que je ne comprends pas.

Personne ne paraissait voir « tout ça » comme lui : la lamentable dégradation des femmes peintes et à demi ivres, sur le trottoir d'en face, la misère

en loques qui trépigait dans le ruisseau, et la futilité infinie de tous ces gestes et de toutes ces attitudes. L'infinie futilité, certes ! Aucun d'eux ne percevait l'ombre que projetait le géant, l'ombre de ce désir, l'ombre de cet avenir, qui barrait le chemin qu'il fallait suivre.

De l'autre côté de la rue, tout au haut des maisons, des lettres mystérieuses flamboyaient et s'éteignaient ; s'il avait pu les lire, il aurait mesuré par elles les dimensions de l'intérêt qui accaparait l'humanité ; elles lui auraient révélé quels étaient les caractères et les besoins fondamentaux de l'existence, tels que les concevaient les petites gens. D'abord, lumineux, paraissait un

V

presque aussitôt, suivait un I

VI

puis, avec la même soudaineté, un N

VIN

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que se dressât complète, contre le ciel, cette annonce réjouissante pour tous ceux qui sentaient le poids de l'existence :

VIN TONIQUE ET FORTIFIANT FABIANI

Clac ! Brusquement tout redevenait obscur, mais

l'instant d'après, par le même procédé, apparaissait une seconde nécessité universelle :

SAVON DE BEAUTÉ.

Non pas, remarquez-le, de simples produits chimiques amalgamés et destinés à nettoyer, mais quelque chose d'« idéal », selon la phrase consacrée. Enfin, achevant le trépied supportant l'existence de la petite race :

PASTILLES PERCELET.

Après quoi, il ne restait plus au vin qu'à réparaître à travers les ténèbres, en lettres rouges flamboyantes :

VIN TONIQ...

Un peu avant l'aube, le jeune Caddles dut parvenir aux environs de l'obscur tranquillité de Regent's Park; il enjamba la grille et s'allongea sur la pente gazonnée, près de l'étang où l'on patine en hiver. Il dormit ainsi quelques heures, et vers six heures du matin, il s'entretenait avec une femme, boueuse et échevelée, qu'il avait trouvée endormie dans un fossé de Hampstead Heath, et il lui demandait avec insistance à quoi elle servait... quel était son rôle dans l'existence...

IV

Les promenades de Caddles à travers Londres durèrent ainsi jusqu'au surlendemain matin. Alors, il ne put résister davantage à sa faim. Arrivant auprès d'une voiture dans laquelle on entassait des pains chauds et odorants, il hésita, puis très tranquillement s'agenouilla et se mit en devoir de dévaliser le chargement. Il vida complètement la voiture, tandis que le livreur du boulanger courait chercher la police ; ensuite, il allongea sa grande main dans la boutique et s'empara de tout ce qu'il y avait sur le comptoir et les étagères. Un bras encore chargé de pains, et sans s'interrompre de manger, il se remit en route, cherchant des yeux une autre boutique où il pourrait continuer son repas.

Cela se passait en une saison où l'ouvrage est rare et la nourriture chère, et dans ce quartier la foule sympathisa avec le géant qui prenait la nourriture que tous désiraient. Ils applaudirent la seconde phase de son repas et éclatèrent de rire à la grimace ahurie qu'il fit en répondant à l'agent de police :

— J'avais faim, — déclara-t-il, la bouche pleine.

— Bravo ! — criait la foule, — bravo !

Au moment où il entamait sa troisième boutique de boulangerie, il fut interrompu par une demi-douzaine d'agents de police qui lui martelaient le devant des jambes avec leurs bâtons d'ordonnance.

— Hé là ! mon beau géant, vous allez me suivre, — fit l'officier qui commandait. — Il ne vous est pas permis de vagabonder comme cela loin de chez vous. Vous allez me suivre, que je vous ramène.

Ils firent de leur mieux pour l'arrêter. On m'a dit qu'un camion les suivait par les rues, portant des rouleaux de chaînes et des câbles de navire pour tenir lieu de menottes dans cette arrestation peu ordinaire. On n'avait alors aucune intention de le tuer.

— Il ne fait pas partie du complot, — avait assuré Caterham. — Je ne veux pas répandre de sang innocent... — Et il ajouta : — ... avant d'avoir essayé tous les moyens possibles.

Tout d'abord Caddles ne comprit pas l'importance de ces attentions. Quand il se fut rendu compte qu'il s'agissait de véritables menaces, il dit aux agents de police de ne pas faire les imbéciles, et il partit à grandes enjambées, les laissant tous fort en arrière. Les boutiques de boulangerie qu'il avait dévalisées se trouvaient dans Harrow Road, et, en suivant le canal, il parvint à Saint-John's Wood. Là, il s'assit dans un jardin particulier où il se cura les

dents et où bientôt une nouvelle force d'agents de police vint l'assaillir.

— Laissez-moi tranquille, — grogna-t-il, et il partit encore, enjambant par-dessus les murs des jardins, défonçant massifs et pelouses, écrasant des treillages, tandis que les énergiques petits agents de police le poursuivaient les uns à travers les jardins, les autres dans la rue devant les maisons. Deux ou trois d'entre eux avaient des fusils, mais ils n'en firent pas usage. Quand il déboucha dans Edgware Road on pouvait constater dans la foule un ton et des mouvements nouveaux. Un agent de police à cheval qui passa sur le pied du géant fut culbuté pour sa peine.

— Laissez-moi tranquille, — répétait Caddles, faisant face à la foule haletante. — Je ne vous ai rien fait !

A ce moment il était sans armes, car il avait laissé sa cognée dans Regent's Park. Mais le pauvre être dut sentir alors la nécessité d'être muni d'une défense quelconque. Il retourna vers la gare des marchandises du Great Western Railway, arracha l'énorme support de fonte d'un globe électrique, et mit sur son épaule cette massue formidable. Voyant la police reparaitre encore à ses trousses, il s'engagea à nouveau dans Edgware Road, se dirigeant vers Cricklewood, mais il bifurqua tout à coup vers le nord.

Il chemina ainsi jusqu'à Waltham, où il prit sans cause déterminée, la direction de l'ouest, puis il revint encore vers Londres par les cimetières; vers midi, il se trouva au sommet de Highgate, avec sous ses yeux l'immensité de la ville. Il alla s'installer dans un jardin, s'assit le dos tourné à une maison, laissant errer ses regards sur Londres. Il était exténué, sa figure se renfrognait; à présent, les gens ne se pressaient plus autour de lui comme ils l'avaient fait lors de son arrivée, mais ils étaient aux aguets dans les jardins environnants, prudemment dissimulés derrière tout ce qui pouvait les abriter. Ils savaient maintenant que l'affaire avait pris plus mauvaise tournure qu'on ne le pensait.

— Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille? — grommelait le jeune Caddles. — Il faut bien que je mange. Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille?

Il restait là, le visage rembruni, mordant son poing et contemplant les toits de Londres. Toute la fatigue, le tourment, la perplexité et la rage impuissante de cette journée de marche s'accumulaient en lui à un degré dangereux.

— Tout ça ne signifie rien, — se disait-il à mi-voix. — Tout ça ne signifie rien. Et ils ne veulent pas me laisser tranquille et ils sont toujours dans mes jambes... Ça ne signifie rien, — se répétait-il sans cesse. — Peuh! Les petites gens!

Il mordit plus fort ses jointures, et son aspect devint plus farouche.

— Extraire de la chaux pour eux, — marmonnait-il. — Et le monde est à eux... et il n'y a pas une place pour moi... nulle part!

Bientôt, avec un spasme de dégoût et de colère, il aperçut l'uniforme familier maintenant d'un agent de police, à cheval sur le mur.

— Laissez-moi tranquille, — gronda le géant.
— Laissez-moi tranquille.

— Il faut que je remplisse mon devoir, — dit le petit agent de police, avec un visage pâle et résolu.

— Laissez-moi tranquille. J'ai bien le droit de vivre tout comme vous. Il faut bien que je pense. Il faut bien que je mange. Tâchez de me laisser tranquille.

— C'est la loi, — dit l'agent, sans avancer davantage. — Et ce n'est pas nous qui l'avons faite.

— Ni moi non plus, — riposta le jeune Caddes. — Vous autres, petites gens, vous avez fait tout cela avant que je sois né. Vous et votre loi vous réglez ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas que je fasse ! Rien à manger, si je ne travaille pas comme un esclave, pas de repos, pas d'abri, et vous me dites...

— Tout ça n'est pas mon affaire, — répondit l'agent de police. — Je ne suis pas ici pour discuter. Tout ce que j'ai à faire est d'exécuter la loi.

Il passa sa seconde jambe par-dessus le mur et se disposa à descendre. D'autres agents apparurent derrière lui.

— Attention, je n'ai rien contre vous, — dit le jeune Caddles en serrant dans sa main son énorme massue de fer, et, la face blême, agitant de façon significative son doigt immense dans la direction de l'agent : — Je n'ai rien contre vous, je ne vous en veux pas, mais... tâchez de me laisser la paix.

L'agent s'efforça de rester calme et bon enfant, prévoyant la monstrueuse tragédie qui se préparait.

— Passez-moi la proclamation, — fit-il à un acolyte invisible, et on lui tendit la feuille de papier.

— Laissez-moi tranquille ! — répéta Caddles, farouche, les dents serrées et prêt à frapper.

— Ceci vous ordonne de rentrer, — dit l'agent, avant de lire. — Rentrez ! Retournez à votre carrière ou bien il vous en cuira.

Caddles poussa un grognement inarticulé.

Quand la proclamation eut été lue, l'agent fit un signe. Quatre hommes, revêtus de l'uniforme spécial de la brigade des rats et portant des fusils de gros calibre, vinrent prendre position sur le mur. A la vue des fusils, le jeune Caddles entra dans une violente colère. Il se rappela l'effet des fusils de chasse des fermiers de Wreckstone.

— Vous allez tirer avec ça sur moi ? — demanda-t-il, le poing tendu.

Et l'officier se figura qu'il avait peur.

— Si vous ne prenez pas le chemin de la carrière...

Mais sans achever ni crier gare, l'officier sautait à bas du mur. Soixante pieds au-dessus de lui, le grand support électrique décrivait un cercle redoutable. Pan ! Pan ! Pan ! les fusils à gros calibre partirent, et crac ! le mur et le sol du jardin volaient en miettes dans toutes les directions. En même temps, des gouttes rouges vinrent éclabousser les mains d'un des agents. Les tireurs s'esquivèrent et, après quelques tours et détours, mirent en joue vaillamment pour décharger de nouveau leurs armes. Mais le jeune Caddles, atteint déjà deux fois en plein corps, avait fait demi-tour pour voir qui l'avait frappé si violemment dans le dos. Pan ! Pan ! Il entrevit des maisons, des serres et des jardins, des gens guettant furtivement derrière des fenêtres, et tout cela tournoyait terriblement et mystérieusement. Il fit deux ou trois pas en trébuchant, leva à demi et laissa retomber son énorme massue, porta sa main à sa poitrine. Une douleur intolérable sembla le tordre.

Qu'était-ce que cela, qui coulait chaud et humide sur sa main ?

Un spectateur qui, embusqué derrière une fenêtre, le voyait de face, raconta que le géant exa-

mina avec une grimace d'atroce souffrance le sang qui trempait sa main. Puis, ses genoux fléchirent et il s'affaissa lourdement sur le sol. C'était la première des orties géantes qu'arrachait la poigne résolue de Caterham, et la dernière, certes, dont il eût songé à se débarrasser, si elle n'était venue se jeter sous sa main.

CHAPITRE IV

LES DEUX JOURNÉES DE REDWOOD

I.

Dès que Caterham eut compris que le moment était propice, il prit la loi en main et donna l'ordre d'arrêter Cossar et Redwood.

Cossar lui glissa entre les doigts, mais Redwood se laissa prendre. Il venait de subir une légère opération chirurgicale, et les médecins avaient interdit tout sujet d'inquiétude et de contrariété jusqu'à ce que la convalescence fût assurée. Ayant enfin obtenu la levée de cette interdiction, il avait quitté son lit, et, installé dans un fauteuil, avec des piles de journaux devant lui, il lisait pour la première fois les nouvelles de l'agitation qui s'était emparée du pays depuis l'arrivée de Caterham au pouvoir, et il apprenait en même temps quels tourments menaçaient son fils et la Princesse. Son arrestation eut lieu le jour même où le jeune Caddles

mourut et où l'agent de police essaya de barrer la route au jeune Redwood se rendant auprès de la Princesse. Les derniers journaux que Redwood s'était procurés ne laissaient que vaguement prévoir ces événements imminents. Le cœur serré, il s'effrayait à ces présages de désastre, distinguant de plus en plus l'ombre de la mort, et relisait les journaux pour s'occuper l'esprit jusqu'à ce que vinssent d'autres nouvelles.

Lorsque les policiers entrèrent dans la chambre à la suite de la domestique, le professeur leva aussitôt la tête.

— Je croyais que vous m'apportiez un journal du soir, — dit-il.

Puis, se levant et changeant vivement d'attitude :

— Mais qu'y a-t-il ?

Après quoi Redwood n'eut plus aucune nouvelle pendant deux jours.

Ils étaient venus avec une voiture pour l'emmener, mais quand ils constatèrent qu'il était malade on décida de le garder chez lui pendant un jour ou deux, jusqu'à ce qu'il fût transportable; la police prit possession de la maison convertie en prison temporaire. C'est dans cette même maison que le géant Redwood était né, que, pour la première fois, l'Hérakléophorbia avait été administrée à un être humain, et que Redwood, veuf maintenant, avait vécu seul pendant huit ans.

Le commissaire de police délégué à son arrestation fut quelque peu étonné de se trouver en face d'un homme mince et tout gris, avec une petite barbe en pointe et des yeux bruns très actifs : la voix était douce, mais les traits avaient ce caractère indéfinissable que donne la continuelle méditation sur de vastes problèmes. Cet aspect extérieur fut pour le commissaire un contraste impressionnant avec l'énormité des crimes dont Redwood s'était rendu coupable.

— Ce diable d'homme, — confia-t-il à l'un de ses subordonnés, — a fait ce qu'il a pu pour tout chambarder, et il a la figure d'un bon propriétaire de province, tandis que le juge Hangbrow, qui réprime les désordres et punit les coupables, a une figure de mauvais chien. Et puis, leurs manières ! L'un est poli et aimable, l'autre est grincheux et bourru. Ce qui vous prouve, n'est-ce pas, qu'en aucune occasion il ne faut se fier aux apparences.

Les agents qui furent laissés pour garder Redwood le trouvèrent insupportable jusqu'à ce qu'ils lui eussent clairement fait comprendre qu'il était absolument inutile de poser des questions ou de demander des journaux. Ils opérèrent une sorte de perquisition dans son bureau et emportèrent jusqu'aux périodiques.

Redwood se plaignit sur un ton de voix élevé.

— Mais, comprenez-vous bien, — s'obstinait-il à leur expliquer encore et toujours, — c'est mon fils, mon fils unique, qui est dans cette mauvaise passe. Ce n'est pas la Boumbouffe qui m'intéresse, c'est mon fils.

— Je voudrais bien, vraiment, pouvoir vous renseigner, Monsieur, mais nos ordres sont formels, — répondait le brigadier.

— Qui a donné ces ordres ? — s'écriait Redwood.

— Ah ! ça ! Monsieur... — répliquait évasivement le brigadier en se dirigeant vers la porte.

— Il est en train d'arpenter sa chambre, — fit un agent quand son supérieur fut redescendu. — Ça va bien. Ça lui fera prendre patience.

— Je l'espère pour lui, — répliqua le brigadier. — Le fait est que je n'avais pas vu ça sous ce jour-là, mais, vous savez, ce géant qui fréquente la Princesse, c'est son fils.

Les deux hommes se regardèrent, puis se tournèrent vers le troisième agent qui déclara :

— Ça, c'est un peu dur pour lui !

Bientôt, il fut évident que Redwood n'avait encore qu'imparfaitement compris ce fait qu'un rideau de fers s'était interposé entre lui et le monde.

Soudain, ils l'entendirent s'arrêter devant la porte, saisir le bouton, secouer la serrure, tandis que l'agent en faction dans le vestibule du premier

lui assurait que cela ne servirait à rien. Puis, il alla à la fenêtre, et les agents de garde au dehors levèrent la tête.

— C'est inutile de ce côté aussi — fit l'un.

Alors Redwood se mit à sonner avec insistance. Le brigadier monta et lui expliqua avec beaucoup de patience qu'il était superflu de carillonner de la sorte, et qu'il avait tort même, car s'il sonnait sans cause maintenant, on ne répondrait pas si tout à l'heure il sonnait pour quelque chose.

— Nous vous donnerons tout ce qui est raisonnable, Monsieur, — ajouta le brigadier, — mais si vous sonnez simplement par manière de protestation, nous serons obligés, Monsieur, de retirer le commutateur.

— Mais du moins vous pourriez me dire si mon fils... — criait Redwood à tue tête, et ce furent les derniers mots que le brigadier entendit.

II

Ensuite, Redwood passa la plus grande partie de son temps à l'une ou l'autre de ses fenêtres.

Mais les fenêtres ne le renseignaient guère sur la marche des événements au dehors. La rue sur laquelle elles ouvraient était en tout temps fort calme, et ce jour-là on eût dit qu'elle l'était plus

particulièrement. Pendant toute la matinée, c'est à peine s'il passa un cab ou une voiture de livraison. De temps en temps, un homme apparaissait, sans rien dans son allure qui révélât des événements inaccoutumés. Parfois, un petit groupe d'enfants, une nourrice, une dame partant en ville, suivaient le trottoir. Ils arrivaient par la droite ou par la gauche, montant ou descendant la rue avec un air d'indifférence exaspérante pour toute autre préoccupation plus vaste que les leurs ; ils découvraient avec étonnement la maison gardée par la police et disparaissaient dans la direction opposée, en regardant derrière eux ou en montrant du doigt les fenêtres. Quelquefois un passant traversait la rue, posait une question à l'agent qui répondait laconiquement...

En face, les maisons semblaient mortes. A la fenêtre d'une chambre à coucher une domestique se montra ; elle regarda un instant ce qui se passait, et l'idée vint à Redwood de lui faire des signaux ; elle observa ses gestes avec un certain intérêt, y répondit vaguement, puis tout à coup, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle fit demi-tour et se sauva. Un vieillard apparut sur le seuil du numéro 37 ; clopin clopant il descendit les marches et, sans même lever la tête, s'éloigna vers la droite. Pendant dix minutes le seul occupant de la rue fut un chat.

C'est avec de semblables événements que cette matinée interminable et capitale se prolongea.

Vers midi, dans le voisinage, des crieurs de journaux passèrent en vociférant, mais, contrairement à leur habitude, ils ne tournèrent pas dans la rue qu'habitait le prisonnier, de sorte que Redwood supposa que la police en gardait les extrémités. Il essaya d'ouvrir une fenêtre, mais cette tentative lui valut aussitôt la présence d'un agent de police dans la chambre.

L'horloge de la paroisse sonna douze coups, puis, après un abîme de temps, une heure.

Ils eurent l'ironie de lui monter à déjeuner.

Il avala une bouchée et déchiqueta le reste afin qu'on l'emportât, but une large rasade de whisky, poussa un fauteuil près de la fenêtre et s'y installa. Les minutes s'allongèrent en immensités grises, et il finit par somnoler. Soudain il s'éveilla avec l'idée qu'il avait entendu de lointaines détonations. En effet, les fenêtres vibraient comme après une secousse de tremblement de terre, ce bruit dura une minute ou deux, puis s'évanouit... Après un silence, il recommença pour s'évanouir de nouveau. Redwood voulut l'attribuer au passage de quelque lourd véhicule dans la rue voisine. Autrement, quelle eût été la cause !

Au bout d'un moment, il se prit à douter qu'il eût vraiment entendu ces trépidations, et il engagea

avec lui-même une série discontinue de discussions. Pourquoi, après tout, l'arrêtait-on ? Il y avait deux jours que Caterham était au pouvoir, juste assez longtemps pour prouver qu'il avait de la poigne... Montrer sa poigne, montrer sa poigne... Ce refrain le hanta.

En somme, que pouvait faire Caterham ? Il était un homme religieux et obligé, par là, en un certain sens, à ne pas se livrer sans cause à des violences.

Montrer sa poigne ! La Princesse, peut-être, serait saisie et renvoyée en son pays. Il y aurait des difficultés avec son fils, en ce cas... Mais pourquoi l'avait-on mis en état d'arrestation, lui ? Pourquoi jugeait-on nécessaire de le tenir dans l'ignorance de ce qui se passait ? Ce secret faisait présumer des choses plus graves. Qui sait ? On se proposait sans doute d'emprisonner tous les géants ; on les arrêterait simultanément. Il y avait eu des allusions à un pareil coup de force dans les discours électoraux. Et après ?

Très probablement, ils s'étaient aussi emparés de Cossar ?

Caterham professait des sentiments religieux : Redwood en revenait toujours là. Le fond de son esprit était un rideau noir sur lequel passait et repassait un mot, un mot tracé en lettres de feu, et contre lequel il luttait sans cesse. Et chaque fois,

les premières lettres de ce mot flamboyaient sur le rideau, sans jamais se compléter. A la fin, il osa l'affronter : MASSACRE ! Voilà le mot dans sa simple brutalité.

Non ! non ! non ! C'était impossible ! Caterham était un homme religieux, un homme civilisé. Et de plus, après tant d'années écoulées, après un tel espoir de réussite... !

Redwood bondit soudain et se mit à parcourir la pièce. Il parlait tout haut, il criait :

— *Non !*

L'humanité n'était sûrement pas à ce point insensée... assurément non ! C'était impossible, c'était incroyable, cela ne pouvait arriver.

— Je dois repousser une idée pareille ! — clamait-il. — Repousser une idée pareille ! Absolument !
il s'arrêta court. Qu'était-ce ?

A coup sûr les vitres avaient crépité. Il alla voir dans la rue. En face, il aperçut l'immédiate confirmation de son ouïe. Au numéro 35, à la fenêtre d'une chambre à coucher, une femme se tenait, une serviette à la main, et, à la salle à manger du 37, un homme regardait lui aussi en tous sens, à la fois ébahi et curieux. Il se rendit compte en même temps que l'agent de police avait entendu et restait perplexe. Ce n'était pas un mauvais tour de son imagination.

Il se tourna vers le fond obscur de la chambre.

— Ce canon, — fit-il, et après quelques instants de méditation, il répéta : — ce canon...

Ils lui montèrent du thé très fort, comme il avait coutume de le prendre. Évidemment, on avait consulté sa femme de charge ; après qu'il l'eut absorbé, il fut trop agité pour rester assis plus longtemps à la fenêtre et il se mit à marcher en tous sens par la pièce. Son esprit devint plus capable de pensée active.

Depuis vingt-quatre ans, cette pièce lui servait de salle de travail. Elle avait été meublée lors de son mariage, et toutes les grosses pièces du mobilier dataient d'alors : bureau compliqué et vaste, siège tournant, bibliothèque tournante, fauteuil large et profond au coin du feu, casiers et cartons avec leurs étiquettes qui garnissaient la paroi du fond. Le tapis d'Arménie aux couleurs voyantes, les devant de foyer plus récents et les tentures avaient pris des teintes effacées, des tons plus richement imposants ; et le foyer ouvert était entouré d'un resplendissement de cuivre rouge et jaune. Des ampoules électriques avaient remplacé les lampes d'autrefois, et c'était la principale modification qu'avait subie l'arrangement primitif. Mais partout les rapports de Redwood avec l'Aliment avaient laissé des traces nombreuses. Sur le mur, au-dessus des lambris, étaient disposées des séries de photographies et de

photogravures encadrées de noir, représentant son fils, les fils de Cossar et les autres enfants de la Boumbouffe à des âges divers et en des ambiances variées. Même la physionomie vide du jeune Caddles avait sa place dans cette collection. Dans un coins était dressée une gerbe d'épis provenant des blés géants de Cheasing Eyebright, et sur le bureau s'étalaient trois têtes de pavots aussi grosses que des citrouilles. Au-dessus du foyer, le nez en bas, le crâne énorme du porc gigantesque d'Oakham servait de garniture de cheminée.

C'est devant les photographies, et en particulier devant celle de son fils, que Redwood s'arrêta.

Elles ramenaient à sa mémoire d'innombrables souvenirs de choses qui lui étaient sorties de l'esprit, — souvenirs de la timide personne de Bensington, de la cousine Jane, de Cossar et de la destruction nocturne de la Ferme Expérimentale. Puis, ce furent : la nursery géante, l'enfance du géant, les premiers efforts que fit le jeune colosse pour parler et ses premiers témoignages d'affection.

Et alors, comme un flot irrésistible, cette idée s'empara de lui qu'au dehors, là-bas, loin de ce silence et de ce mystère maudits, son fils, avec les fils Cossar et toutes ces glorieuses prémices d'un âge plus grand... qu'en ce moment même... son fils peut-être était attiré dans quelque atroce guet-apens, cerné, blessé, vaincu...

Ils'arracha à la contemplation de ces portraits et se mit à arpenter la pièce en gesticulant.

— Cela ne se peut pas ! — criait-il. — Cela ne se peut pas ! Ça ne peut pas finir ainsi !

Cri terrible, que proférèrent d'innombrables fois les lèvres humaines et qu'on entendra d'innombrables fois encore avant que s'épanouisse une raison plus vaste :

— Ça ne peut pas finir ainsi !

Il s'arrêta pétrifié.

— Qu'est-ce à présent ?

La trépidation des fenêtres avait recommencé, suivie d'une détonation assourdie : un vaste ébranlement avait secoué la maison et parut se continuer pendant un siècle ; cela devait être tout proche. Un instant, on eût dit que quelque chose avait frappé l'édifice au-dessus de sa tête, un choc énorme et le fracas d'un éparpillement de verre qui dégringole ; puis, un silence qui se termina soudain en un trépignement de gens qui couraient dans la rue, en bas.

Ce bruit le tira de sa rigidité ; il se tourna vers la fenêtre et aperçut les vitres fêlées et brisées.

Son cœur battit à grands coups, car il eut l'intuition d'une crise, d'un événement concluant, d'une délivrance. Puis, de nouveau, la certitude de son emprisonnement impuissant l'enveloppa comme un rideau de fer.

Il ne voyait rien au dehors et constata que le bec de gaz d'en face n'avait pas été allumé. Après le premier indice d'alarme, il n'entendit plus aucun bruit. Il n'imaginait rien pour interpréter, pour dénouer ce mystère. Mais bientôt, vers le sud-est, une lueur rougeâtre et indécise illumina le ciel. Elle crût et décrût tour à tour, et, quand elle décroissait, il doutait qu'elle eût jamais crû. Elle avait envahi l'horizon à mesure qu'avançaient les ténèbres et elle devint, dans cette longue nuit d'attente, le fait prédominant.

Parfois, il lui semblait qu'elle avait le tremblement des flammes dansantes : à d'autres moments, il se figurait que ce n'était rien de plus que la réflexion normale des lumières du soir. Elle crût et décrût ainsi pendant les longues heures de ténèbres pour disparaître enfin quand le flot montant de l'aube la dispersa.

Était-ce un signe grave ?

Presque certainement, c'était quelque incendie, proche ou lointain, mais il n'aurait su dire si c'était de la fumée ou des nuages qui voguaient à travers le ciel.

Vers une heure, les rayons vacillants des projecteurs commencèrent à éclairer ces rougeâtres confusions et continuèrent tout le reste de la nuit.

Cela aussi pouvait être le signe de bien des choses...

Pour occuper son esprit toute cette nuit-là, il n'avait que ce ciel trouble et sale et l'hypothèse d'une explosion formidable.

Il n'y eut plus d'autres bruits, plus d'autres pas précipités, seulement une clameur vague : peut-être les cris lointains d'ivrognes attardés.

Il n'éteignit pas ses lampes, et resta debout dans le courant d'air de ses fenêtres brisées, silhouette noire et inquiétante pour l'agent en faction qui de temps à autre levait la tête et exhortait le prisonnier à prendre du repos.

Toute la nuit, Redwood demeura devant sa fenêtre, épiant les nuages ambigus du ciel, et ce n'est que vers la venue de l'aube qu'il céda à la fatigue et s'étendit sur le lit qu'on lui avait dressé entre son bureau et les vestiges du feu dans la cheminée, sous l'énorme crâne du porc.

III

Pendant trente-six heures, Redwood demeura emprisonné, séparé et ignorant du grand drame des deux jours. Puis, tout à coup, le rideau de fer se releva d'une façon aussi inattendue qu'il était tombé et il se trouva presque en plein milieu de la lutte. Tard dans l'après-midi, il fut attiré à la

fenêtre par le bruit d'un cab qui s'arrêtait au dehors. Un jeune homme en descendit, qui l'instant d'après était devant lui dans la chambre, un homme de trente ans peut-être, le visage entièrement rasé, bien mis et de manières distinguées.

— Monsieur Redwood, — commença-t-il, — seriez-vous disposé à venir trouver M. Caterham? Il voudrait vous voir d'urgence.

— Me voir d'urgence?

Une question se présenta aussitôt à l'esprit de Redwood, mais, pendant un moment, il lui fut impossible de la poser. Il hésitait. Enfin, d'une voix mal assurée, il demanda :

— Qu'a-t-il fait à mon fils? — et il resta immobile, n'osant pas respirer en attendant la réponse.

— Votre fils, Monsieur? Votre fils va bien. C'est du moins ce qu'on nous a dit.

— Il va bien?

— Il a été blessé, Monsieur, hier. Ne l'aviez-vous pas appris?

D'un geste, Redwood écarta ces feintes. Sa voix n'était plus empreinte de crainte, mais de colère.

— Vous savez très bien que je ne l'ai pas appris. Vous savez que je n'ai rien pu apprendre.

— M. Caterham redoutait, Monsieur... en ce temps de soulèvement. Tout le monde... fut surpris. Il vous a arrêté, Monsieur, pour vous préserver de toute mésaventure...

— Il m'a arrêté pour m'empêcher de donner aucun avertissement, ni aucun conseil à mon fils. Continuez. Dites-moi ce qui s'est passé. Avez-vous réussi? Les avez-vous tous tués?

Le jeune homme fit quelques pas vers la fenêtre et se retourna.

— Non, Monsieur, répondit-il laconiquement.

— Qu'avez-vous à me dire?

— Cela prouve, Monsieur, que cette rébellion n'a pas été fomentée par vous. Ils nous ont pris... absolument au dépourvu.

— Vous voulez dire?

— Je veux dire, Monsieur, — que les géants... jusqu'à un certain point ont tenu bon.

Le monde se transforma pour Redwood; un moment une sorte de rire hystérique convulsa les muscles de sa face et de sa gorge. Puis il poussa un profond soupir. Son cœur bondit d'exultation.

— Les géants ont tenu bon?

— Des combats terribles ont eu lieu... avec de terribles destructions. Tout cela est une atroce méprise.. Dans le nord et dans le centre, des géants ont été tués... Partout...

— Ils combattent encore maintenant?

— Non, Monsieur. Une trêve est intervenue.

— Demandée par eux?

— Non, Monsieur. M. Caterham a envoyé un parlementaire. Toute cette affaire est une horrible

méprise. C'est pour cela qu'il veut s'entretenir avec vous et vous expliquer sa position. Ils insistent, Monsieur, pour que vous interveniez.

Redwood l'interrompit.

— Savez-vous ce qui est arrivé à mon fils ?

— Il a été blessé.

— Dites ! dites !

— La Princesse et lui... avant que le... le mouvement pour cerner le camp des Cossak eût été complet... débouchèrent inopinément d'un bois sur une colonne d'infanterie... Les soldats étaient surmenés et énervés après cette longue journée et une panique se produisit.

— Ils tirèrent sur lui ?

— Non, Monsieur. Ils prirent la fuite. Quelques-uns déchargèrent leurs armes... follement... malgré les ordres.

A ces derniers mots, Redwood fit un geste de dénégation.

— C'est vrai, Monsieur, — affirma le jeune homme. — Les ordres avaient été donnés non pas à cause de votre fils, mais à cause de la Princesse.

— Alors, oui, c'est vrai, — fit Redwood.

— Les deux géants coururent en criant vers le camp. Les soldats se débandèrent et quelques-uns ouvrirent le feu. Ils disent qu'ils l'ont vu chanceler...

Redwood poussa un grognement de douleur.

— Oui, Monsieur, mais nous savons qu'il n'est pas grièvement blessé.

— Comment cela?

— Il a envoyé un message annonçant qu'il allait bien.

— Un message pour moi?

— A quelle autre personne en enverrait-il?

Pendant plus d'une minute, Redwood resta muet, les bras nerveusement croisés, et repassant dans son esprit ce qu'il venait d'entendre. A la fin, il donna libre cours à son indignation.

— Parce que vous avez agi comme des imbéciles, parce que vous avez mal calculé et que vous avez échoué, vous voudriez me faire croire que vos assassinats n'étaient pas prémédités! Et d'ailleurs... le reste?

Le jeune homme prit un air interrogateur.

— Les autres géants?

Sans plus feindre de ne pas comprendre, l'envoyé répondit d'une voix qui trembla:

— Treize sont morts.

— Et d'autres sont blessés?

— Oui, Monsieur.

— Et Caterham veut me voir! — articula-t-il à demi suffoqué! — Où sont les autres?

— Certains gagnèrent le camp pendant la bataille. Ils paraissaient savoir où...

— A coup sûr ils le savaient! Si ce n'avait été Cossar... Cossar est là-bas, sans doute?

— Oui, Monsieur, et tous les géants y sont aussi. Ceux qui n'y sont point parvenus pendant le combat s'y rendent maintenant, profitant de la trêve.

— Cela signifie, en somme, — fit Redwood, — que vous êtes battus.

— Nous ne sommes pas battus, non, Monsieur. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes battus. Mais vos fils ont enfreint les règles de la guerre. Après que notre attaque eut cessé, cette après-midi, ils se sont mis à bombarder Londres...

— Mais, c'est bien légitime !

— Ils lancent des projectiles remplis de poison.

— De poison ?

— Oui, de poison, l'Aliment...

— L'Hérakléophorbia ?

— Oui, Monsieur. M. Caterham...

— Vous êtes battus. Evidemment, c'est le dernier coup. Qu'espérez-vous faire maintenant ? Vous en respirerez avec la poussière des rues. A quoi bon lutter davantage ? Les règles de la guerre, vraiment ? Et maintenant il cherche à me suborner pour que je l'aide à négocier. Mais, sapristi, pourquoi viendrais-je au secours de cette vessie éclatée. Il a joué son atout... il a assassiné et tout brouillé. Pourquoi l'aiderais-je ?

Le jeune homme l'écoutait avec un air de respect attentif.

— Le fait est, Monsieur, — interrompit-il, —

que les Géants insistent pour vous voir. Ils ne veulent pas d'autre ambassadeur que vous. Si vous n'allez pas à eux... je crains, Monsieur, qu'il n'y ait encore du sang répandu.

— De votre côté peut-être.

— Non, Monsieur, des deux côtés. Le monde est résolu à mettre un terme à ces abus.

Redwood parcourut du regard son bureau. Ses yeux un instant s'arrêtèrent sur un portrait de son fils. Il se retourna, et, rencontrant le coup d'œil interrogateur du jeune homme, il répondit enfin :

— Je viens.

IV

Son entrevue avec Caterham fut tout autre que ce qu'il supposait. Il n'avait vu le personnage que deux fois dans sa vie, la première à un dîner, la seconde, dans la salle des Pas Perdus de la Chambre des Communes, et son imagination se représentait non pas l'homme tel qu'il était, mais la déformation qu'en avaient répandue les journaux et les caricaturistes, le Petit Poucet légendaire tueur d'ogres, Persée vainqueur du monstre, et le reste à l'avenant. Le côté humain de cette personnalité intervint pour bouleverser tout cela.

Il n'avait plus là, devant lui, le visage des portraits et des caricatures, mais celui d'un homme épuisé par la fatigue et l'insomnie, les joues creuses et les traits tirés, les coins de la bouche tombant et le blanc de l'œil barbouillé de jaune. Cependant, c'étaient quand même les yeux brun rouge, les cheveux noirs, le profil aquilin caractéristique du grand démagogue, avec aussi quelque chose d'autre qui écartait toute pensée de rhétorique et de dédain prémédités. L'homme souffrait, il était accablé par une détresse énorme.

Au début, il essaya de prendre les attitudes et le caractère de son rôle, mais bientôt un simple geste, un mouvement machinal révéla à Redwood qu'il se maintenait au moyen de drogues. Il enfonça le pouce et l'index dans la poche de son gilet ; puis, après avoir prononcé encore quelques phrases, il renonça à dissimuler et glissa la petite pastille entre ses lèvres.

De plus, en dépit des difficultés qui l'écrasaient, en dépit du fait qu'il avait tort et qu'en outre il était d'une douzaine d'années plus jeune que Redwood,—cette étrange faculté, ce quelque chose que, faute d'un terme meilleur, on peut appeler magnétisme personnel, et qui lui avait facilité la voie jusqu'à cette éminence de désastre, ne l'avait pas abandonné. Sur cela non plus, Redwood n'avait pas compté.

Dès les premiers mots, pour ce qui concernait tout au moins le sens et l'orientation du dialogue, Caterham l'emporta sur Redwood. C'est lui qui déterminait le caractère de la première phase de leur entrevue, qui donna le ton et dirigea la discussion. Et tout cela se fit avec la simplicité de l'évidence. Tout ce que Redwood avait prévu, tout ce qu'il s'était promis d'avance s'évanouit en présence de Caterham. Les deux hommes s'étaient serré la main avant que Redwood se fût rappelé qu'il s'était proposé d'éluder cette familiarité, et le caractère que dès l'abord Caterham donna nettement et sûrement à leur entretien fut celui d'une recherche de moyens palliatifs devant une catastrophe commune.

S'il commit des fautes, ce fut lorsque, par instants, sa fatigue l'emporta sur son attention, ou quand son habitude des réunions publiques l'entraîna. Alors il se redressait, — car pendant toute l'entrevue les deux hommes restèrent debout, — il ne regardait plus Redwood, et il se mettait à discuter et à justifier ses propres actes. Une fois même, il prononça entre deux phrases un énergique *Messieurs*.

A certains moments, Redwood cessait de croire qu'il était un inventeur : il devenait le spectateur privilégié d'un phénomène extraordinaire. Il percevait comme une différence spécifique entre lui et

cet être dont la belle voix l'enveloppait et dont l'esprit était si puissant et si limité. L'énergie entraînante du ministre, son influence personnelle, son invincible oubli de certaines choses suggérèrent à Redwood la plus grotesque et la plus étrange des images. Au lieu d'un antagoniste qui était un homme comme lui, un homme qu'on pouvait rendre moralement responsable et auquel on pouvait adresser les appels de la raison, il voyait Caterham comme une sorte de monstreux rhinocéros, un rhinocéros civilisé, pour ainsi dire, enfanté par la jungle des affaires démocratiques, un monstre à l'élan irrésistible et à l'obstination indomptable. Dans l'entrechoc de tous ces conflits, le personnage était admirable. Et après ? C'était un être supérieurement doué pour faire son chemin à travers des multitudes d'hommes. Pour lui, aucune faute n'était aussi importante que la contradiction de soi-même, et il n'y avait d'autre science que la conciliation d'intérêts. Les réalités économiques, les nécessités topographiques, les mines de ressources scientifiques, à peine touchées encore, n'existaient pas plus pour lui que les chemins de fer, les fusils rayés ou la littérature géographique n'existent pour son prototype animal. Rien n'existait que les réunions, les comités, les assemblées et les votes, surtout les votes ! Il était le vote incarné, l'incarnation de millions de votes.

A présent, dans cette crise capitale, avec les

géants meurtris mais non vaincus, le vote-monstre parla, et, en ce moment même, il fut absolument évident qu'il avait encore tout à apprendre. Il ne savait pas qu'il y a des lois physiques et des lois économiques, des proportions et des réactions que l'humanité tout entière votant *nemine contradicente* ne pourrait empêcher, et que l'on ne contrarie qu'au prix de la destruction ; il ne savait pas qu'il y a des lois morales qu'on ne peut ployer par force ou par persuasion ou qui se laissent ployer seulement pour reprendre leur position première avec une violence vindicative. Redwood se rendait absolument compte qu'en face d'un obus ou en face du Jugement dernier cet homme se serait abrité derrière un vote artificieux de la Chambre des Communes.

Ce qui tourmentait surtout le ministre à l'heure présente, ce n'étaient pas les forces qui assiégeaient la forteresse, là-bas, vers le sud, ce n'était ni la défaite ni la mort, mais l'effet que tout cela pouvait produire sur la Majorité, réalité capitale de sa vie. En aucune façon, il n'avait perdu courage. Au moment où son échec était complet, avec du sang et des désastres sur les mains et avec la riche promesse de désastres encore plus terribles, il conservait cette conviction qu'en faisant un savant usage de sa voix, en expliquant, en mitigeant, en interprétant, il réussirait à reconstituer son pouvoir. Sans doute il était embarrassé, inquiet, fatigué et souffrant,

mais si seulement il pouvait tenir encore, si seulement il pouvait continuer à parler...

Tandis qu'il pérorait ainsi, Redwood le voyait, semblait-il, reculer et avancer, se dilater et se contracter. La part qu'avait Redwood dans la conversation était des plus subsidiaires... des chevilles, pour ainsidire, enfoncées çà et là.

— Tout cela n'est que niaiserie... Non... Inutile de le proposer... Alors, pourquoi avez-vous commencé?...

Il est douteux même que Caterham entendit un seul mot de ces phrases. Autour d'interpellations de ce genre, son discours coulait comme un cours d'eau autour de rochers. Cet incroyable individu, debout sur son tapis officiel, parlait, parlait avec une puissance et une habileté énormes, parlait comme si la moindre pause dans son discours, dans ses explications, ses démonstrations, ses réfutations, ses considérations, ses arguties et ses expédients, allait permettre à une influence antagoniste d'apparaître soudain, d'intervenir oralement, seule intervention qu'il pût comprendre. Debout, au milieu des splendeurs légèrement fanées de cette pièce officielle où, l'un après l'autre, les ministres avaient succombé à la croyance qu'un certain pouvoir d'immixtion était le contrôle créateur d'un Empire, il parlait, et, plus il parlait, plus était grande la certitude qu'avait Redwood de la stupéfiante futilité

du politicien. Cet homme comprenait-il que, pendant qu'il pérorait ainsi, l'univers ne cessait de rouler, qu'il y avait d'autres heures que les heures de session parlementaire, d'autres armes qu'un vote de blâme dans les mains du Vengeur du Sang versé?

Redwood se sentit pris du désir de mettre un terme à cet étonnant monologue, de s'échapper vers la raison et le jugement, vers la forteresse, tout là-bas, la forteresse de l'Avenir où les Fils étaient campés. Il éprouvait cette curieuse impression que, si ce flot de paroles ne s'arrêtait pas, lui, Redwood, allait être submergé et emporté, qu'il lui fallait lutter contre la voix de Caterham comme on se défend contre l'engourdissement d'une drogue. Sous ce charme, les faits se transformaient et se dénaturaient.

Que disait-il, cet homme?

Puisque Redwood devait le répéter aux Enfants de l'Aliment, il comprit vaguement que cela avait quelque importance. Que disait-il donc? Il fallait écouter et protéger de son mieux son sens de la réalité.

D'abord une diatribe contre l'énormité du crime de ceux qui avaient répandu le sang. Fort éloquent, mais sans importance. Et ensuite? Il proposait un armistice!

Mais pourquoi un armistice? Il était battu.

Il proposait que les Enfants de l'Aliment s'en

allassent ailleurs former une communauté à eux. Il y avait des précédents, — ajoutait-il.

— Nous leur concéderions des territoires...

— Où ? — interjetait Redwood, condescendant à discuter.

Caterham se raccrocha à cette avance. Il se tourna vers Redwood, et sa voix s'abassa au ton de la persuasion raisonnable. La situation de ces territoires serait à déterminer; cela, assura-t-il, était une question tout à fait subsidiaire. Après quoi, il se lança dans la stipulation d'autres clauses :

— Excepté sur eux et l'endroit où ils s'établiraient, nous aurions partout un contrôle absolu. L'Aliment, tous ses fruits et tous ses produits, doivent être anéantis, extirpés...

Redwood s'aperçut soudain qu'il marchandait ses conditions.

— Et la Princesse ? — avait-il demandé.

— Elle reste à part.

— Non, — fit Redwood, s'efforçant de reprendre pied. — Tout cela est absurde !

— Nous traiterons cette question plus tard. En tous cas, nous avons convenu que la fabrication de l'Aliment doit cesser.

— Je n'ai convenu de rien du tout; je n'ai rien dit...

— Mais, sur une seule planète avoir deux races d'hommes, une grande et une petite ! Considérez

ce qui s'est passé ! Considérez que ce n'est qu'un avant-goût de ce qui pourrait bientôt arriver, si cette nourriture continuait à se répandre ! Considérez tout ce que vous avez déjà occasionné dans le monde ! S'il doit y avoir une race de géants croissant et multipliant....

— Ce n'est pas à moi à discuter, — interrompit Redwood. — Je dois aller trouver les géants. Je désire voir mon fils. C'est pour cela d'ailleurs que vous m'avez demandé de venir et que je suis venu. Dites-moi exactement ce que vous offrez. C'est absurde, car vous êtes réduit à l'impuissance. Mais faites quand même vos conditions.

— Nous ne sommes pas réduits à l'impuissance, — protesta Caterham avec un geste qui indiquait derrière lui des multitudes.

— Stipulez vos conditions, — répéta Redwood.

Et Caterham fit un discours au sujet de ses conditions.

... On concédera aux Enfants de l'Aliment une vaste réserve, dans le Nord de l'Amérique peut-être, ou en Afrique, où ils vivront à leur guise jusqu'à ce qu'ils s'éteignent...

— Mais c'est absurde ! — s'écria Redwood. — Il y a d'autres géants... ailleurs... dans tous les coins de l'Europe !

— On établira une convention internationale. Ce n'est pas impossible. A vrai dire, on a déjà

parlé de quelque chose de ce genre... Mais, dans ce territoire, ils pourront vivre à leur guise pendant toute leur existence. Songez donc ! Ils feront ce qu'ils voudront, fabriqueront ce qui leur plaira. Ils pourront être heureux...

— Pourvu qu'ils n'aient pas d'enfants !

— Précisément. Et ainsi Monsieur, nous sauverons le monde, nous le sauverons absolument des fruits odieux de cette découverte. Dès maintenant nous rasons et nous brûlons les endroits où leurs projectiles sont tombés hier. Nous en viendrons à bout. Mais, de cette façon, sans cruauté, sans injustice...

— Et supposez que les Enfants ne consentent pas ?...

Pour la première fois Caterham regarda Redwood bien en face.

— Pourquoi ne consentiraient-ils pas ? — demanda-t-il avec des intonations richement étonnées.

— Supposez que non.

— Ce ne peut être que la guerre, alors ? Nous ne pouvons tolérer que cela continue, nous ne le pouvons pas, Monsieur ! Vous autres, hommes de science, n'avez-vous donc aucune imagination ? N'avez-vous aucune pitié ? Nous ne pouvons pas laisser trépigner le monde par un troupeau toujours plus nombreux de monstres tels que votre

Aliment en produit. Nous ne le pouvons pas, non, nous ne le pouvons pas. Je vous le répète, Monsieur, c'est la guerre, alors. Et songez-y... ce qui est arrivé n'est qu'un commencement. Cela ne fut qu'une escarmouche... une simple expédition de police. Oui, croyez-moi, une simple affaire de police. Mais, derrière nous, il y a la nation... l'humanité ! Derrière les milliers qui sont morts, il y a des millions. Si ce n'était la crainte de répandre le sang, Monsieur, à la suite de nos premières attaques, il s'en organiserait d'autres, en ce moment ! Que nous puissions ou non exterminer cet Aliment, nous pourrions tout au moins et assurément exterminer vos fils. Vous faites trop de cas des choses d'hier, des événements d'une malheureuse vingtaine d'années, d'une seule bataille. J'offre cette convention pour sauver des existences humaines, tout simplement, car rien ne peut modifier la fin inévitable. Si vous croyez que vos deux pauvres douzaines de géants peuvent tenir tête à toutes les forces de notre nation et de toutes les nations étrangères qui viendront à notre aide, si vous croyez que vous pouvez changer l'Humanité, et transformer la nature et la stature de l'homme... allez vers eux, Monsieur ! — s'écria-t-il en étendant le bras, — allez vers eux, couchés parmi leurs morts et leurs blessés, et dites-leur tout le mal qu'ils ont fait...

Il s'interrompit comme si, par hasard, il venait d'apercevoir le fils de Redwood.

Un instant de silence s'ensuivit.

— Allez vers eux ! — reprit Caterham.

— Je ne demande que cela, — répliqua Redwood.

— Alors, partez sans délai.

Il se tourna, et pressa le bouton d'une sonnerie ; immédiatement, cet appel, répondit du dehors un bruit de portes qu'on ouvre et qu'on referme, et des pas précipités s'approchèrent.

La conversation avait pris fin : la comédie était jouée.

Tout à coup, Caterham parut se contracter, se ratatiner en un homme ordinaire, d'âge et de taille ordinaires, à la figure jaune, rompu, exténué, fourbu.

Il fit un pas en avant, comme un portrait qui sort d'un cadre, et, assumant cette franche cordialité qui demeure derrière tous les conflits publics de notre race, il tendit la main à Redwood.

Comme si ç'eût été un geste tout naturel, Redwood serra une seconde fois la main de Caterham.

CHAPITRE V

LE CAMP DES GÉANTS

I

Bientôt Redwood se trouva dans un train qui traversait la Tamise, en route vers le Sud. Il eut une rapide vision du fleuve scintillant sous les lumières et d'une épaisse fumée montant encore des décombres du quartier que l'on avait incendié afin d'anéantir toutes les traces de l'Hérakléophorbia répandue par l'obus, sur la rive nord. Mais la rive opposée était sombre; pour une raison inconnue, les rues mêmes n'étaient pas éclairées; seuls étaient nettement visibles le contour des hautes tours d'alarme et les ombres massives des énormes maisons de rapport et des écoles; et, après avoir pendant quelques minutes scruté inutilement les ténèbres, il tourna le dos à la portière et se plongea dans ses pensées. Il n'avait autre chose à faire jusqu'au moment où il verrait les Fils.

Les secousses de ces deux derniers jours l'avaient exténué; il n'était plus, lui semblait-il, capable de ressentir aucune émotion, mais, avant de partir, il avait absorbé, pour réparer ses forces, une dose de café très fort, et ses pensées restaient nettes et claires. Son esprit parcourut bien des sujets : il repassa, mais à la clarté maintenant des événements accomplis, la façon dont l'Aliment avait fait son apparition dans le monde et s'y était répandu.

— Bensington croyait que ce serait une excellente nourriture pour les enfants! — dit-il à mi-voix et sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Puis, avec la même acuité qu'autrefois, lui revinrent les horribles doutes qui l'avaient assailli après qu'il se fut risqué à en administrer à son propre fils. De ce début, par une diffusion irrésistible, en dépit de tous les efforts tentés pour favoriser ou enrayer sa marche, l'Aliment s'était répandu d'un bout à l'autre du monde. Et à présent?

— A présent, — murmura Redwood, — même s'ils les tuent tous, la chose est faite!

Le secret de la fabrication était universellement connu, et cette diffusion avait été son œuvre. Des plantes, des animaux, une multitude d'enfants en détresse, conspiraient invinciblement pour obliger le Monde à revenir à l'Aliment, quel que soit le résultat de la lutte actuelle.

— La chose est faite ! — se dit-il, et son esprit, malgré lui, le ramenait au sort présent des Enfants et de son fils. Les trouverait-il épuisés par les efforts de la bataille, blessés, affamés, à deux doigts de la défaite, on les trouverait-il toujours pleins de courage et d'espoir, prêts à soutenir le conflit plus sinistre encore du lendemain ?

Son fils était blessé !... Mais il avait envoyé un message !

Et son entrevue avec Caterham s'offrit à ses méditations.

Il fut secoué de sa torpeur par l'arrêt subit du train à la station de Chislehurst. Il reconnut l'endroit, grâce à l'immense tour d'alarme qui couronnait Camden Hill et à la rangée des sapins géants du Canada qui bordaient la route...

Le secrétaire particulier de Caterham vint le trouver, du compartiment voisin, et lui annonça qu'un peu plus loin la ligne avait été mise hors de service et que le reste du voyage s'effectuerait en automobile. Redwood descendit sur le quai de la gare éclairé seulement par une lanterne à main et balayé par une fraîche brise nocturne. La quiétude de cette banlieue boisée, abandonnée par tous les habitants qui s'étaient réfugiés à Londres, devint instantanément impressionnante. Son conducteur lui fit descendre les marches jusqu'à l'endroit où l'automobile attendait, ses phares allumés, seules lumières

visibles dans les ténèbres ; il le confia aux soins du chauffeur et lui souhaita bon voyage.

— Faites tout ce que vous pourrez pour nous, — dit le jeune secrétaire en serrant la main de Redwood.

Dès que Redwood se fut installé et se fut enveloppé dans son manteau, ils se lancèrent dans la nuit. Le moteur ronfla et, avec une légère saccade aux embrayages successifs, la voiture fila mollement et rapidement sur la route. Tout était fort sombre sous le ciel étoilé, et le monde entier se tapissait mystérieusement autour d'eux, sans bruit. Pas un souffle n'agitait les arbres et les haies. Les blanches villas désertes, avec leurs fenêtres noires, faisaient penser à des crânes blêmes. Le chauffeur, à côté de lui, était un homme discret ou frappé de mutisme par les circonstances de ce voyage. Il répondit par monosyllabes et d'un air renfrogné aux brèves questions de Redwood. A travers le ciel ténébreux les rayons des projecteurs traçaient des routes silencieuses, apparaissant, dans ce monde désert, autour de la voiture avançant à toute vitesse, comme les uniques et étranges témoignages que tout n'était pas mort.

Bientôt, de chaque côté, la route fut bordée par de gigantesques jets d'épine noire qui assombrissaient le chemin, par des herbes et des lychnides énormes, des orties immenses aussi hautes que des

arbres et dont la silhouette se découpait au-dessus des voyageurs. Au-delà de Keston, ils arrivèrent à une côte assez rapide, et le chauffeur changea de vitesse. Au sommet, il coupa l'allumage, débraya, et laissa s'arrêter la machine.

— C'est là-bas! — fit Redwood, et son gros doigt ganté indiquait dans le lointain, s'élevant contre le ciel, un énorme talus couronné par la clarté éblouissante d'où jaillissaient les rayons investigateurs. Ces rayons allaient et venaient parmi les nuages et explo- raient les vallonnements de la contrée.

— Probable... répondit énigmatiquement le chauffeur, mais il est clair qu'il ne tenait pas à aller plus loin.

Soudain, un rayon tomba du ciel, s'arrêta en tressaillant pour ainsi dire, les dévisagea, braquant toujours sur eux son éclat aveuglant à peine mitigé par les tiges monstrueuses qui s'interposaient. De leurs mains gantées, ils se protégeaient les yeux, tâchant d'affronter cette lumière.

— Partons, — dit Redwood au bout d'un ins- tant.

Le chauffeur conservait ses doutes, qu'il essaya d'exprimer sans trouver autre chose que son occulte :

— Je ne sais pas...

A la fin, il en prit son parti.

— Allons-y ! — et il mit sa machine en mar-

che, suivi impitoyablement par le rayon du grand œil blanc.

Longtemps, Redwood se figura qu'il n'était plus sur la terre mais qu'un vol trépidant l'emportait à travers un nuage lumineux. Le moteur ronflait avec une régularité incessante et obstinée, tandis qu'obéissant à on ne sait quelle impulsion nerveuse le chauffeur, de temps en temps, faisait corner sa trompe.

Après avoir franchi l'obscurité bienvenue d'un chemin profondément encaissé, descendu une déclivité rapide et regrimpé un versant abrupt au haut duquel quelques maisons les abritaient encore, ils se trouvèrent dans l'aveuglant rayonnement. Sur une certaine distance, la route s'étendait nue à travers une plaine et on eût dit qu'ils glissaient dans une immensité frémissante. De nouveau, des herbes géantes s'élevèrent autour d'eux, paraissant courir en sens inverse. Alors, brusquement, tout près d'eux, la grande carcasse d'un géant les surplomba, la partie inférieure du corps brillamment éclairée par le rayon, et le haut du buste restant noir contre le ciel, au-dessus de leur tête.

— Hé! là-bas, arrêtez, — ordonna-t-il. — La route ne va pas plus loin... C'est vous, père Redwood?

Redwood se leva et poussa une vague exclamation en manière de réponse. Cossar bondit sur la

route, lui prit les deux mains dans les siennes et le fit descendre de l'automobile.

— Et mon fils? — s'enquit immédiatement Redwood.

— Il va très bien. Ils ne lui ont fait aucune blessure sérieuse.

— Et vos garçons ?

— Très bien, tous, très bien.

Le géant, pendant ce temps, s'entretenait avec le chauffeur. Redwood se rangea sur le côté de la route pour que la machine fit demi-tour, et tout à coup Cossar disparut, tout s'évanouit, et il se trouva un instant plongé dans des ténèbres absolues. Le rayon accompagnait l'automobile jusqu'au faite de la montée de Keston, et il regarda le véhicule s'éloigner dans ce blanc halo, produisant cette illusion curieuse qu'il ne paraissait pas avancer de son propre mouvement, mais être transporté par le halo. Un instant, un groupe de géants apparut, gesticulant activement, et fut absorbé de nouveau par la nuit... Redwood se tourna vers la silhouette imprécise de Cossar auquel, tout ému encore, il serra les mains.

— J'ai été enfermé et tenu au secret... pendant deux jours, — dit-il.

— Nous les avons bombardés avec l'Aliment !
— s'écria Cossar. — Evidemment ! Trente coups !
Hein !

— Je viens de la part de Caterham.

— Je le sais bien, — et il se mit à rire avec une joie sans réserve. — Je suppose qu'il veut se rattraper.

II

— Où est mon fils? — demanda Redwood.

— Il va très bien. Les géants attendent votre message.

— Oui... Mais mon fils...

Conduit par Cossar, il s'engaga dans un long tunnel en pente, éclairé un instant par une lueur rouge et redevenant ensuite obscur, et bientôt il déboucha dans le grand trou que les géants avaient creusé pour s'abriter.

Il eut l'impression d'une immense arène bornée par de très hautes falaises et dont le sol était extraordinairement encombré. Tout y était obscur, sauf aux instants où passaient les rayons du réflecteur que le veilleur promenait sans cesse au sommet du trou. Dans un coin éloigné aussi, où deux géants travaillaient au milieu d'un vacarme métallique, une lueur rougeâtre vacillait par intermittences.

Contre le ciel, chaque fois que passait le rayon, son œil reconnaissait les contours familiers des vastes hangars où avaient joué et travaillé les

enfants-géants. Ces constructions paraissaient suspendues maintenant sur le rebord d'une falaise, et les obus du siège qui venait d'être repoussé les avaient étrangement ravagées et disloquées. Au-dessous, on devinait l'emplacement d'immenses canons auprès desquels s'entassaient des piles d'énormes cylindres qui étaient probablement des munitions. Dans l'espace inférieur, en un vague désordre, étaient épars des engins démesurés, de mystérieuses machines.

Parmi cet amoncellement, des géants s'affairaient, formes colossales qui cependant n'étaient pas disproportionnées avec les objets. Les uns travaillaient avec ardeur, mais d'autres étaient assis, se reposant, ou allongés, comme attendant le sommeil, et l'un d'eux, tout près, dont les membres étaient couverts de pansements, dormait certainement. Redwood écarquillait les yeux, cherchant à discerner ces formes indécises, et son regard s'arrêtait tout à tour sur chaque contour qui bougeait.

— Où est mon fils, Cossar ?

Au même moment il l'aperçut.

Dans l'ombre que projetait une grande muraille d'acier, son fils était assis, silhouette noire reconnaissable seulement à sa pose, car ses traits étaient invisibles.

Il était assis, le menton dans sa main, comme exténué, ou perdu dans ses pensées.

A côté de son fils Redwood découvrit une forme féminine, ou plutôt il la devina. Puis, comme la lueur du foyer lointain reparaisait, il vit un instant, dans les ombres du reflet rouge, un visage d'une infinie bonté. Debout, la main posée sur la souple cuirasse d'acier, la Princesse contemplait celui qu'elle aimait et lui parlait à voix basse.

Redwood aurait voulu courir vers eux.

— Tout à l'heure, — dit Cossar. — D'abord, il y a votre message.

— Oui, — fit Redwood, — mais...

Il se tut. Son fils avait levé les yeux et parlait à la Princesse, mais trop bas pour qu'on pût entendre. Le jeune Redwood se redressa, elle se pencha vers lui et, avant de parler, lança un regard de côté.

Les deux hommes entendirent la voix du jeune Redwood proférer :

— Mais si nous sommes battus?...

Le reflet rouge fit briller dans les yeux de la Princesse les larmes qu'elle contenait. Elle se pencha davantage et parla plus bas. Il y avait, dans leur attitude, dans leurs confidences, quelque chose de si intime que Redwood qui, depuis deux jours, n'avait pensé qu'à son fils sentit qu'il serait ici un intrus. Ce sentiment, brusquement, l'arrêta. Pour la première fois de sa vie peut-être, il comprit combien un fils est plus cher à son père qu'un père ne peut

jamais l'être pour son fils ; il se rendit compte de la prédominance absolue de l'avenir sur le passé. Ici, entre ces deux êtres, il n'y avait pas place pour lui. Son rôle était joué. Éclairé par cette révélation soudaine, il se tourna vers Cossar. Leurs yeux se rencontrèrent.

— Je vais communiquer de suite mon message, — dit Redwood sur un ton résolu. — [Après... il sera temps...

Le trou était si vaste et si encombré que la route fut longue et tortueuse jusqu'à l'endroit d'où Redwood pouvait se faire entendre de tous. Il suivit Cossar au long d'un chemin très incliné qui passait sous une arche de machineries entrelacées et ils arrivèrent jusqu'à une passerelle qui franchissait le trou. Cette passerelle spacieuse et vide, d'une étroitesse relative cependant, conspirait avec l'ambiance pour augmenter chez Redwood le sentiment de sa propre petitesse. Il se croyait au fond d'une gorge, dans les montagnes. Au sommet, par-dessus des masses de ténèbres, les rayons des projecteurs tournaient, éclairant de temps à autre des formes brillantes en mouvement. Là-haut, des voix retentissantes s'interpellaient, convoquant les géants au Conseil de Guerre, pour y prendre connaissance des conditions stipulées par Caterham.

La passerelle s'inclinait toujours vers des immensités noires, vers des arbres, des mystères et des

choses inconcevables... Redwood avançait lentement, à pas prudents, et Cossar à grandes enjambées confiantes.

Redwood était plongé dans ses pensées.

Les deux hommes entrèrent dans les plus complètes ténèbres — et Cossar saisit le poignet de son compagnon. Ils descendaient à présent avec une lenteur nécessaire. Redwood éprouva le besoin de parler.

— Tout ceci, — dit-il — est étrange.

— Enorme, — rectifia Cossar.

— Etrange... et il est étrange aussi que ce le soit pour moi... moi qui suis, en un sens, le commencement de tout cela. C'est...

Il se tut, cherchant à exprimer ses sensations confuses, et il fit un geste invisible vers le sommet.

— Je n'y avais pas encore pensé. J'ai eu tant à faire, et les années ont passé. Mais ici, je vois... C'est une génération nouvelle, Cossar, des émotions nouvelles, des besoins nouveaux. Tout ceci, Cossar...

Cossar discerna cette fois le geste de son compagnon.

— ... Tout ceci c'est de la jeunesse.

Cossar ne fit aucune réponse, et le bruit irrégulier de ses pas continua à résonner.

— Ce n'est pas *notre* jeunesse, Cossar. Ils prennent notre succession; ils débutent avec leurs

propres émotions, leurs propres expériences, leurs propres moyens. Nous avons créé un monde nouveau, et il n'est pas à nous. Il n'est même pas... sympathique. Ce grand espace...

— C'est moi qui en ai fait les plans, — dit Cossar, son visage tout contre celui de son ami.

— Mais à présent ?

— Ah ! je l'ai donné à mes fils !

Redwood devina un bras invisible qui s'agitait devant lui.

— C'est cela ! Nous sommes finis... ou presque.

— Votre message !

— Oui. Et alors...

— Nous sommes finis.

— Eh ! bien ?

— Naturellement, nous n'en sommes plus, nous autres, vieillards, — proféra Cossar, sur son ton familier de colère soudaine. — C'est évident, nous n'en sommes plus ! C'est évident ! Chacun son temps. Et à présent, c'est *leur* temps qui commence. C'est parfait. Nous sommes l'équipe de la machine ; on fait sa tâche et on s'en va. Comprenez ? C'est pour cela que la mort existe ! Nous épuisons notre petit cerveau et toutes nos petites émotions, et ça recommence à nouveau, à nouveau et à nouveau ! Parfaitement simple. Pas d'erreur.

Il s'interrompt pour guider Redwood vers un escalier.

— Oui, — dit Redwood, — mais on a la sensation.....

Il laissa sa phrase incomplète.

— C'est pour cela que la mort existe, — insistait Cossar, quelques marches plus bas. — Sans cela, comment la chose se ferait-elle? C'est pour cela que la mort existe.

III

Après toute sorte de tours et de détours, ils débouchèrent sur une plateforme en saillie, d'où la vue embrassait l'étendue du trou des géants, et du haut de laquelle Redwood pouvait se faire entendre de l'assemblée tout entière. Ils se rassemblèrent au-dessous et autour de lui, à des niveaux différents, pour écouter le message dont il était chargé. Son fils et la Princesse étaient assis dans la partie centrale, en face de lui, et le fils aîné de Cossar dressait la tête au-dessus du rempart de terre, épiant la campagne qu'explorait le rayon du projecteur, car ils craignaient une violation de la trêve. Ceux qui, dans le coin éloigné, étaient retenus auprès du colossal et mystérieux appareil tournèrent leurs faces vers lui, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil sur les mécanismes qu'ils ne pou-

vaient abandonner... Il vit tous ces grands corps dans une flottante confusion et pendant les intermittences de clarté, car ils ne conservaient dans le trou que la lumière strictement nécessaire, afin que leurs yeux fussent toujours prêts à discerner de façon effective tout assaut qui pourrait être lancé sur eux hors des ténèbres qui entouraient leur position. Néanmoins, il reconnaissait leurs hautes et puissantes formes, ceux-ci cuirassés de plaques de métal retombant les unes sur les autres ; ceux-là vêtus de cuir, de cordes tressées ou de fil de métal tissé, selon que leur condition sociale l'avait déterminé. Ils se tenaient, les uns assis, les autres debout, parmi des machines et des armes aussi puissantes qu'eux-mêmes et sur lesquelles ils s'appuyaient ; dans leurs visages, tour à tour obscurs et éclairés, brillaient des yeux ardents.

Il fit un effort pour commencer, mais n'y put parvenir. Alors, pendant un moment, le visage de son fils fut illuminé par les rouges reflets de la forge, le visage tendre et résolu de son fils tourné vers lui ; et, à cette vue, il eut la force d'élever la voix pour se faire entendre de tous, mais s'adressant pour ainsi dire à son fils, par-dessus le gouffre.

— Je viens de la part de Caterham. Il m'a envoyé vers vous pour vous faire connaître les conditions qu'il offre... Ce sont — reprit-il après une pause — des conditions impossibles, mais je

vous les apporte parce que je voulais vous voir tous, et voir mon fils... Je désirais tant voir mon fils...

— Parlez-leur des conditions, — souffla Cossar.

— Voici ce que Caterham propose : il veut que vous vous sépariez et que vous quittiez le pays!

— Pour aller où?

— Il ne sait pas. Vaguement, quelque part, dans le monde, une vaste région vous sera réservée... Et vous ne pourrez plus fabriquer d'Aliment, vous n'aurez pas de progéniture, vous vivrez à votre guise votre existence tant qu'elle durera : et après, ce sera la fin, à jamais.

Il se tut.

— Et c'est tout?

— C'est tout ce que j'avais à vous communiquer.

Un lourd silence suivit. L'ombre qui enveloppait les géants semblait considérer pensivement Redwood. Quelque chose lui heurta le coude et, se tournant, il vit Cossar qui lui avançait une chaise, bizarre fragment de mobilier de poupée au milieu de cet entassement d'objets colossaux. Il s'assit, allongea les jambes et les croisa, puis posa un de ses genoux sur l'autre, empoigna nerveusement sa bottine, se sentit infime, timide, exposé à tous les regards, et absurdement placé. Au son d'une voix, il s'oublia.

— Vous avez entendu, frères, — disait la voix du fond des ténèbres.

— Nous avons entendu, — articulait une autre voix.

— Et la réponse, frères?

— A Caterham?

— C'est NON!

— Et alors?

Pendant quelques secondes un silence absolu régna. Après quoi, une voix parla :

— Ces gens ont raison; c'est-à-dire raison d'après leurs lumières. Ils ont eu raison de détruire tout ce qui devient plus grand que son espèce, les bêtes, les plantes et les êtres de toute sorte qui ont dépassé la taille ordinaire. Ils avaient raison d'essayer de nous massacrer. Ils ont raison maintenant en déclarant que nous ne devons pas contracter de mariages entre géants. A leur point de vue et d'après leurs lumières, ils ont raison. Ils savent, et il est temps que nous le sachions aussi, qu'il ne peut exister concurremment, dans un même monde, des pygmées et des géants. Caterham l'a proclamé maintes fois, c'est bien clair : Le monde à eux ou à nous!

— Nous sommes à peine une cinquantaine, — objecta un autre, — et ils sont d'innombrables millions.

— C'est possible, mais la conclusion que j'ai formulée s'impose.

Sur ces mots, de nouveau un long silence.

— Faut-il que nous mourions, alors?

— A Dieu ne plaise!

— Faut-il qu'ils meurent, donc?

— Non plus!

— Mais c'est ce qu'offre Caterham! Il veut que nous vivions jusqu'au bout notre existence stérile, que nous mourions l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul, et quand celui-là serait enfin mort, ils abattraient toutes les plantes et les herbes géantes, ils détruiraient toute végétation et toute croissance géantes, ils incendieraient tous les vestiges de l'Aliment, ils mettraient fin à jamais à notre race et à la nourriture. Alors le petit monde des pygmées serait en sécurité. N'ayant plus rien à redouter, ils continueraient à vivre leurs petites vies de pygmées, à commettre leurs bonnes actions de pygmées et leurs cruautés de pygmées, peut-être même pourraient-ils atteindre une sorte de millénium pygmée, mettre un terme aux guerres, aux conflits sanglants, arrêter la sur-population, établir une cité mondiale où ils pratiqueraient leurs arts pygmées, s'adorant les uns les autres, jusqu'à ce que ce globe commence à se refroidir...

Dans le coin de la forge, une lame de fer s'abat-
tit sur le sol avec un bruit de tonnerre.

— Frères, nous savons ce que nous voulons faire.

Dans un éclaboussement de lumière tombant des

foyers électriques, Redwood vit des faces juvéniles et graves se tourner vers son fils.

— Il nous est facile de fabriquer maintenant l'Aliment. Il nous serait facile d'en fabriquer pour le monde entier.

— Tu veux dire, frère, — interrompit une voix dans les ténèbres, — que nous en ferions absorber à la multitude des petites gens ?

— Il n'y a pas d'autre moyen.

— Nous ne sommes pas un demi-cent, et ils sont des millions.

— Oui, mais n'avons-nous pas tenu bon ?

— Certes, et cependant songeons aux morts !

— Les morts ! — reprit une autre voix. — Songeons à ceux qui naîtront !

— Frères ! — continua la voix du jeune Redwood. — Que pouvons-nous faire ? Quel moyen employer, sinon les vaincre, et si nous les vainquons, leur faire absorber l'Aliment ? Ils ne peuvent maintenant même faire autrement que d'en prendre. Supposons que nous renoncions à notre héritage. Supposons que nous le puissions ! Supposons que nous abandonnions cette grande chose qui s'agite au dedans de nous, que nous répudions ce désir que nos pères nous ont donné, — que *vous*, père, nous avez donné, — que nous tombions, quand notre temps sera révolu, dans la décrépitude et l'anéantissement ! Qu'arrivera-t-il ? Ce petit monde qu'ils

croient posséder restera-t-il tel qu'il était auparavant ? Ils peuvent combattre cette grandeur en nous qui sommes enfants des hommes, mais vaincront-ils ? Et même s'ils réussissaient à nous détruire, quel but auraient-ils atteint ? Cela les sauverait-il ? Non ! Car la grandeur se répand partout, elle est non seulement en nous, non seulement dans l'Aliment, mais dans la destinée et la fin de toute chose ! Elle est dans la nature de tout ce que nous pouvons connaître, elle fait partie du temps et de l'espace. Croître et croître encore ! Du commencement à la fin, c'est l'Etre, c'est la loi de la vie. Quelle autre loi existe donc ?

— Venir en aide aux autres ?

— Les aider à croître, et c'est croître encore, à moins que nous ne les aidions à échouer, à disparaître.

— Ils lutteront pour nous subjuguier ! — cria une voix.

— Qu'importe ! riposta une autre.

— Ils lutteront, — reprit le jeune Redwood. — Si nous refusons ces conditions, je ne doute pas qu'ils ne tentent de combattre. A vrai dire, j'espère qu'ils agiront ouvertement et attaqueront. S'ils consentent à traiter, ce ne sera peut-être que pour mieux se ruer sur nous à l'improviste. Ne nous y trompons pas, frères : d'une façon ou d'une autre, ils prendront l'offensive. Si nous n'usons pas de

prudence, nous nous apercevrons bientôt que nous n'avons vécu que pour les armer plus redoutablement contre nos enfants et notre race. Jusqu'ici nous n'avons eu qu'une escarmouche. Notre vie tout entière sera un combat. Certains d'entre nous succomberont dans la bataille, d'autres tomberont dans des embûches. Qu'importe, si nous laissons derrière nous une armée grandissante qui combattra pour nous quand nous n'y serons plus.

— Et demain ?

— Nous répandrons en tous lieux l'Aliment, nous en saturerons le monde.

— Mais s'ils offrent leur soumission ?

— Notre unique condition est la soumission à l'Aliment. Ce n'est pas comme si les petits et les grands pouvaient vivre ensemble d'après un compromis idéal. Il n'y a pas d'alternative. C'est une chose ou c'est l'autre. Quel droit les parents ont-ils de dire : Mon enfant, tu n'auras d'autre lumière que celle que j'ai eue, tu ne grandiras pas plus que je n'ai pu grandir ? Est-ce votre avis, frères ?

Des murmures d'assentiment lui répondirent.

— Et nous le donnerons aux enfants qui seront des femmes, aussi bien qu'à ceux qui deviendront des hommes, clama une voix dans les ténèbres.

— Oui, certes, pour qu'elles soient les mères d'une race nouvelle.

— Mais, dans la génération prochaine, il faut

qu'il y ait des grands et des petits, — fit Redwood, les yeux fixés sur le visage de son fils.

— Pendant maintes générations, et les petits gêneront les grands, et les grands opprimeront les petits. Rien ne peut l'empêcher, père Redwood.

— Il y aura conflit.

— D'interminables conflits, d'interminables malentendus. Toute la vie en est faite. Les grands et les petits ne peuvent se comprendre. Mais, dans chaque enfant né d'un homme, père Redwood, se cache la semence de grandeur attendant l'Aliment.

— Alors je vais retourner vers Caterham et lui dire ?..

— Vous restez avec nous, père Redwood. A l'aube, nous enverrons notre réponse à Caterham.

— Il jure qu'il combattra, qu'il résistera...

— Ainsi soit-il ! — dit le jeune Redwood, et tous ses frères murmurèrent leur approbation.

— *Le fer attend !* — cria une voix, et les deux géants qui travaillaient à la forge se mirent à marteler rythmiquement le fer, et ce martellement sonore était la musique qui accompagnait ces gigantesques projets. Le métal étincela, et Redwood put examiner le camp plus distinctement qu'il ne l'avait fait encore.

Il vit dans toute son étendue l'espace rectangulaire, avec des engins de guerre, rangés et prêts à la manœuvre. Au delà, et sur un niveau un peu

plus élevé, se dressait la grande demeure des Cos-sar. Les jeunes géants l'entouraient, immenses et superbes, scintillant dans leurs mailles, au milieu des préparatifs pour le lendemain. Cet spectacle fit bondir son cœur. Ils avaient une aisance si puissante ! Leurs mouvements paraissaient si inébranlablement assurés. Son fils était avec eux, et aussi la Princesse, la première de toutes les femmes géantes.

Le plus bizarre des contrastes lui vint alors à l'esprit : un souvenir de Bensington, souvenir très vif et minuscule. Il revit Bensington, la main perdue dans le duvet du poulet colossal et regardant d'un air indécis par-dessus ses lunettes, pendant que la cousine Jane sortait en claquant la porte...

Tout cela était un passé vieux de vingt et un ans.

Alors, soudain, un doute étrange s'empara de lui. Il s'imagina que ce lieu et cette ambiance gigantesque n'étaient que le tissu d'un rêve ; il crut qu'il rêvait et que dans un instant il allait s'éveiller. se retrouver dans son cabinet, avec les géants massacrés, l'Aliment supprimé et lui-même prisonnier, gardé à vu. La vie est-elle autre chose que cela : toujours prisonnier, toujours enfermé. C'était là le point culminant et la fin de son rêve. Il allait s'éveiller au milieu des combats et du sang répandu, pour constater que son aliment était la plus absurde des folies et que son espoir et sa foi en

un monde futur plus grand n'était guère plus qu'un voile coloré au-dessus d'un marais pestilentiel. La Petiteesse invincible!...

Cet accès d'abattement, cette terreur d'une désillusion imminente furent si violents et si profonds qu'il tressaillit et se leva. Debout, il enfonça ses poings fermés dans ses yeux, redoutant de les ouvrir et de voir son beau rêve déjà évanoui...

Les Enfants Géants se concertaient dans la retentissante mélodie des forgerons. Le flot du doute se retira. Il entendit encore autour de lui les voix des géants et le tapage de leurs mouvements. Tout cela était réel... certainement, c'était réel — aussi réel qu'une mauvaise action. Bien plus réel, à coup sûr, car toutes ces grandes choses peuvent être les choses à venir, alors que la petitesse, la bestialité, l'infirmité des hommes sont des choses qui s'en vont. Il ouvrit les yeux.

— C'est fait ! — cria l'un des deux forgerons, et ils lancèrent à terre leurs marteaux.

Une voix résonna au-dessus de leur tête. Le fils de Cossar, debout sur la tranchée, s'adressait à eux tous.

— Si nous combattons, ce n'est pas que nous voulions expulser du monde les petites gens, — dit-il, — et pour que nous, qui ne sommes qu'un degré au-dessus de leur petitesse, puissions nous emparer du monde pour toujours. C'est pour ce

degré de plus que nous combattons, pour ce pas en avant et non pour nous-mêmes. Nous sommes ici, frères, dans quel but ? Pour accomplir l'esprit et le dessein qui a été insufflé dans nos vies. Nous ne combattons pas pour nous-mêmes, car nous ne sommes que les mains et les yeux momentanés de la Vie du Monde. C'est ce que vous nous avez enseigné, père Redwood. C'est par nous et par les petites gens que l'Esprit regarde et apprend. A travers nous, par la parole, la procréation, l'acte, l'Esprit passera à une existence plus grande encore. Cette planète, notre terre, n'est pas un lieu de repos, elle n'est pas un lieu de plaisir et de jeu, autrement nous n'aurions qu'à offrir nos gorges au couteau des petites gens, n'ayant pas un droit de vivre plus grand que le leur... Et eux, à leur tour, ils pourraient céder la place aux fourmis et à la vermine. Donc, nous ne combattons pas pour nous-mêmes, mais pour la croissance, la croissance qui se continue à jamais. Demain, que nous vivions ou que nous mourions, la croissance vaincra par nous. Telle est à jamais la loi de l'Esprit. Croître selon la loi divine ; croître hors de ces fissures et de ces lézardes, hors de ces ombres et de ces ténèbres, pour atteindre la grandeur et la lumière ! Plus grands ! — fit-il, parlant avec une lenteur résolue, — plus grands, mes frères, et encore et toujours plus grands. Croître et encore croître ! Croître enfin jusqu'à la commu-

nion et à la compréhension de Dieu ! Croître jusqu'à ce que la terre ne soit plus que le marchepied... jusqu'à ce que notre esprit ait anéanti toute crainte et se soit déployé...

Il lança son bras vers le ciel.

—... là-haut !

Sa voix se tut. Le rayon blême des projecteurs tourna et l'enveloppa un instant, le dessinant gigantesque et le bras levé vers le ciel.

Quelques secondes, il resplendit, ses regards fixés sans crainte dans les profondeurs étoilées. Pendant un court moment, la lumière le révéla ainsi, cuirassé de mailles, jeune, fort, paisible et résolu. Puis, le rayon passa, et il ne fut plus qu'une grande silhouette noire contre le ciel empoussiéré d'astres — une grande silhouette noire qui, d'un geste puissant, menaçait le firmament et ses multitudes d'étoiles.



FIN



TABLE

—

LIVRE PREMIER

LES PRÉMIÈRES DE L'ALIMENT

I. LA DÉCOUVERTE.....	7
II. LA FERME AUX ESSAIS.....	24
III. LES RATS GÉANTS.....	75
IV. LES ENFANTS GÉANTS.....	133
V. L'AMOINDRISSEMENT DE M. BENSINGTON.....	181

LIVRE DEUXIÈME

L'ALIMENT AU VILLAGE

I. L'AVÈNEMENT DE LA GRANDEUR.....	203
II. LE MARMOT GIGANTESQUE.....	237

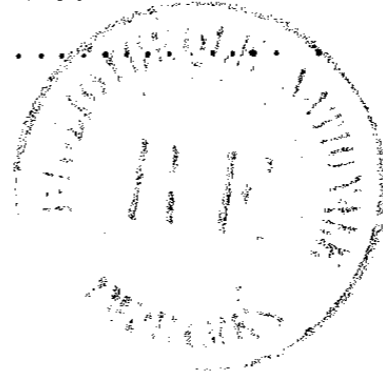
LIVRE TROISIÈME

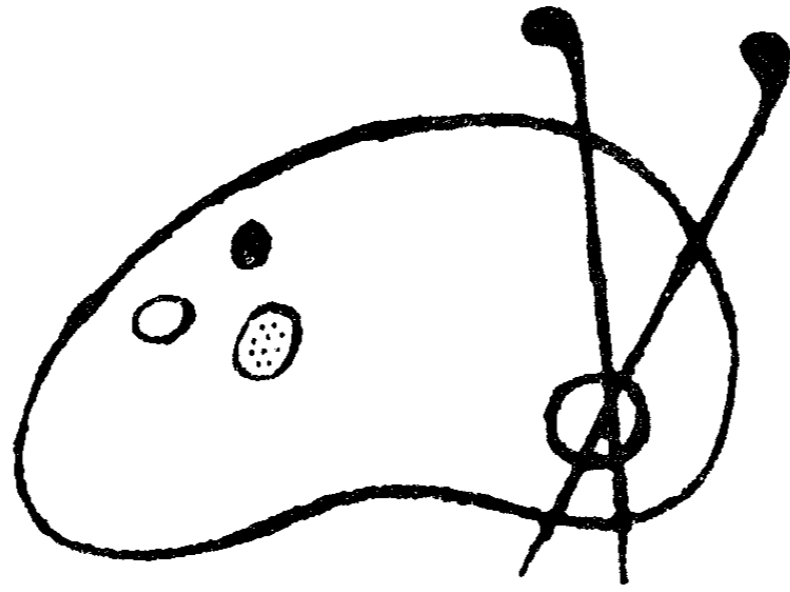
LA RÉCOLTE

I. LE MONDE TRANSFORMÉ.....	267
-----------------------------	-----

11 décembre 49

II. LES AMOUREUX GÉANTS.....	307
III. LE JEUNE CADDLES A LONDRES..	337
IV. LES DEUX JOURNÉES DE REDWOOD.....	361
V. LE CAMP DES GÉANTS.....	392





Début d'une série de documents
en couleur

H.-G. WELLS

ET LA CRITIQUE

... je lis Wells avec le plus grand intérêt...

JULES VERNE.

... très original et très attachant...

GUSTAVE LARROUMET.

... on le lit avec le plus vif intérêt...

JULES CLARETIE.

... singulièrement attachant...

ARVÈDE BARINE.

... Wells est un auteur toujours suggestif et intéressant...

HENRY DE VARIGNY.

... on lit avec le plus vif plaisir les belles œuvres de Wells...

J.-M. DE HEREDIA.

... l'un des auteurs les plus originaux de notre temps...

CAMILLE FLAMMARION.

... l'imagination la plus imprévue, la plus inépuisable, la plus complète et la plus logique de ce temps... un grand poète de nature...

MAURICE MAETERLINCK.

... c'est admirable, c'est excellent.

ANDRÉ GIDE.

C'est avec le plus grand plaisir — j'ajouterai même avec le plus grand profit — que j'ai lu les si curieuses *Anticipations* de Wells... Derrière l'imagination débordante et l'inlassable fantaisie de l'auteur se cache un sens très profond de la vie d'aujourd'hui, assez net pour faire entrevoir ce que seront les conditions comme les nécessités de la vie de demain.

JULES SIEGFRIED.

J'étais assez curieux de la personnalité du fécond et fantasque auteur de la *Guerre des Mondes*, cerveau imaginatif et savant, et qui, jeune encore, à trente-huit ans, est un des noms les plus en vue de la littérature anglaise enrichie par lui de 1895 à 1903, de dix-sept œuvres remarquables.

... étonnant et passionnant...

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

Je n'ai pas résisté à la tentation de citer presque en entier ce prologue du nouveau roman de M. H.-G. Wells. Les chapitres qui le suivent sont peut-être, cependant, d'un intérêt plus varié et plus instructif... Peut-être seulement plus d'un lecteur aura-t-il peine à croire que cette gracieuse idylle

soit l'œuvre de M. Wells, l'auteur de *la Machine à explorer le Temps*, de *la Guerre des Mondes*, et d'autres fantaisies scientifiques qui lui ont valu d'être appelé « le Jules Verne anglais »... M. Wells, s'il a changé de manière, n'a pas changé d'esprit ni de talent. Car sa *Machine à explorer le Temps*, sa *Guerre des Mondes*, ses *Contes du Temps et de l'Espace*, toutes ses fantaisies scientifiques, étaient infiniment plus différentes qu'elles ne paraissent l'être de *Cinq semaines en ballon* ou du *Docteur Ox*, et déjà on y pouvait deviner, sans trop d'effort, l'humoriste sentimental qui vient d'écrire *l'Amour et M. Lewisham*... Ainsi l'œuvre de M. Wells n'a jamais eu rien de commun avec celle de M. Jules Verne. Bien plutôt qu'aux *Voyages extraordinaires*, ses fantaisies pourraient faire songer aux *Voyages de Gulliver*, dont je crois, d'ailleurs, que quelques-unes d'entre elles sont directement inspirées. Mais, tandis que l'ironie de Swift s'en prend à l'essence même de la nature humaine, l'ironie de M. Wells a peut-être à la fois moins d'étendue et plus de portée. Elle s'en prend surtout à notre conception présente de la vie, qui, en nous lançant à la poursuite d'un idéal de bonheur irréalisable, nous détourne sans cesse davantage des sources naturelles de notre bonheur. M. Wells est avant tout un moraliste. De même que la fantaisie scientifique, l'ironie n'est, chez lui, qu'à la surface. Et s'il raille avec tant de zèle notre science et notre progrès, c'est que, par instinct comme par réflexion, il place au-dessus de ces dangereuses chimères la simplicité de cœur, la bonté et l'amour... Jamais encore M. Wells n'a aussi clairement prouvé qu'il était plus et mieux qu'un « Jules Verne anglais ».

TEODOR DE WYZEWA (*Revue des Deux-Mondes*).

M. Henry-D. Davray a traduit d'autres romans de Wells : nous avons signalé ici-même *la Guerre des Mondes*. Il a donné aussi *la Machine à explorer le Temps* et, plus récemment, *une Histoire des Temps à venir*, suivie des *Récits de l'âge de pierre*. Ce sont toujours des romans extraordinaires où l'auteur met surtout en scène les êtres des époques futures ou passées. C'est une sorte de Jules Verne anglais, aussi ingénieux que le nôtre, mais plus volontiers terrible, et aussi plus profond. Son œuvre nous est excellemment présentée dans les traductions de M. Henry-D. Davray, de style toujours souple, élégant et sobre.

Revue de Paris.

Wells a construit l'avenir mystérieux à l'aide du présent ; il a donné le tableau de la vie telle qu'elle sera dans de nombreuses années, non sous la forme d'un roman, mais dans une suite de pages remplies par surcroît de considérations sur la vie actuelle. Contrairement à tant de bâtisseurs, c'est la société et non les formes extérieures de la vie, les découvertes scientifiques, qui retiennent son attention. L'écrivain radical et démocratique attaque, avec une grande vivacité, l'aristocratie de l'Angleterre, ses habitudes, son conservatisme et ses ambitions ; il est guidé dans sa tâche par l'amour des hommes qui lui fait souhaiter qu'ils cherchent le bonheur dans les voies saines de la famille, du travail et de la justice.

La Revue.

M. Wells est un romancier-prophète de l'école des Jules Verne, des Robida, des Philippe Daryl. Il s'attache à pressentir ce que sera l'humanité future quand les progrès scientifiques qui sont actuellement en germe seront accomplis.

Tantôt ces conteurs ingénieux se placent exclusivement sur le terrain des faits — tel Jules Verne — et tantôt ils se préoccupent des destinées morales de l'humanité ; ils mêlent à leurs peintures un grain de philosophie. C'est le cas de Swift et d'Edgar Poë. M. Wells s'inspire des deux méthodes et, par cela, il se montre original. Il a reçu une culture fort étendue : il est chimiste, physicien, économiste ; il possède sur le bout du doigt sa mécanique ; il est bon électricien ; ces connaissances lui permettent d'envisager la physionomie de la vie matérielle qui sera offerte à nos neveux. Mais aussi il se demande quelle influence elle exercera sur leurs cerveaux et leurs cœurs. En un mot, l'homme est double ; il y a l'homme physique et l'homme moral. Voyons ce que, au vingt-deuxième siècle, l'un et l'autre seront devenus.....

ADOLPHE BRISSON (*les Annales politiques et littéraires*).

..... Une évolution nouvelle de Wells nous le présente comme une manière de prophète.

Négligeant la fantaisie scientifique et entrant dans la voie de l'hypothèse sociale à la suite de M. Morris, mais avec plus de vigueur, Wells nous donne sous forme de traité, sans anticipation, une vision du monde proche du xx^e siècle ; et les plus ingénieuses déductions l'amènent à nous formuler un monde de simplification, un monde qui s'approche du cosmopolitisme, qui débâtie ses embarras intérieurs, ses frontières, ses lenteurs, et arrive à netifier ses idées en posant mieux ses problèmes. Son étude sur l'influence de locomotions nouvelles sur la civilisation est des plus intéressantes ; sa recherche sur la future langue universelle où il aboutit au choix du français comme de la langue de l'avenir est très captivante.

Voici donc, avec *Anticipations*, le roman chimérique ou scientifique qui entre dans une voie nouvelle. Il cesse d'être un roman. Il laisse au roman antérieur ses gros moyens de conquête de l'instinct, il entre dans la théorie pure. C'est, avec un peu plus de méthode à suivre son postulat, l'évolution du roman réaliste se dépouillant lentement de ses péripéties et de son romanesque pour arriver à de simples présentations de caractères, qui se parallélise dans le roman chimérique.

Sûr de son avenir, ce roman d'hypothèse se dépouille de ses ingrédients inférieurs ; c'est un signe qu'il est prêt à satisfaire les délicats et qu'il a désormais quelque chose de précis à leur dire.

GUSTAVE KAHN (*la Nouvelle Revue*).

Je voudrais dire quelques mots au sujet de la façon toute particulière dont l'auteur voit et fait voir *les mouvements de foule*. H.-G. Wells n'a pas d'intrigue, pas de personnage et pas de trame, au moins apparente, dans ses étranges romans d'aventures scientifiques, et c'est pour cela qu'il est bien supérieur à Jules Verne ; lequel Jules Verne serait *génial*, s'il n'écrivait pas pour des Français. H.-G. Wells semble écrire pour des lecteurs futurs. Cela pourrait peut-être bien lui donner une éternité. Il écrit pour des gens instruits, non pour les instruire, mais pour les distraire, ce qui est plus difficile, et c'est selon cette méthode que ses foules évoluent comme des armées d'atomes ou de microbes destinées à changer la face du globe en se précipitant soit par peur, soit par raisonnement, de tel ou tel côté de ce même globe. Son œuvre pourrait se décomposer en deux parties : la ou les *matières* et la *raison* qu'ont de se mouvoir là ou les matières. En bon chimiste, il *précipite* par des accidents ou des *acides*, mais presque jamais

par des passions. Le morceau de la panique de Londres devant les Marsiens est une des belles pages de tout le roman *naturaliste* contemporain. C'est aussi vivant que possible et il n'y a rien de romanesque. On est dans la vie de demain dépouillée de toute théorie religieuse et de tous les préjugés connus. Le symbole du Marsien mort, tué par les microbes, et dont la carapace, la machine, plus vivante que lui-même, continue à pousser des clameurs, donne vraiment toute la mesure de ce que pourront des cerveaux de romanciers puissants une fois débarrassés du *roman* et ne traitant plus que l'animalité, foule ou individu, par le raisonnement. Il n'est pas besoin d'être Anglais pour comprendre et aimer les œuvres de Wells, il suffit de se sentir le citoyen d'une pauvre petite planète et d'élargir un peu... nos fenêtres. Car les horizons sont toujours vastes, mais nos fenêtres sont toujours trop petites.

RACHILDE (*Mercur de France*).

Le Merveilleux est chez lui l'épanouissement d'un génie qui conçoit la largeur de gigantesques ensembles — (toute l'idéologie de Wells réside dans la conception de gigantesques ensembles) — et les concrétise en fables au moyen d'une imagination formidable, créatrice de vie. — Là est son domaine particulier. Il a élu la précieuse région du Mystère et du Merveilleux avec la modernisation que nous savons.

.....
Malgré tel aspect doctoral, Wells est un artiste, rien autre chose qu'un artiste. Doué de l'amour de la vie en ce qu'elle a de concret, armé d'une somptueuse et grandiloquente imagination, il apparaît un merveilleux habilleur d'idées.

.....
L'Ensemble, le gigantesque Ensemble, voilà l'idée cardinale qui hante le cerveau de Wells, et c'est pourquoi on trouve chez lui autre chose que chez le romancier tâillon ou chez le romanesque conteur d'aventures.

.....
Or, en dépit de son imagination séductrice, de son lyrisme ardent et de son humour épars, Wells se présente à nous autrement que comme un simple amuseur. Le livre d'*Anticipations* est à ce point de vue un monument fort curieux.

.....
Il reste de ce livre, abondant en études primesautières et froidement perspicaces, mainte page d'un très beau développement où les politiciens professionnels pourraient apprendre à connaître la matière dont ils vivent. La critique du régime capitaliste, l'assimilation des propriétaires irresponsables aux rois fainéants, la distinction des vaincus ou « déchets de l'abîme » de la masse travailleuse et du groupe tenace des parasites sociaux sont établis d'une façon magistrale.

MARCEL JA (*Mercur de France*).

Le monde à la fin du XX^e siècle. — C'est H.-G. Wells qui se charge de nous le dépeindre, et l'on ne saurait reprocher à son tableau de manquer de variété, de pittoresque et de couleur. L'imagination vagabonde de l'auteur, après avoir exploré les temps les plus reculés et l'avenir le plus lointain, les planètes mystérieuses et les îles fantastiques dans *la Machine à explorer le temps*, *l'Histoire des temps à venir*, *la Guerre des Mondes*, *les Premiers Hommes dans la Lune*, *les Pirates de la Mer*, *l'Île du Docteur*

Moreau, etc., est revenue à des choses plus immédiates. Prenant pour donnée le monde actuel, Wells recherche sommairement par quel processus, par quelles méthodes, la civilisation a atteint son développement actuel. Une fois en possession du secret de ces méthodes, il en tire, comme d'un théorème, toutes les conclusions nécessaires à former l'image des diverses transformations que notre société doit subir au cours du présent siècle.

PAUL DURAND (*la Plume*).

Mais, me dira-t-on, c'est du Jules Verne.

Eh! oui, Wells a lu Jules Verne : il le cite même dans ce dernier livre (le seul d'ailleurs qui ressemble un peu par le sujet aux œuvres de l'auteur du *Voyage autour de la Lune*). D'autre part, on aurait tort de ne pas prendre Jules Verne au sérieux : il a rendu de vrais services à la jeunesse française en lui inspirant l'énergie et en lui donnant, pour ainsi dire, des leçons de curiosité. Cependant il ne faudrait pas croire que ses ouvrages appartiennent à la littérature! Les personnages semblent à peine des figurants; l'invention, parfois ingénieuse, n'a jamais rien d'esthétique; les longues pages de médiocre vulgarisation scientifique interrompent l'action presque à tous les chapitres : c'est du détestable Mayne Reid compliqué de Flammarion. Enfin la langue, si plate, si souvent incorrecte, si « journalistique » en un mot, aggrave encore le cas...

Tandis que Wells, outre qu'il possède une imagination autrement puissante, s'entend à faire vivre ses héros autant que nos meilleurs romanciers contemporains.

.....
Et je ne crains pas d'ajouter que Wells m'intéresse même par ses idées. Ses fortes études scientifiques, utilisées par son esprit exceptionnellement inventif, lui permettent d'observer l'humanité d'une façon qui n'est point la nôtre.

JEAN LIONNET (*la Quinzaine*).

... Or, voici un auteur anglais à l'imagination aussi fertile que celle de M. Jules Verne, aux concepts et aux rêves aussi amusants, et qui a sur notre romancier la double supériorité et d'être un artiste véritable, et d'envelopper en chacune de ses fictions quelque-une de ces fortes idées qui ne s'adressent plus à des enfants, mais à des hommes. Cet auteur, c'est le profond, l'incomparable H.-G. Wells.

Je viens de les relire les uns après les autres, ses livres subtils, tels que le *Mercure* les publie avec la très littéraire traduction de M. Henry-D. Davray, et, depuis *la Guerre des Mondes* jusqu'à *l'Amour et M. Lewisham*, en passant par *la Machine à explorer le Temps* et *l'Île du docteur Moreau*, j'en ai subi le même charme étrange, la même poésie de rêve, le même ensorcellement qu'à lire les fictions les plus hardies d'Edgar Poë ou de notre Villiers de l'Isle-Adam. Et, certes, voici déjà qui n'est plus comparable à l'œuvre de Jules Verne, puisque, aussi bien, le but est différent...

Vous concevez aussi que des récits de cet ordre dépassent déjà de beaucoup les simples imaginations de notre Jules Verne. Mais il n'est pas que la note artiste qui imprime aux œuvres de H.-G. Wells une supériorité évidente; il y a encore, il y a toujours au fond de ces histoires extraordinaires le secret désir de prouver une vérité ou de souligner une loi morale. Par là il se révèle vraiment le fils de Swift. Seulement ce ton d'humeur, ce ton aigri, ce pessimisme d'expression qui souligne si âprement la prose de

l'auteur de *Gulliver*, a disparu. A quoi bon se révolter avec tant d'ardeur contre l'incurable méchanceté, l'incomparable injustice qui fait le fond de la nature humaine? Les hommes passent et les sentiments demeurent. C'est un leurre de trop vouloir compter sur le progrès : il n'aboutit souvent qu'à décorer d'un nom nouveau ou à présenter sous une nouvelle forme des idées vieilles comme la race humaine et qui ne périront qu'avec elle. Et Wells, ironique et désenchanté, parcourt par l'imagination et nous fait parcourir avec lui les deux pôles extrêmes de l'évolution humaine : dans ses *Récits de l'âge de pierre*, il analyse la formation des premières émotions au cœur de l'homme, la naissance de ces premières ébauches de sentiments qui ne fleuriront que beaucoup plus tard, lorsqu'il aura vraiment pris conscience de chacun d'eux. Dans sa *Guerre des Mondes* et dans le récit de son Explorateur du temps, il scrute ce que deviendront les mauvaises pensées, les instincts destructeurs, l'amoralité évidente de la race, et il les retrouve mûris par l'évolution, mais, au fond, demeurés semblables...

JULES BERTAULT (*la Revue hebdomadaire*).

... l'imagination la plus imprévue, la plus inépuisable, la plus complète et la plus logique de ce temps... un grand poète de nature...

MAURICE MAETERLINCK.

Dans son nouvel ouvrage *Anticipations*, un célèbre romancier scientifique, l'Anglais Wells, annonce que la langue française triomphera de l'anglaise et de l'allemande.

... De telles pages auront le bénéfice de rendre, avec plus de confiance, un peu d'énergie aux Français qui proclament quotidiennement l'indéfectible suprématie des races anglo-saxonnes...

MARIUS-ARY LEBLOND (*Revue scientifique*).

Curieux effort d'imagination logique pour construire la figure probable de l'avenir en prolongeant exactement les lignes du présent. Wells reste profondément Anglais, et plus d'une page de son livre est comme un appel au sentiment national anglais, sur lequel il semble vouloir agir par la peinture de l'avenir que se prépare l'Angleterre des lords, des universités et de la grande industrie. Néanmoins, le livre est dans l'ensemble assez général pour que ces rêves d'un esprit exact et large intéressent et fassent réfléchir tous les esprits cultivés en tous pays.

GUSTAVE LANSON (*Revue universitaire*).

Et c'est chose piquante de voir M. Wells amené par sa logique impitoyable et loyale à se montrer si favorable à notre pays, au catholicisme et à leur avenir. Ce n'est ni la seule curiosité ni l'unique mérite de ces attachantes *Anticipations*. Nous aurions voulu, en effet, en donner un aperçu plus complet encore, mais déjà ces lignes dépassent les limites d'un compte rendu. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au texte complet de ces captivantes *Anticipations*, dont, cela va sans dire, nous n'approuvons pourtant pas toutes les aspirations, telles, par exemple, celles relatives au mariage et à l'hégémonie de la science.

JEAN DUMASET (*le Mois littéraire et pittoresque*).

— George Wells est un des écrivains les plus féconds et les plus originaux de notre temps ; on l'a appelé le « Jules Verne de l'Angleterre ». Le nouveau livre que vient de publier l'auteur de *la Machine à explorer le temps*, de *la Guerre des mondes*, de *l'Histoire des temps à venir*,

et qui vient d'être traduit avec grand soin, est d'un caractère moins fantastique que ces derniers écrits. Il contient de curieuses prédictions sur les prochaines étapes de l'évolution sociale. Wells y décrit, en savant et en philosophe, la famille et la société de l'avenir. Il annonce les modifications que subiront le commerce, les industries et les métiers. Il dit des choses très intéressantes sur l'importance de plus en plus grande que prendront dans l'avenir les professions d'ingénieur, de mécanicien, d'architecte, de médecin. Il renferme des critiques que Le Play n'eût pas désavouées de notre conception actuelle de la vie qui, en nous lançant à la poursuite d'un idéal de bonheur irréalisable, nous détourne beaucoup trop des sources véritables du bonheur. Nous signalerons tout spécialement le chapitre intitulé « la Physiologie de la démocratie ». Il est difficile de ne pas admettre avec l'auteur que la vie démocratique actuelle est basée sur la confusion et non pas sur l'équilibre des classes. Mais cela ne suffit pas à prouver que la démocratie, comme le croit Wells, tende nécessairement à la guerre. Je crois plus volontiers, avec lui, que l'avenir appartiendra en définitive à une « classe moyenne, scientifiquement éduquée, qui deviendra consciemment l'État et restreindra peu à peu les trois masses non fonctionnelles avec lesquelles elle est encore aujourd'hui presque indistinctement mêlée ».

GEORGES BLONDEL (*la Réforme sociale*).

Tout le public lettré connaît, au moins en partie, l'œuvre considérable de H.-G. Wells dont les principaux ouvrages : *La Machine à explorer le temps*, — *la Guerre des mondes*, — *Histoire des temps à venir*, etc., ont été traduits en français. Le nouveau volume de cet auteur : *Anticipations*, dont MM. Davray et Kozakiewicz nous ont donné une excellente version française, se caractérise comme ses aînés par l'acuité d'une imagination qui, dans ses fictions les plus osées, conserve en quelque sorte un point d'attache avec la réalité présente.

(*le Musée social*).

Le roman de M. Wells... est une œuvre des plus intéressantes. La fantaisie scientifique s'y double d'une très fine et très pénétrante ironie morale... Je ne crois pas que, dans le genre du roman scientifique, aucun écrivain ait encore su aussi adroitement ménager les effets, mélanger l'inquiétude à la curiosité...

TEODOR DE WYZEWA (*le Temps*).

Les romans de H.-G. Wells que les traductions nous avaient fait connaître jusqu'à présent étaient tous d'imagination. Une sorte de philosophie fantastique en faisait l'originalité. Dans tous l'auteur semble partir d'une même idée qui pourrait ainsi se formuler : Etant donné que les hommes vivent dans certaines conditions anatomiques, physiques, intellectuelles, etc., supposez qu'une ou plusieurs de ces conditions se trouvent changées, et voyez les conséquences : c'est une transformation totale du monde. *La Machine à explorer le Temps* permet la connaissance de l'avenir et découvre le mystère des civilisations futures ; *l'Île du Docteur Moreau* nous offre le spectacle d'animaux singulièrement perfectionnés ; *la Guerre des Mondes* évoque l'invasion de la vieille Terre par les habitants de Mars ; *les Premiers hommes dans la lune* s'émerveillent en contemplant des créatures humaines habiles à cultiver leur cerveau comme une plante et à favoriser sa précieuse floraison. Ces fantaisies, qui dans chaque récit nous invitaient à méditer sur

les améliorations possibles des destinées humaines, restaient amusantes sans être puériles et gardaient une allure sérieuse en dépit des sacrifices qu'elles réclamaient à la sévérité de l'étroite raison. Voici que le romancier abandonne son habituelle manière et nous donne un livre qui n'est point du tout fantastique et qui doit beaucoup moins à son imagination qu'à ses facultés d'observation. *L'Amour et M. Lewisham* est une histoire prise du réel, et H.-G. Wells, insouciant cette fois de la physique, de la métaphysique, des rêveries scientifiques et des chimères de prophète, s'est tenu modestement à un problème de morale pratique.

ANDRÉ CHAUMEIX (*le Journal des Débats*).

M. H.-G. Wells nous était jusqu'ici connu comme un savant disciple d'Edgar Poë, et le caractère à la fois scientifique et fantastique de ses romans leur avait valu en France un certain succès. Ces lauriers littéraires ne lui ont point suffi, et, fidèle aux traditions de son pays, H.-G. Wells aspire aux gloires de l'apostolat. Dans ce livre où il expose, dans des chapitres clairs et nets, dans une langue parfois éloquente, ses idées personnelles sur la préparation d'une humanité nouvelle, l'auteur soutient les thèses démocratiques et radicales qui avaient déjà valu à deux de ses contemporains, le moraliste J.-A. Hobson et le poète Watson, une autorité précoce et une rapide réputation. H.-G. Wells part en guerre contre l'Angleterre conservatrice, anglicane, aristocratique et monarchique, et met au service d'un « républicanisme nouveau » sa logique presque française. Ce livre, qui a eu de l'autre côté de la Manche un grand retentissement, mérite de retenir notre attention.

J. V. (*Journal des Débats*).

Les admirateurs français de H.-G. Wells doivent remercier M. Henri-D. Davray, son traducteur habituel, qui, aidé cette fois de M. Kozakiewicz, vient de leur permettre de lire *Anticipations*.

On a souvent comparé Wells à Jules Verne. La reconnaissance que nous gardons à ce dernier nous empêchait de contester le rapprochement. Il n'était que juste néanmoins de relever quelques différences : la qualité de l'émotion rappelait bien plutôt Villiers de l'Isle-Adam ou Edgar Poë que Jules Verne ; la rigueur scientifique de ses déductions, le côté social de ses préoccupations en faisaient un Jules Verne que se plaisaient à consulter déjà les sociologues, ces vieux enfants pas sages qui prétendent s'amuser avec les destins de l'humanité.

Cependant *Anticipations*, ce livre véritablement impressionnant que j'analysais dernièrement, nous permettait déjà de constater tout ce que la fantaisie de Wells pouvait comporter de sociologie très sûre, et qu'il y avait là autant de vigueur scientifique qu'en peut contenir la description de phénomènes futurs.

J. PAUL-BONCOUR (*le Figaro*).

C'est à ce désir éternel qui anime l'homme de pénétrer le secret de sa destinée et de vivre en avant, que H.-G. Wells, l'un des écrivains les plus curieux, les plus puissants et les plus originaux de ce temps, doit la vogue énorme qui s'est attachée à son nom et à ses œuvres.

Ces œuvres, ce sont les fantastiques romans de *la Machine à explorer le Temps* et de *la Guerre des Mondes*, où il devina ce prestigieux radium que M. et Mme Curie devaient découvrir. Avec *Anticipations*, dont

MM. Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz publient aujourd'hui une très littéraire traduction, l'écrivain adopte délibérément le rôle de prophète, il abandonne la forme romanesque pour les déductions scientifiques et philosophiques : sur les données de l'expérience actuelle, des découvertes scientifiques que nous possédons, des situations économiques et sociales que nous connaissons, il pose le problème de l'avenir immédiat de notre monde, et le résout logiquement.

Et c'est d'un intérêt prodigieux et d'une lecture singulièrement attachante, car M. Wells, qui a mis dans ses romans tant de science et de philosophie, se souvient dans ce livre de spéculations philosophiques et scientifiques qu'il est un romancier : l'humour, l'invention débordante et la fantaisie — bien qu'il s'en défende — y voisinent avec le raisonnement, et son livre est le plus passionnant des romans non pas vécus, mais « à vivre ».

H.-EMMANUEL GLASER (*le Figaro*).

La puissance d'attraction des villes n'est pas près de s'affaiblir, et si un évocateur tel que Wells se plaît à prédire leur transformation radicale, leur expansion suburbaine, ce phénomène d'avenir est encore lointain.

L'original écrivain n'en a pas moins raison d'entrevoir que la révolution du transport économique et rapide influera sur le peuplement intensif des banlieues et pourra même entraver, à un moment donné, la croissance des cités géantes.

PAUL STRAUSS (*le Figaro*).

Le hasard a réuni là, sur une table, pendant que j'écris cet article, l'*Avenir de la Science* de Renan, hymne d'amour aveugle à la nouvelle déesse, et les *Anticipations*, où l'ingénieux Anglais Wells déduit de ce qui se passe aujourd'hui, en fait d'industrie, de commerce, d'expansion politique et militaire, tout ce qui se passera dans cent ans et plus. Si distants qu'ils soient l'un de l'autre par les tendances et tours d'esprit de leurs auteurs, par l'époque même où ils furent écrits, ces deux ouvrages offrent cependant cette analogie qu'ils reposent sur une hypothèse dont ils font, en cours de route, une certitude : cette hypothèse, par trop hasardeuse, est la marche en avant, continuelle, sans secousse et sans déchet, du perfectionnement scientifique.

LÉON DAUDET (*le Gaulois*).

Un écrivain anglais, M. Wells, dans un curieux livre paru il y a quelques années, s'est chargé de nous peindre cette image, et le tableau en est singulier. Grâce à lui nous avons cette ville de l'avenir, grande comme un de nos départements et dont les parties seront reliées entre elles par des voies mobiles qui éviteront aux habitants de marcher, de même que des téléphones merveilleux leur épargneront de se voir. C'est là que l'humanité prochaine vivra sa vie simplifiée et vraiment pratique, où la cuisine et le balayage se feront par des moyens mécaniques.

HENRI DE RÉGNIER (*le Gaulois*).

Dans un de ces beaux romans où Wells, le célèbre écrivain anglais, décrit la vie au vingt-deuxième siècle de notre ère avec la même précision minutieuse que s'il en avait été réellement le témoin, il lui plaît de montrer le sexe masculin paré de robes multicolores.

AUGUSTIN FILON (*le Gaulois*).

... Une humanité inédite, singulièrement curieuse, dont l'étude serait vraiment pour tenter un écrivain comme cet inimitable Wells, le Jules

Verne anglais, un Jules Verne doublé d'un Swift et triplé d'un Edgard Poë, dont le génie évocateur est obsédé d'*Anticipations*.

.....
... Ces romans extraordinaires, d'une fantaisie si empoignante et si suggestive, en dépit de son abracadabrance...

EMILE GAUTIER (*le Journal*).

Le nombre des inductions et des prédictions sérieuses concernant les choses futures est fort restreint. M. H.-G. Wells, qualifié, comme on le sait, pour s'occuper de l'avenir — auteur de plusieurs ouvrages où les hypothèses les plus hardies s'appuient sur des notions scientifiques les moins controversées — nous présente une esquisse des temps futurs. Sous le titre d'*Anticipations*, c'est un exposé préalable de l'effort commun de l'humanité, que M. Wells nous donne... Cette étude intéresse la locomotion au vingtième siècle.

.....
Mais c'est d'un autre côté que notre auteur envisage la possibilité de grandes améliorations — et c'est naturellement à l'automobilisme qu'il s'adresse. La conséquence de ces développements de l'automobilisme sera la création de routes particulières, réservées aux véhicules automoteurs. Les grandes routes mènent aux grandes villes : actuellement, les rues de grandes villes sont dans un « état de congestion sans précédent »...

M. Wells voit dans un système de plate-forme mouvante le type du progrès à accomplir : ce serait le trottoir pour piétons, avec des plates-formes mouvantes de chaque côté, roulant au-dessus des rues à la façon du chemin de fer surélevé de New-York.

M. Wells n'a point préconisé la locomotion aérienne : il ne pense pas que l'aéronautique entre jamais en jeu pour modifier de façon importante les moyens de transport et de communications.

L. MATTE (*le Siècle*).

Presque toute hypothèse sur la civilisation future part d'une constatation scientifique. Ni Thomas Morus, ni Campanella, ne sont déraisonnables, et Cyrano n'est point un illuminé. Pourtant, tous ces envisageurs d'avenir ont toujours donné comme cadre à leur recherche savante, un épisode d'aventure et ont mis de la littérature dans leur cas. Présenter des recherches, des hypothèses, des utopies tout scientifiquement, sans ombre d'ornement artiste, tel a été le désir de Wells dans son livre *Anticipations*, mot nouveau qui dit bien ce qu'il veut dire. Ce ne sont point des prophéties que nous donne Wells, ce sont des prévisions, et, de peur d'être induit en rêverie, il ne dépasse pas le vingtième siècle dans ses aperçus. Les *Anticipations* de Wells ne sont point un roman, mais un livre de critique sociale.

GUSTAVE KAHN (*l'Aurore*).

Vous avez, Monsieur, un des esprits les plus curieux et les plus avisés de notre époque. Vous avez trouvé le moyen de renouveler à la fois Edgar Poë et Jules Verne, en les combinant tous deux, mais en ajoutant au fantastique de l'un et au système d'hypothèses romanesques et scientifiques de l'autre, un esprit philosophique à la fois très mordant et très généreux qui vous est propre.

Tout le monde a lu, j'entends tous ceux qui sont un peu informés et qui ne font pas leur pâture intellectuelle des romans de M. Georges Ohnet, de

M. René Bazin et autres puérils psychologues, tout le monde a lu vos ouvrages où l'utopie (c'est-à-dire la vraisemblance de demain) s'anime d'une vie si aisée et si naturelle : *La Machine à explorer le Temps*, *L'Homme invisible*, *la Guerre des Mondes* et tant d'autres fictions ingénieuses et brillantes qui vous mettent au rang des plus célèbres « novelists » de votre pays, font de vous une sorte de Swift de la physique, de Dickens de la mécanique.

Il ne faut pas, à moins d'être un de ces esprits soi-disant pratiques qui ne croient qu'à cette vérité que deux et deux font quatre et ont les yeux fermés à des vérités beaucoup plus importantes, ainsi qu'à des vérités tout à fait opposées — car il y aura des gens bien étonnés lorsqu'on aura découvert et révélé des cas, des mondes, où deux et deux ne font pas quatre, — il ne faut pas, dis-je, ... reléguer dans le domaine de l'amusement pur et de la spéculation fantaisiste les étonnantes inventions que vous avez mises en scène.

.....
Une des raisons pour lesquelles votre livre est tout à fait génial, c'est que le point de départ de toutes vos « Anticipations » réside dans les modifications que feront subir à la vie, à ses conditions, à ses aspects, les nouveaux moyens de transport.

ARSÈNE ALEXANDRE (*le Vélo*).

Nous sommes las des éternelles histoires à complications amoureuses et qui se terminent au mariage avec la même fatalité que la tragédie antique par la mort de son héros. Déjà notre enfance a vu paraître les romans de Jules Verne, dont le succès a bien montré tout le parti qu'on pouvait tirer de la fantaisie scientifique. Le romancier anglais le plus remarquable, à ce point de vue, de l'heure actuelle, est M. H.-G. Wells, dont j'ai cité ici même les ouvrages.

GABRIEL LAUTREC (*le Monde moderne*).

Le *Mercur*e de France mérite la reconnaissance des lettrés par ses excellentes traductions des romanciers et des philosophes étrangers. Il nous donne aujourd'hui sous ce titre : *L'Amour et M. Lewisham*, l'histoire d'un très jeune couple anglais, par H.-G. Wells.

.....
Livre humain et livre anglais, dans lequel il y a tant de philosophie pratique et tant d'humour, on le lit comme une œuvre vraiment consolatrice. Sensible, spirituel et sensé, tel nous apparaît M. Wells, dans la très littéraire traduction de MM. Davray et Kozakiewicz.

E. LEDRAIN (*l'Illustration*).

Avec une remarquable maîtrise, Herbert-George Wells, l'auteur d'*Anticipations*, le prophète anglais, a fait des progrès actuels de la locomotion mécanique sous toutes ses formes le véritable point de départ de l'évolution décisive de l'humanité vers le mieux futur.

MAURICE MARTIN (*l'Illustration*).

Dans son beau livre *Mankind in making (l'Humanité en formation)*, H.-G. Wells dit que les universitaires modernes n'ont pas su tirer parti d'une invention assez répandue, l'imprimerie. Ils conférencient, comme au moyen-âge, époque où les conférences étaient indispensables, parce que les livres coûtaient cher. Ils perdent gravement leur temps et celui de leurs

auditeurs, ils continuent un usage suranné. Cette observation, qui a les apparences d'une boutade, est très juste.

Pages libres.

La place qu'occupe M. H.-G. Wells dans la nombreuse phalange des écrivains contemporains est des plus importantes, grâce à l'originalité de ses œuvres, dans lesquelles les fantaisies de l'imagination parent les recherches habituellement arides du sociologue. *La Guerre des Mondes* et *l'Homme invisible*, *la Machine à explorer le Temps* et *l'Île du Dr Moreau* ont été traduits en français, et le public leur a fait un excellent accueil...

La dernière œuvre de Wells, *Anticipations*... vient d'être éditée en volume. L'écrivain s'occupe de l'avenir des sociétés modernes; il traite ce sujet, déjà ébauché par lui dans ses romans, sous une forme scientifique et raisonne en philosophe. Il n'est pas sans intérêt de connaître les vues d'un esprit aussi distingué sur les prochaines étapes de l'évolution sociale.

MARXWELL, avocat général à Bordeaux (*Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*).

Au nombre de ces modernes devins, cherchant à baser sur le progrès scientifique aussi bien que sur l'énergie particulière des races la structure probable de la société de demain, deux hommes sont à citer: le Français Jules Verne et l'Anglais H.-G. Wells. Mais tandis que Jules Verne — ami de notre adolescence — se plaît à vulgariser pour nos cerveaux d'enfants les probabilités d'une pensée ingénieuse, H.-G. Wells, plus viril, d'une philosophie souvent très haute, ravit de ses concepts puissants nos esprits d'hommes, et projette sur l'écran opaque de l'avenir de vives lueurs révélatrices. Un livre comme *Anticipations*, le dernier de ceux que cet auteur ait publiés, demeure par la force ingénieuse de ses déductions, la profondeur de ses données, l'ampleur de ses vues sur l'avenir, éminemment suggestif.

OCTAVE UZANNE (*la Dépêche de Toulouse*).

En fait, depuis 1901, date d'apparition du livre, quelques-unes de ses vues les plus hardies (notamment la guerre sino-japonaise) reçurent une éclatante confirmation. Fortune aux prophètes bien rare, n'en déplaise à M^{me} de Thèbes.

.....
Pour me servir des termes de Wells, « la fiction de l'avenir abandonne la prophétie proprement dite. Elle devient polémiste, conseillère ou idéaliste comme un simple renvoi ou commentaire à nos désillusions actuelles. » A ce titre, elle vaut ce que vaut l'auteur. Elle est extrêmement intéressante s'il est extrêmement intelligent. C'est tout juste le cas ici. Ce volume, *Anticipations*, souleva l'enthousiasme en Angleterre.

GABRIEL TRARIEUX (*la Petite Gironde*).

Cette opinion n'est pas celle de H.-G. Wells, le grand écrivain anglais dont j'ai souvent entretenu mes lecteurs. Dans ses merveilleuses *Anticipations*, qui sont le plus beau livre d'idées paru depuis vingt ans, il consacre tout un chapitre au « Conflit des Langues » au xx^e siècle. Entre autres choses, il écrit précisément ceci à propos des « langues mondiales aggrégatives » :

.....
C'est ainsi que H.-G. Wells, qui est avec Swinburne et Rudyard Kipling l'un des littérateurs les plus renommés du Royaume-Uni, préconise l'emploi du français comme langue future.

GEORGES MAUREVERT (*le Petit Niçois*).

Si le passé a des attraits, l'avenir a du prestige; on se plaît à l'imaginer merveilleux et parfait; tout y est beau, tout y est bien; il a inspiré de nombreux écrits où les prophètes de cabinet se sont exercés à vaticiner avec plus ou moins d'imagination, et cette littérature fantaisiste forme une imposante bibliothèque. Elle date des plaisants essais de Cyrano de Bergerac décrivant les États de la lune et du soleil et entrevoyant, sous l'apparence de fictions, bien des réalités futures, telles que les ballons et les voitures sans chevaux. Les étrangers ont fourni une abondante contribution à ces écrits qui, sous couleur de rêves, dans une action chimérique, prédisent les transformations futures regardées comme des utopies dans le présent.

La palme du mérite, en ce genre d'écrits, revient sans contredit aux *Anticipations* de l'anglais Wells. Ce mot « anticipations » baptise du reste l'ouvrage récemment paru, qui est quelque chose comme du Jules Verne d'une étendue de pensée plus profonde, plus réfléchie, plus savante et de déductions qui indiquent chez l'auteur une puissante culture, une vaste intelligence synthétique.

E. THOMAS (*le Petit Marseillais*).

Avec les pages étincelantes de la *Découverte de l'Avenir*, nous tenons la clef du mystère! Nous savons comment et pourquoi H.-G. Wells écrivit ces romans extraordinaires, d'une fantaisie si empoignante et si suggestive: *La Machine à explorer le Temps*, *la Guerre des Mondes*, *les Premiers Hommes dans la Lune*, *les Pirates de la mer*, etc.; nous savons comment son imagination prestigieuse a conçu ces prophétiques « Anticipations », si troublantes et si étrangement captivantes.

La stupéfiante logique de Wells et les exemples probants qu'il donne, font de ce petit livre le manuel qui permettra à chacun de se découvrir à soi-même l'avenir.

Le Phare de la Loire.

Voici un livre qu'il faut lire. Ce n'est point un roman, une œuvre de pure imagination, comme la fameuse *Bataille de Dorking*, mais une prophétie scientifique pour ainsi dire, suivant une méthode rigoureuse et déduite des faits actuels mûrement examinés.

A la lumière de cette méthode l'auteur rassemble les éléments qui concourront à former la communauté humaine aux environs de l'an 2000. Il voit ses routes, ses demeures, il lit ses journaux, analyse sa condition morale et esthétique, et se représente cette communauté en temps de guerre. Il affirme qu'à l'encontre de notre communauté passée et présente, celle de l'avenir sera disséminée sur de vastes étendues agricoles.

GEORGES ART (*le Phare de la Loire*).

Grâce au *Mercur de France*, le public français pourra apprécier à sa juste valeur le talent d'un auteur, M. H.-G. Wells, qui outre-Manche passionne le public. C'est un Jules Verne, avec beaucoup plus de délicatesse et un sens psychologique plus développé.

SAINT-YVES (*les Nouvelles de Lyon*).

Avez-vous lu Wells? Sinon, et que vous fussiez neurasthénique, vous seriez inexcusable. Parmi les récents conteurs d'histoires, et depuis Villiers de l'Isle-Adam et Poë, il n'en est pas, je crois, qui ait mieux mérité de cette vieille enfant, l'Humanité.

Plus fort que les algébristes, qui n'ont jamais pu résoudre les deux formules de l'impossible, la *négative* et l'*imaginaire*, Wells, comme on le

voit, les supprime toutes. Avec les débris ou les essais du présent, il restaure le passé, achève le futur et l'inconnu. Ses notions métaphysiques les plus abstraites, il les matérialise. Et il n'a pas besoin pour cela d'appeler la poésie à son secours, je veux dire cette somptueuse duperie du langage, cette science du style et de l'harmonie, avec quoi l'exécration professionnelle des lettres cache ses ulcères et vêt sa maigreur. Wells est le dédaigneux conteur de génie dont l'imagination incisive et sans limite crée des mondes avec peu de mots et dont le style simplement exact emprunte à la mécanique sa raide, uniforme et sobre beauté.

J'ai dit plus haut qu'il ne s'embarrassait ni de préoccupations morales, ni de psychologie. Certes, il ne les poursuit effectivement point, tout entier qu'il est au développement de ses théorèmes hypothétiques ou à la mise en jeu de ses analyses et de ses réactions. Il les atteint cependant, parfois, comme dans la *Machine à explorer le Temps*, où la plus incroyable, mais aussi la plus plausible leçon de sociologie attend le lecteur à mi-chemin de la fin des siècles, alors qu'il lui montre les Morlocks, farouche race de ténèbres issue de l'ancien prolétariat européen, vivant de la chair des Eloïs, jolis oiseaux humains qui babillent au soleil et dans les fleurs...

Wells, que je présente ici avec quelque peu d'enthousiasme parce qu'il m'a sincèrement diverti, évoque à la fois le souvenir de Jules Verne et d'Edgar Poë. Sa véritable culture scientifique l'élève fort au-dessus du premier, qui reste ainsi à l'usage des hommes de dix-huit ans et au-dessous; elle en fait, par contre, le favori des enfants qui ont « fait » leur philosophie et résolu les équations du troisième degré, de ceux même qui ont des cheveux gris et de fausses dents. D'autre part, sa santé morale et l'inébranlable positivisme d'esprit qui est à la base de son imagination suraiguë, le tiennent aussi éloigné que possible du célèbre conteur américain, — cet halluciné de génie chez qui la hantise de la mort et du néant n'était qu'une forme de spiritualisme impuissant à se frayer sa voie à travers une âme moderne que le christianisme n'avait pas illuminée.

Très clair, impeccablement méthodique, allant toujours du connu à l'inconnu, apportant dans sa notion du fantastique et de l'abstrait, une sensation de fraîcheur et de tact immédiat, telle que l'inconcevable surgit réellement en chair et en os sous nos yeux; avec cela exact, concret et précis comme un chimiste, Wells est un génie vraiment français.

PIERRE JAY (*le Salut public*, Lyon).

Une œuvre énorme, formidable amoncellement de faits, d'appels à la discussion, de rêves utopistes, de prophéties humanitaires, d'ironies, de sarcasmes, de souhaits, de pratiques, perfectionnements, mais amoncellement ordonné selon les règles d'une implacable et lumineuse logique.

.....
Ceux que n'entravent point trop la routine, les préjugés, la fausse pudeur, ceux qui, les yeux tournés vers l'avenir, vers cet avenir pour lequel vivent et meurent les hommes, osent juger et condamner les erreurs du présent et édifier pour le futur d'audacieux et généreux projets, salueront avec une admiration respectueuse les *Anticipations* de H.-G. Wells.

E.-J. L. (*la Lecture* de Genève).

Le célèbre romancier anglais H.-G. Wells est l'auteur de vingt romans, dont la plupart ont été traduits en français. Il ressemble à un Jules Verne qui serait en même temps un économiste et un sociologue vaguement teinté

de théologie. Le point de départ de ses livres est presque toujours une découverte imaginée par l'auteur, un progrès scientifique dont il tire les conséquences probables.

Le Journal de Genève.

L'un des plus remarquables écrivains contemporains, H.-G. Wells, affirme que le livre régénérera le monde. Ce M. Wells est un homme très moderne qui a reçu l'éducation scientifique et qui se destinait aux carrières scientifiques lorsque ses amis découvrirent en lui un écrivain d'une rare originalité et le poussèrent vers la littérature. Les livres qu'il écrit sont, les uns des fantaisies humoristiques, ayant toujours leur point d'appui dans la science ; les autres, des essais de prévision de l'avenir de notre civilisation où l'imagination et le savoir s'unissent de la manière la plus extraordinaire et la plus brillante. Naturaliste, ingénieur, chimiste, économiste, sociologue, il prévoit les transformations matérielles, morales et sociales de nos sociétés avec une audace qui déconcerte, avec des probabilités qui saisissent. Son imagination est la plus ultra-moderne qui soit. Et cet homme, ô prodige, croit à la puissance croissante du livre !

Le Journal de Bruxelles.

Les utopies imprimées ont toujours du succès. Quand ils n'auraient pour lecteurs que les mécontents de la réalité actuelle, ceux qui prophétisent sont assurés de la vogue. C'est ce qui explique le bruit fait, depuis quinze jours, en France, autour de ces *Anticipations* de Wells, fameuses déjà en Angleterre, encore que souvent fort cruelles pour John Bull.

D'ailleurs, ce livre sort de la banalité des « promesses de beaux jours ». Il n'est rien de plus philosophiquement intéressant que de suivre le romancier des *Premiers hommes dans la Lune*, démontant pièce à pièce les ressorts de notre civilisation, et reconstruisant en imagination le formidable édifice, tel que la pensée humaine, aidée des progrès mécaniques et scientifiques, en conçoit le plan complet et l'épure nouvelle. Sans un instant dévier de la possibilité logique, notre Anglais, de ce qui fut, de ce qui est, déduit ce qui sera, ou du moins ce qui doit être : car il est plus facile de donner des ordres à l'avenir que d'en être obéi ! Puis, à la perspicacité, Wells joint le courage. Et quand, au cours de ses déductions, il trouve que dans un siècle le français sera la langue par excellence des Européens qui penseront ou liront, il nous le dit, et fichtre, sans barguigner !

Dans ce livre bourré d'idées, cependant, il n'en est pas de plus féconde, j'entends dont l'auteur tire plus volontiers aide et profit, que celle de l'histoire de la locomotion humaine. C'est elle que nous allons suivre ici, pour voir ce que notre auteur en tire.

D^r LOUIS DELATRE (*le Petit Bleu* de Bruxelles).

H.-G. Wells, l'écrivain anglais si personnel, original et troublant, s'était fait connaître au monde littéraire français par les traductions publiées en ces dernières années au *Mercure de France* de ses romans et de ses contes merveilleux, dans lesquels il met une profonde et audacieuse science au service d'une imagination débordante.

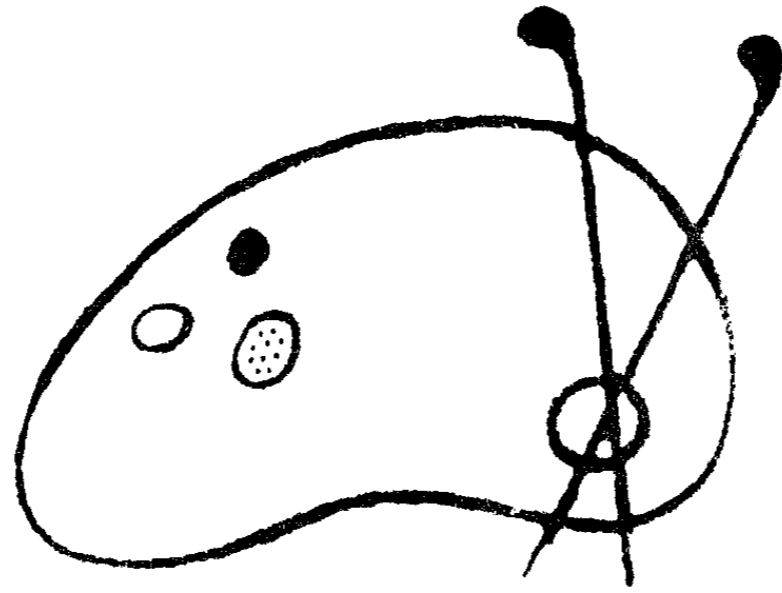
Il était intéressant de voir cet esprit, amant du fantastique et familier des problèmes les plus déconcertants et des soucis les plus mystérieux, quitter ce domaine de l'étrange pour aborder une réalité tout à fait positive, envisager des situations et des sentiments actuels et précis.

PAUL ANDRÉ (*la Flandre libérale* de Gand).

ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé. — Paris-VI

- H.-G. WELLS*: LA MACHINE A EXPLOSER LE TEMPS
(The Time Machine), trad. par HENRY-D.
DAVRAY, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: LA GUERRE DES MONDES, trad. par
HENRY-D. DAVRAY, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: LES PREMIERS HOMMES DANS LA
LUNE, trad. par HENRY-D. DAVRAY, 1 vol... 3.50
- H.-G. WELLS*: L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, trad. par
HENRY-D. DAVRAY, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: UNE HISTOIRE DES TEMPS A VENIR,
trad. par HENRY-D. DAVRAY, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: LES PIRATES DE LA MER, trad. par HEN-
RY-D. DAVRAY, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: LA MERVEILLEUSE VISITE, trad. par
LOUIS BARRON, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR, trad.
par HENRY-D. DAVRAY, 1 vol..... 1 »
- H.-G. WELLS*: L'AMOUR ET M. LEWISHAM, trad. par
HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ, 1 vol... 3.50
- H.-G. WELLS*: ANTICIPATIONS, ou de l'influence du
progrès mécanique et scientifique sur la
vie et la pensée humaines, trad. par HENRY-
D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ, 1 vol..... 3.50
- H.-G. WELLS*: PLACE AUX GÉANTS, trad. par HENRY-D.
DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ, 1 vol..... 3.50



Fin d'une série de documents
en couleur

**EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE**

Collection de Romans

CLAIRE ALBANE		ALBERT DELACOUR	
L'Amour tout simple.....	3.50	L'Évangile de Jacques Clément.....	3.50
ANONYME		Le Pape rouge.....	3.50
Lettres d'amour d'une Anglaise.....	3.50	Le Roy.....	3.50
MARCEL BATILLIAT		LOUIS DELATTRE	
La Beauté.....	3.50	La Loi de Pêché.....	3.50
Chair mystique.....	3.50	EUGÈNE DEMOLDER	
Versailles-aux-Fantômes.....	3.50	L'Agonie d'Albion.....	3.50
MAURICE BEAUBOURG		L'Arche de M. Gheunus.....	2.50
La rue Amoureuse.....	3.50	Le Cœur des Pauvres.....	3.50
ALOYSIUS BERTRAND		Le Jardinier de la Pompadour.....	3.50
Aspard de la Nuit.....	3.50	Les Patins de la Reine de Hollande.....	3.50
G. BINET-VALMER		La Route d'Émeraude.....	3.50
Le Gamin tendre.....	3.50	ÉDOUARD DUCOTÉ	
Le Sphinx de Plâtre.....	3.50	Aventures.....	3.50
LÉON BLOY		ÉDOUARD DUJARDIN	
La Femme pauvre.....	3.50	L'Initiation au Pêché et à l'Amour.....	3.50
HENRY BOURGEREL		Les Lauriers sont coupés.....	3.50
Les pierres qui pleurent.....	3.50	LOUIS DUMUR	
E.-A. BUTTI		Un Coco de génie.....	3.50
L'Automate.....	3.50	Pauline ou la liberté de l'amour.....	3.50
JUDITH CLADEL		GEORGES EEKHOUD	
Confessions d'une Amante.....	3.50	L'Autre Vue.....	3.50
MRS W. K. CLIFFORD		Le Cycle patibulaire.....	3.50
Lettres d'amour d'une Femme du monde.....	3.50	Escal-Vigor.....	3.50
J.-A. COULANGHEON		La Faneuse d'amour.....	3.50
Le Béguin de Gô.....	3.50	Mes Communions.....	3.50
Inversion sentimentale.....	3.50	GABRIEL FAURE	
Les Jeux de la Préfecture.....	3.50	La dernière Journée de Sappho.....	3.50
JEAN CYRANE		ANDRÉ FONTAINAS	
Le Château de félicité.....	3.50	L'Indécis.....	3.50
GASTON DANVILLE		L'Ornement de la Solitude.....	2.50
L'Amour Magicien.....	3.50	ANDRÉ GIDE	
Contes d'au-delà.....	6.00	L'Immoraliste.....	3.50
Les Rabats du Miroir.....	3.50	Les Nourritures Terrestres.....	3.50
		Le Prométhée mal enchaîné.....	2.50
		Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.....	3.50

MAXIME GORKI

L'Angoisse..... 3.50
 Les Déchus..... 3.50
 Les Vagabonds..... 3.50
 Varenka Olessova..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Les Chevaux de Diomède..... 3.50
 Lilith..... 3.50
 D'un Pays Lointain..... 3.50
 Le Pèlerin du Silence..... 3.50
 Le Songe d'une femme..... 3.50

THOMAS HARDY

Barbara..... 3.50

FRANK HARRIS

Montés le Matador..... 3.50

A-FERDINAND HEROLD

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.. 2 »
 Les Contes du Vampire..... 3.50

CHARLES-HENRY HIRSCH

La Possession..... 3.50
 La Vierge aux tulipes..... 3.50

EDMOND JALOUX

L'Agonie de l'Amour..... 3.50
 Les Sangsues..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Almaïde d'Etremont..... 2 »
 Clara d'Ellébeuse..... 2 »
 Pomme d'Anis..... 2 »
 Le Roman du Lièvre..... 3.50

ALFRED JARRY

Les Jours et les Nuits..... 3.50

ALBERT JUHELLÉ

La Crise virile..... 3.50

GUSTAVE KAHN

Le Conte de l'Or et du Silence.. 3.50

RUDYARD KIPLING

Les Bâtisseurs de Ponts..... 3.50
 L'Homme qui voulut être roi... 3.50
 Kim..... 3.50
 Le Livre de la Jungle..... 3.50
 Le Second Livre de la Jungle... 3.50
 La plus belle Histoire du monde. 3.50
 Stalky et Cie..... 3.50
 Sur le Mur de la Ville..... 3.50

HUBERT KRAINS

Amours rustiques..... 3.50
 Le Pain noir..... 3.50

LACLOS

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..... 3.50

A. LACQIN DE VILLEMORIN ET D^r KHALIL-KHAN

Le Jardin des Délices..... 3.50

JULES LAFORGUE

Moralités légendaires, suivies des Deux Pigeons..... 3.50

CAMILLE LEMONNIER

La Petite Femme de la Mer.... 3.50

PAUL LÉAUTAUD

Le Petit Ami..... 3.50

JEAN LORRAIN

Contes pour lire à la chandelle.. 2 »

RAYMOND MARIVAL

Chair d'Ambre..... 3.50
 Le Çof, Mœurs Kabyles..... 3.50

CHARLES MERKI

Margot d'Eté..... 3.50

EUGÈNE MOREL

Les Boers..... 2 »

JEAN MORÉAS

Contes de la Vieille France..... 3.50

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE

La Mouette..... 3.50

MARIE ET JACQUES NERVAT

Céline Landrot..... 3.50

WALTER PATER

Portraits Imaginaires..... 3.50

JOSÉPHIN PÉLADAN

Modestie et Vanité..... 3.50
 Pèlerine et Pèlerin..... 3.50

PIERRE DE QUERLON

Les Joues d'Hélène..... 3.50
 La Liaison fâcheuse..... 3.50
 La Maison de la Petite Livia.. 3.50

PIERRE DE QUERLON ET CHARLES VERRIER

Les Amours de Leucippe et de Clitophon..... 3.50

PIERRE QUILLARD

Les Mimes d'Hérodas..... 2 »

THOMAS DE QUINCEY

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts..... 3.50

RACHILDE

Contes et Nouvelles..... 3.50
 Le Dessous..... 3.50
 L'Heure Sexuelle..... 3.50
 Les Hors Nature..... 3.50
 L'imitation de la Mort..... 3.50
 La Jongleuse..... 3.50
 La Sanglante Ironie..... 3.50
 La Tour d'Amour..... 3.50

HUGUES REBELL

Baisers d'Ennemis..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Les Amants Singuliers..... 3.50
 Le Bon Plaisir..... 3.50
 La Canne de Jaspe..... 3.50
 La Double Maîtresse..... 3.50
 Le Mariage de Minuit..... 3.50
 Les Rencontres de M. de Bréot..... 3.50
 Le Trèfle Blanc..... 2 »
 Les Vacances d'un Jeune Homme sage..... 3.50

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne.... 3.50

WILLIAM RITTER

Fillette slovaque..... 3.50
 Leurs Lys et leurs Roses..... 3.50
 La Passante des Quatre Saisons..... 3.50

J.-H. ROSNY

Les Xipéhuz..... 2 »

JEAN RODES

Adolescents..... 3.50

EUGÈNE ROUART

La Villa sans Maître..... 3.50

SAINT-POL-ROUX

La Rose et les Epines du Chemin..... 3.50

ALBERT SAMAIN

Contes..... 3.50

ROBERT SCHEFFER

Le Péché mutuel..... 3.50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché..... 3.50

R.-L. STEVENSON

La Flèche noire..... 3.50

IVAN STRANNIK

L'Appel de l'Eau..... 3.50

AUGUSTE STRINDBERG

Axel Borg..... 3.50
 Inferno..... 3.50

JEAN DE TINAN

Aimienne ou le Détournement de mineure..... 3.50
 L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse..... 3.50
 Penses-tu réussir ?..... 3.50

P.-J. TOULET

Les Tendres Ménages..... 3.50

MARK TWAIN

Contes choisis..... 3.50
 Exploits de Tom Sawyer détective et autres nouvelles..... 3.50

EUGÈNE VERNON

Gisèle Chevreuse..... 3.50

JEAN VIOLLIS

Petit Cœur..... 2 »

A. GILBERT DE VOISINS

La Petite Angoisse..... 3.50

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham..... 3.50
 La Guerre des Mondes..... 3.50
 Une Histoire des Temps à venir..... 3.50
 L'Île du Docteur Moreau..... 3.50
 La Machine à explorer le Temps..... 3.50
 La Merveilleuse Visite..... 3.50
 Les Pirates de la Mer..... 3.50
 Les Premiers Hommes dans la Lune..... 3.50

WILLY

Claudine en ménage..... 3.50

- 4 -
Poésie

MARIE DAUGUET		KLINGSOR	
Par l'Amour.....	3.50	Schéhérazade.....	3.50
ÉDOUARD DUCOTÉ		MARC LAFARGUE	
La Prairie en fleurs.....	3.50	L'Age d'Or.....	3.50
Renaissance.....	3.50	JULES LAFORGUE	
MAX ELSKAMP		Poésies complètes.....	3.50
La Louange de la Vie.....	3.50	LOUIS LE CARDONNEL	
ANDRÉ FONTAINAS		Poèmes.....	2.50
Crépuscules.....	3.50	SÉBASTIEN-CHARLES LÉCONTE	
PAUL FORT		La Tentation de l'Homme.....	3.50
L'Amour marin.....	3.50	CHARLES VAN LERBERGHE	
Ballades Françaises.....	3.50	La Chanson d'Eve.....	3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.....	3.50	Entrevues.....	3.50
Idylles antiques.....	3.50	STUART MERRILL	
Montagne.....	3.50	Poèmes, 1887-1897.....	3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans.....	3.50	Les Quatre Saisons.....	3.50
Le Roman de Louis XI.....	3.50	ADRIEN MITHOUARD	
PAUL GÉRARDY		Les impossibles noces.....	2.50
Roseaux.....	3.50	Le Pauvre Pêcheur.....	3.50
HENRI GHÉON		ALBERT MOCKEL	
La Solitude de l'Été.....	3.50	Clartés.....	3 »
CHARLES GUÉRIN		MAURICE POTTECHER	
Le Cœur solitaire.....	3.50	Le Chemin du Repos.....	3 »
Le Semeur de Cendres.....	3.50	PIERRE QUILLARD	
A.-FERDINAND HEROLD		La Lyre héroïque et dolente...	3.50
Au hasard des chemins.....	2 »	HUGUES REBELL	
Images tendres et merveilleuses.	3.50	Chants de la Pluie et du Soleil.	3.50
ROBERT D'HUMIÈRES		HENRI DE RÉGNIER	
Du Désir aux Destinées.....	3.50	La Cité des Eaux.....	3.50
FRANCIS JAMMES		Les Jeux rustiques et divins...	3.50
De l'Angelus de l'Aube à l'Ange- lus du Soir.....	3.50	Les Médailles d'Argile.....	3.50
Le Deuil des Primevères.....	3.50	Poèmes, 1887-1892.....	3.50
Le Triomphe de la Vie.....	3.50	Premiers Poèmes.....	3.50
GUSTAVE KAHN		LIONEL DES RIEUX	
Le Livre d'Images.....	3.50	Le Chœur des Muses.....	3.50
Premiers Poèmes.....	3.50	ARTHUR RIMBAUD	
		Œuvres de Jean-Arthur Rim- baud.....	3.50

- 6 -

P.-N. ROINARD	
La Mort du Rêve.....	3.50
ALBERT SAMAIN	
Le Chariot d'Or.....	3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.....	3.50
Au Jardin de l'Infante.....	3.50
PAUL SOUCHON	
La Beauté de Paris.....	3.50
LAURENT TAILHADE	
Poèmes aristophanesques.....	3.50
R.-H. DE VANDELBOURG	
La Chaîne des Heures.....	3.50

ÉMILE VERHAEREN	
Les Forces tumultueuses.....	3.50
Poèmes (3 ^e édition).....	3.50
Poèmes, nouvelle série.....	3.50
Poèmes, III ^e série.....	3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées.....	3.50
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	
Clarté de Vie.....	3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron.....	3.50
Phocas le Jardinier.....	3.50
Poèmes et Poésies.....	3.50

Théâtre

HENRI BATAILLE	
Ton Sang, précédé de La Lépreuse.....	3.50
PAUL CLAUDEL	
L'Agamemnon d'Eschyle.....	2 »
L'Arbre.....	3.50
MARCEL COLLIÈRE	
Les Syracusaines.....	1 »
ÉDOUARD DUJARDIN	
Antonia.....	3.50
ANDRÉ GIDE	
Saül, Le Roi Candaule.....	3.50
MAXIME GORKI	
Dans les Bas-Fonds.....	3.50
Les Petits Bourgeois.....	3.50
GERHART HAUPTMANN	
La Cloche engloutie.....	3.50
A.-FERDINAND HEROLD	
L'Anneau de Çakuntalâ.....	3 »
Savitri.....	1 »
Une jeune femme bien gardée..	1 »
ALFRED JARRY ET CLAUDE TERRASSE	
Ubu Roi, <i>texte et musique</i>	5 »
VIRGILE JOSZ ET LOUIS DUMUR	
Rembrandt.....	3.50

JEAN LORRAIN ET A.-FERDINAND HEROLD	
Prométhée.....	1 »
CHARLES VAN LERBERGHE	
Les Fleureurs.....	1 »
EMERICH MADACH	
La Tragédie de l'Homme.....	3.50
JEAN MORÉAS	
Iphigénie, tragédie en 5 actes...	3.50
PÉLADAN	
Œdipe et le Sphinx.....	1 »
Sémiramis.....	1 »
RENÉ PETER	
La Tragédie de la Mort.....	1 »
GEORGES POLTI	
Les Cuirs de Bœuf.....	3.50
RACHILDE	
Théâtre.....	3.50
PAUL RANSON	
L'Abbé Prout, <i>Guignol pour les vieux enfants</i> . Préface de Georges Aucey. Illustrations de Paul Ranson.....	3.50
SAINT-POL-ROUX	
La Dame à la faux.....	3.50
ÉMILE VERHAEREN	
Philippe II.....	3.50

Histoire — Critique — Littérature

PIERRE D'ALHEIM			
Moussorgski.....	3.50	Prétextes, <i>Réflexions sur quel-</i>	
Sur les pointes (mœurs russes).	3.50	<i>ques points de Littérature et</i>	
		<i>de Morale.....</i>	3.50
J. BARBEY D'AUREVILLY			
Lettres à Léon Bloy.....	3.50		
ANDRÉ BEAUNIER			
La Poésie Nouvelle.....	3.50		
DIMITRI DE BENCKENDORFF			
La Favorite d'un Tzar.....	3.50		
PATERNE BERRICHON			
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.	3.50		
AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD			
Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900.			
<i>Morceaux choisis.....</i>	3.50		
AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND			
Œuvres galantes des Conteurs			
italiens.....	3.50		
Œuvres galantes des Conteurs			
italiens, II ^e série.....	3.50		
LÉON BLOY			
La Chevalière de la Mort.....	2 »		
Les Dernières Colonnes de l'E-			
glise.....	3.50		
Exégèse des Lieux Communs...	3.50		
Le Fils de Louis XVI.....	3.50		
Mon Journal (pour faire suite au			
<i>Mendiant Ingrat).....</i>	3.50		
CONSTANTIN CHRISTOMANOS			
Elisabeth de Bavière, impéra-			
trice d'Autriche.....	3.50		
JULES DELASSUS			
Les Incubes et les Succubes....	1 »		
HENRY DETOUCHE			
De Montmartre à Montserrat			
<i>(illustré).....</i>	3.50		
GEORGES DUVIQUET			
Héliogabale.....	3.50		
		ANDRÉ GIDE	
		REMY DE GOURMONT	
		Le Chemin de Velours. <i>Nouvelles</i>	
		<i>Dissociations d'idées.....</i>	
		3.50	
		La Culture des Idées.....	
		3.50	
		Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i>	
		<i>(1895-1898).....</i>	
		3.50	
		Epilogues. <i>Réflexions sur la vie.</i>	
		<i>II^e série (1899-1901).....</i>	
		3.50	
		Esthétique de la langue fran-	
		çaise.....	
		3.50	
		Le Livre des Masques, <i>Portraits</i>	
		<i>symbolistes.....</i>	
		3.50	
		Le II ^e Livre des Masques.....	
		3.50	
		Le Problème du Style.....	
		3.50	
		Promenades littéraires.....	
		3.50	
		A.-FERDINAND HEROLD	
		Le Livre de la Naissance, de la	
		Vie et de la Mort de la Bien-	
		heureuse Vierge Marie.....	
		6 »	
		ROBERT D'HUMIÈRES	
		L'Île et l'Empire de Grande-Bre-	
		tagne.....	
		3.50	
		VIRGILE JOSZ	
		Fragonard, <i>Mœurs du XVIII^e</i>	
		<i>siècle.....</i>	
		3.50	
		Watteau, <i>Mœurs du XVIII^e</i>	
		<i>siècle.....</i>	
		3.50	
		RUDYARD KIPLING	
		Lettres du Japon.....	
		3.50	
		LACLOS	
		Lettres inédites.....	
		3.50	
		JULES LAFORGUE	
		Mélanges posthumes. Portrait	
		de l'auteur par Théo van Rys-	
		selberghe.....	
		3.50	
		LOYSON-BRIDET	
		Mœurs des Diurnales. <i>Traité</i>	
		<i>de Journalisme.....</i>	
		3.50	

RENÉ MARTINEAU	
Tristan Corbière.....	3 »
FERDINAND DE MARTINO	
Anthologie de l'amour arabe...	3.50
CAMILLE MAUCLAIR	
Jules Laforgue.....	2.50
GEORGE MEREDITH	
Essai sur la Comédie.....	2 »
ADRIEN MITHOUARD	
Le Tourment de l'Unité.....	3.50
ALBERT MOCKEL	
Charles van Lerberghe.....	3.50
Un Héros : Stéphane Mallarmé.	1 »
Emile Verhaeren.....	2 »
Propos de Littérature.....	3 »
JACQUES MORLAND	
Enquête sur l'Influence alle- mande.....	3.50
GÉRARD DE NERVAL	
Pages choisies.....	3.50
HENRI DE RÉGNIER	
Figures et Caractères.....	3.50
RÉTIF DE LA BRETONNE	
Pages choisies.....	3.50

ARTHUR RIMBAUD	
Lettres de Jean-Arthur Rim- baud.....	3.50
JOHN RUSKIN	
La Bible d'Amiens.....	3.50
SAINTE-BEUVE	
Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50
MARCEL SCHWOB	
Spicilège.....	3.50
LÉON SÉCHÉ	
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées.....	3.50
Sainte-Beuve. II. Ses Mœurs...	3.50
ROBERT DE SOUZA	
La Poésie populaire et le Lyris- me sentimental.....	3.50
CASIMIR STRYIENSKI	
Soirées du Stendhal-Club.....	3.50
ARCHAG TCHOBANAIN	
L'Arménie, son Histoire, sa Lit- térature, son rôle en Orient..	1 »
E. VIGIÉ-LECOCQ	
La Poésie contemporaine, 1884- 1896.....	3.50

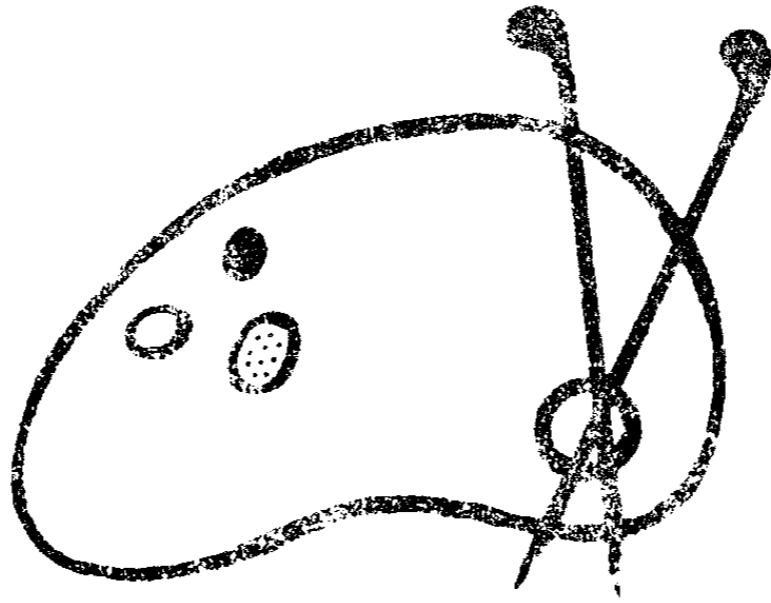
Philosophie — Science — Sociologie

EDMOND BARTHÉLEMY	
Thomas Carlyle.....	3.50
H.-B. BREWSTER	
L'Ame païenne.....	3.50
THOMAS CARLYLE	
Sartor Resartus.....	3.50
JULES DE GAULTIER	
Le Bovarysme.....	3.50
La Fiction universelle.....	3.50
De Kant à Nietzsche.....	3.50
Nietzsche et la Réforme philoso- phique.....	3.50

REMY DE GOURMONT	
Physique de l'amour. <i>Essai sur l'instinct sexuel</i>	3.50
PIERRE LASSERRE	
La Morale de Nietzsche.....	3.50
MAURICE MAETERLINCK	
Le Trésor des Humbles.....	3.50
MULTATULI	
Pages choisies.....	3.50
FRÉDÉRIC NIETZSCHE	
Ainsi parlait Zarathoustra.....	3.50
Aurore.....	3.50

Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.....	3.50	Le Voyageur et son Ombre (<i>Humain, trop Humain</i> , 2 ^e partie).....	3.50
Le Gai savoir.....	3.50		
La Généalogie de la Morale....	3.50	PÉLADAN	
Humain, trop Humain (1 ^{re} partie).....	3.50	Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.....	1
L'Origine de la Tragédie.....	3.50		
Pages choisies.....	3.50	H.-G. WELLS	
Par delà le bien et le mal.....	3.50	Anticipations.....	3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes.....	7 »	La Découverte de l'Avenir.....	1 »

Envoi franco, sur demande,
 du Catalogue complet
 des Éditions du Mercure de France



Original en couleur

NF Z 43-120-8